





NOUVELLES

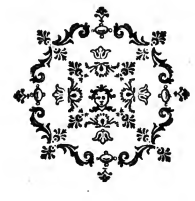
HISTORIQUES.

TOME PREMIER.

NOUVELLES
HISTORIQUES,

Par M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.





A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXXV.





PRÉFACE.

LA Collection, dont je donne ici le premier morceau, est différente de celle qui compose les ÉPREUVES DU SENTIMENT. Attaché dans ce nouveau Recueil à ne présenter que des anecdotes empruntées de l'histoire, & appuyées sur des noms connus, je prendrai soin de ne pas blesser la vérité dans ce qui concerne les faits principaux, les caracteres, la chronologie, &c., persuadé que la fiction ne se pardonne qu'autant qu'elle n'est point apperçue. Dès que le mensonge se trahit, il perd de sa séduction ; l'intérêt qu'il avoit excité, s'évanouit ; & la raison rendue à toute la sévérité de son jugement, critique & prononce, en quelque sorte, contre le plaisir du sentiment : l'illusion détruite, l'Auteur manque entiérement son objet. En voici un exemple tiré de la NOUVELLE même par laquelle je débute : mon origi-

Les NOUVELLES HISTORIQUES, Collection différente de celle des EPREUVES DU SENTIMENT.

Jusqu'à quel point dans les Ouvrages de ce genre on doit s'écarter de la vérité.

nal Anglois, où je n'ai fait que puiser le fonds de l'anecdote, nous montre la Comtesse de Salisbury, mariée avec Edouard, tandis que tout nous apprend, nous redit que cette union n'a jamais existé, & que l'épouse de ce Souverain a été la Princesse Philippe, fille du Comte de Haynaut. De telles licences, il faut l'avouer, ne sont point supportables. Embellissons la vérité, mais qu'elle ne disparoisse point sous les ornements. Quel reproche n'a-t-on pas fait avec justice aux romans pleins de traits de génie que nous a laissés Mlle. de Scudéri? elle dénaturoit totalement les caracteres de ses héros.

Défaut considérable des Romans de Mlle. de Scudéri.

» Et sous des noms Romains faisant notre
» portrait,
» Peignoit Caton galant, & Brutus da-
» meret".

Boileau.

L'Abbé de St. Réal ne peut être accusé de ce défaut si révoltant: aussi doit-on avoir pour modele dans les ouvrages du genre de celui que je fais paroître, sa Nouvelle historique de Dom Carlos. Rien de plus

agréable : cet Ecrivain éclairé ne se dissimuloit pas qu'il avoit rendu le fait sous des couleurs moins fidelles que flatteuses ; mais il a conservé le fonds de son sujet, tel que les mémoires du temps nous l'ont transmis ; il vouloit instruire & plaire, & il a réussi. J'oserai avancer, à propos de Dom Carlos, une opinion qui pourra offenser ces esprits superstitieux, dont l'espece de fanatisme pour la vérité s'effarouche au moindre trait qu'on lui prête : je verrois avec quelque plaisir nos Historiens mettre davantage en action leurs personnages dominants, les faire parler, comme en effet ils auroient parlé. L'expérience est pour moi : lisez Quinte-Curce, Tite-Live, &c : qu'on se plaît à entendre discourir Alexandre, Annibal, &c ! Que César, prêt à passer le Rubicon, & échauffant ses soldats par une harangue pathétique, attache bien plus qu'un simple récit de l'Ecrivain ! C'est par l'emploi du charme dramatique, que Vertot, dans le siecle passé, a su entraîner la foule des Lecteurs. Cette adresse de l'Historien semble rendre la vie à d'illustres

Dom Carlos, modele des NOUVELLES HISTORIQUES.

Le dramatique donne de l'ame au style & aux choses.

morts, les rapprocher de nous, & nous aider à franchir la diſtance des rangs, & l'intervalle des âges, deux ennemis de cet intérêt qui nous remue ſi agréablement, & que doit exciter tout ce qui eſt relatif à l'homme. Nous aimons à vivre & à converſer avec nos égaux & nos contemporains.

Les hiſtoires, auſſi peu vraies que les romans; elles en different ſeulement par la ſécheresſe & l'ennui.

L'art d'émouvoir, cette qualité ſi eſſentielle à tout écrit dont le but eſt de parler au cœur, ſe trouve ſur-tout dans les Nouvelles hiſtoriques. Ces ſortes d'ouvrages tiennent le milieu entre le *roman* proprement dit, & celui qu'on appelle *hiſtoire* : car la vériré débarraſſée de l'alliage impoſteur, eſt du nombre de ces phénomenes qui n'ont point encore été viſibles à nos yeux. Notre meilleure hiſtoire, j'excepte nos Livres ſacrés, eſt le roman le moins groſſier & le plus vraiſemblable.

Puiſque cette ignorance du vrai, & ce goût pour le menſonge ſont des imperfections inhérentes à notre nature, efforçons-nous d'en tirer parti. Le même objet que j'ai enviſagé dans mes ÉPREUVES DU

Le but des NOUVELLES HISTORIQUES, *le même que celui des* ÉPREUVES DU SENTIMENT.

SENTIMENT, me guide dans cette nouvelle COLLECTION : je n'ai d'autre but que d'entretenir cet amour de l'humanité, la base de toutes les vertus; je combats les passions par les passions. Mon dessein sur-tout est de tracer à la jeunesse des préceptes qui puissent lui plaire, & de lui donner, pour ainsi dire, un *Cours de morale* exempt de cette sécheresse & de ce pédantisme qui répandent l'ennui & l'aversion sur les leçons les plus profitables. D'ailleurs, la lecture de ces bagatelles conduit insensiblement à l'étude réfléchie de l'histoire : une jeune personne que SALISBURY aura intéressée, voudra connoître davantage Edouard, & alors on lui remettra dans les mains le regne de ce Prince. Il y a un art de faire aimer aux hommes leurs devoirs, & les connoissances qui leur sont nécessaires.

Cette lecture peut disposer à celle de l'histoire.

Le peu de capacité des éleves, presque toujours la faute des Maîtres.

Si nous voyons tant d'éleves démentir l'espérance & les soins de leurs parents, c'est presque toujours la faute des instituteurs. Menons les enfants par une route fleurie, & tâchons de mettre de notre parti leur sensibilité & leur imagination.

Il eſt bien peu d'eſprits qui ſoient avides d'embraſſer des vérités ſeches & abſtraites ; il faut abſolument irriter & flatter notre curioſité. Ne cherchons point à nous le diſſimuler, nous voulons retrouver des fées par-tout. Fontenelle a bien eu raiſon de dire que „ chaque âge avoit „ ſes hochets ". Faiſons donc de ces hochets, des inſtruments utiles qui ſervent à perfectionner notre raiſon, nos mœurs, nos plaiſirs mêmes, &c.

Les hommes toujours enfants ; ils cherchent par-tout les contes de fées qui ont amuſé leurs premieres années.

J'annonce que dans ces NOUVELLES HISTORIQUES, je ne me bornerai point à tracer les effets d'une ſeule paſſion : elles entreront toutes dans mes tableaux, & j'aurai ſoin de leur oppoſer les vertus qui doivent en triompher, quand ces mêmes paſſions ſeront condamnables. Il va m'échapper une eſpece de blaſphême littéraire : ne vaudroit-il pas mieux pour notre inſtruction qu'on nous fît lire des romans où la vertu ſeroit offerte dans tous ſes charmes, au-lieu de ces hiſtoires qui nous préſentent preſque toujours des prétendus héros fameux par leurs excès criminels, jouiſſant, au faîte de la gloire, d'une heureu-

Les Romanciers, peut-être plus utiles que les Hiſtoriens.

ſe impunité, les oppreſſeurs du foible & de l'innocent, les fléaux du monde entier? Pour un Titus, un Marc-Aurele, combien de Tiberes, de Caligulas, de Nérons, d'Héliogabales! Je demande en effet à un homme ſenſé & impartial, ſi la lecture du Chevalier Grandiſſon ne contribueroit pas plus à former le cœur, & à nous donner une idée juſte de nos relations & de nos devoirs, que tout ce ramas de compilations ſans goût & ſouvent dénuées du vrai, que l'on oſe effrontément intituler *Hiſtoires*, & qu'on peut appeller *le déſeſpoir de l'humanité*. Je ne me laſſerai point de le répéter : qu'on ait le courage de parcourir les faſtes Bizantines : n'eſt-ce pas ſe tranſporter à notre place publique, & avoir les yeux fixés ſur les ſcélérats qui y ont ſubi le dernier ſupplice? Encore nous expoſe-t-on la plupart de ces monſtres, décorés du titre de Grands, de Princes, d'Empereurs, recueillant en paix le fruit de leurs déréglements abominables; & s'ils ont eu l'audace d'appuyer leurs crimes par une bravoure féroce, & qui tient de la brute, on ne man-

Combien un roman comme celui du Chevalier Grandiſſon, eſt plus profitable à l'humanité que l'hiſtoire.

La fauſſeté des hiſtoires, le dégoût qu'elles inſpirent, les idées peu raiſonnables qu'elles inſinuent.

Funeſtes effets qui en réſultent.

que pas d'exalter leur courage, & de leur prodiguer les noms de héros, de grands hommes, &c. Voilà comment ces Ecrivains si peu judicieux ont peut-être causé le malheur de leurs semblables. Salluste nous peint-il Caton avec la même énergie qu'il s'est plu à nous représenter Catilina? Aussi ce dernier produit un intérêt si fort au-dessus de l'autre, qu'un de ces guerriers destructeurs que l'on nous vante, avoit continuellement sous le chevet de son lit ce morceau de Salluste. Le tyran César va tremper de larmes les pieds de la statue d'Alexandre: & où est le Prince qui ait couru embrasser le marbre d'Antonin, & l'ait arrosé de ses pleurs? Pourquoi ce noble transport n'est-il encore échappé à aucun de ces hommes destinés à nous commander? pourquoi! parce que la mal-adresse, le peu de philosophie, & la lâcheté des Historiens se sont attachées à nous offrir Alexandre comme le premier des humains, au comble de la grandeur, couvert d'un éclat immortel; & le pinceau n'a fait que se traîner mollement sur l'image d'Anto-

Pourquoi nous n'avons vu encore aucun Prince courir embrasser la statue d'Antonin, & l'arroser de ses larmes.

nin. Son portrait, graces à leur peu d'enthousiasme pour la vertu, n'a point de ces touches sublimes, de ces traits de flamme qu'ils semblent s'étudier avec complaisance à prêter au crime. Cette classe d'Ecrivains excite tellement mon indignation, que si jamais un Omar reparoissoit sur la terre, j'irois me jetter à ses genoux, & en demandant grace en faveur du très-petit nombre de bons livres dont nous sommes possesseurs, je serois le premier à mettre le flambeau dans ses mains pour brûler la plus grande partie de nos histoires. Qu'est-ce que l'esprit, s'il n'est point l'instrument de notre bonheur ? & qui peut nous rendre heureux, si ce n'est la pratique constante d'une saine morale, & l'amour de la vertu ? comment l'aimera-t-on cette vertu, si tout ce que nous lisons, tout ce que nous voyons, la montre foulée aux pieds, sans récompense, sans considération, dans la poussiere de l'oubli ? Ayons donc, s'il le faut, recours aux artifices de la fiction. C'est dans cette circonstance qu'il faut bien se garder d'exposer le vrai dans une nudité

Les Historiens ont peut-être causé une partie des malheurs qui affligent le genre humain.

Ce que l'Auteur feroit, si Omar revenoit parmi nous.

L'esprit, le plus funeste partage, quand il ne sert point à notre bonheur & à notre vertu.

Combien le roman moral a d'avantage sur l'histoire.

dangereuse à voir ; laissons croire aux hommes que cette vertu les menera aux plaisirs, aux richesses, aux dignités : c'est un roman : eh bien, ardents sectateurs de la vérité, ne nous ôtez point notre roman, & réservez votre histoire pour ce très-petit nombre d'ames nobles, désintéressées, & fortes par elles-mêmes, que le pur amour de la vertu peut enflammer, & qui goûteroient de la satisfaction à en être les martyres. Un homme de génie me disoit, à propos de la malheureuse fin de Clarisse : „ Je sais bien qu'il „ est très-vrai que la vertu n'a „ point une autre destinée : mais „ je suis fâché que Richardson ait „ mis sous nos yeux cette triste „ leçon de l'expérience. Pour l'hon- „ neur du roman & de l'humani- „ té, il falloit que Clarisse fût récom- „ pensée de tant d'épreuves cruel- „ les qu'elle a essuyées". Cette objection est spécieuse; il y avoit une réponse bien simple à faire en faveur de l'Ecrivain Anglois : Richardson a voulu nous prouver combien la vertu étoit aimable, puisqu'il n'y a personne, après avoir lu son ou-

Reproche fait par un homme de génie à Richardson, sur la fin malheureuse de Clarisse.

vrage, qui n'aimât mieux être Clarisse entraînée sous le poids de l'infortune, que Lovelace, fût-il au comble du bonheur.

Réponse qu'on pourroit faire pour justifier Richardson.

Cet ouvrage n'empêchera point que je ne donne la suite des ÉPREUVES DU SENTIMENT dans l'ordre que je les ai publiées jusqu'ici; je dois trop à l'indulgence de ce Public sensible & estimable, le seul qui m'intéresse, pour ne pas continuer un travail qu'il a paru agréer: heureux si je remplis mon but! Je ne veux qu'attendrir, & pouvoir être utile en attendrissant. Je sais bien, & j'en suis convaincu, que, dans un siecle, où, pour me servir de l'expression d'une femme spirituelle, le *sans pudeur* est en crédit, je n'irai point par de tels chemins à la célébrité: mais que je sois dans une obscurité profonde, & que j'aye l'avantage, comme je l'ai déja dit, d'exciter quelque bonne action (1), je ne porterai pas envie à ces hommes

Les NOUVELLES HISTORIQUES n'empêcheront point qu'on ne donne la continuation des ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Expression d'une femme de beaucoup d'esprit.

(1) *Quelques bonnes actions*, &c. Voyez la Préface des ÉPREUVES DU SENTIMENT, page xxij, édit. *in*-12.

Labiénus mort de rage après avoir amusé les *bonnes compagnies* de Rome.

qui font du bruit. Labiénus (1), calomniateur sacrilege, & diffamateur si scandaleux & si impudent, qu'il s'en effrayoit quelquefois lui-même, termina sa vie infâme par mourir de désespoir. Son esprit ne le sauva point du remords déchirant d'avoir outragé l'honnêteté & la bienséance. Je ne pense pas qu'un

Un Ecrivain qui fait quelque cas du bon sens & de la vertu, ne doit point prétendre à l'approbation général.

Ecrivain jaloux de conserver sa propre estime, doive prétendre à l'approbation générale. Un jeune Littérateur me demandoit, un jour, ce qu'il y avoit à faire pour être connu universellement, & mériter le *dicier hic est* du Poëte Latin. Mon ami, lui dis-je, je vous indiquerai un

Conversation avec un jeune littérateur, le moyen le plus prompt & le plus sûr de faire parler de soi.

moyen infaillible d'arriver promptement à ce faîte de réputation si difficile à atteindre : commencez d'abord par vous armer d'un fond d'effronterie *imperturbable*, de cette impudence cynique, qu'Homere dans sa langue si pittoresque appelle *impudence de chien*. Le premier effet que vous produirez, sera à coup

(1) *Labiénus* étoit un calomniateur si féroce, si *enragé*, qu'on le surnomma *Rabiénus*.

sûr de révolter : ne soyez point déconcerté ; cette impression momentanée se dissipera bientôt. Ayez un amour-propre endurci à toutes les humiliations, à tous les retours de pudeur ; parlez de vous-même avec audace, & d'autres avec mépris : que sur-tout la raillerie la plus insultante, la plus homicide, assaisonne ce dédain. Prodiguez le mensonge, la calomnie, les invectives, il n'importe : pourvu que ces traits perçants (1) soient enveloppés du sarcasme, ils frapperont, & laisseront des blessures peut-être *inguérissables* ; ce qui sera *fort divertissant* pour la horde immense des oisifs, des imbécilles, des *gens du monde*, qui veulent absolument secouer leurs armes paralytiques, & auxquels il faut nécessairement du spectacle. D'ailleurs, la plupart des hommes sont dévorés d'envie ; j'ai de la peine à trahir cette espece de secret honteux de la nature humaine :

Faites rire, & vous pouvez assassiner impunément avec le poignard de la calomnie.

(1) *Pourvu que ces traits perçants*, &c. Quels succès ! & qu'il y a à rougir, & pour ceux qui en jouissent, & pour ceux qui contribuent à les répandre !

l'aspect des souffrances de leur semblable, les tire de la sorte d'engourdissement où le bonheur les endort, & leur rend plus piquante la jouissance de ce bonheur. Les Romains (1), ce peuple si vanté pour la législation, pour la sagesse, pour l'urbanité, couroient au Cirque goûter le spectacle d'hommes déchirés par des bêtes féroces; ils buvoient des yeux, si l'on peut risquer cette expression latine, le sang qui couloit à grands flots des plaies de ces malheureuses victimes. Nos François, cette nation si douce, si polie, si élégante, détourneroient,

Les Romains avoient leurs combats de gladiateurs: nous n'aimons pas à voir couler le sang; mais nous contemplons d'un œil satisfait un malheureux qui expire de douleur sous le stylet de la raillerie.

(1) *Les Romains*, &c. Oui, les Romains devant lesquels aujourd'hui nos pédants se prosternent, & s'extasient d'admiration. Il y avoit dans l'amphithéâtre un banc réservé pour les Vestales. Les Dames Romaines alloient avec leurs amants goûter le doux plaisir de voir des hommes s'entre-déchirer; jusqu'à ce que l'un de deux expirât, ou, ce qui étoit plus affreux encore, des victimes humaines, des prisonniers, des esclaves aux prises avec les lions, les tigres, & mis en morceaux par ces bêtes féroces. Cela s'appelloit *le spectacle de la nation*; & ceux qui y assistoient, se nommoient des hommes, les modeles du monde entier, traitant de *barbare* tout ce qui n'étoit pas Romain!

ſans contredit, la vue de ſemblables objets : mais que la calomnie aſſaſſine de ſon ſtylet aigu le mérite, l'innocence, tout ce qui ſemble annoncer de la ſupériorité dans quelque genre que ce ſoit, vous verrez ces Sauvages civiliſés, ces honnêtes Barbares ſe repaître de la douleur que ces aſſaſſinats occaſionneront; ils s'enivreront des larmes que verſera la proie infortunée de ces cruautés ingénieuſes; ils la pourſuivront (1) juſques dans la retraite où elle courra ſe dérober à leur joie atroce : cet objet malheureux de leur acharnement expirera peut-être dans le déſeſpoir, lui, ſa femme, ſes enfants, ſa famille entiere; on n'entendra point ſes cris; on ne verra point ſon horrible ſituation; l'agréable ſociété, les gens de *bonne compagnie* auront ri, & l'auteur de ces abominations ſera porté ſur le pavois de la renommée, & ſaluée comme bel-eſprit par excellence. Mais, interrompt le jeu-

La *bonne compagnie*, & en effet la *mauvaiſe*, le ramas peut-être des individus les plus mépriſables de la nation, pour l'ame, les mœurs, l'eſprit même,

(1) Ils la pourſuivront, &c.

Non miſſura cutem niſi plena cruoris hirudo.

Hor.

ne homme, je passerai pour un monstre de méchanceté; n'y-a-t-il pas d'honnêtes gens dans la nation? — Assurément. — Ces honnêtes gens-là me détesteront. — Eh! quel tort vous fera leur haine? dangereux, vous en serez plus célebre; on laisse dans l'oubli les gens qu'on estime, ou qu'on ne craint pas. Qui est-ce qui contribue davantage à multiplier les échos de l'éloge? la multitude; elle sera pour vous: des femmes (1), & elles sont à la tête des partis, les entraînent, les décident, les échauffent, se déclareront en votre faveur. Par quelle métamorphose inconcevable ce sexe si aimable, si doux, qui se pique d'avoir de la sensibilité, devient-il quelquefois un prodige de barbarie (2),

Un scélérat qui sera amusant, sera le charme des sociétés; il aura des amis, des protecteurs, & l'honnête homme estimable languira dans l'oubli, & dans la misere.

Les femmes, sexe charmant & prodige quelquefois d'insensibilité & de barbarie.

(1) *Des femmes*, &c. J'en demande pardon au beau-sexe : une de ces *femmes à sentiment* disoit à propos d'un barbouilleur de libelle en mauvais vers : » Il est permis d'être méchant, » quand on l'est avec autant d'esprit! " Cette Dame croyoit avoir dit un bon mot, & il lui étoit échappé une sottise aussi révoltante pour le bon sens que pour l'honnêteté. Voilà jusqu'à quel point la maladie du bel-esprit a gâté les ames, & brouillé toutes les idées.

(2) *Prodige de barbarie*, &c. Le lendemain

ſous le maſque des graces, & avec le ſourire de la tendreſſe ?

Mon candidat m'écoutoit avec une extrême attention : il tombe dans la rêverie, & reprend la parole. — Je ne connois rien, il eſt vrai, de plus flatteur que de faire parler de ſoi ; c'eſt une flamme qui me dévore, que cette ardeur de la réputation : mais je ne ſaurois me déterminer à l'acquérir à ce prix : quand je le voudrois, mon cœur ſe ſouleveroit contre moi, & la plume tomberoit de mes mains. Vous avez donc un cœur, lui dis-je ? Eh bien, ſi vous avez le courage de réſiſter à la contagion de l'exemple ; que la nature chez vous ſoit plus forte que

de la Saint-Barthelemi, des femmes de la Cour de Médicis dépêcherent leur toilette, pour aller, comme on va au bal ou à l'opéra, attacher leur curioſité ſur le cadavre nud & tout ſanglant de Dupont de Quellenec, une des victimes de cette horrible journée. D'ailleurs, ces Dames étoient auſſi humaines que le ſont nos Dames à préſent ; elles pleuroient à la lecture d'un roman, s'arrachoient les cheveux à la ſeule nouvelle d'un perroquet ou d'un chien que la mort leur avoit enlevés, avoient ſur-tout une *ſenſibilité de nerfs* étonnante.

la séduction de tout ce qui vous environne; si la seule approbation des personnes honnêtes & sensées vous flatte, & que vous ne puissiez absolument vous passer de votre propre suffrage, renoncez à cet amour de la célébrité. C'est une maîtresse qui presque toujours fait rougir ses amants, lorsqu'ils veulent se rendre un compte sincere de leurs bonnes fortunes. Contentez-vous de faire le bien, d'inspirer la vertu, de l'aimer, de la pratiquer en silence, & sur-tout sachez vous suffire à vous-même; songez que la Fontaine, pendant sa vie, n'a joui que d'une réputation médiocre; que le grand Corneille est mort pauvre, & rassasié de dégoûts & de chagrins.

Moyens d'être heureux.

La Fontaine a eu pendant sa vie peu de réputation; Corneille est mort pauvre & empoisonné de dégoûts.

Le jeune homme me crut. Je l'ai revu depuis: il m'a avoué qu'il étoit redevable à cette conversation, du bonheur si peu connu que les Latins appelloient *otium litterarium* (1), bien

(1) *Otium litterarium*. C'est ce que le fameux Newton préféroit à toutes ces brillantes illusions que le monde décore des noms de fortune, d'éclat, d'honneurs; ce vrai Philosophe définissoit le repos, ce seul bien

différent de leur *catoëthès*, & de la manie de courir après l'applaudiſ-

---

réel & ſi difficile à ſaiſir, *res verè ſubſtantialis*. Un Anglois jeune encore, me diſoit, il y a quelque temps : Je n'ai que trop vécu pour être bien perſuadé que la vertu, le talent dépourvu de l'intrigue & du large front de l'audace, l'amour de l'humanité, la bienfaiſance la plus déſintéreſſée ne menent à rien, à rien qu'à la jouiſſance de ſoi-même; oui, j'ai trop appris qu'on n'a que des amis foibles, indolents & légers, des ennemis puiſſants, actifs & implacables; que la plupart des livres ne nous meublent la tête que de chimeres vaines; que la cruelle & effrayante expérience, bien différente de tous ces beaux romans de l'eſprit métaphyſique, nous pénetre d'une vérité à laquelle le cœur ne ſauroit ſe refuſer : » l'homme eſt le plus *inap-* » *privoiſable* & le plus ingrat des animaux". N'exiſtât-on que dix-huit ou vingt ans, une ame trop ſenſible s'éteindroit conſumée de vieilleſſe; on finiroit encore trop tard ſa carriere, raſſaſié de ſcenes monotones, ennuyeuſes, révoltantes, d'objets qui excitent à la fois le dégoût & l'indignation; on auroit eu à ſupporter le ſpectacle du méchant careſſé, du talent immolé aux petites manœuvres de la médiocrité ou à la rage de la baſſe envie, de la vertu livrée au ridicule & ſouvent à la perſécution, du vil ramas d'êtres qu'on nomme *la ſociété*, & qui ſont l'éternelle pâture du menſonge, de la ſottiſe, des faux plaiſirs. Le peu de créatures ſenſées qui ſe

ment public. Il a fait peu parler de lui ; mais il eſt eſtimé, chéri de ſa famille, de ſes amis, & il a été aſſez heureux pour ſoulager l'infortune, & défendre l'innocent opprimé ; deux actes de bienfaiſance qui rapprochent l'homme de la Divinité.

---

rencontrent dans cette multitude d'individus ſans caractere, ſans phyſionomie, ſans qualités, doivent penſer & agir comme le Comte de Teſſin. Sentant ſa fin approcher, il fit apporter ſon cercueil près de ſon lit, & écrivit deſſus avec un crayon, *tandem felix.*

Il y avoit aſſurément quelques bouffées de *ſpleen* dans le diſcours de cet Anglois ; mais on eſt forcé de convenir qu'il n'a fait qu'outrer la vérité : c'eſt un tableau reſſemblant, qui ne peche que par le trop de couleur.



SALISBURY,

SALISBURY.



SALISBURY. (1)

L'ANGLETERRE reprenoit ſon aſcendant ſur l'Ecoſſe. Edouard III annonçoit ce regne éclatant qui devoit attacher les yeux de toute l'Europe. La nature ſembloit s'être accordée avec la fortune, pour diſtinguer ce Prince du reſte des Monarques. On eût dit que le Ciel l'avoit créé exprès pour occuper un Trône. Il avoit la taille majeſtueuſe : le regard doux & impoſant ; ſa bienfaiſance ſe répandoit avec choix ; il ſavoit diſtribuer les récompenſes, & puniſſoit en Roi, & non en homme ; c'eſt-à-dire qu'il étoit aſſez maître de lui pour dédaigner les offenſes perſonnelles ; & ne pourſuivre que cel-

(1) *Saliſbury.* Le fonds de cette NOUVELLE ne m'appartient pas ; il eſt emprunté d'une eſpece d'anecdote inſérée dans un Journal intitulé le *Magaſin Anglois.*

les qui intéreſſoient l'Etat. Jamais Souverain ne réunit de plus brillantes qualités. Sans l'ambition que les admirateurs du faux héroïſme appellent l'eſſor des grandes ames, Edouard eût pu mériter l'éloge d'un Prince accompli. Son cœur plein, en quelque ſorte, de l'ivreſſe de la gloire, s'étoit fermé aux charmes d'une paſſion dont peu d'hommes ſavent ſe garantir, & qui eſt la ſource de la plupart de nos vertus & de nos vices : le jeune Edouard ne connoiſſoit point encore l'amour. Il n'aſpiroit qu'à reſſaiſir des avantages que ſon malheureux pere avoit laiſſé échapper de ſes mains. Il brûloit d'abaiſſer une Puiſſance voiſine, dont l'Angleterre depuis long-temps méditoit la conquête. Robert Brûs étoit dans le tombeau ; & ſon ſucceſſeur, quoiqu'il eût hérité de ſon courage, ne faiſoit que reculer la perte de la Monarchie Ecoſſoiſe.

Le Monarque Anglois étoit ſervi par des hommes dignes de leur maître. Guillaume Montague avoit combattu avec ſuccès les Douglas, les Murray, les Dombart. Elevé par le Roi à la dignité de Comte de Salisbury, il n'avoit à deſirer que la continuation des faveurs dont l'honoroit le Monarque. Edouard y mit le comble : il engagea un de ſes Mtniſtres, le Lord Va-

ruccy, à donner au Comte ſa fille en mariage.

Alix, c'étoit le nom de la jeune Lady, n'avoit point encore paru à la Cour. Privée de ſa mere qu'une mort imprévue lui avoit enlevée, elle vivoit dans une des terres de ſon pere, confiée aux ſoins d'une parente qui s'étoit attachée à cultiver ſon éducation. Alix étoit un de ces tréſors que la ſociété mérite peu de poſſéder : une beauté éblouiſſante ſans le ſecours de l'art, ces graces ingénues qui ſont ſi ſéduiſantes, ce ſon de voix qui porte l'amour dans le cœur, avant que les yeux l'ayent fait naître, le charme d'une douce mélancolie répandu ſur tous ſes traits, l'aſſemblage de mille enchantements, voilà ſous quels heureux dehors s'annonçoit la fille de Varuccy. Mais comment donner une idée de toutes les perfections qu'une ſi belle perſonne receloit ? L'ame la plus noble & la plus ſenſible éclatoit juſques dans ſes moindres actions; ſa douceur n'empêchoit point qu'elle n'eût une fermeté au-deſſus de ſon ſexe & de ſon âge; ſon eſprit éclairé ne faiſoit qu'augmenter la ſoumiſſion qu'elle avoit vouée à ſon pere. Le Lord étoit d'un caractere dur & impérieux; il avoit cette mâle probité des anciens Anglois. Incapable de plier, quoi-

qu'il vécût à la Cour, adorant ſon maître, ſans vouloir s'abaiſſer au rôle de flatteur, il lui eût ſacrifié ſans héſiter ſa fortune, ſa vie : mais l'honneur, pour Varuccy, étoit encore au-deſſus d'Edouard. Après le Roi & l'Etat, ſa fille étoit ce qu'il aimoit davantage.

Il court vers Alix, lui annonce les intentions du Monarque qui demande ſa main pour le Comte de Salisbury. Le pere n'apperçoit point ſon trouble; il ſe retire convaincu qu'il ſera obéi, & ſa fille en effet étoit réſolue à ſuivre ſes ordres : elle ne connoiſſoit d'autre loi que la volonté paternelle. Cependant, loin des yeux de ſa parente, elle ſe livre à la douleur, & répand un torrent de larmes. Elle n'a de témoin de ce déſordre inconcevable que la ſeule Maly, jeune perſonne dont la fortune ne répondoit point à la naiſſance, & qui avoit été élevée avec la fille du Lord. Maly, étonnée de la profonde triſteſſe où s'abandonne ſon amie, lui en demande la raiſon : elle n'en reçoit que des réponſes peu ſatisfaiſantes. Hélas! s'écrie Alix, ma chere Maly, je connoiſſois le bonheur; je le goûtois. Maîtreſſe de mon cœur, je jouiſſois d'une ſage indépendance qui n'offenſoit point l'autorité d'un pere. Ma tranquillité, mes plaiſirs, mes ſenti-

ments... mes larmes étoient à moi. Maly, ton amitié, la tendreſſe de Mylord ſuffiſoient à ma félicité, & je vais paſſer ſous le joug d'un époux que je ne connois pas... Plains ma ſituation; je la cache aux regards de mon pere, à ceux de ma parente: mais elle ſe montre aux tiens. Que tu es heureuſe ! que je t'envie ! on te laiſſe à toi-même; on ne contraint point tes deſirs.

Maly, toujours plus ſurpriſe de ce trouble dont elle ne ſauroit pénétrer la cauſe, expoſe à ſon amie les avantages attachés à ſon union avec le favori d'Edouard. Alix ſe contente de répondre : Il eſt vrai que Salisbury a l'honneur d'approcher le plus grand Monarque de l'Europe. Maly, as-tu jamais vu le Roi ? qu'il eſt digne en effet des hommages de l'Angleterre, des reſpects du monde entier ! quel front noble & majeſtueux ! quel regard à la fois fier & touchant ! qu'il a peu beſoin de l'appareil de la grandeur, pour faire ſentir ſa ſupériorité ! il inſpire la vénération... l'amour. Voilà de ces Souverains déſignés par le Ciel pour nous donner des loix. Je l'ai entrevu à une fête où ma parente m'a conduite, & un coup d'œil a ſuffi.... Que la Princeſſe.... Alix, embarraſſée à ces mots, ſe tait, & rougit.

Cependant on fixe le jour du mariage de la fille du Lord Varuccy avec le Comte. Il eſt célébré à la campagne, & elle eſt, en quelque ſorte, traînée aux autels. L'hymen l'a pour jamais aſſervie à Salisbury, qui, le lendemain même de ſes noces, quitte ſa femme pour aller avec le Comte de Suffolk porter la guerre en Flandres, où divers ſuccès les arrêterent.

Maly avoit ſuivi la jeune Comteſſe au château de Salisbury. A peine cette derniere ſe trouve en liberté, qu'elle remet un paquet cacheté entre les mains de ſon amie. C'eſt, dit-elle, la Comteſſe de Salisbury qui vous prie de garder un dépôt qu'il étoit permis à la fille de Mylord Varuccy de poſſéder. Ma chere Maly, ne m'en parlez jamais; & ſi j'étois aſſez foible pour vous le redemander, obſtinez-vous à me le refuſer; votre fermeté inébranlable me prouvera votre attachement. Je n'ai pas la force de détruire ce monument, dirai-je de mon infidélité à mon devoir. Hélas! je ne crois point l'avoir offenſé. Qui ſait ſe combattre, & remporter la victoire du moins en apparence, n'eſt-il pas digne de quelque eſtime? Ah! ſi l'on pénétroit dans le cœur, que peu de vertus réſiſteroient à des regards ſéveres!

La fortune ſe laſſa de favoriſer le Comte de Salisbury. Il trouva en Flandres le terme de cette eſpece d'aſcendant qu'il avoit eu juſqu'à cette époque dans ſes entrepriſes militaires. Suffolk & lui furent battus, & envoyés priſonniers à la Cour de France, où on les reçut avec cette conſidération que le François généreux témoigne toujours à ſes ennemis défaits.

Cette fâcheuſe nouvelle cauſa un violent chagrin à la Comteſſe. Elle ſentit en ce moment qu'elle étoit liée à Salisbury, & qu'une épouſe partage la deſtinée de ſon époux. Elle éprouva que l'amour-propre excite peut-être des mouvements auſſi vifs que ceux de la tendreſſe. Maly recevoit ſes larmes, & elle s'étoit apperçue que la Comteſſe goûtoit une ſorte de plaiſir à les répandre : il ſembloit qu'elle cherchât à autoriſer ſa douleur. Les yeux d'une femme ſont quelquefois plus perçants que les nôtres. Maly entrevoyoit dans l'agitation de ſon amie, quelque choſe de plus marqué qu'une triſteſſe occaſionnée par des diſgraces dont il étoit aiſé de prévoir la fin. D'ailleurs, elle ſe rappelloit quelques-unes des expreſſions de la Comteſſe, lorſqu'elle lui avoit remis le dépôt entre les mains. Maly vint à ſoupçonner que

la fille de Varuccy nourrissoit une passion secrete qu'elle avoit de la répugnance à s'avouer. Ces soupçons se fortifierent. Cédant enfin à la curiosité, trahissant la confiance, l'amitié, l'honneur, voulant peut-être se rendre utile à son amie, elle écoute un transport indiscret. Elle ouvre ce dépôt. Le premier objet qui s'offre à sa vue, est le portrait du Roi, avec un écrit assez étendu, tracé de la main d'Alix, & qui contenoit ce qu'on pourroit appeller un journal exact où la fille du Lord s'étoit rendu un fidele compte de ses moindres sentiments. Voici à-peu-près ce que renfermoit cet écrit singulier : » Qu'est-ce » que je sens ? quels mouvements plus » forts que tous ceux que j'ai éprouvés » jusqu'à ce jour, entraînent mon ame ? » Seroit-ce là ce qu'on nomme de l'amour ? » Et qui auroit excité en moi cette im- » pression dont tout m'ordonne de triom- » pher ? Personne ne m'entend-il, ne me » voit-il ? Ah ! je rougis, je crains moi- » même de m'interroger, de lire dans mon » cœur ! Quoi ! j'aurois conçu une passion » insensée pour l'objet de nos hommages » respectueux ! j'aimerois un Monarque, » notre maître, Edouard ! Quel aveu vient » de m'échapper ! Seroit-il bien vrai ? oui, » j'aime ; j'aime le plus grand des Rois,

» le plus aimable des hommes. Edouard
» eſt le héros d'Alix. Ah ! il n'eſt que trop
» mon Souverain ! Et qui régneroit ſur
» mon ame avec plus d'empire ? Quel plai-
» ſir je reſſens à me faire raconter tou-
» tes ces belles actions qui annoncent à
» l'Angleterre la plus brillante époque de
» la Monarchie ! Mais pourquoi déposé-
» je mes plus ſecretes penſées ſur ce pa-
» pier, le ſeul confident, le ſeul ami qui
» reçoive l'épanchement de mon cœur ?
» Eſt-ce pour fixer ſous mes yeux un ſu-
» jet éternel de reproches, un monument
» de ma foibleſſe, de mon repentir ? Ne
» nous abuſons point ; ayons le courage
» d'aller chercher en nous la vérité. Cette
» image de moi-même, que je me pré-
» ſente, ces détails d'un ſentiment que
» j'approfondis, où je me plais tant à m'ar-
» rêter : c'eſt pour flatter, pour entrete-
» nir un penchant chimérique, condam-
» nable à mes propres regards. Inſenſée
» que je ſuis ! tout me ramene à ce por-
» trait ſi précieux pour ma folle erreur.
» Oui, cher Edouard, oui, Prince digne
» de toute notre admiration, j'aime à re-
» voir ſans ceſſe ces traits exprimés bien
» plus vivement encore dans mon ame ;
» je vous contemple, je vous parle, je
» vous répete que je vous offre avec tranſ-

» port l'hommage d'une tendresse qui n'é-
» clatera jamais. Je ne vivrai que pour
» vous aimer, pour vous adorer en secret;
» je me dirai à moi-même que mon cœur
» vous est consacré; & cet aveu ne suffi-
» ra-t-il pas à mon bonheur? Tout le mon-
» de ignorera l'objet de mon attachement;
» je me contenterai de connoître, de sentir
» l'amour. N'est-ce rien que le plaisir d'ai-
» mer? Mais qu'est-ce que j'écris! voilà
» bien un tableau fidele du bouleverse-
» ment total de ma raison! Sais-je ce que
» je veux, ce que je souhaite? Ce papier
» ne sert qu'à me couvrir de honte; c'est
» une glace fidelle où je me contemple
» avec humiliation ".

Alix s'étoit arrêtée à cet endroit, & ensuite elle reprenoit le cours de cet examen d'elle-même. Maly n'eut pas besoin d'en lire davantage, pour être éclairée sur la situation de la Comtesse de Salisbury. Loin de se reprocher son indiscrétion, elle crut devoir s'applaudir; elle espéra d'amener la Comtesse au point de lui révéler son secret, & alors elle se flattoit que ses conseils salutaires rendroient à son amie un repos qu'elle ne pouvoit acquérir par ses propres réflexions.

Le bruit se répand que le Roi d'Angleterre va épouser une des filles du Com-

te de Haynaut (1). La Comteſſe de Saliſbury ne ſauroit cacher le trouble où la jette cette nouvelle. C'eſt alors que ſa mélancolie augmente ; ſon cœur a beſoin de s'épancher ; elle voudroit que ce fût dans celui de Maly. Au moment où ſon ſecret eſt prêt à lui échapper, la voix lui manque, & elle ne peut que verſer des larmes. Vous rejettez toujours, lui dit Maly, l'excès de votre chagrin ſur la captivité de votre époux. Eh ! ma chere Comteſſe, ſon ſort eſt-il auſſi malheureux que vous le prétendez ? Son ſéjour à la Cour de France, adoucit bien le déſagrément d'être priſonnier. Il trouve peut-être dans ſon eſclavage, des douceurs qui le dédommagent de ſa liberté. Qui vous aſſurera que quelque aimable Françoiſe ne lui a point fait oublier la charmante Comteſſe de Salisbury, ou du moins ne l'a point rendu infidele ? Qu'il me trahiſſe, s'écrie Alix, qu'il ceſſe de m'aimer... ce n'eſt point... Elle n'acheve pas. Vous employez la diſſimulation avec moi, reprend vive-

(1) *Du Comte de Haynaut.* En effet, Edouard épouſa dans la ſuite Philippe, une des filles du Comte : Iſabelle, mere du Prince Anglois, avoit déja arrêté ce mariage du vivant de ſon mari ; ce fut à Yorck que s'en fit la cérémonie.

ment Maly ! Quoi ! je n'ai point votre confiance ! La Comteſſe la regarde : elle s'apperçoit que ſon amie l'obſerve avec cette attention qui fait voir que la vérité eſt connue. Salisbury eſt déconcertée ; Maly ſe jette à ſes pieds : — Il eſt inutile de feindre davantage ; vous me pardonnerez mon obſtination à vouloir pénétrer un ſecret... qu'il ne vous eſt plus poſſible de me déguiſer. Ma chere Alix, je ſais tout. — Comment ! — Oui, je ſais, je vois qu'il n'y a que l'honneur qui vous attache à un mari que vous connoiſſez à peine ; qu'avant de l'épouſer, vous étiez ſubjuguée par une paſſion qu'aujourd'hui vous devez vaincre ; qu'Edouard... — Quel nom prononces-tu ?... Eh bien ; oui, je ſuis la plus infortunée, la plus condamnable des femmes : je nourris dans mon ame un feu que depuis long-temps j'aurois dû éteindre, qui jamais n'auroit dû s'allumer. Eh ! quels ſont mes vœux ? Maly, reçois mes pleurs dans ton ſein ; dis-moi bien que je ſuis une inſenſée, une épouſe criminelle... Mais, qui t'a pu éclairer ſur ma foibleſſe ? me ſerois-je trahie ? Eh ! qu'il eſt difficile de ſe contraindre, quand on a le cœur rempli d'un amour... Ce mot m'eſt échappé ! Je vous avouerai, répond Maly, que j'ai offenſé la confiance que vous m'aviez

accordée... Vous m'entendez; épargnez-moi la honte de vous montrer tout l'excès de ma faute. — Quoi, ce dépôt... ce portrait... — J'ai tout vu; je conviendrai que mon infidélité eſt impardonnable: mais je n'avois pu croire que les diſgraces de Salisbury fuſſent les ſeuls motifs de votre douleur. Je ſuis votre amie, votre amie la plus zélée, &c... je voudrois du moins ſoulager vos peines, s'il n'eſt pas en mon pouvoir de les guérir. Où vous conduira cette malheureuſe paſſion? — A la mort, ma chere Maly. Le moyen de vivre dévorée d'un ſentiment dont on a ſoi-même à rougir, qui bleſſe la décence, la raiſon! Cache-la bien, cette foibleſſe... dont j'eſpere triompher... Maly, j'ai donc une rivale! Encore ſi Edouard ne ſe fût point marié: mais dans les bras d'une autre... tu vois juſqu'à quel point je m'égare. Eh! puiſqu'il t'eſt connu, ce penchant auſſi abſurde que coupable, ne ménage point tes reproches; montre-moi toute la profondeur de l'abyme où je cours me précipiter; parle-moi de ma gloire, de mon devoir, du Comte de Salisbury... Il eſt mon époux; ce nom dit tout contre moi. Qu'aurois-je à lui oppoſer? Que mon amie ſoit la premiere à me condamner, à déchirer mes bleſſures; c'eſt l'unique

remede qui puiſſe me rappeller à la raiſon.

En diſant ces mots, la Comteſſe embraſſoit ſon amie. Elle ajoute : Donne-moi ce fatal dépôt ; que je l'écarte à jamais de mes yeux ; que ce malheureux portrait n'exiſte plus.

Maly rend l'un & l'autre à la Comteſſe, qui, dans ſon premier emportement, jette l'écrit au feu. Elle veut faire éprouver au portrait la même deſtinée. Ses mains ſont incertaines, tremblantes ; elle reſte en ſuſpens, & laiſſe tomber ſes regards ſur cette image, qui ne lui eſt que trop chere. — Maly, l'as-tu bien examinée ? Que d'agréments elle réunit ! Eh bien ! Edouard eſt mille fois plus aimable. Je ne l'ai vu qu'un ſeul inſtant ; & c'eſt d'après ce moment, d'après un regard, que j'ai tracé cette peinture bien au-deſſous de l'original ! Combien ſa grande ame, dit-on, eſt ſupérieure à ces dehors ſi ſéduiſants ! Il eſt généreux, bienfaiſant, le plus ſenſible des hommes ; il poſſede toutes les vertus, tous les préſents du Ciel ; il eſt digne des reſpects, de la vénération, hélas ! dirai-je de l'amour le plus tendre. Ah ! Maly, Maly, que le ſort ne m'avoit-il fait naître dans un rang qui me permît de l'aimer, de l'adorer, d'aſpirer à ſon cœur, à la

main! Ce n'eſt pas le partage de ſon trône qui eût fait mon bonheur!... Ou plutôt, pourquoi Edouard & moi ne ſommes-nous pas d'une naiſſance abſcure? Il m'eût aimée, Maly; il m'auroit été ſi cher! je l'euſſe épouſé; nous ſerions unis! Eh! que font les richeſſes, les grandeurs? Que tout eſt étranger à des cœurs qui ſavent aimer!... Maly, je n'ai pas la force d'anéantir cet ouvrage d'un fol égarement; charge-toi de ce ſoin. Sois ſans pitié pour ma foibleſſe.

Maly alloit livrer le portrait aux flammes; la Comteſſe lui retient le bras: — Nous ne détruirons point ce monument d'une tendreſſe, que je viendrai à bout d'étouffer. Oui, graces à ta généreuſe amitié, je remporterai la victoire; mais garde ce portrait aux conditions que tu ne le remettras jamais ſous mes yeux: je conſens à ce ſacrifice. Qu'eſt-ce que la vertu exigeroit davantage?

La Comteſſe ſe ſentoit ſoulagée d'un fardeau accablant depuis que ſon amie étoit inſtruite de ſa paſſion, & qu'elle avoit le droit de lire dans ſon ame. Quoique Maly s'élevât contre ſon penchant, Madame de Salisbury goûtoit le plaiſir d'en parler. En promettant d'oublier Edouard, elle répétoit vingt fois ſon nom.

Combien le cœur humain s'en impoſe ! Arrêter nos regards ſur les détails d'une erreur qui nous a été chere, c'eſt être bien près d'y retomber. Voulons-nous profiter de la victoire ; ne tournons point les yeux ſur ce que nous avons fait, mais ſur ce qui nous reſte à faire. La paſſion dont on ſe retrace l'image, nous tyranniſe encore ; & ce n'eſt que l'oubli & le temps qui puiſſent nous en affranchir.

Les Ecoſſois ſembloient renaître de leurs pertes ; la fortune paroiſſoit reſſuſciter les ennemis d'Edouard & les multiplier, pour donner plus d'activité à ſa valeur & d'éclat à ſa gloire. Toujours attaqué & toujours victorieux, il voloit ſans ceſſe à de nouvelles conquêtes. David Brûs avoit apporté en naiſſant le courage de ſon pere, & ſa haine implacable contre les Anglois. Il combattoit, pour ainſi dire, le génie dominant d'Edouard. Il avoit ramaſſé une armée conſidérable, formée de diverſes troupes accourues ſous ſes drapeaux, de la Suede, de la Norwege, du Danemarck &c. Ce Prince entre dans le Northumberland, y promene le ravage, y marque ſes traces par le feu & le ſang, prend d'aſſaut Durham, vient enfin camper près du château de Saliſbury. L'allarme ſe répand dans cet aſyle qui ſembloit n'être

consacré qu'aux peines de l'amour. La Comtesse alors déploye cette ame sublime, égale à sa beauté; elle rassemble ses vassaux, les invite à tenter tous les efforts, pour soutenir le siege qui les menace; elle se met elle-même à la tête des soldats. Ce n'est plus la déesse des graces, c'est une divinité guerriere qui anime de son esprit belliqueux tout ce qui l'environne. Elle a revêtu l'appareil militaire; un casque orné d'un panache blanc, brille sur sa tête. Maly ne revient point de sa surprise : elle doute si l'héroïne qu'elle admire, est l'aimable Comtesse de Salisbury, qui s'abandonnoit, il y a quelques moments, à toute la langueur d'une malheureuse tendresse.

Ce que la Comtesse avoit prévu, étoit arrivé. David avoit formé le blocus du château, & se préparoit à s'en rendre le maître. Madame de Salisbury avoit envoyé demander du secours à Edouard: ce Prince étoit à Barwich. Les députés rencontrerent sur leur route un parti ennemi qui s'étoit emparé de quelques troupeaux. Les premiers mirent en fuite les Ecossois, dont l'arrogance s'étoit permis des railleries sur Madame de Salisbury. Ils en blesserent même quelques-uns, en leur disant qu'ils pouvoient rapporter à

leur Roi qu'une femme ſauroit vaincre de pareils hommes.

La Comteſſe effectivement montra une valeur & une habileté qui juſqu'à ce moment avoient eu peu d'exemples. Elle préſidoit à tous les aſſauts, encourageoit ſa troupe, en lui ſervant de modele. Soit que David craignît de compromettre ſa réputation, en s'expoſant à la honte d'être défait par une femme, ou ſoit qu'il ne voulût point attendre Edouard qui accouroit à grands pas, il leva bruſquement le ſiege. La Comteſſe eſt inſtruite de ſa retraite, ſort de Salisbury, & tombe avec vivacité ſur l'arriere-garde de l'armée Ecoſſoiſe. Le ſuccès couronne ſon heureuſe audace, & elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi pluſieurs étendards.

Elle revenoit accompagnée de toute la ſplendeur qui ſuit la victoire. Une foule de peuple ſe précipitoit ſur ſon paſſage; l'air retentiſſoit d'acclamations. Les uns lui préſentoient des couronnes de fleurs; d'autres lui apportoient des branches de laurier. Si cet événement ſe fût paſſé dans les temps fabuleux, on n'auroit pas manqué de comparer Madame de Salisbury à Vénus qui avoit pris la cuiraſſe & les armes de Pallas. Quel ſpectacle pour un jeune héros qu'enflammoit l'ardeur des

combats ! C'eſt dans ce brillant appareil que la Comteſſe s'offre aux regards du Roi d'Angleterre. Il voloit à ſon ſecours. A peine l'a-t-elle apperçu, elle ordonne à ſes écuyers de dépoſer les fruits de ſa victoire aux pieds d'Edouard. Sire, lui dit-elle, je viens mettre à vos genoux les foibles monuments d'une gloire qui eſt votre ouvrage. La nouvelle de votre arrivée a frappé de terreur nos ennemis, & c'eſt au bruit ſeul de votre nom que je dois l'avantage d'avoir enlevé ces drapeaux. Daignez les accepter comme un hommage auquel la ſingularité peut donner quelque prix. Il ne m'appartient pas de vouloir imiter votre valeur; je dois me borner à la célébrer.

Ces paroles exprimées par une voix enchantereſſe, cauſent à Edouard un trouble dont il ne peut guere démêler la cauſe. Madame, reprend avec tranſport le Monarque, un mot de votre bouche met le comble aux éloges, & c'eſt la récompenſe la plus flatteuſe qu'on puiſſe envier. Je vais porter ces drapeaux ſur les remparts du château de Salisbury; qu'ils y atteſtent à jamais la victoire de la beauté. Le Roi ajoute avec cet embarras qui trahit le ſentiment: La belle Comteſſe de Salisbury a remporté plus d'un triomphe en cette journée.

La Comteſſe rougit ; elle amene le Prince au château, entouré de ſes Courtiſans, & ſuivi d'un corps de ſon armée. Edouard attache de ſes mains mêmes les étendards ſur la principale porte de Saliſbury. Il ordonne qu'on mette ſon épée & ſon bouclier au bas de ces trophées, avec cette deviſe : TOUT LUI DOIT RENDRE LES ARMES.

Madame de Saliſbury employa le peu de moments qui lui reſtoient, aux préparatifs d'une fête qui pût être agréable au Monarque, Il paſſa quelques jours dans cet aſyle, où il eût aiſément oublié la Cour & les combats. La Comteſſe donna une eſpece de joûte ; elle diſtribua les prix, & elle eut le plaiſir de couronner vainqueur l'homme qu'elle commençoit à redouter le plus.

Retirée dans ſon appartement avec ſa chere Maly, ce fut alors qu'elle ſe dédommagea d'une contrainte qu'elle n'avoit eu que trop de peine à ſupporter. — Enfin, je puis développer mon ame aux regards de l'amitié. Maly, c'eſt donc là ce héros dont la préſence ſeule m'avoit inſpiré une paſſion que je dois rejetter. Ah ! ma tendre amie, qu'il eſt dangereux de le voir, de l'entendre ! Pourquoi eſt-il venu dans ces lieux ? qu'il les quitte,

qu'il s'éloigne à jamais ! Maly... il emportera mon cœur... Malgré moi, je manque à mon devoir, à mon époux, à moi-même : j'oublie tout. Malheureuse ! & je puis avouer..... ce n'est plus une foiblesse ; c'est un égarement, un crime. Maly, oppose-toi aux progrès de cette flamme qui me déshonore ; c'est aujourd'hui que j'ai besoin de toute la force de ta raison. Pour moi, je n'en ai plus ; du moins que je sauve ma gloire aux yeux d'Edouard ! qu'il n'y ait que toi seule au monde qui saches que je suis la plus foible des femmes... Me serois-je trompée ? le Roi ne m'a point regardée avec indifférence. Eprouveroit-il ce qu'il est de mon honneur de lui cacher pour toujours ? Je desirerois de plaire à mon Souverain, à tout autre que Salisbury ! Non, mon amie, tu ne m'as point assez reproché une trop fatale erreur. Si le Roi pouvoit partir, sans que je fusse obligée de soutenir sa présence ! si je ne le voyois jamais ! est-ce bien là l'objet de mes vœux ?

Chaque instant approfondissoit la blessure d'un cœur qui demandoit des conseils qu'il lui étoit difficile de suivre. Mais qu'Edouard étoit livré à des transports encore plus violents ! Il étoit jeune, il étoit Roi, & Roi couvert de gloire, dont la

renommée célébroit déja les actions éclatantes. Voilà bien des aiguillons puissants qui l'excitoient à se déclarer. L'aspect de Madame de Salisbury lui avoit fait ressentir une flamme que jusqu'alors il avoit ignorée. Il n'étoit plus en son pouvoir de l'étouffer. Guillaume Russel (1), un de ces lâches courtisans que la complaisance & la bassesse élevent à la faveur, jouissoit de la confiance de son maître; l'abdication

(1) *Guillaume Russel*, &c. Ce fut lui que les Anglois nommerent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard II, que ses sujets n'étoient plus liés par le serment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir son acte de renonciation au Trône. Ce digne Ministre de la fureur d'un parti qui avoit le dessus, eut l'audace, ou plutôt la bassesse d'insulter à son Souverain. On poussa l'inhumanité envers le malheureux Edouard, jusqu'à le faire raser en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un fossé bourbeux. (Ce sont les expressions de Rapin Thoyras.) Ce Prince infortuné répondit à ce mauvais traitement, en disant à ses persécuteurs : » Que, quoiqu'ils puss» sent faire, ils ne lui ôteroient point l'usage » de l'eau chaude pour se raser"; & en mêmetemps, ajoute l'Historien, deux torrents de larmes coulerent de ses yeux. Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien, quand il se dégrade, que l'homme est le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres!

dication du malheureux Edouard II avoit été, en quelque ſorte, ſon ouvrage. Le Roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux perſonnes du premier rang, ignoroit les crimes de Truſſel; il brûloit de ſe trouver avec ſon confident. Truſſel, lui dit-il, c'en eſt fait, l'inſenſible Edouard a perdu tout ſon orgueil; c'eſt à la Comteſſe de Salisbury qu'il convient de ſe parer d'une juſte fierté : elle m'a vaincu, & pour la vie! Quoi! c'eſt moi qui ſoupire, qui brûle d'un feu dont ſans doute offenſe ma gloire! Truſſel, Edouard amoureux! & quel eſt l'objet qui m'a dompté? L'épouſe d'un homme qui m'eſt cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a penſé perdre la vie pour moi, que la fortune pourſuit, puiſqu'il eſt privé de la liberté.... La Comteſſe de Salisbury ne ſaura jamais l'empire qu'elle a uſurpé ſur mon ame. J'abuſerois de ma puiſſance! J'offenſerois la vertu! Le Comte eſt mon ſujet, c'eſt à moi de le protéger. Vous êtes Monarque, interrompt l'adroit Courtiſan, & vous ſeriez arrêté par des obſtacles! Et penſez-vous que la Comteſſe ne ſeroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une paſſion qu'elle s'empreſſeroit de ſatisfaire? Le Ciel vous donna le ſceptre pour impoſer des loix à votre gré,

Sire, c'est à vous de régner; l'autorité ne doit point connoître de bornes. — Trussel, & pensez-vous que le Ciel & la vertu ne soient pas au-dessus des Rois? N'ai-je point au fond de mon cœur mon premier maître, mon premier juge, une voix qui me crie que l'abus du pouvoir est une des plus grandes fautes des Souverains? Encore une fois, je manque à tout, si je cherche à séduire la femme du Comte de Salisbury. Contraignez donc vos desirs, replique vivement Trussel; asservissez-vous au joug des préjugés, comme le dernier de vos sujets. Et quelles seroient les prérogatives de la Couronne, si vous alliez vous soumettre à un esclavage qui n'est fait que pour le peuple? Aimez, osez le dire, & croyez qu'on écoutera favorablement un Prince, qui, sans l'éclat du Trône, eût inspiré des sentiments que sa grandeur même est intéressée à faire éclater.

Trussel parloit en faveur de la passion d'Edouard : il n'étoit guere possible que le Monarque ne fût point porté à l'écouter. On convint que ce Prince écriroit à la Comtesse, & que le favori se chargeroit de la prévenir, & de lui rendre la lettre. Edouard traça l'écrit le plus enflammé. Il peignoit sa tendresse en amant

qui exige du retour. On démêloit le Souverain à travers l'homme passionné; & Edouard aspiroit à la conquête de la plus belle personne de l'Angleterre. Le courtisan demande une entrevue à Madame de Salisbury; elle est accordée. Il employe dans la conversation tous les artifices d'un esprit qui s'est fait une étude de la souplesse & de l'intrigue; enfin, il parvient jusqu'à mettre l'écrit du Roi sous les yeux de la Comtesse. C'est alors que l'amour de l'honneur combattu dans le silence, que toute la dignité d'une conduite sage & irréprochable soutiennent cette ame héroïque contre les assauts d'un courtisan dépravé, contre sa propre foiblesse. De quel front, dit-elle, osez-vous m'entretenir d'une passion dont le Roi lui-même n'a point l'indiscrétion de me parler? Trussel, connoissez-vous bien la fille de Mylord Varuccy? Savez-vous bien que je suis enchaînée par des liens sacrés, que le Comte de Salisbury est mon époux? Edouard est notre maître; je suis faite pour le respecter, pour lui obéir : mais il ne voudra point mon déshonneur. Non, il ne voudra point souiller d'un opprobre ineffaçable un digne serviteur qui n'aspire qu'à répandre jusqu'à la derniere goutte de son sang pour son Roi & pour sa patrie.

Un torrent de larmes empêche la Comtesse de poursuivre. Vous pleurez, s'écrie Edouard en se montrant, & accourant vers elle avec précipitation! ah! belle Salisbury, pardonnez à la violence d'un amour qui n'a pu se contraindre; vous pleurez! & c'est moi qui ferois couler ces larmes! Trussel vous auroit-il offensée en vous disant que vous êtes la premiere beauté de l'Angleterre, que les plus brillants hommages vous sont dus? Ne peut-on avouer le pouvoir de vos charmes sans vous déplaire? Ah! Madame, songez que c'est votre Roi, Edouard qui tombe à vos genoux.

Et en effet, le Monarque n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit aux pieds de la Comtesse; elle s'empresse de le relever. — Sire, que faites-vous? c'est moi qui me ressouviens de votre rang; vous l'oubliez. N'est-ce pas à mon maître à défendre la femme du Lord Salisbury contre tout ce qui pourroit blesser son honneur? Si je n'étois point mariée (1), si

(1) *Si je n'étois point mariée*, &c. On ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux la conversation d'Édouard & de la Comtesse de Salisbury, rendue avec cette naïveté Gauloise, qui fait le charme de nos anciens Ecrivains. *Jamais*, dit le Roi

j'étois libre ; ſi le Ciel m'eût fait naître votre égale… Souffrez que je me retire, & pardonnez ſi je m'interdis pour jamais votre préſence.

Edouard veut ſuivre la Comteſſe. — Je ne penſe pas, Sire, que vous armiez la puiſſance ſuprême ! Vous qui êtes ſi grand, ſi généreux, le modele des Souverains, voudriez-vous devoir à la puiſſance ce que l'amour ne ſauroit vous donner ? Exigez mes tributs de reſpect, de reconnoiſſance, d'admiration ; ils vous ſont entiérement conſacrés : mais attendre de moi le moindre retour qui ſeroit contraire à ma gloire, à la vôtre, l'idée ſeule eſt une offen-

---

à Madame de Salisbury, *je ne vis ſi noble, ſi friſque, ne ſi belle Dame. Le doux maintien, le parfaict ſens, la grace, la grande nobleſſe & la beauté que j'ai treuvez en vous, m'ont ſi fort ſurpris, qu'il convient que je vous aime ; car nul éconduit ne m'en pourroit oſter. Chier Sire*, répond la Comteſſe, *ne me veuillez mye mocquer, ne tenter. Je ne pourrois cuider que ce fuſt à certes ce que vous dictes, ne que ſi noble & gentil Prince comme vous eût penſé à déshonorer moy & mon mari, lequel eſt ſi vaillant Chevalier, & qui tant vous a ſervi & encore gît pour vous en priſon.* (Le Roi redouble ſes empreſſements.) *Chier Sire, Dieu, le pere glorieux vous veuille conduire & oſter de vilaine penſée ; car je ſuis & ſeray toujours appareillée de vous ſervir à votre honneur & au mien, &c.*

ſe... Je mérite votre eſtime ; daignez, Sire, triompher de vous-même, comme vous triomphez de vos ennemis. Je forme mille vœux pour votre bonheur, pour l'étendue d'un regne qui ſera un des plus brillants de notre monarchie : j'en crois mon cœur... & vous avez tous ſes ſentiments, hors ceux de l'amour... Qui ! moi ! je vous aimerois ! Sire, je vous le répete : je ſuis l'épouſe du Comte de Salisbury. Après ce mot, qu'ai-je à dire à votre Majeſté?... J'ai prononcé notre arrêt à tous deux.

Madame de Salisbury, à ces dernieres paroles, s'étoit ſéparée bruſquement du Monarque, & avoit couru s'enfermer dans ſon appartement. Edouard, déſeſpéré du peu de ſuccès de ſa démarche, demande vainement à voir la Comteſſe : il ne peut l'obtenir; il part en proie à différents tranſports. Quelquefois il s'accuſoit de trop de retenue, & formoit le projet de parler en maître ; d'autres fois il concevoit le deſſein de ſe montrer encore plus tendre, & il vouloit ne tenir que de ſon amour & du temps une conquête qui le touchoit déja plus que celle de l'Ecoſſe. Truſſel entretenoit cette ardeur qu'irritoit la réſiſtance. Edouard n'étoit pas accoutumé à céder : cependant, il ſe déter-

mine à ne point employer l'autorité, & court à Londres, l'ame remplie d'une passion dont il auroit craint d'offenser l'objet.

Que le Roi eût été bien vengé de tout ce qu'il souffroit, s'il avoit eu les yeux de Maly ! Le cœur de Madame de Salisbury leur étoit exposé dans tous les divers orages qui l'agitoient. Elle a eu la force de quitter Edouard, de s'imposer l'espece de loi de ne jamais le revoir : elle n'est pas arrivée dans son appartement, que son courage l'abandonne : — Maly, il n'étoit que trop vrai qu'on partageoit mes sentiments ! je suis aimée ; je suis aimée d'Edouard ; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai point démenti... ce que je devrois être... ce que je ne suis point. Non, Maly, non, mon cœur n'est plus à moi. O Dieu ! qu'il est difficile de résister, lorsque l'auteur de notre égarement nous est si cher ! Cependant je ne le verrai plus, je ne le verrai plus... je n'en suis pas moins coupable envers mon mari. Eh ! puis-je me justifier à mes propres regards ? arrache donc le trait qui me déchire. Où est mon époux ? qu'il vienne, qu'il accoure ! Hélas ! aurois-je bien le front de supporter sa présence, tandis que dans mon ame... je la vaincrai, je l'anéantirai, cette passion tyrannique qui semble être née avec moi. Ne me parle jamais du

Roi; ne me prononce jamais le nom d'Edouard; Edouard eſt mon ennemi; Edouard fait mon malheur, ma honte; Edouard... ah! Maly, Maly, je ſens que je l'adore, que j'expire de cet amour, qu'il eſt offenſant pour mon honneur; que le Comte de Salisbury... je lui avouerai tout, il me punira, & m'arrachera la vie!... Du moins je puis bien promettre qu'Edouard ignorera toujours l'empire qu'il a ſur ma raiſon, ſur tous mes penchants; c'eſt la derniere fois que je l'aurai vu; c'eſt la derniere fois que je t'entretiendrai de mon état déplorable. Ma chere Maly, digne & ſeule amie que le Ciel m'ait laiſſée pour me conſoler, reçois mes larmes & ma vie; que je meure dans ton ſein!

Et en diſant ces mots, la Comteſſe étoit tombée dans les bras de Maly. Elle reçoit une lettre de ſon époux : — Le Comte revient! il ſoutiendra ma foibleſſe! ſon arrivée empêchera qu'Edouard, & moi, nous n'écoutions un ſentiment que tous deux nous devons étouffer.

Mylord Varuccy vient voir ſa fille; il lui demande la cauſe du profond abattement où il la trouve plongée : elle craint de lui répondre, & d'employer l'artifice. — Alix, votre mari ſera bientôt de retour; la Cour de France le renvoye ſur ſa

parole : cessez donc de vous allarmer sur son sort. S'il a essuyé quelques disgraces, elles sont bien réparées : il a su servir l'Angleterre par une médiation qui fait honneur à ses lumieres politiques ; il est plus d'une source de gloire pour les hommes qui connoissent le prix de la véritable réputation ; vous verrez le Comte dans peu de jours. Ma fille, n'allez donc pas lui montrer une douleur qui altéreroit le plaisir qu'il aura de se trouver dans le sein de sa famille & de ses amis.

Que la Comtesse se trouvoit coupable lorsqu'elle entendoit son pere attribuer sa douleur à l'absence de son mari ! O mon pere, s'écrioit-elle, livrée à la solitude, je vous trompe aussi ! qu'une passion insensée entraîne de fautes ! je trahis tout ce qui m'environne. Je blesse la confiance, l'amitié, l'amour paternel ! je ne me connois plus. Et j'oserai m'offrir aux regards du Comte de Salisbury ! Mon malheur, mon crime sont tracés sur mon front ! j'ai le cœur trop plein de ce malheureux amour, pour qu'il n'éclate pas. Mon époux, tout l'univers saura que je suis dévorée d'un feu qui ne peut que me rendre à la fois malheureuse & méprisable.

Edouard, de retour dans sa Capitale, entouré de l'éclat des grandeurs, rappellé

à tous les plaiſirs, ne pouvoit oublier la Comteſſe de Salisbury. Il la revoyoit dans tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux ; ſon cœur ſans ceſſe revoloit vers elle; il éprouvoit que le pouvoir ſouverain ne remplit point le vuide de l'ame, & qu'elle a d'autres beſoins que ceux de l'ambition. C'eſt en vain que l'art des courtiſans, & ſur-tout de Truſſel, cherchoit à imaginer des amuſements : ils ne pouvoient arracher le Monarque à la profonde triſteſſe qui le conſumoit. Tous ces divertiſſements, toutes ces voluptés, dont, en quelque ſorte, on l'accabloit, n'étoient point capables d'affoiblir un ſeul trait de l'image de la Comteſſe; un regard de cette femme charmante eût fait goûter à Edouard une ivreſſe qui rarement eſt attachée aux plaiſirs de la Cour.

Mylord Varuccy entre un matin dans l'appartement de ſa fille : — Je reçois des lettres du Roi : il m'apprend que votre mari arrive inceſſamment à Londres, & il m'ordonne de vous y conduire. Ces mots frappent la Comteſſe; elle demeure interdite; elle tâche de diſſimuler ſon trouble, & prenant la parole : — Le Roi m'appelle à la Cour? — Vous y attendez le Lord Salisbury. — Eh! mon pere, mon mari ne viendra-t-il point en ces lieux?

pourquoi m'arracher à cette retraite ? — Ma fille, les moindres volontés des Souverains ſont des ordres ſuprêmes. Notre maître vous donne une marque de bonté : vous devriez y répondre avec plus d'empreſſement. — Mylord, ſi vous ſaviez... je ſerai étrangere dans ce nouveau ſéjour où vous voulez m'entraîner. N'y a-t-il pas des dangers pour une perſonne de mon ſexe à s'expoſer au grand jour ? — Votre ſageſſe, l'éducation que vous avez reçue, les exemples de vertu que vous avez puiſés dans le ſein de votre famille : Alix, voilà bien des garants qui m'aſſurent que vous ſaurez réſiſter aux ſéductions qui pourroient chercher à vous ſurprendre. Encore une fois, ma fille, votre pere & votre Roi l'ordonne : vous me ſuivrez à Londres.

La Comteſſe ſe précipite aux genoux de Varuccy ; elle alloit lui déclarer l'aveu que lui avoit fait le Monarque, révéler ſa propre foibleſſe. Un Lord de la connoiſſance de ſon pere, étoit entré avec précipitation pour lui demander un ſervice important ; la Comteſſe les quitte, & va retrouver en pleurant ſon amie : — Tu n'auras plus de reproches à me faire, Maly : vante-moi ma glorieuſe victoire : mon pere a reçu des ordres du Roi de m'amener à la Cour

pour me trouver à l'arrivée du Comte. Le croirois-tu ? j'ai eu la force de me combattre ; j'ai dompté le desir qui m'étoit le plus cher. Voir Edouard ! ce plaisir eût-il été un crime ? la vertu ne permet-elle pas ces foibles dédommagements de tout ce qu'elle nous refuse ? La présence du Roi, un seul de ses regards m'eût fait supporter les peines secretes que j'éprouve ; cette légere satisfaction n'auroit point offensé un devoir qui, sans doute, est trop rigoureux ; mon cœur n'eût pas formé le moindre sentiment... Ah ! ma chere amie, je m'égare, je t'en impose ; je m'en impose à moi-même ; & comment toute mon ame n'auroit-elle pas été remplie du bonheur de voir un Prince... Je suis aimée... ne crains rien, je saurai résister à mon pere, à mes propres desirs ; je n'irai point à Londres; je resterai dans ce séjour... je ne puis plus soutenir tant d'orages opposés. Maly, j'ai été sur le point de découvrir tout à Mylord. L'arrivée d'un de ses amis m'a arrachée à cette cruelle extrêmité. Sois instruite seule de tout ce qui déchire mon cœur ; j'ai besoin que l'amitié vienne m'appuyer. L'amour, quel mot j'ai prononcé, me cause bien des tourments ! Aidée de tes conseils, de ta fermeté, je triompherai. Ah ! que je redoute la vue de Salisbury ! qu'un cœur

qui aime la vertu, en lui étant infidele, a de la peine à ne pas se trahir! Qu'on est heureux, lorsqu'on ne s'est point écarté de son devoir! Je l'ai perdu, ce bonheur! jamais je ne le goûterai!

Varuccy fait des préparatifs pour retourner à Londres. La Comtesse, déterminée par son amie à garder le silence, & à ne point s'exposer aux regards du Monarque, prétexte une indisposition; son pere s'en sépare, en lui commandant expressément de venir le joindre à la Cour, aussi-tôt qu'elle sera rétablie. Sa fille le voit partir avec quelque regret: il y a des moments on elle accuse sa sagesse de trop de sévérité. Elle s'interroge sur ce qu'elle desire, sur ce qu'elle veut rejetter; elle voudroit conserver sa vertu; elle pleure sur son sacrifice. La Comtesse de Salisbury adore Edouard, & elle sent tout l'excès de son égarement. Quel sort déplorable! que de femmes retrouveront dans ce tableau l'image de leur situation!

Ce n'étoit point assez que Madame de Salisbury eût soutenu les pressantes sollicitations de son pere: il falloit qu'elle repoussât des assauts encore plus redoutables. Au moment qu'elle pleuroit dans le sein de son amie, qu'elle succomboit sous tant de combats différents, on annonce un incon-

nu qui demande un entretien ſecret. La Comteſſe éloigne tout ce qui l'entoure, & demeure ſeule. L'inconnu entre, & préſente une lettre : — Voici, Madame, ce que le Roi m'a ordonné de vous rendre à vous-même. Le Roi, dit Madame de Saliſbury ! Elle ne peut cacher ſon trouble ; elle ouvre la lettre d'une main tremblante, & lit ces mots : » Vous faut-il, Madame, des » ordres abſolus pour vous appeller à la » Cour ? Jamais la voix du maître ne ſe » fera entendre ; ce ſera celle de l'homme » qui vous eſt le plus ſoumis. Belle Saliſ» bury, l'amour n'eſt-il pas au-deſſus de » tous les Monarques de la terre ? C'eſt » Edouard qui eſt votre ſujet : vous êtes » ma ſouveraine ; oui, vous donnez des » loix à ce cœur qui juſqu'ici n'avoit brû» lé que de l'ardeur des combats, & n'a» voit connu de paſſion que celle de la » gloire. Je puis commander à l'Angler» re, & je ne ſaurois maîtriſer un pen» chant que votre abſence ne fait que for» tifier. Venez, charmante Salisbury, em» bellir le ſéjour de la grandeur ; ne crai» gnez point que j'aie recours à l'autorité. » S'il m'étoit permis, toute ma Cour ne » vous parleroit que de ma tendreſſe : mais » je ne prétends point vous contraindre : » qu'un époux ſoit mon heureux rival ;

» qu'il ait votre amour ; je ne veux que
» vous voir, adorer en silence vos char-
» mes ; envier tous bas leur fortuné pos-
» sesseur. Votre pere vous attend, le
» Comte est prêt à se rendre ici. Votre
» Roi, ah, ce n'est point le Monarque qui
» vous écrit, votre amant, mais votre
» amant le plus discret, le plus désintéressé
» n'obtiendroit-il point une réponse ?

P. S. » Si je ne puis jouir de votre pré-
» sence qu'à la cruelle condition de ne
» vous point parler de mon amour, son-
» gez que je m'imposerai un silence éter-
» nel ; oui, je saurai me taire : mais, ado-
» rable Salisbury, que je vous voye ! que
» mes yeux s'attachent sur les vôtres ! que
» mes regards vous expriment une ardeur
» dont ma bouche s'interdira l'aveu. Ja-
» mais, jamais je ne vous en parlerai ; je
» me contenterai d'admirer, d'adorer en
» secret la divinité de mon cœur. Les Rois
» ont donc des maîtres ! c'est à vous que
» l'Angleterre obéira ".

La Comtesse ne sait à quel sentiment s'arrêter ; des mouvements confus se sont élevés dans son ame. La vertu, son devoir, son amour, & c'est-là un de ses plus redoutables ennemis, la combattent, triomphent tour-à-tour. Elle court, veut prendre la plume ; elle reste en suspens. Mada-

me, lui dit l'inconnu, le Roi attend une réponſe... Une réponſe, s'écrie Madame de Salisbury ! eh ! qu'exige le Roi ?... Je ne paroîtrai jamais en ſa préſence; dites-lui... non, il faut que je lui écrive, qu'il ſache... il me rend bien malheureuſe !

Cette victime d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire, étoit livrée à une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Cependant elle ſe détermine, & trace ce billet trempé de ſes larmes. » Une ré-
» ponſe, Sire ! & que voulez-vous que je
» vous écrive ? je n'aurai toujours qu'un
» ſeul mot à vous oppoſer : il n'entraîne
» aucune explication : je ſuis la Comteſſe
» de Salisbury; c'eſt-là tout ce que votre
» Majeſté doit ſe dire, ſe répéter, ce que
» je me redirai cent fois à moi-même.
» Souffez donc, Sire, que je demeure à
» jamais éloignée de votre préſence. Ce
» ſeroit à mon Souverain à me repréſenter
» mes devoirs, ſi j'étois capable de m'en
» écarter. Mon ſéjour à la Cour ne contri-
» bueroit point à vous rendre une tran-
» quillité qui eſt néceſſaire à votre bon-
» heur, à celui de l'Etat, ajouterai-je, au
» mien, hélas ! Sire, il eſt dangereux de
» ſoutenir la vue d'un homme qui regne
» ſur les autres, & qui peut ſans crainte
» dire qu'il aime. Que mon pere, que mon

» époux ignorent une passion à laquelle
» l'un & l'autre nous devons renoncer.
» Tous mes respects, tous mes hommages
» d'estime, d'admiration, de reconnois-
» sance même, je puis les mettre à vos
» pieds; mais ma tendresse, Sire... Ne
» m'est-il pas défendu de disposer de mon
» cœur? ce cœur que vous tyrannisez, est-
» il à moi? Oui! vous le tyrannysez. Ah!
» Prince, laissez-moi dans ma retraite; si
» mes larmes peuvent vous plaire, ce pa-
» pier en est arrosé : ne m'écrivez plus,
» ne m'écrivez plus; oubliez-moi, & ne
» cherchons point à nous voir. Non, ne
» nous voyons jamais ».

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La Comtesse vole vers Maly. — Edouard m'a écrit : voici sa lettre, & je lui ai répondu. — Comment? — Oh! ne crains point qu'il me soit échappé le moindre mot que j'aye à me reprocher! — Mais, ma chere Comtesse, répondre, n'est-ce pas marquer une complaisance qu'accuse une vertu délicate? — Maly, tu me perces le cœur! il falloit bien donner au Roi une raison de mon éloignement de la Cour; non je ne lui ai point dit... sois sûre que ma foiblesse n'a point éclaté; ce n'est qu'à tes yeux que je suis si peu digne

d'estime ! mais plains-moi, aime-moi, Maly. Edouard saura que je le suis, que je ne trahirai point mon honneur, que je resterai fidelle à mon époux... Tu me fais trembler : ma réponse seroit-elle susceptible d'une interprétation favorable au penchant que tous deux nous devons condamner ? L'ai-je bien assuré que son amour m'offensoit, qu'il ne m'en a point inspiré, que je n'existe que pour le Comte de Salisbury ? Le désordre de mes sens auroit-il passé dans ma lettre ! Oui, que mon époux revienne promptement ; sa présence m'avertira de mes devoirs. Pourquoi ai-je vu le Roi ? pourquoi m'a-t-il écrit ? Cruelle ! devois-tu me quitter, lorsque cet inconnu est entré dans mon appartement ? J'ai fait retirer tout ce qui m'entouroit ; mais ces ordres ne s'étendoient point sur l'amitié. Si tu fusses restée près de moi, j'aurois eu plus de fermeté ; je n'eusse point écrit. Me voilà saisie d'une crainte qui vient encore augmenter mes peines. Du moins si j'étois foible, si je dévorois mes larmes, Edouard, tout l'univers l'ignoreroit ; il n'y avoit que le Ciel, & toi seule, devant qui j'eusse à rougir ! S'il faut que le Roi ait surpris dans ma lettre quelques-uns de ces sentiments qui ne sont connus que de toi, quel malheur ! quelle honte !

Je voudrois, Maly... expirer avant que d'avoir revu mon époux. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer d'une situation si cruelle !

Madame de Salisbury en effet succomboit sous les tourments secrets dont elle étoit accablée. Sa lettre n'avoit servi qu'à enflammer davantage Edouard. L'œil pénétrant des courtisans cherchoit à saisir la cause de la sombre mélancolie où s'abandonnoit le Monarque. Retiré au fond de son palais, il ne conversoit qu'avec le seul Trussel, & la Comtesse de Salisbury étoit l'unique sujet de ses entretiens. Tantôt il vouloit agir en maître irrité, & que l'objet de sa passion fût amené à l'instant à la Cour. Son lâche courtisan l'échauffoit dans l'idée d'abuser du souverain pouvoir. Tantôt le Prince agité d'autres transports, s'écrioit qu'on ne lui parlât plus de la Comtesse, qu'il l'oublieroit, qu'il l'avoit oubliée : — Oui, Trussel, c'est une ingrate, indigne de la folle ardeur dont je suis épris. Dédaigner son Roi, le voir à ses genoux, & ne pas donner la plus foible marque de sensibilité ! Elle met sur le compte de sa vertu des sentiments... qui, sans doute, ne partent que de son indifférence, de son mépris pour son maître ; peut-être on me sacrifie à un rival qui

insulte à ma foiblesse ; s'il étoit vrai... c'est alors que tout le caractere d'Edouard se déployeroit. Il sait se venger, il sait ce qui est dû à son rang, à son amour. Hélas ! le Monarque est encore bien moins outragé que l'amant, & dans mon Royaume, dans le monde entier, qui peut avoir ma tendresse ? Je ne demandois qu'à la voir, qu'à goûter le spectacle de ses charmes, qu'à attacher mes yeux sur ces yeux que j'idolâtre ! Elle me reproche, Trussel, de faire couler ses pleurs ! Qui ! moi ! moi, que je sois la cause qu'il échappe une larme, une seule larme à la Comtesse de Salisbury ! Non, je ne l'affligerai point ; que mon cœur en soit déchiré, je saurai me résoudre à ce cruel sacrifice, m'imposer la loi de ne jamais la voir ! Je lui prouverai que son Roi est soumis à ses volontés. Qu'elle ne se présente point à mes regards, jamais, jamais... & c'est moi qui profere ce mot... Il n'importe, je suis Roi ; je veux l'être ; je veux vaincre ma passion. Edouard doit être un modele pour ses égaux ; ce n'est qu'à force de surmonter les obstacles & d'assujettir la nature, que l'on peut s'élever au rang de grand homme ; j'y parviendrai. (Le Lord Varuccy s'offre aux regards du Monarque.) Varuccy, il ne faut point contraindre vo-

tre fille; qu'elle reſte à Salisbury; je ne retiendrai point long-temps le Comte, & il volera auprès de ſon épouſe. (Le Lord s'étoit retiré.) Eh bien, Truſſel, Edouard eſt-i ldigne de porter la couronne ? Tu le vois : je ſais m'immoler : mais que le premier de mes ſujets que l'amour aura égaré, redoute un maître inflexible; je voudrois punir de ma victoire l'univers entier.

Edouard verſe des larmes : — Et le Roi d'Angleterre, Edouard pleure ! & pour une femme ! elle eſt maîtreſſe de mon ame ! je fais trembler l'Ecoſſe, & je n'oſe déplaire à la Comteſſe de Salisbury ! Ah ! Truſſel, que l'amour change un cœur ! je ne me connois plus ! je ſuis... le plus foible des hommes !

Truſſel s'efforce de préſenter au Monarque tout ce qu'il doit à ſa grandeur. — Truſſel, écartons le maître : l'amour ne ſe plaît que dans l'égalité ; c'eſt peut-être mon rang qui empêche la Comteſſe de me payer d'un retour que j'ai mérité. Je porterai mes ſentiments à un degré qui du moins m'obtiendra ſon eſtime. Je l'ai réſolu : elle ne paroîtra point à ma Cour. Je me bornerai à l'aimer, à l'idolâtrer dans le fond de mon cœur. Elle ſeroit bien injuſte, bien barbare, ſi elle ne me plaignoit

pas!... Truſſel, crois-tu que Madame de Salisbury me haïſſe? Sa lettre eſt d'une femme ſenſible, à qui ſon devoir & la vertu ſont chers. Si elle n'étoit pas enchaînée par un hymen qui m'eſt odieux, peut-être euſſé-je pu concevoir quelque eſpérance; elle ſeroit venue à ma Cour; elle n'auroit pas évité ma vue... Je m'égare dans mille projets qui ſe détruiſent ſucceſſivement. Truſſel!... je ne ſerai jamais un tyran; la Comteſſe de Salisbury jouira de toute ſa liberté, & mon amour ne cauſera qu'à moi ſeul des peines qui me flatteront encore, puiſque la Comteſſe en ſera l'objet.

C'eſt ainſi qu'Edouard ſavoit concilier le Monarque & l'amant. S'il eût ſuivi les conſeils empoiſonnés du vil Truſſel, ce Prince n'eût été qu'un Roi ordinaire: mais le grand homme avoit la force de ſe conſulter ſoi-même, & il lui étoit impoſſible de deſcendre de cette grandeur qu'il imprimoit ſur toute l'Angleterre. Un héros peut éprouver des foibleſſes: mais il eſt rare qu'il y ſuccombe.

Maly, différente du confident d'Edouard, excitoit dans le cœur de ſon amie, l'amour de l'honneur & de la vertu. Elle armoit juſqu'à l'orgueil contre un ſentiment qu'elle aidoit la Comteſſe à repouſ-

ser. Eh ! que de triomphes sur nos passions la vanité nous fait remporter ! qu'il est peu de ces victoires imposantes qui soient l'ouvrage du pur amour de nos devoirs! La vertu sans mélange ressemble assez au sentiment désintéressé : on en parle beaucoup, & on en cherche encore des exemples.

La Comtesse de Salisbury tomba malade. Il y avoit des moments où elle regrettoit de n'avoir point suivi à Londres Mylord Varuccy; ensuite elle demandoit pardon à Maly de ces mouvements qui blessoient sa gloire; elle se condamnoit au jugement même de sa propre raison.

Un exprès arrive de Londres, qui apporte à la Comtesse une lettre de son pere. Le maintien de cet homme annonçoit une nouvelle désagréable. La fille du Lord Varuccy est incertaine sur le coup qui la menace; elle se détermine enfin à lire ce que Mylord lui écrit. » Ma fille, (lui di-
» soit-il dans cette lettre) voici le mo-
» ment où il faut vous armer de ce cou-
» rage que vous avez puisé dans mon
» sang. La véritable grandeur est en nous;
» celle que nous tenons de la fortune,
» s'évanouit comme les autres illusions
» qui composent le mensonge de la vie.
» Vous attendiez avec impatience votre

» époux; il vous alloit faire partager les
» nouveaux bienfaits que lui préparoit
» son maître. Le Souverain suprême, qui
» commande à tous les Rois de la terre,
» n'a pas voulu que le Comte de Salis-
» bury jouît plus long-temps des bontés de
» notre Monarque. En un mot, ma fille,
» je vous le répete : vous avez de la reli-
» gion, de la fermeté; vous devez être
» résignée aux plus cruels événements: une
» maladie précipitée vient de nous enle-
» ver le Comte... »

Madame de Salisbury n'acheve point la lettre : elle la donne à Maly qui étoit avec elle, en s'écriant : Vois jusqu'à quel point le sort me poursuit : la mort vient de m'enlever mon époux !

Maly continue de lire : elle est instruite de tous les détails relatifs à cette perte qui auroit été encore plus foudroyante pour une femme ambitieuse : mais la Comtesse ne regrettoit point le degré d'élévation où l'auroit portée son union avec le Lord Salisbury; elle ne ressentoit que la privation d'un époux qu'elle estimoit, & qu'elle auroit peut-être aimé, si elle eût eu le temps de vivre avec lui. Sa délicatesse se faisoit des reproches qu'elle ne cherchoit point à détourner, & qui rendoient cette perte plus sensible : — Il faut, Maly,

Maly, que je t'ouvre mon cœur : un mouvement affreux vient de s'y élever ; je me fais honte à moi-même... au milieu de ma douleur, une ſorte de ſatisfaction... Je réparerai un crime ; oui, c'en eſt un dont je me punirai ; je vengerai les mânes du Comte de Salisbury, des torts que j'ai pu avoir, tandis qu'il vivoit ; ſa veuve aura un courage & une fidélité que n'eut point ſon épouſe. Le Roi pourra reprendre des eſpérances qu'il devoit avoir abandonnées ; il connoîtra que l'eſtime & le devoir vont quelquefois auſſi loin que l'amour. Salisbury dans le tombeau a déja acquis ſur mon cœur des droits que lui diſputoit ma foibleſſe. Maly, j'expierai mes fautes, en m'armant de la plus auſtere ſévérité contre moi-même ; & mon orgueil eſt intéreſſé à défendre ma vertu.

Edouard, dans la perſonne du Comte, ſe voyoit enlever un des ſoutiens de ſa couronne : il le regretta comme un citoyen utile dont étoit privée l'Angleterre, & comme un favori qui aimoit ſincérement ſon maître. Si les hommes ont à ſe plaindre de trouver peu d'amis, c'eſt ſur-tout aux Souverains que ces plaintes ſont permiſes : la grandeur ſemble, encore plus que l'infortune, éloigner l'amitié ; la nature pardonneroit-elle moins l'élévation que le

malheur ? Salisbury étoit attaché à Edouard, & non au Monarque de la Grande-Bretagne. Cependant à travers les regrets qui échappoient au Prince, l'amour revenoit mêler ses plus vifs transports. Edouard ne pouvoit se dissimuler qu'il se voyoit sans rival, que la Comtesse étoit dégagée d'un nœud, qui jusqu'à ce moment avoit dû les arrêter l'un & l'autre. Enfin, tout ce qu'il aimoit étoit libre; cette image fixoit ses regards; & si quelque téméraire lui disputoit le cœur de Madame de Salisbury; alors il n'avoit rien à ménager : il étoit permis au Roi d'appuyer les prétentions de l'amant.

Le Comte ne laissoit point d'enfants. La loi obligeoit sa veuve de renoncer au Comté dont la possession retournoit à la couronne. Ramenée par cet événement à Londres, chez son pere, il falloit que Madame de Salisbury se rapprochât d'un objet, d'autant plus redoutable, qu'elle ne pouvoit parvenir à y songer même avec indifférence. Quoi, disoit-elle, à l'instant que j'attendois mon époux, & que sa présence m'eût donné des armes contre un penchant que je dois bannir de mon cœur, je retombe dans un abyme encore plus profond; je perds mon mari, que j'ai offensé; oui, je l'ai offensé; hélas! je ne sau-

rois me le cacher. Je n'ai plus de ſoutien! J'eſpérois m'enſevelir dans cette retraite, y mourir; & voilà qu'un ſort affreux me rappelle dans un ſéjour où je ſerai près d'un ennemi, qui n'eſt pour moi que trop à craindre! Mon pere ſurprendra mon trouble, m'accablera de réprimandes que j'aurai méritées; il m'ôtera ſa tendreſſe, ſon eſtime; tout Londres ſera inſtruit de ma paſſion inſenſée. Que dois-je attendre d'Edouard? Je n'aurai plus des liens ſacrés à lui oppoſer; il oſera ſe prévaloir d'une eſpece de liberté que je ſemble avoir acquiſe!... Eh! quelles ſeroient ſes eſpérances?... Maly, c'eſt ici que l'honneur, que l'orgueil doivent me ſoutenir. Qui! moi! la fille du Lord Varuccy, la veuve du Comte de Saliſbury... j'écouterois une erreur... Non, Maly, non, repoſe-toi ſur mon amour pour la vertu, pour la véritable gloire. On peut avoir ſon cœur déchiré par une paſſion malheureuſe: mais ſuccomber, céder... n'eſt-il pas facile de terminer ſes jours? quand on a la fermeté d'embraſſer ce parti, qu'auroit-on à redouter? La mort eſt au-deſſus des foibleſſes & des Rois. Allons donc à Londres; volons dans le ſein de mon pere; ſon exemple enflammera mon courage; je fais ferment de ne point parler à Edouard,

de ne point le voir, dirai-je, hélas! de ne point y ſonger!... Tu verras ſi je ſuis indigne de ton amitié; tu reconnoîtras la fille du Lord Varuccy. Partons.

La Comteſſe, en quittant le château de Salisbury, ne put s'empêcher de répandre des pleurs. Elle détournoit ſouvent la tête; elle porta encore les yeux vers ſa retraite. Quand elle l'eut perdue de vue: Hélas! s'écria-t-elle, il faut donc renoncer à cet aſyle! Du moins j'y pouvois verſer des larmes en liberté; je n'avois d'autre témoin de mon égarement, & de ma triſteſſe, que ma chere Maly. Il y a quelques douceurs dans les peines, lorſqu'on peut laiſſer éclater ſa ſenſibilité, & qu'on n'eſt point obligée de montrer un viſage différent de ſon cœur. Il m'étoit permis de ſoupirer, d'épancher mon ame, de parler d'une foibleſſe, que je cacherai à tous les yeux: tout me ſera interdit, plus de conſolation. Ah! digne amie, ne m'abandonne point; le Ciel m'envieroit-il encore ce dédommagement des maux que j'éprouve?

Elles arrivent à Londres. Varuccy, qui penſe toujours que la mélancolie où ſa fille eſt plongée, n'a d'autre motif que la mort du Comte, s'efforce de l'en retirer; il veut la conduire chez le Roi. — Que me pro:

posez-vous, mon pere? sous ces vêtements de deuil j'irois... Laissez-moi à ma douleur; que je sois oubliée; mon pere, souffrez que je vive ici dans la retraite la plus profonde.

Le Lord ne veut point contraindre sa fille; il fait part au Roi des raisons qui la retiennent loin de la Cour. Edouard feint d'en être satisfait. Seul avec Trussel, il exhale une ame trop gênée par l'embarras des grandeurs. — L'ingrate! elle me refuse jusqu'au plaisir innocent de la voir! & elle rejette sa barbarie sur la bienséance, sur des devoirs dont elle s'affranchiroit aisément, si du moins elle connoissoit la sensibilité! Je ne lui demandois que sa présence, qu'un seul regard, & elle s'obstine à ne point m'accorder ce foible prix de tout ce qu'elle me fait souffrir... de tout ce qu'elle me fait souffrir! & c'est un Roi qui parle, le Souverain de l'Angleterre, Edouard! Sire, dit Trussel, c'est en effet compromettre la majesté, que de supporter plus long-temps une telle audace. La fille de Varuccy n'a-t-elle pas à se féliciter de ce qu'un aussi grand Monarque que vous ait bien voulu jetter les yeux sur elle? Son mari est dans le tombeau; elle n'est plus enchaînée par des liens qu'il ne tenoit qu'à l'autorité de rompre; & vous

avez poussé la bonté jusqu'à ne point user de votre pouvoir. Aujourd'hui qu'auroit-elle à vous opposer? sa vertu? la vertu est d'obéir à son maître : c'est le premier devoir, la premiere loi d'un sujet. Sire, ne croyez point à ces mots imposants, faits pour éblouir le vulgaire des hommes; cette résistance offensante qu'il plaît à la fille de Varuccy de décorer d'un nom fastueux, n'est peut-être que l'effet d'un intrigue qu'on a l'adresse de vous dérober. On vous préfere un rival, & on s'enorgueillit de montrer de l'indifférence pour un Roi; c'est un trophée insolent pour la beauté. Voilà, n'en doutons point, où se réduit cette vertu si fiere, si insulante... Je ne suis point aimé, s'écrie Edouard, & un autre... oui, tu es éclairé sur les motifs de ces refus; & plus j'examine... je cede à tes conseils; tu es entré dans mon cœur; il est temps d'adoucir la blessure qui le déchire; ce n'est point en vain que le Ciel m'aura donné le droit de commander. Le dernier de mes sujets peut satisfaire ses passions, & j'étoufferoisles miennes!... Je ferai mon bonheur; il dépend de la conquête d'un cœur que nul autre sur la terre n'osera me disputer... Truffel, cours chez Madame de Salisbury; demande à lui parler; dis-lui qu'elle paroisse à la Cour,

que je le desire, que je l'ordonne, que je le veux; vas, vole.

L'adroit courtisan s'applaudissoit de servir les foiblesses de son maître, & il formoit en même-temps le projet de perdre Varuccy dans son esprit; il se dispose à exécuter ses ordres.

Edouard seul, rendu à lui-même, interroge son cœur, ne tarde point à l'écouter; & ce cœur noble & généreux, malgré toutes les bassesses, tous les genres de séduction que déployoient les corrupteurs de Cour, lorsqu'il suivoit ses propres mouvements, se déterminoit toujours à la grandeur, à l'équité, à cette dignité de l'homme qui constitue le mérite personnel, & qui ajoute tant à la majesté. J'ai cédé, se dit le Prince, aux sentiments de Trussel; non, ce ne sont pas les miens qu'il va suivre. Me voilà donc avili par une passion qui me met au niveau des mortels les plus foibles, les plus méprisables! Je suis dépositaire de l'autorité suprême; & au-lieu de m'en servir à rendre mon peuple heureux, à soumettre les Ecossois, dont l'audace me brave, à m'élever par l'éclat de mon regne au-dessus de mes prédécesseurs, je ne serai Roi que pour tyranniser une malheureuse femme, qui veut conserver sa vertu, qui, sans doute, ne sent pour

moi aucun de ces transports qu'elle ne m'a que trop inspirés! & je manquerai à l'honneur, à l'humanité! j'outragerai la mémoire d'un homme qui fut mon ami! sa veuve sera le jouet de mes folles erreurs! je porterai la désolation, la mort dans le sein de Varuccy dont je dois respecter moi-même la fermeté! je ferai couler les larmes... de tout ce que j'adore! Non, ce n'est point par de tels moyens que je veux couquérir le cœur de la Comtesse de Salisbury, je veux être son amant le plus tendre; le plus circonspect. (Edouard appelle quelques-uns de ses domestiques.) Qu'on aille promptement chez le Lord Truffel! courez, qu'il ne fasse rien sans m'avoir vu; je l'attends. Quel plaisir je goûte en cédant à la voix de mon cœur! Salisbury! cruelle! si vous ne m'aimez pas, du moins je veux que vous m'estimiez, que vous m'admiriez, que vous me plaigniez. Ah! je mériterai tous vos sentiments; je vous ferai voir une tendresse si vive, si pure!... mes vertus seront votre ouvrage. Je toucherai votre ame; la noblesse de mes procédés vous désarmera... je retrouve la grandeur que doit avoir le Roi d'Angleterre. (Il apperçoit Truffel.) Vous n'avez point encore rempli mes volontés? — Sire, je me préparois à me

rendre chez Madame de Salisbury. — Non, Truſſel, non; je me ſuis conſulté : il ne convient point à Edouard d'employer la violence pour s'aſſurer un cœur rebelle à ſe vœux... gardez-vous bien d'aller chez la Comteſſe; je la vaincrai par d'autres armes. — Quoi! Sire, vous ſouffrirez... ... — Tout, mon ami, plutôt que la fille de Varuccy ait à m'accuſer du moindre coup d'autorité. — A votre place, Sire... — A ma place, vous feriez ce que je fais; vous penſez, vous parlez comme Truſſel; & moi je parle & j'agis comme Edouard. C'eſt à nous à donner des exemples de vertu & de magnanimité; & que nous ſerviroit d'être ſupérieurs au reſte des hommes, ſi nous avions leurs foibleſſes, leurs deſirs bornés? Truſſel, je veux montrer à l'univers que j'ai l'ame d'un Roi. Ce n'eſt point l'appareil des fauſſes grandeurs qui doit m'enorgueillir : c'eſt ſur la nobleſſe de mes ſentiments que je fonde la fierté dont je veux me parer à mes propres yeux. La Comteſſe de Salisbury ne ſera point aſſervie à mes caprices: allez, & ne me donnez jamais que des conſeils qui ſoient dignes de moi.

Edouard ſe félicitoit de cet effort héroïque : mais qu'il lui coûtoit cher! que de mouvements divers l'emportoient ſucceſſi-

vement ! combien d'inſtants où tous ces projets de générosité s'évanouiſſoient !

La Comteſſe n'éprouvoit pas une agitation moins violente. L'image de la perte de ſon mari s'effaçoit ; celle d'Edouard au contraire ſe gravoit tous les jours plus profondément. Eh bien ! diſoit-elle, à Maly, es-tu contente de ton amie ? ai-je aſſez d'empire ſur un ſentiment auquel le temps ne fait que prêter des nouvelles forces ? Maly, je ne puis me dérober à des reproches ſecrets ! mon pere continue de croire que la mort d'un époux entretient cette triſteſſe dont je ſuis conſumée ! Eh ! que diroit-il, ſi ce cœur me trahiſſoit ? Penſes-tu que le ſacrifice que je me ſuis impoſé ne ſoit point aſſez grand ? de quoi la vertu auroit-elle à m'accuſer ? je vivrai, je mourrai pour elle : mais, ma chere amie, crois-tu que je l'offenſerois, en reportant mes yeux... tu ne m'entends point ? — Quoi ! vous voudriez que je miſſe dans vos mains ce portrait ?... — Je ne demande, Maly, qu'à y jetter un regard, un ſeul regard, & je te le rends pour la vie. — Non, je ne céderai point à vos deſirs : je ſers votre raiſon, votre honneur ; vous avez donc formé le deſſein d'entretenir une paſſion qui ſera pour vous une ſource de chagrins inévitables ? — Maly, par-

donne, pardonne; ton amitié mérite toute ma reconnoiſſance; je t'invite moi-même à t'armer contre moi; non que ce fatal portrait ne revienne jamais ſous mes yeux; banniſſons, s'il ſe peut de mon ame un objet qui n'eſt que trop victorieux de tous mes efforts.

Édouard avoit écrit pluſieurs lettres à la Comteſſe de Salisbury, ſans pouvoir en obtenir aucune réponſe. Le Monarque alloit éclater. L'orgueil d'un amant, encore moins celui d'un Roi, ne ſouffre point d'humiliations. Truſſel, nourriſſoit le penchant trop décidé qui portoit ſouvent Edouard à n'écouter que ſon emportement.

Le haſard avoit amené à la Cour d'Angleterre un Chevalier François qu'on nommoit (1) Euſtache de Ribaumont, le mê-

---

(1) *Euſtache de Ribaumont, &c.* Lorſqu'Edouard reprit Calais, il combattit comme un ſimple *homme-d'armes*, & s'attacha, dans la mêlée, à Euſtache de Ribaumont, Gentilhomme Gaſcon, qui ſe meſura avec le Roi, ſans le connoître; il eut même la gloire de l'abattre deux fois. Les Anglois ayant remporté l'avantage, le Chevalier François rendit ſon épée à ſon aſſaillant, en ſe reconnoiſſant ſon priſonnier. Edouard, dans le ſouper qu'il donna aux braves gens reſtés entre ſes mains, s'adreſſa ainſi à Ribaumont: *Meſſire Euſtache, vous êtes le Chevalier au monde que je viſſe*

me qui, dans la ſuite, eut l'honneur de ſe meſurer avec Edouard. Il poſſédoit au plus haut degré toutes les qualités qui ſembloient attachées à l'eſprit de la chevalerie; il étoit d'une franchiſe ſinguliere, & ſur-tout le *champion déclaré des Dames.* Ribaumont n'eut pas de peine à ſe concilier la bienveillance du Prince Anglois, dont l'ame reſpiroit toute la nobleſſe chevalereſque; & il mérita bientôt de la part de ce Prince une confiance ſans réſerve. Edouard l'inſtruiſit de ſon amour pour la Comteſſe de Saliſbury, & lui apprit avec douleur qu'il jouoit le triſte rôle d'amant

---

oncques plus vaillamment aſſaillir ſes ennemis, ne ſon corps défendre. Ne me trouvai oncques en bataille où je fuſſe, qui tant me donnât affaire corps à corps que vous avez aujourd'hui faict; ſi vous en donne le prix, & auſſy ſur tous les Chevaliers de ma Cour par droite ſentence. Adoncques print le Roi ſon chapelet (ornement de tête) *qui étoit bon & riche, & le mit ſur le chef de Monſeigneur Euſtache, & dit: Monſeigneur Euſtache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moy. Je ſçay bien que vous êtes guay & amuſant, & que volontiers vous vous treuvez entre Dames & Damoyſelles; ſi dites par-tout là où vous irez, que je le vous ay donné. Si vous quitte votre priſon, & vous en pouvez partir demain s'il vous plaît.*

malheureux. Il ajouta que, las d'essuyer des hauteurs rebutantes, il étoit prêt de recourir au suprême pouvoir, & il ne dissimula point que Trussel l'échauffoit dans ce projet. Sire, dit Ribaumont, Trussel n'est pas un brave Gentilhomme; je le dirois à lui-même, puisqu'il ose vous donner de semblables conseils : votre Majesté n'est point faite pour les suivre. Il faut tenter tous les moyens que la chevalerie & l'amour vous permettent, & ils vous attireront, j'ose l'espérer, les bonnes graces de la Comtesse. Sur-tout, Sire, gardez-vous bien de présenter jamais la suprême puissance : *En amour, le plus gentil Chevalier est Roi.* Mettez en usage tous les heureux présents que vous avez reçus de la nature ; ils valent bien les avantages de l'autorité. — Mais, Ribaumont, si je ne réussis point ?... — Alors, Sire, de la grandeur d'ame, plaignez-vous, en vous-même, & faites éclater la générosité du Souverain de l'Angleterre. — Et si j'avois un rival ? — Eh bien, Sire, il ne faudroit pas lui opposer le Roi, mais disputer à qui sauroit le mieux aimer ; il faudroit déployer tous les secrets de l'art de plaire ; ce seroit à Madame de Salisbury à décider & à donner le prix. Votre Majesté ne doute pas qu'après le Roi de France, mon légitime Souverain,

elle ne soit la personne dans le monde pour laquelle je suis pénétré d'une plus haute estime, de tous les sentiments de vénération : mais si j'avois l'honneur d'être votre rival, & que je fusse préféré, je ne sais si mon respect, Sire, iroit jusqu'à vous immoler mes droits sur le cœur de ma maîtresse. Tous les sacrifices vous les pourriez attendre de mon dévouement, hors celui de l'amour. Souffrirez-vous, Sire, que je continue de vous parler avec cette vérité qui est digne de vous. Ce n'est ni par des ordres exprès, ni par des plaintes, que vous parviendrez à toucher celle que vous aimez. Croyez-en les François lorsqu'il s'agit de tendresse : le premier art *en courtoisie* est de plaire, de flatter la vanité, ou d'exciter le plaisir. Je pense à un expédient dont le succès est presque assuré ; donnez des fêtes, & que Madame de Salisbury en soit l'objet caché. J'ose répondre à votre Majesté, que cette galanterie lui sera agréable. Une belle femme est une sorte de divinité qui demande un culte & des honneurs. Rien ne la séduit plus qu'un hommage d'éclat. Sire, nous imaginerons ensemble quelques amusements, qui soient du goût de la Comtesse, & qui l'enlevent à sa retraite.

Edouard embrasse Ribaumont : — *Gen-*

til Chevalier, mon ſort eſt entre vos mains; ordonnez, & l'on s'empreſſera d'exécuter. Je veux que la magnificence ſoit réunie à tout ce que vous aurez jugé être de plus galant. Ne ménagez point la dépenſe; ſongez que c'eſt un Roi qui ſe charge des fraix, & que ce Roi eſt l'amant le plus paſſionné.

Ribaumont ſe piqua de remplir les deſirs du Monarque. On proclama un tournoi où la nobleſſe Angloiſe fut invitée, ainſi que les Gentilshommes étrangers qui ſe trouvoient à Londres. Edouard ne manqua point de ſe parer des couleurs de la Comteſſe de Salisbury; ſon écharpe noire & rouge éclatoit du feu des diamants. Ribaumont entra auſſi en lice, il rompit pluſieurs lances pour la *beauté inconnue*. La deviſe du Roi, repréſentée par un Perſan qui adoroit le ſoleil, offroit ces mots: » *Je l'adore, quoiqu'il me brûle.* " Ribaumont, en courtiſan François qui ſait allier la nobleſſe de l'ame, & l'ingénieuſe galanterie, eut l'adreſſe de ménager le prix au Souverain. Edouard s'en apperçut; & pénétré de l'honnêteté du procédé, il ne put s'empêcher d'en témoigner ſa reconnoiſſance. — Brave Chevalier, vous autres François, vous êtes galants envers vos amis comme à l'égard de vos

maîtresses; *grand merci* de la victoire ; j'en garderai l'honneur, puisque vous le voulez : mais chaque chose ici aura sa récompense : c'est moi qui vous donne celle de l'amitié. Et aussi-tôt le Roi détache de son casque une superbe aigrette de diamants, & s'empresse d'en décorer celui de Ribaumont.

La Comtesse de Salisbury n'assista point à ces fêtes. Edouard s'étoit flatté que la curiosité & le goût du spectacle l'y attireroient : elle persista à demeurer dans sa solitude. Cependant elle ne cessoit d'interroger Maly sur les moindres particularités ; elle se faisoit raconter les plus petits détails. Que sa sensibilité fut intéressée, lorsqu'elle apprit quelle étoit la devise d'Edouard, & qu'il avoit adopté *ses couleurs !* Elle revenoit sans cesse à ce témoignage de l'amour du Prince, & la devise lui prouvoit qu'il avoit autant de discrétion que de tendresse.

Plusieurs *entremets* (1) des mieux imaginés terminerent ces fêtes. On en donna un

(1) Plusieurs *entremets*, *&c.* C'est ainsi qu'on appelloit des représentations muettes, qui étoient une sorte de pantomimes. On en a parlé dans Sargines; l'ouvrage de M. de Ste. Palaye nous en donne une idée étendue.

ſur-tout qui étoit un emblême ingénieux, dont il ne fut pas difficile à la Comteſſe, & même aux favoris d'Edouard, de pénétrer le ſens. Le théâtre repréſentoit une eſpece de camp. On y voyoit Achille eſſayer différentes armes. Pallas lui montroit des drapeaux, & des couronnes de lauriers : il couroit avec précipitation vers la Déeſſe. Déidamie, ſous la figure d'une jeune perſonne remplie de charmes, s'offroit aux regards du héros : il quittoit bruſquement Pallas, & alloit ſe jetter aux pieds de Déidamie. Elle le repouſſoit ; elle le fuyoit : il n'en paroiſſoit pas moins empreſſé à ſuivre ſes pas. La Gloire deſcendoit dans un nuage, & l'Amour entroit d'un autre côté ſur la ſcene. Achille les regardoit tous deux en ſoupirant, & faiſoit entendre par ſon jeu, qu'il vouloit les réunir l'un & l'autre. Un Génie déſigné par un enfant, ſuſpendoit au fond de la ſalle un tableau qui repréſentoit Déidamie ſur un trône, & au bas étoient écrit en lettres lumineuſes ces deux mots : *La victoire, & Déidamie.*

Madame de Salisbury étoit demeurée obſtinée à ne point ſe montrer. Ces repréſentations ne produiſirent pas plus d'effet que le tournoi & les joûtes. Ribaumont s'avouoit vaincu dans l'art *d'attirer*

les Dames, & le ressentiment d'Edouard contre la Comtesse égaloit son amour.

Cependant elle ne souffroit pas moins que le Roi. Son pere lui faisoit des reproches continuels sur cette vie retirée où elle ensevelissoit sa jeunesse. Pensez-vous, lui disoit-il, que je veuille vous voir condamnée à traîner un éternel veuvage? Ignorez-vous, ma fille, que je n'ai d'enfant que vous, & m'envieriez-vous la douceur de laisser un héritier de ma maison? Déja plusieurs partis se sont présentés; êtes-vous décidée à ne jamais paroître à la Cour? La tristesse doit avoir un terme. A ce mot, la Comtesse éprouve un embarras qui ne lui reprochoit que trop la véritable cause de ses larmes. Le Lord continue: Ne ferez-vous rien pour un pere qui, sans doute, a sur vos sentiments des droits aussi sacrés que ceux de votre époux? Je ne vous désapprouve point de chérir sa mémoire: mais, je le redis, vous avez des devoirs à remplir. Nous manquons à notre maître qui m'a comblé de bienfaits. Est-il sur la terre un Roi plus digne de notre amour? votre cœur... — Ah! mon pere... c'est mon cœur... — Oui, mon pere, notre Monarque mérite nos hommages... & qui plus que moi sent tout ce que nous lui de-

vous ? Mon pere, il eſt... — Le plus grand des Souverains qu'ait eus l'Angleterre : cet éloge eſt conſacré par la vérité même. Edouard répand ſes faveurs ſur-tout ce qui l'environne ; & avec qu'elle nobleſſe il les diſtribue ! Exact ſur-tout à tenir ſa parole, je ne ſais ce qui peut l'arrêter : il alloit épouſer la fille du Comte de Haynaut... — Il ne l'épouſera point, mon pere ? — Il differe toujours ce mariage auquel ſont attachés les intérêts de l'Etat, & l'on ignore les motifs de ce retardement. Madame de Salisbury répete : Il ne ſe marieroit point ? — Il n'eſt pas poſſible qu'il refuſe plus long-temps cette ſatisfaction aux vœux d'un peuple entier. Depuis quelques mois, il eſt pénétré d'un ſombre chagrin dont la cauſe nous eſt inconnue ; on s'apperçoit qu'il s'efforce d'appeller à ſon ſecours ſa raiſon & ſa grandeur. Ce qui m'étonne, lorſque je m'offre à ſes regards, il laiſſe voir une certaine émotion... il lui échappe des ſoupirs

Si, dans ce moment, Varuccy eût jetté les yeux ſur ſa fille, il auroit ſurpris ſon ſecret. Il pourſuit : Le Roi a donné des fêtes, & il paroît bien ſingulier qu'elles ayent redoublé ſa mélancolie. Faut-il qu'un Monarque ſi éclairé ait accordé ſa con-

fiance à l'homme le plus méprisable de sa Cour ? Edouard ne sait pas ce dont on accuse Truffel, qu'il est un des principaux auteurs des infortunes, & même de la mort d'un Prince digne de pitié. Il ne peut qu'infecter de ses venins l'ame la moins susceptible de dépravation. Je vais ce soir chez le Roi ; vous m'y accompagnerez, ma fille. — Mon pere, souffrez... — Je le desire, & je vous l'ordonne ; c'est trop long-temps me désobéir. — Mon pere, j'embrasse vos genoux : permettez que je ne quitte point ma retraite... — Alix ! — Du moins attendez encore quelques jours ; je pourrai... je vous obéirai, mon pere. — Et pourquoi ce trouble ? Me cacheriez-vous ?... — Rien, Mylord, rien ; mais... ne me refusez pas la grace que j'implore de votre tendresse paternelle. — Vous en abusez, Alix : vous avez des secrets pour moi !... j'ai la foiblesse de céder à vos prieres... Je me flatte que vous m'apprendrez ce qui vous éloigne du monde. N'oubliez point qu'un court délai expiré, je me sers de mon autorité, & que, malgré vous, je vous rappelle à vos devoirs.

La Comtesse seule, ou avec son amie, s'abandonnoit à toute la violence de ses sentiments. Ce n'étoit plus cette femme

armée contre ſa paſſion, qui ſe proſternoit aux pieds de Varuccy pour reculer le moment de paroître devant Edouard. Quelquefois elle ſe plaignoit de l'excès de ſa vertu; ſon ame voloit auprès du Roi, & elle ſembloit ſe dédommager de la contrainte que lui impoſoit la préſence de ſon pere; elle montroit à Maly tous ſes regrets & toute ſa foibleſſe.

Mylady Suffolck fait inviter Madame de Salisbury à un bal qu'elle donnoit dans une de ſes maiſons de campagne, à quelques milles de Londres. Le Lord Varuccy preſſe ſa fille de céder à l'invitation : elle crut qu'elle devoit répondre aux politeſſes de Madame de Suffolck. La Comteſſe prend un déguiſement. Arrivée dans le bal, elle ne ſe fait connoître qu'à Mylady ſeule. L'aſſemblée étoit brillante & nombreuſe; Madame de Saliſbury ſe faiſoit admirer par ſa taille à la fois majeſtueuſe & élégante : on auroit pu dire que ſes graces la trahiſſoient. Elle laiſſe (1) par haſard

(1) *Elle laiſſe, &c.* Telle eſt à-peu-près l'origine de l'inſtitution de l'ordre de la Jarretiere. Pluſieurs Ecrivains, & entr'autres le célebre M. Hume, qui veulent ennoblir les cauſes de tout ce que font les Souverains, s'élevent contre cette anecdote galante, & la traitent de fable. L'or-

tomber sa jarretiere. Un masque, richement habillé, la ramasse avec précipitation; & veut s'en emparer. La Comtesse

---

dre de la Toison d'or, n'a pas, selon quelques Historiens, une création plus importante. Au reste, M. Hume convient que les mœurs du siecle où vivoit Edouard, étoient très-compatibles avec ces sortes d'institution. Quoi qu'il en soit, on prétend que la Comtesse de Salisbury ayant laissé tomber daus un bal sa jarretiere, Edouard s'empressa de la ramasser; & que s'étant apperçu d'un sourire échappé à quelques-uns de ses Courtisans qui sembloient attribuer à une faveur décidée ce qu'il ne devoit qu'au simple hasard, il s'écria: *Honny soit qui mal y pense!* Ces mots furent la devise de l'ordre. Le nombre des Chevaliers est de vingt-quatre, sans compter le Roi. Les personnes qui veulent absolument que la galanterie n'entre point dans les actions des Grands, ont imaginé, que ce qui porta Edouard à établir cet ordre, fut qu'à la journée de Crécy, il avoit donné pour mot, *garter*, qni signifie en Anglois une jarretiere. D'autres avancent qu'à cette même bataille, ce Monarque avoit fait attacher sa jarretiere au bout d'une lance pour le signal du combat. Enfin, des amateurs de vieilles chroniques, soutiennent qu'Edouard n'avoit fait que renouvéller un ancien ordre, créé déja par le Roi Richard Ier. au siege d'Acre ou Ptolémaïs. Ce dernier (à suivre leur opinion) déterminé à prendre la ville d'assaut, avoit distribué, après l'intercession de St. George, à ses principaux Officiers, des bandes de cuir pour les attacher à

demande instamment qu'on la lui rende; on ne l'écoutoit point. Croyant en imposer à l'audacieux Chevalier qui retenoit sa jarretiere, elle se détermine à ôter son masque. Mille acclamations proclament, en quelque sorte, la beauté de Madame de Salisbury. Aussi-tôt le ravisseur se découvre à son tour. Quel étonnement pour l'assemblée, & pour la Comtesse elle-même, quand on reconnoît le Roi! Il s'écrie : Voici un trésor que je mérite de posséder! je ne le céderois pas pour l'empire du monde. Un rire malin échappe à quelques personnes. Edouard continue : *Honny soit qui mal y pense!* Ceux qui ont ri, n'auront point de part à l'ordre que je vais instituer, & dont les premiers Souverains de l'Europe se feront honneur de

---

la jambe, afin qu'ils se fissent reconnoître dans la mêlée ; & de-là est venu cet ordre aujourd'hui le premier de l'Angleterre. Voilà comme toutes les histoires ont été compilées. Le moyen, dans ce fatras de mensonges grossiers, de démêler la vérité! Encore s'il n'y avoit que de semblables bagatelles qui se perdissent dans les ténebres : mais les faits les plus essentiels sont couverts des mêmes nuages ; & un grave Historien voit d'un œil de compassion un frivole Romancier. Mes amis, vous êtes également d'honnêtes charlatans ; je pardonne du moins à ceux qui m'intéressent, ou qui m'amusent.

porter les marques. Il adreſſe à voix baſſe à Madame de Salisbury quelques paroles qu'on ne pouvoit entendre. On obſerva ſeulement qu'elle étoit troublée. Ribaumont n'a pas plutôt vu la Comteſſe, que, ſaiſi d'enthouſiaſme, il dit, en jettant ſon gant au milieu de la ſalle : Je ſuis prêt à combattre pour *la plus belle.* Deux Chevaliers étrangers le ramaſſerent; le François les vainquit ſucceſſivement, & les obligea de recevoir ſes loix.

Edouard brûle de rejoindre Ribaumont. Du plus loin qu'il l'apperçoit : — Eh bien! mon ami, tu es donc le champion de Madame de Salisbury? — *Sire, après Dieu, le Roi de France & vous, je ne voudrois ſervir d'autre maître. C'eſt de telle Dame qu'on peut dire que la beauté eſt la premiere ſouveraine de la terre. De par Monſeigneur Saint-Denis! je défierois tous les Chevaliers de la table ronde pour Madame de Salisbury, & ſerois bien aſſuré de les vaincre. J'ai forcé mes deux téméraires aſſaillants à convenir qu'elle étoit la plus gente & la plus belle; & ils m'ont engagé leur foy qu'ils porteroient ſes couleurs : ſinon, je les tiendrai pour Chevaliers* recrus & deshonés (1). *Il n'eſt de Majeſté*

(1) Recrus, &c. Voyez *Sargines, &c.*

jesté qui résiste à tant de charmes! — Ribaumont, tu conçois donc que je suis le plus épris des amants? — *Ma foy, Sire, notre paladin Roland a fait nombre de sottises pour un bien moindre objet, & je ne crois pas que votre Rosemonde si vantée* (1) *eût*

---

(1) *Votre Rosemonde si vantée*, &c. Rosamonde ou Rosemonde fut la maîtresse d'Henri II, Roi d'Angleterre; elle a donné encore lieu à une infinité de fables qui, du moins, amusent le Lecteur. Rosemonde mérita le surnom de *la Belle*, & réunit à ses charmes les plus brillantes qualités. On fait une nouvelle Médée de l'épouse de Henri II. Sa jalousie contre cette femme adorée de son mari, la porta aux plus cruels excès; elle suscita une foule d'ennemis au Roi, fit entrer ses enfants mêmes dans une conspiration dont le but étoit de le détrôner & de lui ôter la vie. Sa rivale n'éprouva point une persécution moins vive. Henri voulant dérober sa maîtresse aux fureurs de la Reine trouva moyen de la cacher dans une de ses maisons qu'on nomme Woodstock. C'est-là que s'est exercée l'imagination Angloise : on parle d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monuments où l'enchanteur Merlin avoit prodigué tous les secrets de sa magie. La Reine employa le stratagême d'Ariane. Un peloton de fil lui servit à tirer de sa retraite la malheureuse Rosemonde, qui essaye toute la rage d'une femme jalouse, & d'une Reine offensée. Enfin, elle termina sa vie dans les tourments dont l'accabla l'épouse de Henri. Quelques-uns prétendent que le poison abrégea ses

osé entrer en parallele avec Madame de Salisbury. Ce sorcier de Merlin dont nous parle encore l'Angleterre, avec tous ses enchantements, n'auroit su produire une figure aussi séduisante, aussi céleste. Il faut absolument que ce soit vous, Sire, pour que je ne sois votre rival. Que de graces unies à la beauté! quels regards! quel son de voix! il est encore dans mon cœur. Je suis forcé de l'avouer: notre France n'a rien de comparable à Madame de Salisbury.

Edouard, malgré le peu de succès de son amour, s'applaudissoit des transports que Ribaumont laissoit éclater. L'éloge de l'objet que nous aimons, est ce que nous pouvons entendre de plus flatteur. Le Roi fait confidence au Chevalier François qu'il n'a pu obtenir une parole de Madame de Salisbury, & qu'elle s'étoit retirée en versant des larmes. — Ribaumont, il y a des moments où je me plais à imaginer que je suis aimé. Quel plaisir délicieux pour moi qu'une idée... hélas! je ne m'arrête pas long-temps à cette erreur si chere. Non, Madame de Salisbury ne m'aime

jours. La mémoire de cette beauté infortunée est encore chere aux Anglois. Elle a servi de sujet à un ouvrage lyrique d'Adisson, où il se trouve des morceaux estimables.

point ; je n'ai pu lui inspirer le plus foible sentiment ; elle me voit avec indifférence ; elle me hait... Si j'avois un rival !... j'en croirois le ressentiment d'un amour outragé. Vous autres, François, vous ne savez pas aimer ! vous êtes le jouet de vos maîtresses ; j'aurai moins de *courtoisie* : je veux que dès ce jour, Madame de Salisbury cesse de faire le malheur de son maître, ou ma puissance... — Eh ! quoi, Sire, toujours parler d'autorité, quand vous *tenez langage d'amour !* Je l'ai déja dit à votre Majesté : c'est à force de constance & de *loyaux services*, qu'on parvient à gagner sa maîtresse. Aimez bien Madame de Salisbury, Sire, & vous vaincrez son cœur ; *ne vous en parle comme un fol ou étourdi.* Au-lieu de s'abandonner à la *plainte & à l'angoisse*, votre Majesté daigneroit-elle entendre un certain conte qui vient à l'appui de ce que j'ai l'honneur de lui représenter, & qui peut-être l'amuseroit ? Edouard, qui cherchoit à soulager son chagrin, accorde sans peine au Chevalier la permission qu'il demandoit. Ribaumont commence ainsi : C'est dit-il, une espece de fabliau, dont le titre est : LE GUERDON (1) D'AMOUR.

(1) *Le guerdon*. Récompense, &c.

» Ung petit temps après que le si co-
» gneu Amadis de Gaule eust passé de vie
» trespas, il parut à la Cour du Roy
» d'Escosse une Damoyselle belle, de tant
» merveilleuse beauté, qu'ung chascun qui
» la voyoit, en chéoit en grant esbahisse-
» ment : aussy à haute voix, & de mou-
» vement mesme la nommerent-ils MER-
» VEILLE, & dans leur cueur en es-
» toyent-ils enamourés à perdre sens &
» repos. On la disoyt venue de Danne-
» marc, & parente de la Royne, &
» avoit-elle bien un air de majesté qui
» n'empeschoit mye qu'elle n'eust graces à
» foison, & gentillesses de toutes manie-
» res. Son doux parler avoit le son de lyre
» ou flutte, tellement que ses bien-di-
» santes & soéves paroles couloient com-
» me miel jusques au cueur, & y de-
» mouroient à éternelle souvenance. N'es-
» toyt possible de soutenir l'éclat de ses
» yeux pers & brillants, partant que ses
» regards eussent une langueur attirante
» qui troubloit la fantaysie, & excitoit
» convoitise extrême de vivre & mourir
» au servaige d'icelle. Amours enfançons
» se jouoient dans les annelets voltigeants
» de sa blonde chevelure plus reluysante
» que or fin; chaque pas qu'elle fesoyt,
» elle les menoyt en lesse avec soy; n'y

» avoit fleur d'orange, lys, ne tubéreuse
» qui pust se comparer au balme de son
» haleine exquise; sa bouche appétissante
» où l'on eust dict que le baiser savou-
» reux avoit prins naissance, estoyt vray
» bouton de rose qui se déclot à la saison
» printaniere, & montre vif incarnat
» moult gracieux à voir. Elle n'avoit ne
» parures, ne diamants, mais bien à son
» costé frèsches violettes, & sur sa teste
» joli chapelet de jasmin ou muguet, gen-
» timent atourné, & en guise de couron-
» ne de fleurs. Si est-il vray que oncques
» n'y eust pucelle plus frisque & plus
» accorte. Seigneurs Chevaliers en pas-
» moyent, & se disoyent entre eux: Que
» faire pour estre l'amy de telle Damoy-
» selle? Plusieurs se disputoyent l'hon-
» neur de la servir, & nul n'avoit eu is-
» sue, voire le moindre ray d'espérance.
» Merveille prétendoit estre parfaicte-
» ment aymée, & ne trouvoit lesdicts
» Chevaliers selon son desir & voloir. On
» en menoit grand' doléance; voire on ne
» cuidoit plus conduire la dicte Dame à
» esmotion & attendrissement, alors que
» vint à la Cour du Roi d'Escosse, un
» estranger, en accoutrement simple, avec
» un écu uni, & dont le nom estoyt le
» DAMOYSEL D'AMOUR. Il n'eut pas vu

» Merveille, que le voilà navré d'affection
» amoureuse à si haut point, qu'il ne pre-
» noit somme ne nourriture, & se di-
» soyt incessamment : ou trespasseray, ou
» parviendrai à toucher l'ame dure de
» cette Damoyselle ; si faut-il que j'en
» devienne l'amy. Le Damoysel d'amour,
» en arraysonnant ainsy, ne manquoit de
» faire tout ce qu'il convient qu'un Che-
» valier bien apprins fasse pour plaire à la
» Dame de ses pensées, & luy répétoit
» souventes fois tout bas, comme si elle
» l'eust entendu : Oui, Merveille, oui,
» êtes un prodige d'amour, & le sens bien
» vraiment à ce que j'éprouve ; suis pour
» la vie vostre servant. Le jouvencel n'a-
» voit failly de choisir pour sienne la cou-
» leur de Merveille qui estoyt gris de lin,
» & il avoit prins pour sa devise ces mots
» à bonne entente : OU LA MORT, OU
» SON CUEUR. Point n'avoit superbe &
» arrogance, si pourtant nul Banneret ne
» l'égaloit en croissance, biau sembiant &
» couraige ; il estoyt dispos & adextre
» aux armes en telle façon, qu'il n'eust
» craint Chevalier & géant quelconque.
» On eust dict une jeune pucelle habituée
» (1) en garçon, tant il avoit le menton

(1) *Habituée, &c.* Habillée.

» peu cotoné : mais son cueur couvoit
» forte ardeur de gloire & combats, & ses
» mains savoient férir coups d'homme, &
» blessures navrantes. Merveille n'eut de
» peine à adviser que le Damoysel d'a-
» mour avoit mis en elle son affection :
» mais icelle ne vouloit le faire pareftre,
» pour ce qu'elle estimoit qu'amour hon-
» neste & sans feintise n'est passion fa-
» cile à exciter, bien différente de ces feux
» follets, mignardises, & passetemps dont
» Religion & vertu sont moult griéve-
» ment oultragées. Adoncques se taisoyt
» la Damoyselle, & ne montroit au jou-
» vencel qu'indifférence, & nul allesche-
» ment de bonne aventure; traitoit mes-
» mement paladins, preud-hommes, &
» bacheliers qui la courtisoyent, dont
» iceux grandement marris & dolents,
» tournerent ailleurs leurs pensées & a-
» moureuses envies, & s'en départirent
» decà, delà, querrant pucelle plus ad-
» venante. N'y eut que le courtois Damoy-
» sel d'amour qui ne bougeât mye, ayant
» prins ferme résolution de mourir au
» service de la susdicte, bien qu'elle feust
» si peu complaisante & d'humeur vrai-
» ment rebrousse. Ung jour que merveil-
» le se pourmenoit retirée, ung petit,
» de ses Damoyselles & Paiges, véécy le

» Damoysel d'amour qui ploye un ge-
» nouil en terre, & qui dict avec natu-
» relle passion : Excellente Dame, par
» Sainct Estéve, viens jurer à vos pieds
» que seray vostre, tant que respireray;
» daignez jetter un regard de compassion
» sur moi chétif, & dumoins pour me
» solacier, dites que vous agréez mon
» service. Or la pucelle ne voulut respon-
» dre le moindrement; & le Damoysel,
» qui ne cessoit de se condouloir, plora
» beaucoup, disant : Je ne faulx à honneur
» ne à Chevalerie, en versant ces pleurs;
» ce sont larmes d'amour, mais poursui-
» vray mon entreprinse : Dame m'amye,
» vous serez mienne, & vous aymerai
» tant que faudra que m'aymiez aussy;
» nullement ne me déconforte pour vos-
» tre cruauté : ay veu lyons s'apprivoiser,
» & meschants loups se mesler, & s'a-
» doulcir avec agnelets bélants. Constance
» & amour amolliront ce cueur de roc.
» Sur ce, le bien advisé Damoysel se
» meist à penser à tout ce qui pourroit
» amener sa Dame à recognoissance & in-
» clination. Icelle se délectoit aucunes
» fois à faire jonchée de fleurs, & le Da-
» moysel de courre tost aux vergiers,
» prez, jardins, pourmenoirs, & de les
» dépouiller de fleurs, & boutons semi-

» clos pour les offrir en hommaige à sa
» Dame qui feignoit de ne les regarder
» mye, & n'avoit la courtoisie de s'en
» atourner, & pourtant le Damoysel di-
» soict : Ay mon guerdon ; je sers ce que
» j'ayme. Advient que Merveille récite
» l'histoire d'un oyselet plus rare que n'est
» phénix ; la Royne d'Yrlande l'avoit en
» sa baillie (1), & y attachoit tout son dé-
» lice & soucy. Elle le tenoit clos dans une
» belle caige dorée, & toute reluysante
» de fines perles d'Orient, & diverses pier-
» reries, & devez sçavoir qu'elle le fesoit
» garder nuict & jour par quatre preu-
» d'hommes dont n'y avoit pareils pour
» haut renom de faicts d'armes. Or Mer-
» veille exaltoit fort la bonne fortune de
» la susdicte Royne, & disoyt : N'y a que
» Royne pour avoir tout à contentement !
» Ce que le Damoysel oyant, il prend son
» écu, & sa lance au poing, s'en va droit
» devers l'Yrlande, combat les dicts Che-
» valiers, les occit maugré leur valeureu-
» se résistance, & rapporte l'oyselet & la
» caige aux pieds de sa Dame. Véécy,
» feist-il, très-excellente beauté, ce qu'a-
» vez convoyté avec tant d'ardeur : l'oy-

(1) *En sa baillie.* En sa puissance.

» selet de la Royne d'Yrlande, & la caige font voſtres. Adoncques la Cour eſtoit dans un continuel esbahiſſement, & s'enquerroit-ton du ſuſdict Damoyſel, comme avoit-il pu avoir eu l'heur de vaincre quatre preu-d'hommes des mieux renomés; & le Damoyſel répartoit d'un ton modeſte : Ces champions eſtoyent pis qu'enchanteurs & vrays magiciens, voire avoient-ils haute cognoiſſance au meſtier des armes; mais il n'eſt clergie (1), couraige & ſorcellerie qui ne cedent à force d'amour. Merveille eſtoit la ſeule qui ne fuſt étonnée de telle prouefſe, & elle ne conſidéra aucunement ce gracieux témoignaige d'amictié parfaicte; bien, dit l'hiſtoire, que lorſqu'elle ſe trouve loin des regardants & curieux, elle tira l'oyſelet hors de ſa caige, & le mict toſt dans ſon gorgeret, mormorant en ſoy : Gentil oyſelet, gentil oyſelet, ne bouge mye; veux te garder léans ains qu'en forteresſe. Ung chaſcun ſe courouçoit griévement de la mal-gracieuſe indifférence, voire dure ingratitude de Merveille, & l'on en ſignifioit regrets &

(1) *Clergie.* Science.

» complainctes au Damoyſel, lequel ne
» ſembloit eſmeu de ces propos. Ay mon
» guerdon, rediſoyt-il à tous ces devis &
» pourparlers : je ſers ce que j'ayme. Une
» aultre fois, la belle ſi dédaigneuſe, en
» s'esbattant avec ſes Damoyſelles, ſe
» print à dire haultement : que le fils du
» Roy Liſuart eſt heureux ! il porte à ſon
» bras dextre un gros eſcarboucle flam-
» boyant, quant ce feroit le ſoleil en plein
» midy ! n'y a que fils de Roy pour avoir
» des diamants à ſouhait ! Le Damoyſel
» d'amour entend ce, & incontinent ſe
» départ en hâte, & va treuver le fils du
» Roy Liſuart, lequel ne voulut mye lui
» bailler l'eſcarboucle, bien qu'iceluy jou-
» vencel offrit conſidérable monnoye pour
» acquérir ledit eſcarboucle. Finablement,
» le Prince ſe détermina à le céder aux
» conditions que le Damoyſel entreroit
» en lice avec deux géants plus fameux
» qu'Albadan & Gandalac (1) ; ce qui fiſt
» toſt le Damoyſel ; il eut entier avan-
» taige, coupa la teſte à ces villains meſ-
» créants, & rapporta ſus le bel eſcarbou-

(1) *Albadan* & *Gondalac*, deux géants renommés dans Amadis de Gaule. Voyez le Livre premier.

» cle à Merveille, qui feignit de ne l'ap-
» percevoir, & n'y toucha aucunement.
» Mais alors qu'elle fut seulette, elle mist
» viste l'escarboucle en son sein, à côté
» de l'oyselet, disant: Bel escarboucle, ne
» te céderois pour tous les trésors du mon-
» de. Desrechef Merveille s'advise en se
» gaudissant, & sans penser à aucun ef-
» fect, de dire par joyeuseté & facétie,
» qu'elle trouveroit playsant qu'un Che-
» valier fust l'espace de trois mois le ser-
» vant en tout poinct de sa Dame. Or
» qu'advint-il de ces paroles proférées à
» nulle intention? Le Damoysel sur l'heu-
» re se déclare le servant à toute épreve
» de Merveille, & s'établit près d'icelle
» en cette humble qualité, le disputant à
» tous ses paiges, valets & Damoyselles,
» pour obéyssance, promptitude & en-
» tiere dévotion à tous les voloirs de la
» susdicte : le Damoysel répétoit avec
» liesse & vanterie : Je sers ce que j'ayme;
» y a loz & honneur à parfaire cet office;
» le plus grand Roy du monde, alors qu'il
» ayme, n'est-il point serf de sa bien-ay-
» mée? Il eust fallu voir nostre jouven-
» cel alors qu'il deschaussoit Merveille,
» comme il tremblottoit, blémissoit, se
» pasmoit d'ayse; comme il s'agenouilloit
» devant icelle, avec quel respect & vé-

» nération il lui delaçoit les éguillettes
» & rubans de sa chaussure ! & observe-
» rez qu'il y appliquoit un doulx & ar-
» dent bayser, alors qu'iceluy cuidoit que
» sa Dame ne s'en pouvoit appercevoir.
» Les trois mois de servaige finis, le
» Damoysel en estoy moult plus aymant,
» & Merveille n'en témoignoit la moin-
» dre esmotion, de ce dont estoyt touf-
» jours fort esbahie la Cour du Roy d'Yr-
» lande. Le Damoysel avoit un chien, le-
» quel il n'eust donné pour tout ce qui
» est sur terre. L'animal caressant que
» c'estoyt prodige, ne mangeoit que de
» la dextre de son maistre, le suyvoit
» par-tout, partageoit sa couchette avec
» luy, & bien estoyt son compaignon &
» son défenseur, ayant aucunes-fois failli
» contre larrons & meurtriers lesquels
» voloient mal au Damoysel. Assuy le
» jeune bachelier, comme l'avons dict,
» n'aymoit-il rien tant que son chien, &
» avec raison & gratitude l'avoyt-il nom-
» mé *fidele*. Merveille mire, un jour,
» l'animal si cher à son mestre, le flatte
» de sa palme doulcelette. Iceluy pense
» avoir cognu par telles blandices & mig-
» nardises que Merveille avoyt vif desir
» d'avoir le chien tant aymé : il le lui
» remet tost avec lesse : Ma-dame, faict-

» il, le mestre est vostre, bien est-il convenable que le chien soict vostre aussy; & le povre animal, jaçoit qu'il eust la royne des belles pour mestresse, couroit tousiours au Damoysel alors qu'il l'appercevoit, & luy bailloit la patte; iceluy le baisoyt encore plus que par le passé, pource que sa Dame le baisoyt souventes-fois. Il eschoit par adventure vrayment fortuite, que le Damoysel se pourmenoit dans les vergiers & jardins du Roy d'Yrlande. Or c'estoyt en la novelle saison d'Avril, temps où les oyselets ung petit échauffés commencent à se r'habiller de plumes naissantes, & à se dégoyser, où la terre rajeunie se revest de ses acoutrements d'émeraude, & qu'on voit les fleurs poindre, & la violette amoureuse lever sa teste gentille d'entre le gazon, & espandre son odeur embasmée. Le Damoysel d'amour, en voyant ce, se condouloyt moult grandement, & disoyt avec angoisse amere: Tout rit, & porte céans livrée de joye & délectation; n'y a que moi qui souffre ! Or véécy des cris qui s'en viennent frapper son oreille : il cuide avoir recognu la voix de sa bien-aymée; il court devers l'endroit d'où ces sons yssoient. Quel spec-

» tacle piteux & déconfortant s'offre à
» la veue d'iceluy ! ſa Dame qu'un vi-
» lain géant ſe préparoit à enlever ; elle
» ſe lamentoit que c'eſtoyt pitié, & crioyt
» à plein gouzier : qui s'en vienne me dé-
» livrer de cet infame & déloyal, il ſera
» mon mary : j'en baille ma foy. Le Da-
» moyſel qui n'eſtoyt armé, bien qu'il
» n'euſt écu, ne morion, ne lance au
» poing, s'eſtoyt avec ſa ſeule eſpée ac-
» couru à l'encontre du géant, en lui criant :
» Villain & meſchant, tu n'emmeneras
» cette Damoyſelle. Lors commença une
» rude bataille ; & Merveille en grant
» eſmoy, pouſſoit hautes clameurs. Le
» géant avoit une maſſe d'acier dont il
» penſoit aſſommer le jouvencel, lequel
» léger & diſpos couloit ſous la maſſe
» peſante, & de ſon eſpée atteignit fina-
» lement le vilain cueur de cet aultre Po-
» lyphémus, & l'occit. Merveille déli-
» vrée, rendit graces à Dieu, & à ſon
» libérateur, & dict : Gentil Damoyſel, ay
» promis de prendre eſpous, pource que
» me voyoy près de mourir de male
» mort. Seroit-ce voſtre voloir de tirer
» profit de ce meſchief ? Nenny Dame,
» ſe meiſt à répartir le Damoyſel, vous
» rens votre foy, & ne veus eſtre voſtre
» amy & mary que de voſtre plein con-

» ſentement. Merveille le regardoit avec
» attention. Il continue : Ma-dame, ne
» vous demande guerdon de voſtre déli-
» vrance que la permiſſion de vous ay-
» mer touſiours, & de me dire voſtre ſer-
» vant juſques à treſpaſſement ; oncques
» n'en aurez, vous l'adjure, qui vous
» ſoyt plus ſoumis, & qui vous ayme d'a-
» mour plus ſincere & plus honneſte. La
» Dame lors ſe précipitant dans les bras
» d'iceluy. — Aſſez d'épreves, aſſez; non,
» ne veus d'aultre amy & mary que vous :
» vous cognoiſſez ce que c'eſt qu'aymer;
» ne vous demande qui vous eſtes : on
» eſt de haut lignaige, quand on eſt auſſy
» loyal & enamouré. Le Damoyſel paſmé
» d'ayſe, cheoit aux genoux de Merveil-
» le. — Ce que je ſuis... Ah! le nom de
» voſtre bien-aymé n'eſt-il pas au-deſſus
» de tous les titres, grandeurs & noms ?
» Si pourtant veuillez le ſavoir, ſuis le
» fils du Roy de Norwege. N'avoy deſir
» de devoir à la pompe & majeſté royale,
» la bonne adventure d'émouvoir le cueur
» de noble & gente Damoyſelle ; voloy
» luy plaire & mériter ſes affections par
» unique ſentiment & ſervaige amou-
» reux. Eh bien, Damoyſel, mon amy,
» ſe print à dire Merveille d'un ton em-
» miellé & pourtant impoſant, à voſtre

» tour, fachiez en quel lieu avez mis vof-
» tre doulce fantaifie, & qu'eſt voſtre
» amye & eſpouſée : regardez arriere vous.
» Le Damoyſel détourne la teſte : il ſe
» treuve dans un chaſtel ſuperbe, rayon-
» nant d'or, d'yvoire & de pierreries ;
» il veut manifeſter ſon esbahiſſement à
» Merveille : il la voit ſéante ſur un throſ-
» ne, toute parée de diamants & rubis,
» & belle comme Aurora. Elle luy tend
» la dextre, en proférant ces mots : Ve-
» nez, mon bien-aymé, partager ce throſ-
» ne avec celle qui vous ayme tant ; vous
» êtes fils de Souverain, & moy ſuis une
» fée bienfaiſante, comme vérez. Voloy
» pareillement que vous, cogneſtre les
» vrayes lieſſes d'amour, & eſtre aymée
» pour moi uniquement : adonques ay
» Prins la forme d'une parente de la Roy-
» ne d'Yrlande. Deſiroy vous ſoumettre
» à conſtantes épreves : ſuis ſatisfaite. Ayez
» touſiours le gentil nom du Damoyſel
» d'amour, & avec mon cueur vous baille
» ma main, & tout mon pouvoir : ce guer-
» don ne vous eſtoyt que trop deu. Le
» Damoyſel ne ſavoit ſe c'eſtoy ſonge
» ou production de magie ; il eſpouſa la
» fée ; ils s'aimerent touſiours davantaige,
» & du depuis le Damoyſel eſt devenu
» le modele des loyaux Chevaliers, &

» des gents & fideles amoureux : ce qui
» a donné lieu à ces vers de bon ressou-
» venir :

» Qui aime sans fantaisie,
» Gent guerdon en attent.

Voilà, Sire, continue Ribaumont, un bel exemple à suivre. Quoique cette bagatelle ne soit qu'un conte, elle renferme une vérité incontestable, que ce n'est que par la douceur & la *loyauté* qu'on parvient à gagner le cœur des Dames : un brave Chevalier tel qu'est Votre Majesté, ne sauroit penser & agir autrement. — Mon ami, votre Damoysel d'amour étoit plus heureux que moi : il plaisoit sûrement à la fée, & je crains bien que Madame de Salisbury n'ait conçu pour son Souverain une aversion, dont la constance & le temps ne pourront triompher.

L'aventure du bal avoit porté de nouveaux coups au cœur le plus sensible. Madame de Salisbury retournée auprès de son amie, versoit en liberté dans son sein une abondance de larmes : — Ma chere Maly, c'en est fait, plus de fermeté, plus de raison; je n'ai eu que la force de me traîner jusqu'à toi; le Roi est le plus dangereux des amants : il en est le plus aima-

ble. Croirois-tu qu'il s'eſt trouvé à ce bal où je ne l'attendois point ? Quelle ſurpriſe pour ma foibleſſe ! Ah ! qu'il m'a paru digne de ce malheureux attachement qui ne me conduira qu'à la perte de ma tranquillité & à d'inutiles regrets ! Maly, comment le fuir ? comment me fuir moi-même ? Hélas ! je ſuis ma plus cruelle ennemie. Ayes le courage de m'arracher à ce ſéjour, de m'entraîner dans quelque retraite où le nom même d'Edouard ne puiſſe parvenir. Que dis-je, malheureuſe ? Ce nom n'eſt-il pas au fond de mon cœur ? n'emporterai-je pas ſon image ? elle me ſuivra par-tout.

Vatuccy ſe rend un matin chez le Roi, & lui demande une audience ſecrete ; il eſt introduit dans ſon cabinet. — Sire, voici des lettres du Comte de Haynaut qui me ſont adreſſées ; je ne vous cacherai point qu'il eſt ſurpris des retardements que vous apportez à votre mariage. Edouard change de couleur ; le Lord s'en apperçoit. — Et qu'a donc cette nouvelle, qui puiſſe troubler Votre Majeſté ? je ſaiſis ſur ſon viſage des marques d'indifférence ; je n'oſe dire, de dégoût pour cet hyménée qui eſt arrêté, & dont toute l'Angleterre attend la cérémonie avec une impatience que Votre Majeſté devroit elle-même reſ-

ſentir. — Varuccy, les Rois ne different pas des autres hommes : ils ont un cœur ; & le mien... le mien eſt dévoré d'une paſſion qui me fait ſentir que la grandeur & la gloire ne ſuffiſent point pour nous rendre heureux. — Quoi! Sire, vous auriez jetté les yeux ſur un autre objet! vous manqueriez à votre parole royale ! Ignorez-vous, ſi les engagements ſont ſacrés pour tous les hommes, qu'ils le ſont infiniment davantage pour les Rois? Vous me parlez d'amour, Sire : eſt-ce là une paſſion qui doive maîtriſer les Souverains? Ils ſont ſoumis à la politique; elle exige que vous vous hâtiez de donner votre main à la Princeſſe Philippe. — Mylord, ſi vous ſaviez quelle beauté dans ma Cour a ſu m'enflammer, vous pourriez moins preſſer cette union. — Je ne connois, Sire, que votre intérêt & votre honneur : tous deux ſont attachés au mariage projetté depuis ſi long-temps, par la Reine votre mere; & je ne ceſſerai de vous préſenter, j'oſe le dire, vos devoirs. Pardonnez à la franchiſe d'un vieux ſerviteur; il n'y a, je le répete, nul motif qui puiſſe reculer l'inſtant de cet hymen. — Nul motif, Varuccy? on voit bien que l'âge a refroidi vos ſens. — Sire, je brûle plus que jamais de vous ſervir : mais vous êtes trop grand,

trop généreux, pour m'interdire le langage de la vérité, & il est de mon honneur de vous la montrer dans toute sa force. Si ce mariage ne se termine pas, vous mécontentez un Souverain puissant, son frere, à qui vous devez (1) de la re-

(1) *Son frere à qui vous devez, &c.* Jean de Haynaut, frere de Philippe, Comte de Haynaut, touché des malheurs d'Isabelle, mere d'Edouard III, qui étoit venue implorer le secours du Comte, avoit embrassé avec transport la cause de cette Princesse. Jean étoit plein du noble fanatisme de la chevalerie, & brûloit de l'ardeur de tirer l'épée en faveur des *Dames.* Il sut rassembler autour de lui une foule de Gentilshommes distingués par leur naissance & leur valeur. Ce fut cette petite troupe, qui ne montoit pas, dans l'origine, à deux mille combattants, dont la bravoure opéra une révolution en Angleterre, & mit le jeune Prince de Galles, Edouard III, sur le trône. Ou ne sauroit exprimer jusqu'à quel point l'esprit de chevalerie élevoit l'homme au-dessus de lui-même. On le répete : il seroit à desirer que quelque plume énergique nous traçât un rapide tableau des actions éclatantes qu'a enfantées cette célebre institution. Ce seroit un recueil bien utile à notre jeune noblesse, dont cette lecture enflammeroit le courage, & affermiroit les bonnes mœurs. Il n'y a point de leçons qui vaillent des exemples : un signe est au-dessus de tous les préceptes. Voyez les Sauvages, ils ne se conduisent que par ce qu'ils voyent. Autrefois chez les Corses, une mère vouloit venger le meur-

connoiſſance, vos peuples; vous manquez à vous-même, Sire; reſſouvenez-vous que vous êtes Roi, & Roi d'Angleterre : je parle à Edouard, qui, dépouillé de l'éclat du trône, ſeroit encore digne de nos reſpects & de notre admiration. — Nous nous reverrons, Varuccy, & vous ſaurez mes intentions. Laiſſez-moi.

Edouard fait appeller Truſſel. — Je viens de voir le Lord Varuccy; je voulois lui parler de ſa fille, d'un amour qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de ſubjuguer: je ne ſais pourquoi j'ai héſité à m'expliquer... Cet homme a une inflexibilité que j'eſtime, & qui cependant me déplaît; il m'a, en quelque ſorte, accablé de ſa vertu. Seroit-il au-deſſus de la ſéduction? Il s'eſt obſtiné à me repréſenter que je devois hâter un hymen arrêté pour mon malheur. Truſſel, vas le voir de ma part, promets-lui... toutes les richeſſes, les places les plus brillantes; qu'il engage ſa fille à ſe montrer à la Cour : fais-lui entrevoir, en ménageant cette fierté d'ame qui

---

tre de ſon mari : elle ne faiſoit que montrer au fils la chemiſe enſanglantée du pére, & cette image produiſoit plus d'effet que tous les diſcours que cette femme auroit pu tenir.

me pese, qu'il peut tout attendre de son Souverain. — Vous croyez, Sire, à cette fermeté inébranlable ? ce faste de sévérité échouera devant l'attrait des grandeurs. Ce qui résultera de cette hauteur de sentiments dont Votre Majesté s'étonne, c'est que le Lord Varuccy mettra sa complaisance à un plus haut prix qu'il n'auroit dû faire. Notre devoir, Sire, est de vous obéir, & de briguer la gloire de vous asservir jusqu'à nos moindres volontés : pourrions-nous penser autrement ? Vous avez daigné écouter ce François ! ne savez-vous pas que cette nation se pique de singularité, & d'une certaine galanterie qui n'est que l'abus de la tendresse ? On diroit que leurs Rois ne sont que de simples Chevaliers, tant ils sont attachés à cet honneur prétendu, dont les vrais Monarques peuvent s'affranchir, quand il contrarie leurs plaisirs ou leurs intérêts ! J'ose vous répondre, & je ne crois point l'avancer légérement, que Varuccy sera le premier à presser sa fille de ne plus se cacher à vos regards.

Trussel court chez le Lord, & demande à lui parler. Varuccy, pénétré d'indignation & d'horreur pour le vil Courtisan, ne sauroit pourtant lui refuser l'entretien qu'il sollicite ; il pouvoit être envoyé par

le Roi, & le Lord étoit bien éloigné de vouloir manquer à son Souverain. Une vertu févere ne fait que nous rendre plus facrée la foumiffion que nous devons à nos fupérieurs. Truffel met en ufage tous les refforts d'un génie délié, nourri dans l'artifice & la foupleffe des Cours, pour faire entendre quel étoit l'objet de fa visite. Le Lord l'écoutoit avec une attention froide & même dédaigneufe. Enfin, il prend la parole : — Mylord, vous vous êtes expliqué clairement : le Roi aime ma fille, & c'eft vous qui me preffez de la déterminer à céder aux defirs de fon maître. Vous n'entrez point, interrompt Truffel, tout-à-fait dans mes vues. Ce n'eft point là, Mylord, précifément ce que je vous ai dit. Il eft des ménagements, des façons de voir & de fe conduire fans trop fe compromettre... Il y a plus de cinquante ans que vous vivez à la Cour, & je ne vous parle point une langue étrangere. Au refte, il faut vous décider : quelle eft la réponfe dont vous me chargez pour le Roi? — Je la porterai moi-même, & à l'inftant. — Vous ne voulez donc pas... — Il eft inutile de nous entretenir davantage; Sa Majefté faura... Mylord, foyez affuré que je ferai mon devoir.

Truffel fe hâte de rendre compte à

Edouard

Edouard de fa converfation avec Varuccy.

Le malheureux pere eft dans un anéantiffement inexprimable. A peine a-t-il perdu de vue Truffel, qu'il tombe fur un fiege, comme terraffé fous la force du coup. Il garde un filence ténébreux; enfuite il fort de ce profond accablement: — Voilà donc pour quelle raifon Edouard demandoit que ma fille parût à la Cour, & l'on voudroit qu'un pere... l'idée feule me fait mourir de douleur & de honte. Non, Edouard n'eft point capable d'exiger cette complaifance baffe & criminelle. Ce fera ce vil corrupteur des Cours qui aura encouragé le Roi dans une paffion, dont il doit repouffer jufques à la penfée... Alix feroit-elle informée de la foibleffe du Monarque? Voyons-la, effayons de pénétrer la vérité, fans employer le pouvoir paternel... Ma fille affurément n'eft point complice de cet amour; elle ne fauroit avoir d'autres fentiments que ceux qu'infpirent l'honneur & la vertu. Si elle étoit coupable... ô malheureux pere!... il ne te refteroit plus qu'à mourir, & ce ne feroit jamais affez-tôt.

Edouard attendoit Varuccy avec impatience; mille orages différents bouleverfoient fon ame. C'eft dans cette efpece d'accès de fureur que le trouve Ribaumont,

qui veut encore l'adoucir, & lui représenter ses devoirs. Alors éclate dans toute sa fougue la passion du Monarque. — J'adore Madame de Salisbury, je ne puis plus vivre sans la posséder, & ce n'est pas en vain que je porterai le nom de Roi... je suis indigné qu'un Francois vienne à ma Cour me donner des leçons... — Des leçons, Sire! je fais tout le respect qui vous est dû, & je n'y ai point manqué : mais, Sire, j'ai osé vous traiter comme nous traitons nos Souverains : nous les aimons, & notre amour leur est garant de notre obéissance. Nos Rois sont nos premiers Chevaliers (1); s'ils étoient capables de se livrer à quelque foiblesse, ils auroient le courage d'entendre la vérité. Ce ne sont pas des esclaves qui les servent, ce sont des amis (2) qui briguent la gloire de verser pour eux jusqu'à la derniere goutte de

(1) *Nos premiers Chevaliers, &c.* S'il y a eu un de nos Rois qui ait eu ce caractere, ce fut le Roi Jean : il en donna des marques éclatantes à la funeste journée où il perdit sa liberté.

(2) *Ce sont des amis, &c.* A cette même journée, notre brave Noblesse fit bien voir son amour pour ses Souverains. Quand le Roi Jean fut pris, on trouva, couverts de blessures & morts autour du Prince, tous les vaillants Chevaliers qui l'accompagnoient.

leur ſang. Joinville étoit le digne ſerviteur de Louis, & ce Prince ne s'offenſoit point que ce brave Chevalier fût d'un avis contraire au ſien. Vous aimez Madame de Salisbury ; vous ne pouvez parvenir à être payé de retour... & vous voulez qu'un pere... Sire... Edouard... grand homme, n'écoutez que votre cœur : il ne peut vous égarer. C'eſt un François qui vous aime, qui chérit votre gloire ; & Truſſel votre ſujet vous trahit, vous déſhonore!... Prince, un Chevalier vous a parlé ; je n'ai pas le langage d'un Courtiſan, & ne veux point l'avoir. Si mon ſéjour ici déplait à votre Majeſté, je quitte Londres : mais mon dernier mot ſera que le Roi d'Angleterre ne doit point reſſembler aux autres hommes ; ils ſont ſubjugués par leurs paſſions, & vous êtes fait pour dompter les vôtres ; voilà la premiere victoire qu'il vous convient de remporter. Avant que de partir, j'exigerois cependant, Sire, une grace de vous. — Quelle eſt-elle ? Parlez. — Qu'il me fût permis de me meſurer avec le perfide qui eſt votre ennemi plus que vous ne penſez, & de venger la chevalerie... — Et quel eſt cet objet de votre haine ? — Pouvez-vous, Sire, le demander ? Au nom de perfide, ne reconnoiſſez-vous pas cet indigne Cheva-

lier ? Faut-il nommer le Lord Truſſel ? — Que dites-vous ? — Oui, Prince, voilà l'homme dont je voudrois percer le cœur, qui vous entretient de l'oubli de vous-même, qui vous cache la vérité, qui flétrit votre gloire, qui dégrade Edouard... Ah ! Sire, voyez couler mes larmes : ce ſont celles de l'eſtime, j'oſe dire, de l'amitié. Je ſuis François : mais j'adore le grand homme par-tout où je le trouve. Tel eſt le caractere de ma nation ; vous avez mérité tous mes hommages, & je vous l'ai dit : après mon Roi, vous êtes le Monarque qui m'eſt le plus cher. Edouard court, en pleurant, dans les bras de Ribaumont : — Généreux François, vous me prouvez bien que votre nation eſt auſſi eſtimable qu'elle fait plaire ; excuſez des mouvements... je brûle pour Madame de Salisbury, & je ne puis obtenir ſon amour, une parole, un regard.

Avec Ribaumont, Edouard étoit ce héros, qui, dans la ſuite, s'eſt couvert d'une gloire éclatante, & a été notre vainqueur. Truſſel revenoit-il auprès de lui, ce Monarque ſe montroit ſous les traits qui ont jetté la foibleſſe & l'aviliſſement (1) ſur les

---

(1) *Qui ont jetté la foibleſſe & l'aviliſſement*, &c.

derniers jours de son regne; son vil corrupteur ne tardoit pas à détruire les nobles impressions qu'avoit excitées le Chevalier François. Edouard, impatient de

---

Edouard, dans sa vieillesse, eut la douleur de voir, si l'on peut le dire, la fortune le trahir, & ses ennemis se relever de leurs pertes. La mort de son fils le Prince de Galles, appellé par les Anglois *le Prince noir*, le plongea dans une mélancolie qui le précipita au tombeau. Ce Monarque, qui occupe la premiere place parmi les Rois d'Angleterre, éprouva toute l'instabilité des illusions humaines, ainsi que la bassesse & l'ingratitude des Courtisans. Avant que d'expirer, on lui vola un anneau de prix qu'il avoit au doigt, & personne ne resta auprès de lui. » Il n'y eut (dit Rapin » Thoyras) qu'un simple Prêtre, qui, s'étant » trouvé là par hasard, & le voyant abandonné » à lui-même dans son agonie, s'approcha de son » lit pour le consoler ". Que ce spectacle parle en faveur de la Religion! Quand elle n'auroit d'autre avantage que d'ouvrir son sein au malheureux, de le plaindre, de le secourir, ne seroit-elle pas respectable & chere au vrai Philosophe? La fin d'Edouard est un tableau des plus frappants & des plus instructifs. Ce sont de semblables images qui peuvent rendre utile la lecture de l'histoire, & non ces fausses idées qu'on nous y donne de la grandeur, de la réputation, de l'éclat. J'ose le dire hautement : l'histoire a plus contribué à l'égarement & à la perversité de l'esprit, qu'elle ne l'a redressé & éclairé. Que de Princes, de personnages supérieurs pour les places, pour les

voir Varuccy, étoit retombé dans son emportement, défaut dont ce Prince ne put jamais se corriger, & qui a mêlé des ombres à l'éloge que lui doit la vérité.

Varuccy quitte son appartement pour passer dans celui de sa fille. Il prie Maly de se retirer, & ordonne qu'on le laisse seul avec la Comtesse. Elle ne sait à quelle cause attribuer l'air sombre avec lequel son pere l'aborde. Il s'assied, & exige que Madame de Salisbury se place à ses côtés.

---

talents, eussent fait le bien, s'ils avoient suivi leur naturel, & qu'ils ne se fussent pas attachés à se former sur ces prétendus grands hommes que nous vante l'histoire! Des Historiens philosophes, voilà ce qui a manqué à ce malheureux genre humain; voilà ce qui eût fait la base de sa raison, de sa morale, de sa félicité. Si M. Rousseau de Geneve a voulu envisager sous ces traits pernicieux que je reproche à la plupart des Ecrivains, ce ramas indigeste de pitoyables raisonnements, des principes évidemment faux, qu'on appelle de la métaphysique & des connoissances, il a bien eu raison de s'élever contre les arts. Il n'est point d'abus de l'ignorance qui entraînent une telle dépravation : mais ces mêmes arts employés à nous tracer une idée vraie de la vertu, à la faire aimer, sont sans doute des présentes du Ciel qui méritent notre estime & notre reconnoissance, & c'est en les cultivant que nous nous rapprochons de cet Etre suprême dont nous sommes les images.

Après l'avoir regardée quelque temps, il prend la parole : Je vous ai élevée dans des principes qui, jufqu'à préfent, avoient fait mon bonheur & le vôtre. J'étois perfuadé qu'il n'y avoit rien qui ne dût céder à la vertu, qu'elle étoit au-deffus de l'opulence & des dignités, qu'il falloit toujours être prêt, fi les circonftances le demandoient, à lui facrifier fa fortune & fa vie ; qu'après Dieu, nous n'avions point d'autre objet de notre attachement & de nos hommages. J'ai vécu, ma fille, & à la Cour. J'ai vu avec peine, il eft vrai, qu'il fe trouvoit des occafions où l'on étoit forcé de fe relâcher de ce fyftême d'auftérité auquel une ame pure aime à fe foumettre. Sans la confidération, l'exiftence eft un fardeau qui pefe, & il y a de l'adreffe à faifir les moyens qui nous procurent cette vie factice bien fupérieure à celle que nous avons reçue de la nature. Ma fille, ce n'eft point pour nous que nous vivons : c'eft pour tout ce qui nous environne. La faveur du Prince, dans le féjour que nous habitons, c'eft l'unique but où tentent tous les vœux. Quel plaifir ne goûtons-nous point à fentir que nous excitons l'envie, & qu'on nous croit au faîte du bonheur ! Voilà la félicité de la Cour. A chaque inftant nous fommes aver-

tis de cette félicité, par des murmures jaloux qui n'osent s'élever. Nous mesurons, en quelque sorte, notre grandeur, par le degré d'abaissement où sont descendus nos rivaux.

La Comtesse, étonnée d'entendre parler ainsi son pere, lui témoigne sa surprise. — Mylord, je vous l'avouerai : je demeure interdite; ces expressions dans votre bouche sont nouvelles pour moi! Varuccy examine encore quelques instants sa fille, & reprend son entretien. Je vous l'ai dit : j'ai vécu; l'expérience m'a détrompé de cet enthousiasme que les Courtisans regardent d'un œil de compassion. S'élever à quelque prix que ce soit, & faire ramper les autres, voilà, ma fille, à quoi se réduit l'art de représenter sur ce brillant théâtre que dévorent tous les yeux. Le sort vous y destine une place qu'envieront nos Ladys. Je me suis apperçu que notre Monarque pouvoit vous préférer... Vous pénétrez dans ma pensée... son mariage avec la Princesse de Haynaut est différé... Ma fille, il ne tient qu'à vous peut-être de voir à vos genoux la Cour, toute l'Angleterre; la fortune vous appelle, lui résisteriez-vous? — Quoi! Mylord Varuccy voudroit... non, il ne sauroit avoir changé à ce point; &

si ma malheureuse destinée avoit égaré ce pere si vertueux, si respectable, ce seroit moi qui oserois le ramener sur ses premieres traces, lui rappeller ses leçons, ses exemples à jamais gravés dans mon cœur... — Ma fille! tu te sentirois la force de fouler aux pieds cet éclat qui t'attend... de sacrifier tout à la vertu?... de mourir pour elle? — En doutez-vous, mon pere? & croyez-vous que votre fille pût balancer? Plutôt expirer cent fois!... Varuccy se leve avec transport, & se jettant dans les bras de Madame de Salisbury: — Embrasse-moi, Alix, ma fille, ma chere fille! tu es donc digne de ton pere!... — Qu'ai-je entendu tomber?... ô Ciel! un poignard, mon pere... échappe de votre sein! — C'étoit pour te frapper, pour m'immoler moi-même sur ton corps palpitant, si je n'eusse retrouvé ma chere Alix, une fille qui sera ma consolation, l'honneur de ma vieillesse. Eh! que tu as bien connu ton pere, quand tu n'as pu imaginer qu'il fût capable de se démentir! Alix, je n'ai donc rien à craindre; mon dessein a été de t'éprouver, & de te donner une idée des sentiments & des entretiens de ce monde corrompu. Si ma fille eût hésité, je te le répete, je devenois son meurtrier, & ma mort suivoit la sienne:

mais je puis me repoſer ſur ta vertu. Apprends donc le plus grand des malheurs pour nous, pour l'État : le Roi alloit épouſer la Princeſſe de Haynaut, & tu lui as inſpiré une paſſion... Tu pâlis !

Madame de Salisbury ſe précipite aux genoux de Varuccy : — Mylord, connoiſſez votre fille, tous les tourments qui l'accablent; liſez dans ce cœur qui vole au-devant de vos coups ; hélas ! c'eſt vous montrer mon bienfaiteur, mon pere, que de m'arracher la vie. Sachez que je n'ignore point l'amour du Roi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a parlé, que mon ame... — Tu aurois pour ton maître d'autres ſentiments que ceux du reſpect & de la reconnoiſſance ? La tendreſſe la plus vive, mon pere, reprend la Comteſſe, en verſant un torrent de larmes. — Que dis-tu, malheureuſe ? — Oui, mon pere, oui, Mylord, l'amour le plus violent me déchire ; il eſt né avec moi, cet amour qui fait mon ſupplice ! mon cœur avoit prévenu l'aveu de notre Monarque... Vous me regardez d'un œil d'indignation ? Suſpendez votre colere ; j'ai pu avoir une foibleſſe : je l'ai étouffée dans mon ſein ; je me ſuis toujours montrée votre fille ; j'ai repouſſé, j'ai rejetté les vœux du Roi ; il n'a ſurpris aucun de mes ſentiments. Voilà ce qui me

faisoit embrasser la retraite... voilà ce qui causera ma mort... Oui, Edouard est mon maître : je le sens à l'empire qu'il a sur ma raison même ; mon pere, cette raison ne me soutient plus, elle m'abandonne ; je suis toute à la douleur : mais, encore une fois, soyez assuré que vous n'aurez point à rougir de m'avoir donné la vie, que jamais Edouard... tous les serments, mon pere, vous pouvez les exiger ; cet amour dont je suis la proie, ne triomphera point. Que dis-je ? faut-il montrer au Roi de la haine... — Quelle expression vous échappe, Alix ! non, ce n'est point par des sentiments de haine que vous devez combattre un penchant qu'il ne vous appartient pas de faire naître & d'entretenir : c'est par une conduite noble, soutenue & modeste, que vous rappellerez le Prince à ses devoirs, & que vous remplirez les vôtres. Je ne veux point entrer dans les détails de cette passion qui ne peut qu'être insensée & criminelle ; j'ai votre parole... que vous serez toujours digne de moi ; je compte sur vous, comme sur moi-même ; c'est tout vous dire ; adieu. Le Roi va savoir ce qu'il doit attendre de nous deux.

La Comtesse envoye chercher Maly, qui la trouve mourante, & noyée dans les pleurs. — O ma seule amie ! viens rece-

voir mes derniers ſoupirs. Mon pere ſait tout qu'Edouard m'aime, qu'il eſt aimé, que jamais je ne trahirai ma vertu... que je me meurs, Maly. Eh! le moyen de réſiſter à ces aſſauts! mon pere eſt allé chez le Roi; quels nouveaux malheurs réſulteront de cette entrevue!

Varuccy ſe préſente devant Edouard qui fait retirer les Courtiſans. — Varuccy, on ne vous a rien caché : que dois-je eſpérer de votre complaiſance... de votre amitié pour moi? votre fille... — Sire, je viens d'avoir avec elle une converſation où elle m'a développé ſon cœur. — Elle me hait? — Alix rend avec plaiſir à votre Majeſté tous les hommages qui lui ſont dus; elle diſpute même de ſoumiſſion & de zele avec tous vos ſujets : mais ma fille, la Comteſſe de Salisbury, n'eſt point faite pour être la rivale de la Princeſſe de Haynaut, & tout autre rang que celui de votre épouſe... Je viens apporter à vos pieds, la tête d'un vieux ſerviteur qui a ſu vous aider de ſon courage, de ſes conſeils... & qui ſaura mourir... — Qu'ai-je entendu? — La verité, Sire, la vérité qu'on s'obſtine à vous cacher, & qui vous parle par ma bouche... Ah! Prince, ah! mon maître, vous exigeriez... — Que vous ſoyez puni, ingrat, d'avoir offenſé

votre bienfaiteur... — Non, Sire, je ne vous ai point offensé : mais je dois vous ouvrir les yeux sur l'excès de votre égarement, & j'aime assez votre gloire pour vous empêcher de la compromettre, en vous livrant à un amour... qui nous déshonoreroit tous deux, Sire : je puis vous sacrifier ma vie, mais mon honneur... — Perfide, sans doute, c'est vous qui encouragez votre fille dans ces mépris... — Sire, ma fille n'apprit jamais de moi qu'à vous respecter. Il est vrai, je l'ai instruite à ne pas écouter un aveu qu'elle ne doit point recevoir. Puisque je suis coupable aux yeux de votre Majesté, que toute l'étendue de mon crime lui soit dévoilée. Je n'ai pas eu besoin d'inspirer à Madame de Salisbury le parti qu'elle devoit prendre ; elle est assez forte de sa vertu, sans que son pere la soutienne ; je l'ai interrogée ; j'ai sondé les replis de son ame. Si j'y avois surpris un sentiment indigne de sa naissance, je faisois mon devoir, Sire, le fer étoit prêt ; je l'enfonçois dans son cœur, dans le mien. — Téméraire, vous viendriez me braver ! toute ma fureur... — Sire, je l'ai dit à votre Majesté, voilà ma tête. J'ai rempli ma carriere ; je serai bientôt hors d'état de vous servir. Que m'importent le peu de jours

qui me reſtent à vivre ? Du moins je mourrai avec l'aſſurance que ma fille ne ceſſera d'aimer ſon pere & ſon honneur. Diſpoſez de mon ſort : n'êtes-vous pas mon maître ? — Oui, je le ſuis, barbare... je voulois être ton protecteur... ton ami... tu me forces à te montrer le Souverain... eh bien ! il va paroître : qu'à l'inſtant tu commandes à ta fille de s'offrir à ma vue, ou qu'on te traîne à la Tour. — A la Tour, Sire ; je m'y rends moi-même de ce pas. — Une audace inſultante ! Holà, gardes, que Varuccy, dès ce moment, ſoit renfermé dans la priſon.

Ribaumont entre avec impétuoſité : — Qu'ai-je vu, Sire ? — Une punition que je devois à la majeſté outragée ; qu'on ne me parle plus : je ſuis las d'avoir employé la douceur. C'eſt vous qui m'avez fait deſcendre du trône pour ramper aux pieds d'une femme ! Voilà bien la foibleſſe de ces François, les eſclaves d'un ſexe dont l'orgueil les maîtriſe ! Ribaumont, quittez mes Etats ; allez dans votre pays porter ce fanatiſme de *courtoiſie* que nous ne voulons point adopter ; laiſſez-nous ce caractere que vous oſez traiter de férocité ; je veux avoir... toute la barbarie... — Non, Sire, vous ne l'aurez point ; je vous ſuis trop attaché pour vous abandonner à vous-même

dans ces accès de violence dont vous rougirez. Eh! que venez-vous de faire? de priver de sa liberté un Ministre, un fidele sujet, un vieillard, un pere... & pour quel crime?... qu'on vole à cet infortuné, que vos bienfaits accumulés réparent cet emportement... Ah! Sire, est-ce Edouard que j'envisage? est-ce Edouard qui charge de fers les mains de Varuccy?... Vous paroissez ému!

Trussel accourt : — Sire, Varuccy se répand en plaintes, en menaces : il veut écrire à sa fille; je m'y suis opposé. — Ribaumont, vous l'entendez! & toujours cette mollesse françoise que vous voulez faire passer dans mon ame! Je serai Anglois, je serai Roi, & je châtierai les audacieux qui luttent contre ma puissance. — Quoi! Sire, le lâche Trussel... — Chevalier, interrompt le bas Coutisan, oubliez-vous où vous êtes? Je ne serai pas toujours à Londres, lui dit Ribaumont; j'aime à croire qu'il vous reste encore assez de courage pour venir me trouver au lieu que je vous indiquerai. Un défi en présence du Roi, répond Trussel! — Ribaumont, reprend le Monarque, vous me manquez de respect; je suis fatigué de vos hauteurs; ces François présomptueux ne connoissent de Roi que leur Souverain.,,

Sortez de ma présence, & allez hors de l'Angleterre proposer des cartels à vos concitoyens. (Le Chevalier veut répliquer.) Sortez, vous dis-je, ou vous m'obligeriez à vous faire ressouvenir qui je suis. (Ribaumont se retire, rempli d'indignation.) Trussel, je ne veux plus me conduire que par tes conseils : c'est toi seul dont le zele cherche à me plaire. Sers ma fureur, ou plutôt mon amour : que Madame de Salisbury soit conduite ici ; elle écoutera ma tendresse, ou ma vengeance accable le pere, la fille, la fille même... Je ne me connois plus... funeste passion ! quelle flamme tu allumas dans mon sein ! elle va tout dévorer.

Madame de Salisbury paroît ; & dans quelle situation ! Quel spectacle pour les regards d'un amant qui n'étoit plus maître de contenir ses transports ! Ses beaux cheveux épars & flottants sur un sein d'albâtre, des yeux enchanteurs couverts de larmes, qui leur prêtoient un nouveau pouvoir, tous les attraits, tout l'intérêt dont le désordre de la douleur anime la beauté : c'est sous cet aspect que la Comtesse s'offre à la vue du Roi. Elle court se jetter à ses pieds ; & au milieu des sanglots : — Sire... Sire... rendez-moi mon pere ; j'embrasse vos genoux... j'y mour-

rai, Sire. Edouard s'empresse de la relever; il est frappé de tant de charmes; il ordonne à Madame de Salisbury de s'asseoir. — Pardonnez, Madame, au désespoir d'un amant que vous contraignez à se servir de l'autorité, lorsqu'il ne vouloit faire valoir auprès de vous que les droits de la tendresse la plus vive : mais votre insensibilité, votre hauteur ne connoissent aucun ménagement. Vous savez que vos premiers regards allumerent dans mon ame un feu que j'ai moi-même combattu pendant la vie de votre époux. Je me suis soumis à ce qu'exigeoit un engagement qui causoit mon supplice. Salisbury est au tombeau; vous n'avez plus à m'opposer cette foi tyrannique que réclame l'hyménée, & vous me refusez jusqu'au plaisir de vous voir, de lire dans vos yeux!... vous ne me répondez que par des larmes! — Eh! Sire, il ne me reste que des pleurs pour ma défense... ils ne vous touchent point! — Ils ne me touchent point! est-ce à vous, Madame, à douter de l'empire que vous avez sur mon cœur? Ah! ces larmes y portent tous les tourments. Eh! que vous demandé-je? que des sentiments de reconnoissance, de pitié pour le plus ardent amour qui me dévore? Belle Salisbury, je ne suis plus maître d'imposer des loix

à cette paſſion que vous payez de trop d'ingratitude. — Non, Sire, non, je ne ſuis point ingrate; ſi mon ame vous étoit connue!... Sire, je retombe à vos pieds : mon pere eſt dans les fers... — Ils vont être briſés; il reprend auprès de moi ſa place, ma faveur, mon amitié; après Edouard, ce ſera lui qui régira l'Angleterre; je vous en donne ma parole; que voulez-vous de plus? mais que ſa fille... — Sire, n'achevez point; je ſauve à votre gloire une explication qui la flétriroit; c'eſt tout ce que je puis dire à votre Majeſté : je n'acheterai pas la liberté de mon pere, à un prix qui nous feroit rougir tous trois. Lui-même il me déſavoueroit, ſi j'eſtimois aſſez cette liberté pour la préférer à l'honneur; voilà ce que le pere & la fille chercheront à conſerver juſqu'au dernier ſoupir; vous voulez des victimes... nous les ferons, Sire. — Et où allez-vous, Madame? demeurez, demeurez. Je ſuis donc un tyran, un barbare qui ſe repaît de vos larmes, qui brûle d'immoler le Lord Varuccy, vous... vous que j'adore que j'idolâtre, qui régnez ſur tous mes ſens!... Ah! Madame... ah! cruelle, n'abuſez point de ces tranſports de flamme; ſongez... que je ſuis capable de tout, que l'extrême amour touche à l'extrême fureur. Vous

connoiſſez Edouard, la violence de ſon caractere, alors qu'il eſt offenſé; tremblez... votre pere... — Sire, mon pere ne peut que mourir; & ſi la tendreſſe qu'il a pour moi, ne le retenoit, peut-être eût-il déja prévenu votre injuſtice; oui, votre injuſtice : je prononce hautement ce mot, & c'eſt à vous-même que je porte mes plaintes. Quel eſt le crime de mon pere, d'un digne ſerviteur qui vous a conſacré tous les inſtants d'une vie dont la fin eſt par vous empoiſonnée d'amertume ? Il frémit à l'idée ſeule... Sire, je ne m'arrêterai point ſur cette image. Je n'avois pas beſoin des conſeils paternels pour aimer la vertu, pour remplir mon devoir : je fais tout ce qu'il m'impoſe... & quand mon cœur payeroit de quelque ſenſibilité cet amour, qui fait tous mes malheurs, à quoi me conduiroit ma foibleſſe ? Sire, m'eſt-il permis de vous aimer ? & à quel titre ? il n'eſt que le trône... il attend la Princeſſe de Haynaut, & il lui eſt dû. Eh! ce n'eſt pas votre amour que j'intercede : c'eſt votre compaſſion, votre humanité : que mon pere ſoit libre, & j'irai mourir avec lui dans quelque retraite ignorée, loin de la Cour, loin de vous... loin de vous ! Je ne me reſſouviendrai que de vos bontés, & j'oublierai les maux que

vous nous causez... C'est donc par vos coups, Sire, que j'expire dans les larmes!... — Adorable Salisbury, il n'y auroit que votre vertu que vous m'opposeriez! mes vœux ne vous déplairoient point si vous étiez mon égale!... — Si je l'étois, Sire... rendez-moi le Lord Varuccy, & laissez-moi vous fuir.

Non, s'écrie Edouard, en se jettant aux pieds de Madame de Salisbury, vous ne fuirez point. Souveraine de mon cœur, maîtresse de ma vie, je veux sans cesse vous voir, vous adorer, vous parler de ma tendresse. Charmante Salisbury, que vos larmes s'arrêtent; vous allez connoître votre Roi, votre amant, l'amant le plus épris... vous verrez si Edouard mérite d'être aimé. — Et mon pere, Sire? — Je vais régler son sort, le vôtre... dans un moment... ne quittez point ce palais; daignez attendre... — Sire, & quel seroit votre dessein? — De vous donner des témoignages éclatants d'un amour dont vous ne vous offenserez pas; n'ayez aucune crainte: qui sait vous aimer, ne doit point allarmer votre vertu.

Le Monarque s'empresse de sortir, & laisse Madame de Salisbury seule, & livrée à une foule de réflexions opposées les unes aux autres. Il y a des moments

où remplie de sa passion, elle embrasse des illusions flatteuses : mais toute entiere à une vertu inflexible, bientôt elle envisage la perte du Lord Varuccy, la sienne propre ; elle est prête à sacrifier sa vie, plutôt que de risquer la moindre démarche qui compromette sa réputation.

Son pere, prisonnier à la Tour, loin de céder à sa disgrace, se fortifioit dans la résolution généreuse de combattre le penchant du Souverain. Son honneur lui défendoit, dans cette occasion, jusqu'à la pensée de s'abaisser à la moindre complaisance, & il s'étoit engagé à presser le mariage du Roi avec la Princesse de Haynaut. La mort, disoit-il à ses amis qui étoient venus le voir, ne m'inspire nul effroi ; j'ai connu le néant des plaisirs, des grandeurs de la vie ; j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que le sentiment de la vertu qui survécût, en quelque sorte, à nous-mêmes. Qu'on est heureux lorsqu'on n'a aucun reproche à se faire ! j'aime mon maître ; je le plains, & je suis assuré qu'il m'honorera de ses regrets. Sa passion éteinte, j'en appelle à sa grande ame : elle est juste, noble, capable de connoître ses fautes, & de les réparer. Que ma fille soit toujours digne de moi ! ce sont les seuls vœux que je forme aujourd'hui. Pourroit-elle démentir

ſes premieres années, les exemples qu'elle a puiſés dans le ſein de ſa famille?... elle ſaura mourir ainſi que ſon pere.

Madame de Salisbury étoit inquiete ſur la ſuite de ſon entrevue avec le Roi. Un Lord paroît, s'approche reſpectueuſement: — Madame, permettez que je vous conduiſe où des ordres ſuprêmes vous appellent. La Comteſſe troublée, donne ſa main en tremblant : elle fait pluſieurs queſtions au Lord, qui s'excuſe ſur ſon refus de ſatisfaire ſa curioſité. Ils traverſent une infinité de vaſtes appartements; enfin ils arrivent à la porte d'un ſallon; il s'ouvre. Edouard étoit aſſis ſur ſon trône, entouré de ſes Courtiſans les plus en faveur. Ils avoient tous l'ordre de la Jarretiere. Ribaumont, que le Roi avoit rappellé, lui parloit bas, lorſque Madame de Salisbury vint à entrer. Auſſi-tôt Edouard deſcend de ſon trône avec précipitation, court vers elle, lui tend une main; & de l'autre poſant une couronne ſur ſa tête : Venez, lui dit-il, Madame, partager avec le Souverain de l'Angleterre, & ſon Empire & les hommages de ſon peuple; ſoyez mon épouſe; ſoyez Reine : la beauté, l'amour, la vertu vous appelloient au trône; & en vous y plaçant, je remplis mes vœux, & tous ceux de mes ſujets;

ils applaudiront à mon choix : il eſt digne de leur maître ; votre pere eſt libre, & va s'offrir à vos yeux. Je réparerai les déſagréments que je lui ai cauſés. Sire, dit Ribaumont, la beauté eſt faite pour régner : c'eſt notre premiere ſouveraine.

Madame de Salisbury, accablée, ſi l'on peut le dire, de cet événement ſi peu attendu, n'a que la force de proférer quelques paroles mal articulées. — Sire... le trône n'eſt point ma place... c'eſt la Princeſſe de Haynaut... Oui, c'eſt elle qui doit s'y aſſeoir, dit le Lord Varuccy, entrant avec impétuoſité. Sire, que m'a-t-on appris ?... ma fille... que vois-je ? la couronne ſur ſa tête !... & c'eſt à ce prix que mes fers ſeroient briſés ! qu'on me remene à la Tour. Mylord, écoutez, interrompt Edouard ; je ne vous avois fait que trop entendre juſqu'à quel point votre fille m'étoit chere ; je lui donne ma main ; je la nomme Reine ; & vous vous oppoſeriez encore à cet amour qui fera le charme de ma vie ! Quoi ! ma fille, dit Varuccy, tu ſouffrirois que notre maître t'élevât juſqu'à lui ! tu uſurperois un rang où le Ciel ne t'a point fait naître ! Le Roi deviendroit infidele à ſa promeſſe ! une Princeſſe nommée déja ſa femme par toute l'Europe, te ſeroit ſacrifiée !... Alix,

où donc eſt la vertu, s'écrie ce reſpectable vieillard en verſant des larmes ameres? ne mérite-t-elle pas qu'on lui immole des trônes, ſon cœur... Tu m'entends; ſois ma fille; tombe aux genoux du Roi; dépoſes-y cette couronne, & ſi tu ne peux obéir à ton devoir, ſans ſuccomber ſous l'effort... va mourir... ſi tu réſiſtes encore, je vais t'en donner l'exemple.

Varuccy tire un poignard de ſon ſein. — Sire, voici le remede à tous les maux; ſi ma fille eût été capable d'une foibleſſe déshonorante, je l'ai dit à votre Majeſté, je lui euſſe arraché la vie de ce même poignard que vous voyez; il m'a ſuivi dans ma priſon. Aidé de ce ſecours, on brave les malheurs & les bourreaux... Eh bien, Alix, décide-toi: oſe porter la couronne, & je me perce de cent coups aux pieds du Roi. Edouard allarmé: — Que dit-il?... arrêtez.... qu'on lui arrache ce fer. — Qu'on ne m'approche point, ou je me frappe... Il eſt ſur mon cœur; donnez-moi votre parole royale, Sire, que ma fille ne ſera point votre épouſe, avant que j'aye parlé à votre Majeſté, & il tombe de mes mains... vous héſitez!... Généreux François (s'adreſſant à Ribaumont) joignez vos prieres aux miennes, & que le Roi m'accorde cette grace. Qu'exigez-

vous,

vous, cruel, répond Edouard? ... Eh bien, je promets de vous entendre; ſongez au ſacrifice que je vous fais, combien il en coûte à mon cœur! Mais je ne veux point que la mort du pere de ce que j'aime, enſanglante des moments pleins de charmes. C'eſt plaire à la maîtreſſe de mon ame, que m'empreſſer de conſerver vos jours. Puiſqu'il le faut, je retarderai de quelques inſtants cet hymen; ſouvenez-vous que c'eſt pour bien peu de moments que ma parole eſt engagée; ne l'eſpérez pas: mon cœur ne changera point, & ce ſera toujours la charmante Alix que l'on verra Reine d'Angleterre & d'Edouard.

Varuccy jette le poignard. — Sire, je ſuis content; votre Majeſté m'entendra; je ſuis certain qu'Edouard ſera notre digne Monarque. O Ciel! s'écrie le Roi, que vois-je? Madame de Salisbury a perdu l'uſage des ſens! Ah! barbare, voilà votre ouvrage!... je n'ai rien promis.... r'ouvre les yeux, adorable Salisbury; ton amant n'écoute que ſon amour; il te conduit à l'autel; tu regnes ſur l'Angleterre, ſur moi. Eh! ne puis-je te donner l'empire du monde entier? reviens, reviens à la vie.

Madame de Salisbury attache ſes regards mourants ſur le Souverain. — Sire, permettez que je me retire pour quelques

inftants. — Non, vous ne me quitterez pas. — C'eft une grace, Sire, que je vous demande, & que j'attends... de votre tendreffe. Mon pere, n'ayez aucune crainte : votre fille ne fe démentira point.

On entraîne Madame de Salisbury expirante; Edouard demeure avec Varuccy & Ribaumont. C'eft en vain, dit-il, au premier, que vous vous oppofez à mon bonheur! je ne vous céderai point, je ne vous céderai point : j'époufe votre fille, aujourd'hui même. Vertueux Ribaumont, s'écrie le Lord, rendez-moi mon maître, un héros qui doit fervir de modele aux Rois, à tous les hommes; votre honneur m'eft garant que vos confeils ne fauroient différer des miens : qu'un François ait la gloire d'être le bienfaiteur de la nation Angloife. Sire, vous me voyez à vos genoux; oui, Varuccy y attendra la mort, fi vous perfiftez à facrifier tout à une paffion que le repentir fuivroit. Encore une fois, voilà ma tête; qu'elle tombe fous vos coups, avant que ma fille porte le nom de votre femme. Penfez-vous, Sire, que vous êtes Roi, que je fuis votre fujet, qu'Alix n'eft point d'un rang à fe placer fur le trône, que vous êtes lié, en quelque forte, par des ferments à la Princeffe de Haynaut, que vous avez à répondre de votre con-

duite, de vos moindres actions à l'Angleterre, à tout l'univers; qu'un Souverain s'apprête à vous amener sa fille, que l'amour... ô mon Roi! vous m'écouterez, vous m'écouterez; & qui plus que vous doit me rendre justice? Si je ne consultois qu'une ambition criminelle, que mes intérêts, je saisirois cette occasion qui mettroit le comble à vos faveurs. Ma fille Reine, je verrois tout ce qui vous environne, à mes pieds : mais, Sire, je connois un autre orgueil plus noble, plus grand, plus digne de vous & de moi, celui de faire mon devoir; je le remplis, en mourant ici, plutôt que de souffrir que ma fille soit votre épouse. Oui, Sire, c'est sur mon corps palpitant, tout déchiré, que vous la menerez à l'autel. Le même jour éclairera son mariage & ma pompe funéraire; la nation n'aura point à me reprocher... l'avilissement de son maître... il n'appartient qu'à une Princesse de partager votre trône. Sire, interrompt le Chevalier, oserois-je joindre ma voix à celle de ce vertueux Anglois? il vous parle avec candeur. Assurément Madame de Salisbury mérite tous les hommages dus à la beauté; je suis prêt de rentrer en lice pour confirmer cet éloge : mais je pense comme Mylord, que cette union blesse-

roit votre grandeur, & je suis bien sûr que sa fille est du même sentiment; elle a trop de vertu pour élever ses desirs jusques à la couronne. La Reine votre mere, a disposé de votre main; la Princesse de Haynaut & l'honneur la réclament. Il est douloureux d'être obligé de maîtriser ainsi ses penchants : mais, Sire, vous êtes Chevalier, vous êtes Roi; & cette victoire... Edouard doit la remporter. — Jamais, jamais! j'adore Madame de Salisbury, & elle sera Reine d'Angleterre. Varuccy, au milieu des sanglots : — Eh! Sire, j'aurai donc vécu pour être la cause que vous commettez une injustice, que vous descendez du rang suprême! Le Comte de Haynaut, la terre entiere imaginera que, séduit par l'attrait des grandeurs, j'ai trahi mon devoir, que j'ai employé l'artifice & la bassesse pour servir l'ambition de ma fille; on ne croira point qu'un autre sentiment ait pu la conduire... Vous flattez-vous, Sire, qu'elle aura moins de courage que son pere? Madame de Salisbury seroit sensible à votre amour, elle vous aimeroit, elle n'acceptera ni le titre de votre épouse, ni le don de votre sceptre. Sire... vous nous ferez mourir l'un & l'autre.

Edouard étoit livré aux plus violents

accès; il s'écrioit; il pleuroit dans les bras de Ribaumont. Ces pleurs, dit Varuccy, en ſe proſternant plus profondément devant le Roi, & embraſſant ſes genoux, m'annoncent que votre ame s'émeut, que la vérité s'y fait entendre... elle eſt capable, cette ame magnanime, de l'effort le plus héroïque. O mon maître! que j'aime à voir couler vos larmes! Ne rejettez point les miennes; je parle à votre cœur, à votre cœur généreux; vous voyez, vous ſentez que c'eſt votre intérêt ſeul qui m'anime; je ne ſuis pas un Courtiſan, un pere: je ſuis votre ſujet, & le plus zélé... Non, grand homme, vous ne céderez point à cet amour qui vous tyranniſe; vous ne ſerez point amant: vous ſerez Monarque. Eh! que voudriez-vous, diſoit Edouard?... cruels?... il ne m'eſt pas poſſible... il ne m'eſt pas poſſible... Varuccy, Ribaumont... il eſt des moments... qu'on me laiſſe... tout s'attache à me percer le cœur.

Les Courtiſans ſe retirent; il ne reſte que le pere de Madame de Salisbury & le Chevalier François. Jamais Edouard n'avoit montré plus d'emportement: il ſe promenoit à grands pas; il levoit les yeux vers le Ciel; il devenoit furieux: des eſpeces de rugiſſements lui échappoient; il

retomboit ſur un ſiege, & alors il arroſoit la terre d'un torrent de pleurs. Varuccy ſe rejettoit continuellement à ſes pieds, & quelquefois le Prince le repouſſoit avec colere. Le tumulte des paſſions bouleverſoit cette ame où l'amour avoit pris tant d'empire; il répétoit inceſſamment : Immoler ce penchant!... l'étouffer! en épouſer une autre, quand je brûle...

La journée s'étoit preſque écoulée dans ces combats affreux qui déchiroient le cœur du Monarque. On lui apporte une lettre; il l'ouvre avec vivacité. — Elle m'écrit! voyons, liſons. (Il lit haut.)

SIRE,

Le ſéjour d'où j'écris à votre Majeſté, annonce aſſez ma nouvelle deſtinée; c'eſt d'une retraite religieuſe que je vous envoye mes larmes. Hélas! la ſource en eſt intariſſable. N'allez pas croire que je regrette l'éclat du rang où vous m'appelliez; non, Sire, ce n'eſt point la perte d'un trône qui fait couler mes pleurs. Connoiſſez-moi, & donnons-nous un exemple mutuel du plus grand ſacrifice. J'ai pu, Sire, vous inſpirer quelque ſentiment dont je m'applaudiſſois; oui, ſachez ce que j'immole : mon cœur depuis long-temps

avoit prévenu le vôtre; que cet aveu me ſoit permis, puiſque c'eſt la derniere fois qu'il m'échappera. Je vous aimois, Sire; je vous aime encore; jugez de mes tourments! & cet amour ne finira qu'avec ma vie. Mais quand je vous parle de ma tendreſſe, il faut auſſi que je mette devant vos yeux cette vertu inexorable qui doit nous impoſer à tous deux des loix, dont il ne nous eſt point poſſible de nous affranchir. L'Angleterre, mon pere lui-même, l'équité, votre gloire, vos intérêts exigent que la couronne ſoit ſur le front de la Princeſſe de Haynaut. Sire, il les faut ſatisfaire. Dès ce moment, quel mot je vais proférer! Je renonce à votre main, à votre cœur, à tout pour jamais! L'honneur a reçu mon ſerment; mon arrêt eſt irrévocable. Si vous vous y oppoſez, Sire, c'eſt Dieu même que je mets entre vous & moi: je m'enchaîne aux autels. Romperiez-vous cette barriere ſacrée? Que Mylord Varuccy ſoit donc tranquille ſur ce que je ferai; j'attends de votre juſtice que vous lui rendiez votre confiance. Nous rempliſſons tous trois notre devoir: vous, Sire, en triomphant d'un amour qui me ſera toujours cher, & en plaçant au trône la Princeſſe qui doit le partager; moi, en renonçant à ce même trône, en me

défendant juſqu'à la douceur de vous voir, quand mon cœur... ne revenons point ſur ce ſentiment. Mon pere s'eſt montré votre digne ſujet : il ſacrifie ſa fille à votre gloire, à l'Etat. Je l'imite : je ſuis la victime de moi-même. Sire, que votre amour n'aille pas vous amener en ces lieux : ce ne feroit pas aſſez de me lier par des nœuds que vous ne devez point briſer. Faut-il vous dire plus ? vous conduirez le poignard dans mon ſein. Epouſez la Princeſſe, ſoyez le modele des Rois. Juſqu'au dernier ſoupir, je ferai des vœux pour un regne qui promet tant d'éclat à ma patrie. Adieu, Sire, plaignez-moi, mais ne nous voyons point... je puis me réſoudre à tout, je ſuis capable de tout, hors de vous oublier.. Qu'ai-je dit, malheureuſe ? votre image ne ſervira qu'à augmenter mon ſupplice. Sire, je chérirai mes maux. Il faut quitter la plume ; quel eſt mon eſpoir ? J'attends ici mon pere ; j'ai beſoin de ſa préſence. Sera-t-il content de ma fermeté ?

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La lecture de cette lettre avoit accablé Edouard. Il ſort de cette eſpece de léthargie. — Votre fille m'aimoit ! j'étois aimé de tout ce que j'idolâtrois.... Je

cours, je vole aux lieux qui me cachent Madame de Salisbury ; c'eſt en vain... je l'arrache aux autels mêmes.

Varuccy ne ceſſe de tenir embraſſés les genoux du Roi, de les inonder de ſes larmes, de lui montrer ſa fille inflexible de ſon projet. Ribaumont appuyoit les repréſentations du généreux vieillard. Il conjuroit le Monarque d'écouter ſa gloire ; il lui préſentoit toute la grandeur du ſacrifice ; il armoit l'orgueil contre l'amour. Eh ! que cette premiere paſſion a d'empire ſur le cœur humain ! Madame de Salisbury elle-même travailloit à détruire ſon image ſi profondément gravée dans l'ame d'Edouard : elle lui écrivoit ſans ceſſe, & l'objet de toutes ſes lettres étoit de ramener le Roi au triomphe du Souverain ſur l'amant. Enfin, le Monarque l'emporte. Au bout de quelques mois, Edouard eſt déterminé à épouſer la Princeſſe de Haynaut. Elle arrive avec ſon pere à Londres ; la cérémonie du mariage ſe prépare. Le Roi, au moment qu'il marchoit à l'autel, fait approcher Varuccy & Ribaumont, & ordonne que les Courtiſans s'écartent. Il ſe jette dans les bras de l'un & de l'autre, es ſerre contre ſon cœur. — Eh bien, mes amis, trouvez-vous qu'Edouard en

faſſe aſſez pour ſa gloire? Varuccy, j'adore votre fille plus que jamais, & j'épouſe la Princeſſe de Haynaut. Reprenez votre rang auprès de moi; ſoyez mon ami, mon pere, l'exemple de mes ſujets; j'ai vu combien vous m'aimiez! Et vous, généreux François, retournez dans votre patrie, aſſuré de ma reconnoiſſance : vous m'avez fait enviſager la vérité; vous m'avez rappellé à ma grandeur, à mon devoir; je ſerai, dans toutes les occaſions, empreſſé à vous proclamer comme le plus digne Chevalier que j'aie connu. Varuccy, dites à votre fille qu'elle me ſera toujours chere, & que lorſque l'eſtime aura pu maîtriſer l'amour, je veux qu'elle revienne en ces lieux recevoir les hommages dus à la vertu.

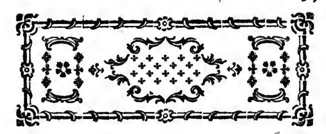
Varuccy ne répond au Prince qu'en ſaiſiſſant une de ſes mains, qu'il baiſſe avec tranſport, & qu'il mouille de l'armes. Ribaumont, plein d'un noble enthouſiaſme, prend la parole : Sire, s'il étoit poſſible d'avoir deux maîtres, je partagerois mon ſervice entre vous & le Roi de France. Après lui, quel Souverain plus qu'Edouard a des droits ſur mon attachement? Lorſque mon devoir ne s'y oppoſera point, je viendrai me

ranger ſous vos drapeaux, & prendre de vous des leçons de grandeur d'ame & de bravoure. Si vous marchez contre nous, vous me verrez vous combattre & vous chérir, toujours prêt à mettre mon épée à vos pieds, quand mon honneur & mon Roi me l'auront permis.

Jaloux de donner à ſa vertueuſe amante un témoignage éclatant de ſes ſentiments, Edouard renouvella, à ſon mariage, l'inſtitution de l'ordre de la Jarretiere. Un des premiers Chevaliers fut Ribaumont. Le Souverain joignit à ces marques de bonté, ſon portrait enrichi de diamants. Varuccy jouit de la plus haute faveur. Si la vertu reçut ſa récompenſe, le vice n'échappa point à la punition. Truſſel alla finir ſes jours dans l'exil. Madame de Salisbury reparut dans la ſuite à la Cour pour être l'amie de la Reine; & jusqu'au dernier ſoupir, elle fut l'objet de la paſſion reſpectueuſe du plus grand homme qui ait rempli le trône d'Angleterre.



VARBECK.



VARBECK. (1)

Le dénouement prefque honteux, (2) d'une intrigue conduite avec toutes les pre-

(1) *Varbeck.* On écrit Warbeck, ou Waerbeck ; on a cru pouvoir retrancher le double W pour la facilité de notre prononciation. Ce fujet, emprunté de l'hiftoire, a déja été traité par un M. la Paix de Lizancourt ; ce qui cependant ne m'a point arrêté. Tout ce que je puis dire en ma faveur, c'eft que j'ai cherché à devoir à mon prédéceffeur le moins qu'il m'a été poffible. Nous n'avons de commun enfemble, que quelques fituations dont j'aurois voulu profiter mieux : il y a encore bien loin de fentir fortement, au talent de s'exprimer.

Je faifis ici l'occafion de me juftifier fur un prétendu reproche que l'on pourroit me faire. Je prends plaifir à indiquer les fources où je puife, & à proteffer la fincérité aux dépens de l'amour-propre. J'avouerai donc, avec franchife,

cautions & toute l'habitude de la politique, le temps qui détruit la vivacité des paſ-

---

que j'ignorois qu'il exiſtât parmi nous un Roman qui a pour titre *la Comteſſe de Salisbury*. On me croira ſans peine, lorſqu'on ſaura que j'ai lu dans ma vie très-peu de Romans. Les ſeuls qui m'ont paru mériter de l'attention, ſont Clariſſe, le Chevalier Grandiſſon, & quelques autres compoſés dans ce goût. Qu'eſt-ce qu'un Roman dont la morale & le ſentiment n'animent point le fonds, qui n'eſt qu'un tiſſu de menſonges invraiſemblables & rebattus, ou bien un petit cadre retréci, dans lequel on nous offre juſqu'à la ſatiété une image meſquine de nos mœurs ſans caractere, ou d'aventures amoureuſes ſans chaleur, & dénuées de ſituation? Le Roman, vu ſous ces traits, eſt, ſans contredit, la derniere production de la littérature.

(2) *Le dénouement preſque honteux*, &c. On avoit répandu un bruit ſourd que Henri VII, à qui la Maiſon d'Yorck étoit odieuſe, vouloit ſe défaire du Comte de Warwick, priſonnier à la Tour, & le ſeul mâle qui reſtât de cette illuſtre Maiſon. Un Prêtre d'Oxford, nommé Richard Simon, ſaiſit la circonſtance. Il conçut le deſſein de tirer de la boutique d'un boulanger un jeune homme qu'on appelloit Lambert Simnel, & d'en faire un Prince, le Comte de Warwick. Le haſard avoit en effet permis, que ce Simnel fût à-peu-près de l'âge du Comte, & qu'il eût même quelques-uns de ſes traits. Simon inſtruiſit au mieux ſon pupille, qui, ſous le nom de Warwick, paſſa en Irlande, entiérement dévoué au parti d'Yorck. Là, aidé de ſon Prêtre impoſ-

ſions, l'aſcendant ſingulier que l'heureux vainqueur de Richard III ſembloit avoir uſurpé avec le ſceptre Anglois ſur une foule d'ennemis & de rivaux : rien n'étoit

---

teur, il ſema la nouvelle que le fils du Duc de Clarence s'étoit échappé de ſa priſon. Le menſonge fut reçu avec avidité. On nous repréſente la Ducheſſe Douairiere de Bourgogne comme l'ame inviſible de cette intrigue concertée avec beaucoup d'art, & une connoiſſance ſuivie des moindres particularités relatives à la Maiſon d'Yorck. Simnel fut proclamé Roi, ſous le nom d'Edouard VI. On plaça même ſur ſa tête une couronne enlevée à une ſtatue de la Vierge. La troupe de mécontents, qui groſſiſſoit à vue d'œil, lui forma une armée. Le Comte de Lincoln embraſſa ouvertement les intérêts du faux Comte de Warwick; il ſe déclara le chef des rebelles, & livra bataille au Roi d'Angleterre, qui remporta la victoire. Lambert Simnel & ſon Prêtre demeurerent priſonniers. Cette entrepriſe, qui auroit pu avoir la fin ſanglante de la tragédie, eut le dénouement riſible d'une farce comique. Simon, d'un garçon boulanger, avoit fait un Roi; & Henri, à ſon tour, fit du Roi un marmiton. Simnel, qui avoit oſé aſpirer au trône, ſe trouva heureux de traîner ſa vie dans l'obſcurité des cuiſines de Henri, qui depuis l'éleva au grade de ſon Fauconnier. Ce Prince, qui ſans doute connoiſſoit toute la force des armes du ridicule, pour ſe venger des Irlandois, fit ſervir, un jour, à ſa table leurs députés par ce même garçon de cuiſine qu'ils avoient nommé Roi.

étoit pour Marguerite un fantôme odieux qui la pourſuivoit par-tout, juſques dans les heures du ſommeil. Elle ne pouvoit entendre prononcer ſon nom ſans frémir de colere. Le ſombre déſeſpoir que la fortune conſtante de ce Prince lui cauſoit, l'eût plongée au tombeau : la ſoif d'une vengeance opiniâtre la retenoit à la vie. Ce qui ſur-tout l'irritoit, c'étoit l'indifférence de Henri, pour ne pas dire ſa froideur offenſante à l'égard de ſa femme. Eliſabeth cependant, en qualité de fille aînée d'Edouard IV, par ſon mariage avec le Roi, fortifioit la foibleſſe des droits de ce Prince à la Couronne d'Angleterre; & cette raiſon peut-être qu'il auroit eu de la peine à ſe diſſimuler, étoit la ſource cachée des dégoûts qu'il faiſoit éprouver à la Reine. L'ingratitude feroit-elle un vice attaché à notre nature? voilà où nous conduit l'excès de l'amour-propre! rarement aimons-nous l'auteur de notre élévation. A bien étudier le vrai caractere de l'homme, le bienfait l'humilie preſque toujours; & tout ce qu'il peut faire de plus, eſt de le pardonner.

Marguerite étoit donc réſolue à renouer de nouvelles intrigues pour entraîner la perte d'un Souverain qu'elle haïſſoit mortellement. Fryon, attaché d'abord à Henri

VII en qualité de Secretaire, & devenu depuis par la trahison, en cette même qualité, le zélé confident de la Duchesse, nourrissoit cet esprit de complots & d'animosité qui l'enflammoit. C'est communément en produisant le mal, que les inférieurs se rendent nécessaires aux Grands; & il y a bien plus d'avantage pour les premiers à caresser les passions de ceux-ci, qu'à tenter de les vaincre. Le vice est dans le cœur humain. Peu d'efforts l'y éveillent, & lui prêtent des forces: au-lieu que la vertu est souvent hors de nous, & il faut des secousses violentes pour la faire entrer dans notre ame, & l'y affermir. Fryon se livroit tout entier aux transports de vengeance qui agitoient sa maîtresse. Je ne suis pas vaincue, lui disoit-elle, par la malheureuse aventure de ce misérable instrument de mes projets; Fryon, il faut susciter à Henri de nouveaux Comtes de Warwick (1), de nouveaux Ducs d'Yorck;

(1) *De nouveaux Comtes de Warwick, &c.* Ce Simnel dont nous venons de parler, s'étoit d'abord annoncé pour Richard, Duc d'Yorck. Ce fut ensuite à l'instigation de Simon, qu'il joua le rôle du Comte de Warwick. Henri retenoit prisonnier dans la Tour ce malheureux fils du Duc de Clarence : il le fit sortir durant ces moments de troubles, & promener dans les

l'usurpateur est détesté de la noblesse; le peuple court avidement aux nouveautés. Tu le sais; ne craignons point de prodiguer le mensonge, il trouvera des sectateurs,

---

rues de Londres, pour le rendre bientôt après à son triste séjour. La fin des malheurs de Warwick, fut d'aller périr sur l'échafaud. Et qui se souilla d'un crime si abominable, un Prince, que des Courtisans & des Historiens aussi vils & aussi méprisables qu'eux, ont surnommé *le Salomon* de l'Angleterre. Ce *Salomon* étoit dur, inexorable, dévoré de la faim honteuse des richesses. On peut dire, sans antithese, qu'il eût fait couler des fleuves de sang, s'il n'eût mieux aimé amonceler des fleuves d'or dans ses coffres, en imposant des contributions exhorbitantes à une infinité de victimes que son avarice rachetoit, en quelque sorte, de sa cruauté. On trouva à sa mort, dans la cave d'un de ses châteaux, la somme de dix-huit cents mille livres sterling, somme prodigieuse pour ces temps. Qu'après de pareils exemples, on croye aux éloges, à ces titres prostitués sans pudeur par la flatterie & l'imbécillité populaire. Les douze Césars, dont la plupart ont été des monstres sous la figure humaine, furent appellés les *peres de la patrie*, & honorés de superbes statues. Il est vrai qu'après leur mort ce même Sénat, qui, pendant leur vie, avoit rampé à leurs genoux, rayoit tous ces traits d'une basse adulation, & brisoit les statues & les images. O Henri IV, bon Roi des François, tu ne crains pas qu'on enleve à ta mémoire le nom du *meilleur des hommes!*

des martyrs; je ne rougis pas d'employer ces moyens, puiſque la force ouverte ne m'eſt point permiſe. Quand il s'agit de perdre ſon ennemi, tout devient légitime à ceux qui, comme moi, ne connoiſſent pas de plus doux plaiſir que celui de la vengeance. Que j'expire de mille morts, pourvu que mes derniers regards ſoient témoins de la chûte de Henri! Je me flattois qu'en épouſant ma niece, il n'oublieroit point qu'il doit le ſceau de ſa grandeur à cet hyménée, & il voudroit anéantir juſqu'au dernier rejetton de la Maiſon d'Yorck! Il continue de retenir dans les fers l'infortuné Comte de Warwick! Puniſſons cet aventurier (1) de ſon inſolente

---

(1) *Puniſſons cet aventurier, &c.* Ce qu'il y a de ſingulier, remarquent pluſieurs Ecrivains, c'eſt que Henri VII n'étoit peut-être pas Gentilhomme. Il rapportoit ſon origine, par les femmes, à la Maiſon de Sommerſet, qui deſcendoit, à la vérité, des Lancaſtres, mais par une branche bâtarde. Le grand-pere de ce Monarque étoit un Edmond, Comte de Richemont, fils d'un Owen Tudor, homme d'une extraction inconnue, dont les agréments firent la nobleſſe & tous les titres. A la faveur d'une très-belle figure & d'une taille avantageuſe, il inſpira de l'amour à Catherine, veuve de Henri V, qui, oubliant le rang de ſon premier mari, ſacrifia tout à ſon goût, & fut l'épouſe d'un amant obſcur. Il y a

prospérité ; les Lançastres mêmes le désavouent. Comment ! je ne parviendrai point à troubler le cours de ses succès ! N'est-il plus de fantômes que je puisse armer contre Tudor ? Se sont-ils tous évanouis avec ce lâche Simnel ? Je m'en remets à ton zele impatient de me servir ; ne nous rebutons point ; cherche, trouve-moi encore quelque jeune audacieux que j'enivre de mes fureurs ; la fortune peut-être nous sera plus favorable, & dans le nombre des traits que je lancerai, il y en aura qui atteindront mon ennemi.

Fryon promit tout à Marguerite. Il fit en effet des perquisitions pour découvrir quelque acteur intelligent, capable de jouer le personnage qu'ils méditoient. Le hasard s'obstinoit à trahir le Secretaire dans ses moindres espérances ; il commençoit à regarder comme impossible l'exécution d'un plan qui jusqu'ici l'avoit trompé, lorsqu'une de ses créatures lui remet cette lettre adressée à son frere cadet. Ce dernier étoit absent, quand elle tomba dans

---

des Historiens qui prétendent qu'après la mort de cette Princesse, Owen, puni de sa témérité d'avoir contracté un mariage si disproportionné, fut mis à la Tour, & même qu'on lui coupa la tête.

les mains de l'aîné. Le jeu bizarre des événements voulut que celui-ci l'ouvrît; & saisissant avec transport l'occasion d'être utile à Fryon qui lui avoit accordé sa confiance, il s'empressa de lui porter cette lettre, en disant qu'il croyoit être parvenu à lui rendre un service signalé. Fryon se hâte de satisfaire sa curiosité : l'écrit étoit conçu en ces termes:

» Non, mon cher Astley: non, vous ne » vous plaindrez plus de mon amitié; je » vais vous en donner des preuves qui ne » vous laisseront aucun doute sur mes sentiments. Songez que je m'ouvre à vous » sans réserve, que ces épanchements ne » sont que pour mon ami seul. Je prétends » que pour tout autre, ma vie soit un » mystere impénétrable J'ai de l'ambition, de l'amour; que fait-on? ces deux » passions portées dans mon cœur au degré de flamme où je puis les élever, me » conduiront peut-être à des destinées » qu'une ame moins forte que la mienne » redouteroit d'envisager.

» Mon vrai nom est Osbeck ou Varbeck. Mon pere avoit amassé une fortune considérable dans le commerce. Il » demeuroit à Tournay; il quitta le Judaïsme pour embrasser la Religion Chrétienne. Il vint s'établir à Londres sous

le

» le regne d'Edouard VI. Ce Monarque
» fut, dit-on, sensible à la beauté de ma
» mere, qui me donna la naissance environ
» deux ans après notre arrivée en Angle-
» terre. Tous ceux qui ont approché le
» Roi, me trouvent avec ce Monarque
» une ressemblance frappante. Des bruits
» mêmes ont couru, que ma mere avoit
» payé de quelque complaisance les éloges
» continuels qu'Edouard faisoit de ses
» charmes. Tout ce dont je suis bien assu-
» ré, mon cher Astley, c'est que l'idée
» d'être le fils d'un Roi aggrandit mon
» ame, & l'enorgueillit au point qu'il y
» a des moments où je regrette de n'avoir
» pas un sceptre dans les mains. Je crois
» sentir que la couronne ne chargeroit
» point mon front. Cette image, que
» j'aime à me former, me remplit de cette
» sublime audace qui éleve l'homme au-
» dessus de lui-même, & devient la sour-
» ce des grandes actions. Mon ami, laisse-
» moi rêver que ma place feroit un trô-
» ne; je t'y ferois asseoir à mes côtés. Il
» y a tant de chimeres qui nous dégra-
» dent! celle-là du moins ennoblit l'ima-
» gination. Un fait certain, c'est que je
» suis le filleul d'Edouard IV, & qu'il me
» combloit de ses caresses. Il me donna

» le nom de *Peter* (1). Dans la ſuite, on » y ajouta le ſurnom de *King*. Ce Prince » deſcendu au tombeau, ma famille re- » vint dans les Pays-Bas. Notre ſéjour à la » Cour m'avoit éloigné de la profeſſion » de mon pere : il ne me fut pas poſſible » de me rabaiſſer aux détails du négoce » qui me paroiſſoient petits & même avi- » liſſants. Je me livrai aux exercices de la » nobleſſe, à l'étude; j'appris pluſieurs » langues, que je poſſede parfaitement. Un » deſir inquiet, qui, malgré moi, me do- » mine, & qui eſt devenu pour mon ame » un beſoin impérieux, me promena de » pays en pays; je m'arrêtai en Ecoſſe : » c'étoit-là que m'attendoit une paſſion » plus violente encore que cette ambition, » le ſeul tourment que juſqu'alors j'euſſe » éprouvé : je connus tous les charmes, » ou plutôt toutes les fureurs de l'amour.

---

(1) *Il me donna le nom de* Peter, &c. De ce nom, ſe forma le diminutif de *Peterkin* ou *Perkin*. Tout ce qu'on fait dire ici à ce jeune homme eſt conforme à l'hiſtoire. Il ſavoit parfaitement pluſieurs langues, entre autres l'Anglois qu'il parloit auſſi bien que le Flamand. La nature lui avoit donné une ame grande, toutes les graces, & ces heureuſes diſpoſitions, les vrais titres peut-être qui diſtinguent un homme d'un autre homme.

» Tu vas me traiter d'extravagant, quand » tu sauras quel est l'objet de ces transports qu'il m'est impossible de maîtriser. Assurément, jugé par la raison, j'ai » tous les torts ; non, mon erreur n'est » point excusable : mais c'est au cœur » que j'en appelle. Le sentiment est-il soumis à des loix? y a-t-il pour lui des » bienséances, des rangs, des dignités? » Sache donc, Astley, que je suis l'adorateur secret de la beauté même. Eh! » que c'est une foible image pour te représenter la jeune Comtesse de Huntley! » Que de charmes réunis! est-ce bien une » mortelle! tu me diras qu'elle est de la » plus haute naissance, parente même du » Souverain de l'Ecosse (1). Encore une » fois, mon ami, j'oublie tous ces avantages, que je dois détester, pour n'admirer, pour n'idolâtrer que ses attraits, » ses graces, sa jeunesse, ses yeux si enchanteurs, sa taille déliée & légere,

(1) *Parente même du Souverain de l'Ecosse.* Tous les mémoires du temps s'accordent pour nous représenter la Comtesse de Huntley comme une femme accomplie en beauté & en vertu. Elle étoit en effet parente de Jacques IV, Roi d'Ecosse, qui aida de tout son crédit le faux Duc d'Yorck.

» tous ses agréments qui sont au-dessus des » richesses & des grandeurs. C'est la cé» leste Huntley que j'adore, & non l'al» liée des Princes & des Rois ; voilà ma » divinité suprême. Juge de mon suppli» ce ! l'amour n'a pas mis entiérement son » bandeau sur mes yeux ; je ne vois que » trop tous les obstacles qui me contra» rient, & même me condamnent à mes » propres regards. Quelle peut être mon » espérance ? & aime-t-on sans espérer ? » C'est-là que mon imagination échauffée » sert ma tendresse, ouvre à mes vœux » un champ sans limites. J'aurois bien de » la peine à te rendre compte des rêves » où je m'égare : tout ce que je sais, c'est » que je suis rempli d'une conviction ab» solue que l'amour est capable de pro» duire des miracles ; & il n'est rien que » je ne tente pour mériter de pouvoir du » moins un jour déclarer ma tendresse à » l'objet qui l'a fait naître. Un cœur qui » aime, qui brûle comme le mien, fran» chit, dévore toutes les difficultés. Je » mourrai satisfait, si la Comtesse est ins» truite de ma passion... mon ami, & si » cet aveu ne lui étoit pas indifférent... » Les amants cherchent à se flatter, ils » repoussent ce qui détruiroit la plus che» re des illusions. Ah, laisse-la-moi, laisse-

» la-moi, cette erreur qui fait à la fois
» le tourment & le charme de ma vie. Je
» veux retourner en Écoſſe, revoir la
» maîtreſſe de mon ſort, tomber à ſes
» genoux... Aſtley, j'y mourrai d'a-
» mour ".

Fryon s'arrête à cet endroit, ſe jette dans les bras de ſon ami, & avec un cri de joie : — J'ai trouvé ce qui nous eſt néceſſaire! Marguerite, mon cher Aſtley, reconnoîtra ce ſervice. Il faut, & à l'inſtant, que tu m'amenes ce jeune homme. Eſt-il vrai en effet qu'il reſſemble à Edouard ? — J'ai vu des portraits de ce Prince ; & à la vérité, il m'a paru que Varbeck avoit les mêmes traits. — Aſtley, ta fortune eſt aſſurée ; lie ton frere à nos intérêts. Tu ne ſaurois agir avec trop de vivacité. Que je voye, que je voye Varbeck! que je lui parle! Je vous attends.

Aſtley s'empreſſe d'informer de cette aventure ſon frere, qui ne cache rien à ſon ami, & l'invite à l'accompagner chez Fryon.

Du plus loin que le Secretaire de la Ducheſſe apperçoit le jeune étranger, il eſt frappé de cette reſſemblance prodigieuſe dont on vient de lui parler. Il court à Varbeck, prodigue l'affabilité, les careſſes;

— Je sais tout. Félicitez-vous que je sois dans la confidence... ne vous reprochez point une passion qui décele la noblesse de votre ame : l'orgueil produit les grands hommes Je vous prédis que vous êtes né pour ne point borner vos espérances. Je vous servirai au-delà de vos vœux ; promettez-moi seulement de revenir me voir, & qu'il n'y ait que vos deux amis qui soient instruits de la destinée éclatante... vous serez le plus heureux des mortels.

Fryon étoit si transporté, qu'il avoit de la peine à s'exprimer. Plus il conversoit avec le jeune homme, & plus il s'applaudissoit de sa découverte. A peine l'a-t-il quitté, il vole chez Marguerite : — Le Ciel, Madame, a fait pour vous un miracle : une vengeance certaine est dans vos mains ; votre ennemi va tomber du trône. C'en est fait de Henri Tudor, de tous les Lancastres ; le génie des Yorcks sort des tombeaux ; il combat pour nous ; il l'emporte.

Fryon rend un compte exact à sa souveraine ; il n'oublie point l'amour dont Varbeck est enflammé. Il aime, s'écrie la Duchesse ! Fryon, nous en ferons un héros, un Monarque ; le premier des enthousiasmes est l'amour. Oui, ma vengeance est sûre ! Ce Simnel n'avoit qu'une

ame ſans élans : s'il eût aimé, il régneroit aujourd'hui. La Comteſſe de Huntley eſt une divinité bienfaiſante qui vient à notre ſecours. Saiſiſſons ce moyen ; allons, je veux connoître le vengeur que le Ciel m'envoye ; introduis-le ſans témoins dans ce ſéjour : toi ſeul aſſiſteras à cette entrevue.

L'habile confident obéit. Varbeck, conduit par Fryon, quand tous les Courtiſans ſe ſont retirés, eſt préſenté à Marguerite ; elle éprouve les mêmes impreſſions qui s'étoient fait reſſentir à ſon Secretaire. — Je crois revoir mon cher Edouard ! c'eſt bien lui ! c'eſt lui-même ! Elle donne à Varbeck les éloges les plus flatteurs. En effet, la nature ſembloit avoir voulu dédommager le fils d'un ſimple particulier, des avantages que lui avoit refuſés la naiſſance. Tout reſpiroit en lui cet air de nobleſſe & de grandeur, dont ſouvent notre imagination ſéduite ſe plaît à décorer ce petit nombre d'hommes favoriſés du ſort, & qu'il a fait aſſeoir aux premiers rangs. Le moindre mot qui échappoit à Varbeck, portoit avec lui ce caractere d'intérêt, préférable ſans doute aux ſenſations peu durables que l'eſprit ſeul excite. Sa phyſionomie réuniſſoit la douceur & la vivacité. Les graces de la jeu-

neſſe & de l'ingénuité prêtoient un nouveau charme à tant d'agréments.

La Ducheſſe ne pouvoit ſe ſéparer de Varbeck : elle ne ſe laſſoit point de l'interroger, & toutes ſes réponſes ne ſervoient qu'à augmenter l'impreſſion dominante qu'il produiſoit, & à développer ſes talents.

Varbeck, lui dit Marguerite, ma protection vous eſt aſſuré, & il ne tient qu'à vous de vous en rendre digne... j'ai de grands deſſeins ſur vous. Fryon eſt chargé de vous faire paſſer mes volontés & mes bienfaits. Je n'exige qu'une ſoumiſſion ſans bornes, & un profond ſilence; n'accordez votre confiance qu'aux deux Aſtleys. Nous nous verrons ſouvent... gardez-vous de la moindre indiſcrétion : vous n'échapperiez pas à votre perte, & je puis vous élever à la fortune la plus haute. Que votre ambition enviſage la plus vaſte carriere, qu'elle n'y mette point de limites, & qu'elle ne s'arrête qu'au dernier terme; c'eſt vous en dire aſſez pour ce moment. Méritez le ſort que je vous prépare... Fryon, il peut ſe retirer.

Varbeck, dans l'ivreſſe de la joie, court chez ſes deux amis. Il leur apprend avec tranſport la réception que lui a faite Marguerite; il ouvre ſon ame aux illuſions les

plus éblouiſſantes; il marche à pas de géant; il vole dans une nouvelle ſphere; l'objet de cet amour qui l'enflammoit, tenoit la premiere place dans ces ſonges ambitieux où il aimoit à s'égarer.

Ce jeune homme joignoit quelques éléments du deſſin à ſes autres connoiſſances : il s'empreſſe de crayonner le portrait de la Comteſſe de Huntley; il lui adreſſe les expreſſions les plus vives, les plus paſſionnées; il le dépoſe cent fois dans ſon ſein, pour l'en retirer cent fois, & le couvrir de baiſers; il l'invoque comme le génie tutélaire qui va préſider à ſon ſort. Varbeck n'eſt plus dans la claſſe des humains: c'eſt un être d'une nouvelle eſpece, que l'ambition & l'amour ont créé. Jamais les demi-dieux de la fable, ni les héros de notre chevalerie, n'ont montré un ame ſi préparée au merveilleux.

La Ducheſſe revoit Fryon. — Il faut achever notre ouvrage. Que Varbeck diſparoiſſe de la ſociété; qu'il ſoit tranſporté dans une maiſon ſolitaire, ſituée à quelques lieues de la ville. Là, il ne verra que toi, ſes deux amis, & quelques domeſtiques qui feront dans le ſecret; tu ne le tireras de cet aſyle que pour le conduire ici, lorſque je l'ordonnerai. Pénétrons bien ton pupille de l'eſprit du rôle que nous

voulons lui faire jouer. Quelle image consolante pour moi ! Richemont, je vengerai ma niece ; je t'arracherai la couronne : tu connoîtras ce que c'est qu'une femme outragée. Le sang des Yorcks bouillonne dans mes veines. Que je sois précipitée au tombeau, & que je goûte le plaisir de t'y entraîner avec moi !

Le Secretaire ne tarda point à exécuter les ordres de sa Souveraine ; il mit dans sa confidence les deux Astleys, & leur renouvella les promesses les plus capables de leur en imposer. Il exigea leur parole qu'ils ne déclareroient point à Varbeck le personnage auquel on le destinoit, jusqu'au moment prescrit où le projet devoit éclater.

Varbeck quitta donc la ville pour aller habiter une maison de campagne, éloignée de toute communication. Fryon lui fit entendre que cette retraite étoit nécessaire pour l'exécution d'une entreprise qu'il sauroit dans le temps. Il n'étoit servi que par deux domestiques, & ne voyoit que les Astleys & Fryon qu'on peut appeller son instituteur, & dont il étoit le docile éleve. Jamais comédien n'avoit été mieux disposé. On lui remettoit sans cesse devant les yeux Edouard IV, la Reine sa femme, sa famille ; on peignoit vivemen

les moindres circonstances qui regardoient le Duc d'Yorck, ce qu'on supposoit s'être passé dans l'asyle de Westminster, la façon dont il en fut arraché par les artifices du cruel Richard ; on s'arrêtoit sur-tout à l'heureux événement qui avoit soustrait le Duc aux bourreaux prêts à le massacrer ; on prenoit soin que l'écolier répétât ces récits avec cette naïveté ingénue qui prête tant de force à la vérité, & répand sur les plus foibles expressions un intérêt, un charme dont ceux qui les entendent, ont de la peine à se défendre.

Lorsque Varbeck eut reçu ces premieres leçons, Marguerite, impatiente de voir son projet s'xécuter, voulut elle-même mettre le sceau à son ouvrage. Le jeune homme, sans témoins, guidé par le seul Fryon, parut plusieurs fois devant elle. Un mot de cette femme si savante dans l'art des complots, étoit un coup de lumiere pour Varbeck ; elle lui enseignoit à prendre le ton & les manieres d'un personnage du plus haut rang, lui recommandoit de joindre l'affabilité à la noblesse de l'extérieur, de jetter un certain air de majesté sur la peinture des infortunes qu'il auroit à révéler, lui montrant comment un Prince, sans s'abaisser, peut solliciter l'attendrissement & même la com-

paſſion. Elle lui apprenoit ſur-tout ce talent heureux de plaire à la multitude, de l'échauffer, de l'entraîner, en conſervant ſur elle la ſupériorité. Enfin, Varbeck étoit parvenu à repréſenter la grandeur dans tout ſon éclat & ſous toutes ſes formes.

A quelque effor que ſe portât l'ambition démeſurée de Varbeck, la Comteſſe de Huntley, comme nous avons déja obſervé, étoit le premier objet qui dominoit ſon imagination, & qui fixoit tous ſes vœux. Fryon, en politique habile, comptoit bien faire valoir une paſſion ſi violente; & il s'en applaudiſſoit avec la Ducheſſe.

Le jour eſt arrivé où doit ſe lever le rideau qui cache à Varbeck la carriere brillante & immenſe que ſa tendreſſe & ſa fortune ont à parcourir. Il eſt amené, dans l'ombre de la nuit, au palais de Marguerite. Auſſi-tôt qu'il a paru, elle lui ordonne de s'aſſeoir à ſes côtés; il obéit, en laiſſant échapper des marques d'étonnement. Prince, lui dit ſa ſouveraine, il faut m'écouter. A ce mot de Prince, la ſurpriſe & l'embarras de Varbeck redoublent. Oui, pourſuit la Ducheſſe, ſans changer de contenance & de viſage, je m'adreſſe à un Prince, à un noble rejetton de la Maiſon la plus illuſtre & la plus

infortunée, à mon neveu, au Duc d'Yorck lui-même. (Quel langage pour Varbeck!) Ces expreſſions vous ſeront moins étrangeres, quand vous m'aurez entendue. Varbeck, c'eſt pour la derniere fois que je vous donne ce nom, vous allez connoître toute mon amitié pour vous, & lever les yeux juſqu'au faîte des grandeurs où je vous appelle. Je prétends venger votre mérite & la nobleſſe de votre ame, des torts de la naiſſance. Le Ciel, ſans doute, vous deſtinoit le rang que je vous excite à pourſuivre aux dépens mêmes de vos jours. Qu'eſt-ce que la vie, lorſquelle ſe traîne dans la condition commune & dans l'obſcurité? Attacher les yeux de tout ce qui nous environne, s'élever au-deſſus de la foule immenſe des autres hommes, s'aſſeoir dans une place où l'on ne connoît de ſupérieur que Dieu ſeul, où l'on participe, en quelque ſorte, à ſon pouvoir abſolu: voilà ce qu'eſt un Prince, un Monarque, & il n'eſt point d'autre exiſtence. C'eſt ce que doit ſentir tout mortel qui brûle de la flamme céleſte de l'ambition, & j'aime à croire que ce beau feu vous embraſe. Le trône, ou le tombeau, ces deux images doivent toujours frapper vos regards; & vous marcherez ſûrement au trône, ſi vous ſuivez aveuglément mes

vues, & que votre courage affermi contre les obſtacles, ſerve ma politique.

L'hiſtoire de notre Maiſon malheureuſe vous eſt connue : vous ſavez les cruautés de Richard III, vous voyez l'arrogance, l'ingratitude de ce deſcendant d'Owen, bien digne de ſa ſource obſcure. Il eſt redevable à ſon mariage avec ma niece, de la ſorte de légitimité dont il penſe avoir revêtu ſes prétentions, & il l'accable de ſes dédains. Il perſécute en elle les Yorcks qu'il déteſte. Eh bien, qu'ils reparoiſſent, qu'ils triomphent, qu'ils ſe vengent en vous. Oui, ſoyez ce Duc d'Yorck qui nous a été enlevé avec ſon frere par une mort barbare. A ce ſouvenir, je ne puis retenir mes larmes ; mais ce n'eſt pas à des pleurs que je dois me borner. Vous avez les traits de ce jeune Prince, ſon âge, ſes agréments : ayez ſa fermeté ; il auroit déja briſé ſes fers, & fait tomber du trône ce prétendu rejetton des Lancaſtres. Pénétrez-vous de ſon ardeur, de ſes tranſports. Simnel ſeroit Roi d'Angleterre, s'il eût eu vos talents, & qu'il eût mieux ſu profiter de mes leçons. Vous vous rendrez en Portugal chez Lady Brumpton, femme qui m'eſt entiérement dévouée. Fryon & vos deux amis vous y accompagneront; votre perſonnage n'éclatera que lorſque j'en

aurai marqué le moment. On aura ſoin de ne vous produire qu'à propos. Encore une fois, ſouvenez-vous bien que ce Simnel dont je vous parlois, n'a perdu que de trois heures mal employées le plus beau des Royaumes; je vous ferai parvenir tous les détails relatifs à cette grande entrepriſe; allez, embraſſez-moi, & que je retrouve en vous mon vengeur & mon neveu.

Varbeck, malgré toute ſon audace & ſon eſprit vaſte & ambitieux, étoit reſté confondu, anéanti. C'étoit un homme qui, après avoir erré long-temps dans la confuſion des ténebres, voyoit tout-à-coup la clarté, & entroit dans un pays d'une étendue immenſe, qui lui offroit une foule d'objets différents. Il n'a point la force de répondre à Marguerite : mais à peine, entraîné par Fryon hors du palais, eſt-il ſorti de ſon rêve, car cette aventure en avoit pour lui toutes les illuſions, il s'écrie : Qu'eſt-ce que la Ducheſſe veut exiger de moi? Sans doute, j'ai de l'ambition, elle m'enflamme, elle me dévore; je m'irrite contre le ſort qui m'a donné une ame impatiente d'éclater, & qui en même-temps ſemble avoir pris plaiſir à m'abaiſſer. Je voudrois m'élever au plus haut rang, oui, monter juſques ſur un trône; mais par

quelle route? par quels moyens? par la valeur, la magnanimité, les ressources du génie; c'est l'épée à la main que j'aspirerois à mettre une couronne sur ma tête, en disant à tout l'univers : Varbeck ne tient le sceptre que de lui seul; il n'eut point d'aïeux, point de droits étrangers à lui-même; sa fortune, son nom commencerent par lui; il sut régner. Tel seroit, j'ose l'avouer, l'objet de mon orgueil : je me plonge dans cette ivresse. Mais par l'audace & l'effronterie d'un mensonge bas & vil, acquérir un diadême! devoir à un masque imposteur ce qu'on ne peut obtenir à visage découvert! recevoir les hommages de l'Angleterre sous le nom du Duc d'Yorck, quand, au fond de mon cœur, je sens qu'ils seroient refusés à Varbeck! il ne m'est pas possible de descendre à ce rôle si humiliant pour ma vanité; je la mettrois, cette vanité, qui ne me dégrade point, à m'annoncer pour le fils d'un bourgeois de Tournay, & à me déclarer ouvertement le vengeur de la noble Maison d'Yorck. Que Marguerite me fasse donner de l'argent, des troupes, & j'attaque Henri : je lui livre bataille; & si je ne m'assieds point au trône, du moins je me fais voir digne de l'occuper... — Varbeck, que dites-vous?

quel eſt votre égarement! d'où vous viennent ces idées romaneſques, ces ſcrupules ſi peu faits pour quiconque veut exiſter? & comment feriez-vous traité, ſi vous oſiez ſeulement faire entendre, que, ſans l'emprunt d'un nom qui vous donneroit toute votre valeur, vous avez conçu le projet de vous élever contre un Roi, contre le Roi d'Angleterre? La moindre punition feroit de vous envoyer à l'hôpital des foux de Londres; les Anglois, tous les hommes vous regarderoient comme un modele d'extravagance. On voit bien, mon ami, que vous avez lu des romans de chevalerie : vous vous êtes gâté l'imagination. Ce n'eſt qu'en repréſentant le Duc d'Yorck que vous pouvez être quelque choſe, & le pauvre Varbeck ne ſera rien. — Mais ſi j'ai des talents, ce génie qui s'éleve par lui-même à la haute fortune, j'aurai mon exiſtence, & je m'en glorifierai plutôt que d'un rôle qui ne ſauroit m'appartenir; je veux être moi, & non un vil comédien, importuné toujours de la conſcience de ſa baſſeſſe & de ſon dégoûtant menſonge. Mon parti eſt pris. Je me nommerai toujours Varbeck.

Fryon, déſeſpéré de cet obſtacle inattendu, employe les prieres, les menaces, l'amitié, les ſollicitations des Aſtleys. Tous

ſes efforts ſont inutiles ; il court chez Marguerite, lui apprend avec douleur la bizarre délicateſſe de Varbeck, & lui montre le trouble qui l'accable. La Princeſſe, ſans émotion, ſe contente de lui répondre : Fryon, vous avez peu de mémoire ! amenez-moi Varbeck. — Mais, Madame... — Obéiſſez ; remettez - vous ; tout ira au gré de nos vœux : c'eſt moi qui vous l'aſſure.

Fryon reparoît avec ſon diſciple indocile qui avoit l'air interdit. Varbeck, lui dit la Princeſſe, car on voit bien que vous tenez fortement à ce nom, & qu'il vous eſt cher, je ne ſaurois comprendre le refus que vous oppoſez à mes bontés. Vous avez trop d'eſprit pour n'être pas convaincu que, ſans le nom d'Yorck, vous n'exciteriez que l'indignation & le mépris des Anglois, & même de toute perſonne raiſonnable. Je vous avois préféré à bien des jeunes gens qu'on m'a préſentés, pour vous accorder l'honneur d'être l'inſtrument de mes projets. Je ne vous dirai point que la même main qui cherchoit à vous ſoutenir, & vous élever au trône, peut vous rendre à la pouſſiere, & vous y enſevelir à la moindre indiſcrétion qui vous échapperoit. Non, ce n'eſt point ici le reſſentiment que je prétends faire parler ;

vous n'entendez point une Souveraine juſtement irritée, qui d'un mot pourroit vous anéantir : vous voyez encore une Princeſſe bienfaiſante qui plaint votre foibleſſe, qui ſouhaiteroit vous donner des témoignages éclatants de ſa protection, qui a de la peine à ne point aimer en vous ce neveu, que quelquefois elle ſe flatte d'y avoir retrouvé, qui même avoit deſſein de vous donner avec une couronne, la main... — De la Comteſſe de Huntley?... Madame, ſeroit-il poſſible?... — D'elle-même. J'ai écrit au Roi Jacques; elle eſt prête à ſe marier. — Un autre... ô Ciel!... — Le Roi a ſuſpendu cet hymen; vous irez en Ecoſſe, & le Duc d'Yorck épouſera...

Varbeck ne laiſſe point achever Marguerite; il ſe précipite à ſes pieds. — Il me ſeroit permis d'aimer la Comteſſe de Huntley, de lui dire... d'eſpérer que je ſerois ſon amant, ſon époux!... Ah! Madame... (Il ſe releve avec emportement,) ordonnez, commandez; vos moindres volontés, je les remplis; c'eſt le Ciel qui me parle lui-même; faut-il être le Duc d'Yorck?... tout ce que vous deſirez, Madame, je le ſuis, je le ſuis... Varbeck n'exiſte plus. Je pourrai, divine Huntley, vous déclarer une tendreſſe!... elle ſera

digne de vous. Mais, Madame, si un cruel engagement... — Allez, reposez-vous sur moi de vos intérêts; hâtez-vous de vous embarquer pour le nouveau séjour que je vous ai assigné, & songez que votre destinée est dans mes mains.

Que la passion de l'amour est encore au-dessus de celle de l'ambition! Cette derniere, quelque pouvoir qu'elle eût sur le cœur de Varbeck, n'avoit pu le déterminer à servir la vengeance de Marguerite. Des obstacles sans nombre l'arrêtoient: on ne lui dit qu'un mot, qui flatte un sentiment que ce jeune imprudent auroit dû vaincre; & il n'est plus qu'un amant docile, livré à toutes les impressions qu'on voudra lui inspirer.

Fryon saisit ces heureuses dispositions pour accélérer le départ de Varbeck, qui déja est sur les mers avec lui, & ne l'entretenant plus, ainsi que ses deux autres amis, que de la Comtesse de Huntley, & de l'espérance de la posséder.

Cet amour aura sans doute les apparences du merveilleux pour quiconque ne se représentera point la plus belle personne qu'ait vu naître l'Ecosse. Catherine Gordon, fille du Comte de Huntley, & alliée à la Maison royale, méritoit en effet l'espece d'idolâtrie que Varbeck paroissoit

lui avoit consacrée. Elle entroit dans cet âge où la beauté se développe avec tout son éclat. La langueur, la vivacité, l'attendrissement, cet intérêt si touchant qui est une sorte de magie inexprimable, le charme de l'amour, tous ces divers attraits étoient réunis dans ses yeux; son ame pure se peignoit sur un front plein de candeur; ses cheveux d'un blond admirable relevoient encore la blancheur de sa peau; la volupté même respiroit sur sa bouche; mille graces qui paroissoient se multiplier à la vue, prêtoient un nouveau degré de séduction à la régularité de ses traits. Aussi-tôt qu'on approchoit d'elle, on se sentoit captivé, & l'on aimoit l'empire qu'elle faisoit éprouver. L'accent de sa voix prévenoit en faveur de ce qu'elle alloit dire; un seul de ses regards valoit toutes les expressions; elle n'avoit qu'à se montrer, pour jouir de son pouvoir. Si le sentiment se rendoit visible, on l'eût adoré sous l'image de la Comtesse. Une douce mélancolie, attrait bien au-dessus de tous les autres, mettoit le comble à tant de beauté. Mais que les agréments de son esprit, la solidité de son jugement, ses manieres affables, ses vertus sans orgueil & sans austérité, étoient encore préférables aux charmes de son

extérieur! Connoiſſoit-on la Comteſſe de Huntley; on oublioit peut-être ſes attraits, pour ne s'occuper que de ſes belles qualités. D'une ſenſibilité extrêmement délicate, elle ſaiſiſſoit avec tranſport toutes les occaſions où ſon cœur pouvoit ſe livrer à l'attendriſſement, ſans offenſer la vertu. Lui faiſoit-on le récit de quelque infortune, ou trouvoit-elle dans un livre des traits qui lui peignoient le malheur; elle s'en pénétroit, ſes yeux ſe couvroient de larmes. Qu'elle goûtoit de ſatisfaction à ſe remplir de cette triſteſſe délicieuſe! Auſſi s'arrachoit-elle ſouvent au fracas de la Cour, pour aller dans une campagne à quelqeus lieues d'Edimbourg, jouir des agréments de la ſolitude. Une ſeule amie l'y accompagnoit; on la nommoit Lady Sulton.

La Comteſſe apprend que ſon Souverain lui deſtine un époux qu'elle avoit à peine entrevu. Il étoit beau-frere du Roi de Danemarck; la mort venoit d'enlever le Comte de Huntley, & Jacques ſervoit en quelque ſorte de tuteur à ſa fille. Elle va avec ſon amie s'enfoncer dans un bocage qui paroiſſoit être l'aſyle de la douce rêverie. Le bruit d'un ruiſſeau que l'œil ſuivoit à travers un tapis de fleurs ſemées par la nature, le chant varié de mille oi-

feaux qui fembloient avoir préféré cet afyle à tous les lieux d'alentour, la vue, dans le lointain, d'un canal dont les flots argentés alloient fe perdre fous des arbres d'une hauteur immenfe, le foleil à fon couchant, qu'on eût dit prêt à tomber dans ces eaux étincelantes de fes rayons : voilà les objets innocents que recherchoit la Comteffe, & qui l'attachoient toujours davantage. Ma chere Sulton, difoit-elle à fon amie, fens-tu comme moi cet heureux oubli du monde qu'infpire ce féjour? Il me femble que l'Ecoffe, que l'univers ait difparu à mes regards, & qu'il n'y ait que nous deux qui exiftions dans cette paifible retraite. Que ne m'eft-il permis d'y couler le refte de ma vie, loin des grandeurs, loin de la Cour, maîtreffe de mon fort, cherchant, trouvant dans mon cœur cette félicité pure qui fuit le tumulte des fociétés, qui trompe, hélas! tous nos defirs, lorfque nous croyons l'avoir atteinte & la poffeder! Ah! mon unique amie, je ne la goûterai point, cette félicité, dans l'engagement auquel le Roi va m'affervir! je ferai une malheureufe victime qu'on traînera à l'autel pour être immolée à un mari... qui n'aura point ma fenfibilité! Sulton, mon cœur eft confumé du befoin d'aimer! Et quel objet me paroîtroit digne de mon

attachement? Je desirerois que celui qui sera mon époux, connût tous ces détails de sentiment qui échappent aux cœurs vulgaires, & qui ne sont saisis que du petit nombre d'ames comme la mienne; je voudrois qu'il eût éprouvé l'infortune. Je ne sais, mais je pense que le malheur ajoute encore à la tendresse. De quelle volupté je m'enivrerois à essuyer les larmes de quelqu'un qui me seroit cher! que ma tendresse redoubleroit de délicatesse & de vivacité! non, Sulton, les heureux ne sentent point l'amour! Que je me plais dans l'histoire à voir Eponine habiter un antre solitaire avec son malheureux époux, ouvrir son sein à ses pleurs, porter avec lui le fardeau de ses peines, lui tenir lieu de tout au monde! Ils n'étoient point à plaindre: ils se disoient qu'ils s'aimoient; ils se le répétoient; ils souffroient ensemble. Ah! Vespasien sur son trône, maître de la terre, n'avoit point une idée de leurs plaisirs.

Cet entretien de la Comtesse de Huntley la fera mieux connoître que tous les traits sous lesquels on eût pu la représenter.

Cependant la Duchesse de Bourgogne qui ne perdoit point de vue son projet, commençoit à répandre secretement l'apparition

parition du Duc d'Yorck. Chaque jour, des circonstances plus détaillées grossissoient cette nouvelle; on racontoit comment ce Prince étoit échappé à la main des bourreaux, par la compassion qu'il leur avoit inspirée; on disoit qu'il les avoit engagés à le soustraire à la barbarie de Richard, qu'ils avoient fui de la Tour avec le Duc, & qu'enfin il sortoit de la retraite où il étoit resté trop long-temps enseveli. L'amour des nouveautés & des factions, plus ardent peut-être en Angleterre qu'en tout autre pays, adoptoit ces rumeurs. Un mécontentement marqué indisposoit les Grands contre leur Monarque; ils les avoit abaissés (1), en soulageant le joug sous le-

(1) *Il les avoit abaissés, &c.* On ne sait trop si le projet de Henri, en diminuant l'autorité féodale, & délivrant les vassaux des vexations de leurs Seigneurs, fut de faire remplacer la servitude par l'opulence. Il y a lieu de croire qu'il n'étoit conduit que par son intérêt personnel. Mais ce qu'on peut assurer, c'est que l'Angleterre lui doit les premiers fondements de sa grandeur. Le peuple se releva de la poussiere où il paroissoit être condamné à rester enseveli, & fut plus heureux en raison de l'abaissement des Grands. Le commerce naquit de l'industrie favorisée; l'agriculture sur-tout fut protégée par ce Souverain, qui la regardoit comme la force de la monarchie Angloise.

quel le peuple avoit gémi jusqu'alors. D'ailleurs, les especes de contributions qu'il levoit sur les gens riches, excitoient un murmure général : tout desiroit, tout appelloit un rejetton des Plantagenets.

Malgré la prévention favorable qui sembloit annoncer cette sorte de résurrection, Varbeck ne se faisoit point connoître en Portugal : il se contentoit d'irriter la curiosité ; le peuple, amoureux de l'extraordinaire, aime à tirer de la classe commune des hommes, quiconque paroît enveloppé d'un voile mystérieux. C'est une des erreurs de l'esprit humain : il se plaît à jetter de l'ennoblissement sur ses illusions. Il faut se ressouvenir aussi que la nature sembloit être d'intelligence avec ce jeune imposteur pour lui concilier la faveur publique, & qu'il réunissoit tous les talents nécessaires au succès d'une révolution.

Fryon avoit soin d'écrire à sa Souveraine les progrès que faisoit son éleve. Les premiers de Lisbonne s'empresserent d'accueillir Varbeck, qui possédoit l'art d'entretenir une incertitude plus favorable peut-être que nuisible à sa vanité. Mais au milieu de cet éclat qui commençoit à le distinguer, il n'oublioit point que Marguerite lui avoit promis d'appuyer sa tendresse pour la Comtesse de Huntley ; il le

rappelloit ſans ceſſe à Fryon, qui ſe ſervoit de cet amour comme d'un aliment de l'incendie qu'il devoit allumer. C'étoit ſurtout dans le ſein de ſon cher Aſtley, que Varbeck répandoit les divers tranſports qui l'agitoient. Ces épanchements ſi doux multiplient les plaiſirs de l'ame, & elle a beſoin de les partager avec l'amitié. Aſtley, diſoit Varbeck, parle-moi de l'objet enchanteur que j'idolâtre. Connois-tu bien l'excès de mon bonheur? Epouſer tout ce que j'aime... Mais, mon ami, ne puis-je être heureux que par une groſſiere impoſture? Quand je m'attache à cette image, c'eſt alors que je m'indigne contre le ſort. Que ne m'eſt-il permis de m'élever par moi-même au rang du premier Monarque de l'univers, de me montrer, en un mot, tel que je ſuis, Varbeck, ſans aïeux, ſans extraction, mais le plus grand des hommes, devant tout à la noble ambition, à l'amour, à l'amour! J'aime à croire que ſi la fortune m'eût fait naître ſur un trône, j'aurois été le bienfaiteur du monde entier. Quelle eſt la félicité d'un Roi! il a le pouvoir de faire le bien, de ſécher les larmes du malheureux, de tendre la main à l'innocence abattue. Il peut donner des témoignages éclatants de ſa tendreſſe à l'objet qui regne ſur ſon cœur, l'enorgueil-

lir de ſes hommages, élever, enflammer ſon ame par le deſir de lui plaire.... Aſtley, je ſuis le plus à plaindre des hommes.

Cet ami, un des inſtruments dociles qu'employoit l'adroit Fryon, & qui d'ailleurs étoit extrêmement attaché à Varbeck, écartoit ſes incertitudes, ramenoit ſon eſprit flottant au grand projet qu'avoit conçu Marguerite; l'amour, au reſte, étoit de moitié avec eux, pour ſoumettre le jeune homme à ce qu'ils avoient projetté.

Varbeck ne pouvoit plus demeurer en Portugal; les bruits augmentoient, & l'on ſe diſoit déja tout bas qu'il pouvoit être le Comte de Warwick, ou le jeune Duc d'Yorck. Il brûloit de ſe rapprocher de l'Ecoſſe. Fryon, muni des ordres de la Ducheſſe, va déclarer à ſon diſciple que tout eſt prêt pour ſon départ de Lisbonne; qu'il faut, pour l'accompliſſement de leurs deſſeins, ſe tranſporter en Irlande; qu'enfin le moment eſt arrivé où le Duc d'Yorck doit s'expoſer aux yeux dans tout l'appareil de ſon perſonnage. Varbeck quitte donc le Portugal, comblé des marques d'amitié de toute la nation, & ſe prépare à s'acquitter avec tous ſes talents du rôle important qu'on lui a confié.

Ils étoient débarqués ſur les côtes d'un

pays où ils n'avoient qu'à paroître pour s'attirer une foule de partisans. Fryon s'écrie : Je rends mes hommages au Duc d'Yorck ; qu'on oublie jusqu'au nom de Varbeck : j'envisage, je sers un Prince véritable, & digne d'occuper un des premiers trônes du monde. Allons, mes amis, poursuit-il, en s'adressant aux deux Astleys, & au peu de gens qui composoient leur suite ; c'est à la gloire qu'il faut marcher : renversons Henri d'une place qu'il n'a point méritée, & immolons l'usurpateur aux justes ressentiments d'une Princesse qui se pique de reconnoissance : elle ne mettra point de bornes à ses bienfaits.

Corck est la premiere ville de l'Irlande qui reconnoît Richard Plantagenet, second fils d'Edonard IV, pour le Souverain légitime de la Grande-Bretagne. Le Duc d'Yorck (car désormais nous n'appellerons plus autrement Varbeck) écrit aux Comtes de Kildare & Desmond, pour les engager à se déclarer en sa faveur. Sa lettre étoit une espece de manifeste, où le Prince exposoit ses droits au trône. On y représentoit Henri VII comme le tyran de la Noblesse, comme un concussionnaire sans pudeur, qui sacrifioit tout à son insatiable avarice. Ces récits étoient appuyés de détails qui donnoient les couleurs de la

vérité à l'apparition d'un descendant des Yorcks. Le Maire de cette ville que, selon les apparences, Fryon avoit su enrôler au nombre des acteurs de cette intrigue, prit soin de confirmer la nouvelle. Une infinité de gens qui attendent tous des révolutions, demandoient à servir le nouveau Monarque; ils ne se souvenoient plus de l'imposture grossiere de Simnel; la haine suscitoit des ennemis à son vainqueur, autant que l'amour du merveilleux.

Fryon ne se lassoit point d'enseigner à son pupille tout ce qui pouvoit l'affermir dans un personnage dont la réussite paroissoit assurée. Je suis forcé de vous quitter, lui dit-il un jour; mais, dans peu de temps, vous viendrez me joindre; continuez à mettre en usage ces talents admirables que vous avez reçus de la nature; songez au prix qui vous est réservé, que vous serez possesseur d'une femme que vous adorez: une telle récompense vaut bien qu'on fasse des efforts pour acquérir un trône. Vos amis restent auprès de vous. Sur-tout gardez un profond secret sur la Princesse qui vous honore de sa bienveillance.

Le Duc d'Yorck entraînoit toute l'Irlande dans son parti, quand un François (1)

---

(1) *Quand un François, &c.* On prétend qu'E-

lui demande un entretien ſecret, & l'invite de la part de ſon maître à ſe rendre auprès de lui.

Henri VII, induſtrieux à trouver des prétexte pour groſſir ſes tréſors, feint d'avoir conçu le projet de porter ſes armes en France ; c'étoit préſenter aux Anglois un fantôme qu'ils embraſſoient avec avidité. A juger les événements avec cet œil politique que le ſuccès n'éblouit pas, on peut avancer que les journées de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, ont peut-être été auſſi funeſtes à nos voiſins qu'à nous-mêmes ; ces victoires leur avoient fait illuſion, au point que la conquête de la France eſt long-temps entrée dans les vues du ſyſtême national. Henri vouloit recueillir quelque fruit de cette chimere de l'eſprit Anglois. Sous l'appas d'une expédition ſi flatteuſe, il eut l'art d'impoſer une taxe qu'on nommoit *bénévolence* ; il pouſſa même la ruſe juſqu'à s'embarquer ; il arriva au commencement d'Octobre à Calais. » Il » lui importoit peu, diſoit-il, que la fai-

tienne Tyron, qui avoit abandonné le ſervice de Henri VII, & le nommé Lucas, furent envoyés ſecretement à Varbeck de la part du Roi de France, pour l'aſſurer de ſa protection, & l'inviter de ſe rendre à ſa Cour.

» ſon fût avancée; auſſi bien un été ne » ſuffiroit pas pour achever la conquête » de la France ".

La Ducheſſe de Bourgogne, auſſi éclairée qu'implacable dans ſa vengeance, avoit ſaiſi l'heureuſe occaſion qui lui aſſocioit un Monarque néceſſairement l'ennemi du Roi d'Angleterre. Fryon, par les ordres de Marguerite, s'étoit tranſporté à la Cour de Charles VIII; il avoit ſu amener ce Souverain à deſirer la viſite du Duc d'Yorck.

On n'avoit pas eu de peine à obtenir de Charles une protection décidée en faveur du prétendu reſte d'une famille plus célebre encore par ſes malheurs que par la nobleſſe de ſon origine. Ce jeune Roi annonçoit cette ardeur héroïque qui depuis l'emporta dans un vaſte champ de rapides conquêtes. La paſſion de la gloire eſt rarement ſéparée de la généroſité; une grande ame ſe plaît à réparer les injures de la fortune. Ranimer, pour ainſi dire, une maiſon illuſtre enſevelie ſous des diſgraces multipliées, porter ſon rejetton ſur un trône qui paroiſſoit lui appartenir, s'avouer, à la face de l'Europe, le vengeur & l'appui d'un Prince infortuné, dérobé au glaive des bourreaux; toutes ces images ont, de tout temps, eu de l'empire ſur nos

Souverains, qui ſont les protecteurs & les amis nés des Rois malheureux, & elles échauffoient ſur-tout Charles de ce noble enthouſiaſme dont les tranſports ne ſe font ſentir qu'aux ames magnanimes.

L'Ecoſſe retentiſſoit de l'événement ſingulier qui ſembloit faire ſortir du tombeau un rival ſi redoutable pour Henri. La renommée, dans ſes récits, n'avoit oublié aucun de ces traits dont l'air de vraiſemblance répand l'intérêt juſques ſur les moindres particularités : l'imagination s'allume en faveur d'illuſtres malheureux; elle en forme des héros de prédilection, & ils ne ſont jamais plus impoſants que lorſqu'ils combattent l'adverſité. On goûte une eſpece de plaiſir à voir un perſonnage connu, aux priſes avec l'infortune; on le ſuit à travers les obſtacles, les dangers. Parvient-il à les vaincre : on jouit de ſa gloire & de ſon bonheur; on triomphe avec lui. C'étoient les impreſſions qu'excitoit le Duc d'Yorck ſur la plupart des ames ſenſibles; & que celle de la Comteſſe de Huntley étoit remplie de cet attendriſſement ſi honorable pour l'humanité! Je ne ſais, diſoit-elle à ſon amie, quel nom donner aux ſentiments que j'éprouve! L'image d'un jeune Prince échappé au fer de ſes meurtriers, n'ayant pour lui que ſon ſeul cou-

rage, faisant tête à la fortune qui sembloit l'avoir condamné à mourir dans l'obscurité de la Tour, s'avançant au trône l'épée à la main; un tel objet porte à mon cœur, y répand une sorte de volupté qu'assurément ce qu'on appelle des plaisirs n'est point capable de procurer. Croirois-tu que quelquefois je cherche la solitude pour verser des larmes sur le sort de ce Duc d'Yorck? & qu'elles sont douces, ces larmes! qu'elles me sont cheres! de quel charme elles sont animées! la compassion est donc le premier des plaisirs! Elle ajoutoit: Que ne puis-je être de quelque utilité à ce Prince si intéressant? J'imagine, mon amie, que, s'il ne falloit que ma fortune pour le relever au trône de ses peres, oh! je ferois sans peine ce sacrifice. Peut-être est-ce l'orgueil qui m'égare, & que je prends pour une pitié généreuse: mais je me croirois la plus heureuse femme du monde, d'avoir contribué à venger le Duc d'Yorck des injustices de la destinée. Ah! Sulton, je te l'ai dit, l'époux auquel on va m'enchaîner, n'aura point connu l'infortune, & il n'y a que les malheureux qui sachent aimer!

Le Duc d'Yorck étoit arrivé à Paris: la premiere personne qui vole dans ses bras, est le zélé Fryon. Ils ont ensemble un long

entretien. Fryon lui apprend comment sa bienfaitrice, du fond de son palais, a su lui ménager l'appui du Roi de France. Il lui développe tous les ressorts qu'il fait agir à cette Cour, & lui trace les diverses routes par lesquelles il doit marcher. Le Duc, pénétré de l'esprit dont il n'étoit que l'instrument, est présenté au Roi qui l'attendoit, environné de toute sa Cour. Le disciple de Fryon n'avoit jamais mieux représenté le Prince. Charles VIII, qui avoit toute la générosité & la franchise d'un Chevalier François, lui fit une réception sur laquelle, selon l'usage, les courtisans enchérirent encore. On se récrioit sur son port majestueux, sur son air noble & touchant; la sorte de tristesse qui respiroit dans ses traits, & dont le malheur paroissoit être la source, ajoutoit encore à ses graces, sur-tout aux yeux d'un sexe que la sensibilité a souvent conduit à l'enthousiasme, & au dernier degré de l'héroïsme. Le Duc est logé dans le palais de Charles, qui lui assigne une pension considérable, le traite de Duc d'Yorck, & lui donne une garde, dont un Lord fut le Capitaine.

L'admiration, l'intérêt puissant, l'ivresse de générosité & de compassion, qu'a excités l'ennemi du Roi d'Angleterre, se ré-

pandent jusqu'à Londres. On sait que la renommée s'accroît en marchant ; & l'éloignement est favorable à toutes ces illusions, à tous ces fantômes que la crédulité ne demande pas mieux que d'embrasser. Plus de cent Anglois passent la mer, accourent à Paris, entre autres Sir George Réville, Sir John Taylord. Chaque jour amenoit des mécontents de Henri & des partisans zélés de Richard Plantagenet. La galanterie Françoise qui se pique d'accueillir les étrangers, ne laissa rien à desirer au Duc d'Yorck. On imagina pour lui des fêtes où le goût se trouva réuni à la magnificence ; il fit admirer son adresse dans plusieurs tournois, & reçut des prix de la main des Dames les plus distinguées pour les agréments & la qualité. On se demandoit pourquoi il portoit une écharpe verte, & l'on cherchoit à deviner le sens de l'emblême qui décoroit son écu. Il représentoit un aigle déployant ses aîles, & dirigeant son vol vers le soleil. Au-dessous on lisoit ces mots : JE NE M'ÉLEVE QUE POUR LUI.

Ces amusements, cette pompe, ces honneurs auroient pu satisfaire une ame qui n'auroit eu d'autre passion que celles des plaisirs & de la vanité : mais le Duc d'Yorck aimoit éperduement, & tout disparoît devant l'amour. Mon ami, disoit-

il souvent à son fidele Astley, tu me vantes mon bonheur, mon éclat; tu me parles de rangs, de gloire, de couronne; tu me fais voir un des plus grands Rois du monde, m'honorant d'un accueil que d'autres à ma place regarderoient comme l'excès des faveurs de la fortune. Je ne te cacherai point que mon orgueil auroit lieu de s'applaudir; mais que l'orgeuil est foible, comparé à l'amour! & mon cœur peut-il être touché des illusions d'un si beau songe, quand je ne les partage point avec la Comtesse de Huntley? Cependant pour qui me suis-je abaissé à devenir le héros d'une fable dont je suis forcé de rougir au fond de l'ame? Et si la Comtesse alloit former cet engagement... Astley, elle cédera aux volontés du Roi; qu'ai-je dit? n'aimeroit-elle point? jusqu'à présent, auroit-elle été insensible? quelle erreur m'abuse! pourroit-on avoir tant de charmes, & ignorer le pouvoir de l'amour? elle formera des nœuds qu'aura préparés la tendresse. Mon ami, je succombe à cette image! il faut que tu me rendes un service, que tu ailles en Ecosse juger par toi-même de ce que je dois espérer; tu verras cette beauté adorable; tu sauras si elle a donné son cœur, si sa main... Eh! que m'importeroit d'être son époux,

si je n'avois point à ses yeux les traits d'un amant? Sur-tout ose m'apprendre mon malheur; je renonce aux promesses du sort aux bienfaits de la Duchesse, à tout, à la vie; les grandeurs, le trône, l'existence ne sont rien, s'il faut les séparer de la divine Huntley.

Fryon, impatient de consommer son ouvrage, eut la complaisance d'accorder à son éleve ce qu'il demandoit. Astley part donc pour l'Ecosse, bien déterminé à flatter les espérances d'un ami qui lui étoit cher, & dont il envisageoit sa fortune assurée. D'ailleurs, la destinée des deux freres étoit attachée à la résolution qui se tramoit; il ne s'agissoit que d'enivrer un jeune homme de toutes les erreurs qui pouvoient entretenir un enthousiasme utile aux projets de la Duchesse, & à leurs propres intérêts.

Henri, qui, d'un œil dédaigneux, voyoit Simnel ramper dans la foule de ses domestiques, avoit d'abord opposé le plus froid mépris à la nouvelle d'un second vengeur de la Maison d'Yorck. Il se reposoit sur son heureuse fortune, qui jusqu'alors l'avoit si bien servi. Ce Prince étoit beaucoup plus occupé du soin d'entasser des trésors; & cette grande expédition dont il menaçoit la France, ne devoit aboutir

qu'à les augmenter (1). Il feignoit de vouloir se rendre maître de Boulogne, qu'il tenoit assiégée, tandis qu'il ne songeoit qu'à préparer un traité avantageux à sa sordide avarice. La paix se conclut donc entre la France & l'Angleterre. Une des premieres demandes de Henri, fut qu'on lui livrât le Duc d'Yorck dont les progrès commençoient à l'inquiéter. Le Conseil François penchoit assez à satisfaire sur cet article le Souverain de la Grande-Bretagne. Charles se leve avec indignation : — Depuis quand la trahison & la bassesse nous ont-elles souillés de leur ignominie ? Et ce sont des sujets estimables par leurs lumieres & par leurs vertus, qui viennent de me donner ces conseils ! On me parle de politique ! La politique d'un Roi de France est de ne rien craindre, & de braver ses ennemis, quand ils le forcent à

(1) *Qu'à les augmenter*, &c. Charles s'engagea à payer les dettes que la Reine sa femme avoit contractées pour défendre la Bretagne, lorsqu'elle n'en étoit que Duchesse. Les sommes qu'il donna à Henri, montoient à plus de huit millions de notre monnoie. Les Anglois murmuroient tout haut de ce que leur Souverain s'étoit servi du prétexte d'une guerre qu'il n'avoit pas dessein d'entreprendre, pour leur extorquer en quelque sorte, des subsides exorbitants.

les combattre ; sa Cour fut de tout temps la retraite des Princes malheureux & persécutés. Le Duc d'Yorck se jette dans mes bras ; du moins c'est sous ce nom respectable que j'ai reçu cet étranger. Qu'il soit, en effet, un reste infortuné des Plantagenets, tel qu'il s'est annoncé, ou qu'il ait en l'audace de m'en imposer, quel qu'il soit, je n'abuserai pas de sa confiance ; il apprendra jusqu'à quel point un Roi de France sait garder sa foi, & sacrifier même ses intérêts à l'honneur & à la probité. Encore une fois, on n'est point politique, on n'est que Roi, & loyal Chevalier, quand on peut marcher à la tête de deux ou trois cents mille François ; mon peuple ne me démentira point. Que Henri vienne donc m'attaquer, je l'attends sans crainte : mais qu'il n'espere pas que j'achete la paix aux dépens de l'honneur (1). Je ne serois pas digne de commander à des hommes tels que vous, si je pensois autrement.

---

(1) On eut soin de stipuler dans un article ajouté au traité : *Qu'aucun des deux Rois, tant que dureroit la paix, ne donneroit conseil, aide ni support, soit directement, soit indirectement, aux traîtres, rebelles, ou conspirateurs des Etats de l'un & de l'autre.*

Ce discours excite des transports d'admiration & d'attendrissement en faveur d'un jeune Roi dont l'ame généreuse se montroit avec tant de noblesse & de magnanimité. Cependant Charles, dans la suite, fut obligé de se relâcher un peu de cette hauteur de sentiments. Quelquefois il est de la sagesse d'un Souverain d'immoler ses volontés & sa gloire même aux besoins de l'Etat. Il doit tout lui sacrifier, excepté l'honneur ; & assurément Charles conserva le sien dans toute sa pureté, quoiqu'il se vît contraint, pour sceller la paix avec Henri, de renvoyer le Duc d'Yorck. Il lui donna avant son départ une audience particuliere, & chercha avec bonté à le consoler de la perte d'une protection éclatante. L'intérêt de mon Royaume, lui dit-il, exige que vous quittiez ma Cour ; je ne violerai point les droits de l'hospitalité, comme votre ennemi m'avoit fait l'affront de s'en flatter. Il prétend que vous êtes un imposteur : si j'en avois des preuves, je vous ferois punir, mais je ne vous trahirois pas. J'aime mieux croire que j'ai ouvert un asyle au Duc d'Yorck ; il sortira de mes Etats en toute sûreté ; & quelque séjour qu'il choisisse, il peut compter sur ma bienveillance.

Cet événement imprévu déconcerta

Fryon, qui, en politique habile, fut assez maître de lui pour cacher son trouble à tous les yeux, & même à ceux de son pupille : il obtint cependant du Roi une entrevue secrete. Le Duc d'Yorck étoit consterné ; ses rêves éblouissants s'évanouissoient; il falloit toute l'adresse du confident de la Duchesse de Bourgogne, pour ranimer son courage. Ce coup vous abat, lui dit Fryon ! vous êtes donc bien peu avancé dans la connoissance des hommes, & des divers ressorts qui les font agir ! Cette disgrace ne servira qu'à vous rendre plus cher au parti. Apprenez qu'un Prince malheureux en devient plus intéressant, que l'infortune paroît lui communiquer un caractere sacré ; avantage qu'il ne tient pas souvent du rang & de la grandeur. L'adversité semble remettre entre les hommes cette égalité qui est de l'institution primitive de la nature. C'est un Prince persécuté par le sort, qui peut se flatter d'avoir de vrais serviteurs, des amis. On attache une espece de gloire à le soutenir; l'orgueil se joint au sentiment, & l'inclination fortifiée par la vanité forme une passion capable des actions les plus héroïques. Le Roi de France a été forcé par les circonstances, de paroître vous retirer la main qui vous soutenoit : mais si le

Souverain femble vous défavouer, croyez que Charles vous aime, & vous appuyera par des voies indirectes, de tout fon crédit. J'ai fa parole. Allons auprès de votre protectrice déclarée : fon génie eft fécond en reffources. Gardez-vous fur-tout de lui montrer ce découragement qui dégrade tout homme, dans quelque rang que le fort l'ait placé. Ce n'eft qu'en oppofant un front d'airain aux obftaclec & aux dangers, que vous parviendrez à plaire à la Ducheffe, & à mériter fes bontés. Tant qu'elle fera pour vous, ne vous défiez point de votre deftinée ; fongez d'ailleurs que la Comteffe de Huntley...

Le Duc d'Yorck, forti, à ce mot, de fon accablement, interrompit Fryon pour l'affurer qu'il s'abandonnoit à fes confeils. Cet objet, que ce jeune homme aimoit avec idolâtrie, étoit la divinité inattendue que la fable nous repréfente venant au fecours d'un mortel, qui, dans l'ordre des événements, doit être accablé fous fa mauvaife fortune. Fryon & fon éleve quittent donc fans bruit la Cour de Charles, & partent pour la Flandre.

Aftley étoit arrivé à Edimbourg; il avoit vu cette beauté dont fon ami étoit épris; voici la lettre qu'il lui écrivit à ce fujet.

» Un courage inébranlable; de la conf-

» tance dans vos projets; des assauts re-
» doublés à la fortune, & l'amour sera
» pour vous. Je n'ai fait qu'entrevoir la
» Comtesse de Huntley; elle est presque
» toujours à la campagne, livrée à une
» profonde solitude. Il est vrai que la na-
» ture n'a créé rien de plus beau. Il pa-
» roît que, depuis votre séjour ici, ses
» charmes sont encore augmentés. Que
» j'aime sur-tout la douce mélancolie ré-
» pandue dans tous ses traits! que cet air
» de tristesse rend sa beauté touchante!
» Un seul de ses regards porte dans l'ame
» un intérêt, un attendrissement.... Je ne
» suis plus étonné de l'amour prodigieux
» qu'elle vous a inspiré, & j'ajoute en-
» core aux éloges que vous lui donniez.
» Mais ce qui doit vous enflammer jus-
» qu'à tenter l'impossible, c'est ce que je
» vais vous apprendre. Croyez-vous que
» la Comtesse, sans vous avoir vu, est dis-
» posée à vous payer de retour? vos aven-
» tures l'attachent; elle en suit les progrès;
» elle est curieuse d'être instruite des moin-
» dres particularités. L'autre jour il lui
» échappa de dire avec ces graces qu'elle
» seule possede: *On dit que chaque femme*
» *doit avoir son héros; le mien sera le Duc*
» *d'Yorck.* Voilà, mon ami, des traits de
» flamme pour le cœur d'un amant! On

» ne parle point encore de son mariage ; » il y a tout lieu d'imaginer qu'aucune » passion ne la préoccupe. Elle est la plu- » part du temps dans cet asyle, & n'a » pour toute société qu'une seule amie » qui lui est dévouée depuis l'enfance. » Tout le monde ici se récrie autant sur » ses vertus que sur sa beauté ; l'Ecosse » entiere retentit de ses actions de bien- » faisance ; jamais ame, dit-on, ne fut plus » sensible. Vous aviez bien raison de me » le répéter mille fois : ce n'est point une » mortelle, c'est une divinité ! quel prix » vous attend ! il faut bien qu'on fasse » des efforts pour obtenir une couronne, » & la lui présenter ".

Cette lettre produisit sur le Duc d'Yorck l'effet qui naîtroit d'une vive clarté pour les yeux d'un homme retiré d'un profond sommeil. La Comtesse de Huntley s'intéresse à moi, s'écrie-t-il ! oui, je serai son héros. Allons, Fryon, quels nouveaux obstacles le sort va-t-il nous opposer ? je les franchirai tous.

Fryon rend un compte exact à Marguerite de leur séjour en France, des dispositions où se trouve son disciple. Elle a une conversation particuliere avec eux, & assigne un jour où doit s'exécuter une scene qui alloit mettre le sceau

à la révolution méditée si profondément.

Fryon & le Duc d'Yorck ne s'étoient point montrés en public. Tout-à-coup, au temps marqué, ce dernier accompagné de quelques-uns de ses partisans, demande à être présenté à la Duchesse : elle étoit entourée d'un grand nombre de Seigneurs Flamands & Anglois qu'avoit attirés une entrevue si intéressante. Marguerite feint d'abord, par un mouvement de surprise, d'être frappée de l'extrême ressemblance du Duc d'Yorck avec Edouard IV. Puis reprenant l'air réfléchi & majestueux : — Vous vous annoncez pour Richard Plantagenet, second fils d'un Souverain, de mon frere Edouard ? Il est vrai que vous lui ressemblez à me faire croire que c'est mon neveu même à qui je parle & que j'envisage : mais on doit peu compter sur ces rapports infideles ; j'en ai fait une trop cruelle épreuve ! Un vil imposteur a déja joué ainsi ma crédulité ; il a reçu une juste punition de son grossier mensonge. Qu'il m'en a coûté d'être retirée d'une erreur si chere ! & que ce Simnel est coupable à mes yeux !

Le Duc d'Yorck ne paroît point déconcerté : il se défend avec cette noblesse & ces graces qui lui étoient si naturelles, de l'affront que Marguerite lui fait de le com-

parer au fils d'un boulanger. La Ducheſſe reprend, en élevant la voix : Eh bien! je vais en préſence de cette aſſemblée, & de mes ſerviteurs qui ont le plus d'expérience & de lumieres, vous ſoumettre à un examen dont l'iſſue ſera un châtiment honteux, ſi vous avez eu l'audace de venir juſqu'en ma Cour pour m'en impoſer.

La curioſité des aſſiſtants augmente avec l'heureuſe prévention qu'a fait naître le Duc d'Yorck. Tous les yeux, tous les cœurs, ſi on peut le dire, ſont tournés vers lui. Marguerite, avec l'adreſſe d'une femme conſommée dans l'art de former de pareilles trames, l'accable d'un nombre de queſtions : on s'attend bien que ſes réponſes furent d'une juſteſſe & d'une ſolidité qui avoient toute la force de l'évidence. Marguerite, afin de dompter les eſprits les moins portés à croire, pouſſa ſon eſpece d'interrogatoire auſſi loin que l'exigeoit ſa politique. Les deux acteurs s'acquitterent de leurs rôles avec une intelligence qui produiſit l'effet qu'ils s'étoient promis : il ne fut plus poſſible de douter. La Princeſſe fait recueillir tous les fruits du ſtratagême : elle ſe leve avec vivacité, laiſſe un libre cours à des larmes qu'elle a l'adreſſe de répandre à propos; & courant dans les bras de l'impoſteur : — Oui,

c'est lui, c'est l'héritier des Plantagenets; Richard, Duc d'Yorck! c'est mon neveu que j'embrasse! O comme la puissance du Ciel se manifeste! qu'il prouve bien qu'il veut remettre le Prince légitime à sa place, & punir l'injustice & l'usurpation! Oui, voilà l'unique espoir, & le soutien de la *Rose blanche!*

Toute l'assemblée a la conviction & les transports que paroît avoir Marguerite; on éprouve une douce satisfaction à voir la fortune se déclarer en faveur d'un jeune homme si intéressant. Prince, reprend la Duchesse, vous n'aurez pas d'autre palais que le mien; je sais les égards qu'on doit à l'héritier de la couronne d'Angleterre, & j'y joindrai l'accueil d'une parente qui partagera son bonheur & ses disgraces.

Le Duc d'Yorck reçut en effet toutes les marques de distinction réservées aux Souverains. On lui donna une maison, & une garde composée de trente hommes; ses conversations avec les Seigneurs Flamands, & quelques Anglois qui se trouvoient à la Cour de l'Archiduc, acheverent de lui concilier les esprits, ou plutôt les cœurs : car il avoit excité un attendrissement général qui alloit jusqu'à l'emportement.

Cette sorte d'ivresse avoit passé les mers. Sir

Sir Stanley, Trésoriers des revenus du Roi d'Angleterre, le Lord Fitzwalter, Sir Montfort, Sir Thomas Thwates députerent vers Marguerite Sir Roberts Clifford & Guillaume Barley, pour juger par eux-mêmes de la vérité. Entraîné peut-être par la Duchesse, ou le jouet, sans le savoir, d'une crédulité grossiere, le premier écrivit à ses amis de Londres que le personnage qui faisoit tant de bruit, étoit effectivement le Duc d'Yorck, fils d'Edouard IV; qu'on ne pouvoit s'y méprendre. Cette nouvelle fut répandue & saisie avec un enthousiasme qui retira enfin Henri de la sécurité dédaigneuse où jusqu'alors il étoit resté assoupi. Chaque moment grandissoit le fantôme, & lui donnoit une consistance dont la réalité apparente pouvoit devenir funeste au Roi d'Angleterre. D'abord il rendit publique la déclaration de Tyrrel & de Dighton (1) : ils avouoient

(1) *Et de Dighton, &c.* Richard III avoit employé le ministere de quatre personnes pour se défaire de ses neveux. De ces quatre, deux existoient, Tyrrel & Dighton. Ils assurerent que les Princes avoient été étouffés : mais comme le Prêtre qui les avoit enterrés sous les degrés de la prison, étoit mort, & que, peu de temps après cette exécution, Richard avoit fait transporter

qu'ils avoient étouffé dans la Tour les deux Princes Edouard V, & Richard, Duc d'Yorck : mais ces dépoſitions n'étoient point ſuffiſantes pour détruire la fable qui s'accréditoit, & Henri lui-même paroiſſoit convaincu de leur foibleſſe. On prétendoit que l'autorité avoit arraché ces aveux ſi peu ſatisfaiſants. Le Monarque crut devoir recourir à des artifices plus victorieux. Il chargea des émiſſaires qui lui étoient dévoués, de s'appliquer à découvrir la naiſſance, l'éducation, tous les détails de la vie du prétendu Richard Plantagenet, ainſi que les noms de ceux qui le favoriſoient en Angleterre. Henri n'en demeura point à ces ſimples manœuvres. Afin d'ôter toute défiance, il plaça dans la liſte des *ennemis du Roi*, ſuivant l'uſage de ces temps, ces mêmes émiſſaires, dont il feignoit d'avoir à ſe plaindre. Ils furent excommuniés à l'Egliſe de Saint-Paul, & le Monarque n'eut point de ſcrupule, quoique pluſieurs hiſtoriens ayent eu la mal-adreſſe de donner des éloges à ſa piété, de bleſſer la Religion dans ſes privileges les plus ſacrés, en

---

les corps ailleurs, cet aveu paroiſſoit dénué de preuves convainquantes : ce qui ne contribua pas peu à raffermir le parti du faux Duc d'Yorck.

faisant servir (1) la confession à des recherches exactes contre le prétendu fils d'Edouard IV & ses partisans.

Henri ne s'arrêta point (2) aux rapports sourds & circonstanciés qu'il fit semer dans le peuple, sur la vie & les diverses aventures de son concurrent : il déploya d'autres ressorts qui produisirent un effet plus certain. Clifford, regagné par ses artifices, se noircit d'une horrible trahison plus in-

---

(1) *En faisant servir, &c.* La réflexion du Pere d'Orléans à ce sujet, est d'un Ecrivain judicieux & estimable. » Abus (dit-il) du glaive de l'E- » glise dans un Roi Chrétien, mais beaucoup » plus encore en ceux qui, ayant reçu ce glaive » en dépôt, lui en permettoient un tel usage. » De quoi n'abuse point la politique, quand la » Religion même ne lui sert point de digue "? C'est en écrivant ainsi qu'on peut se rendre utile, & donner des leçons profitables : alors l'histoire n'est plus une gazette ennuyeuse, ou un amas de trivialités & de flatteries criminelles.

(2) *Henri ne s'arrêta point, &c.* Il eut soin de rendre publiques la généalogie, les aventures, la vie entiere de Varbeck. On le suivoit pas à pas depuis son berceau; en un mot, on n'oublioit rien de ce qu'il avoit pu faire & même dire. Ces découvertes coûterent beaucoup de soins & de peine, Varbeck ayant erré jusqu'alors de pays en pays sous des noms différents : mais le Roi d'Angleterre étoit trop éclairé pour ne pas sentir la foiblesse de pareils moyens.

fâme encore que la premiere. La Duchesse de Bourgogne, manquant à l'esprit de cette politique si approfondie qui sembloit l'avoir dirigée jusqu'alors, oublia qu'on doit toujours être réservé avec des traîtres. S'abandonnant à une confiance indiscrete, elle avoit eu la foiblesse de nommer à Clifford (1) les principaux conspira-

(1) *De nommer à Clifford, &c.* En effet, ce fut une très-grande faute en politique, dont la Duchesse n'eut que trop lieu de se repentir. Comment put-elle ne pas se défier d'un traître qui avoit abandonné le parti du Souverain légitime? Il se souilla d'un crime encore plus odieux, en se prêtant à l'indigne manœuvre concertée pour perdre le Lord Stanley, Grand-Chambellan, & auquel Henri avoit obligation de la victoire de Bosworth, & du sceptre d'Angleterre. Ce Lord avoit à cette journée ramassé sur le champ de bataille la couronne de Richard, & l'avoit posée lui-même sur le front du vainqueur. Clifford accourut à Londres, se jetter aux pieds du Roi, offrant d'expier son attentat par tels services qu'on exigeroit de lui. Le Monarque lui promit son pardon, aux conditions qu'il déclareroit ses complices. Le scélérat Clifford nomme Stanley. Henri, prenant le masque & la profonde dissimulation de Tibere, affecte de l'étonnement, charge avec vivacité l'accusateur de prouver ce qu'il avançoit, & lui dit même que sa vie répondroit d'une pareille inculpation contre son ami, s'il étoit innocent. Clifford persista, & Henri fit mettre *son*

teurs qui soutenoient en Angleterre le parti de la Rose blanche. Le lâche courut, cette liste à la main, vers Henri, en obtint à ce prix sa grace, & fut la cause

---

ami aux fers : c'est où il brûloit d'arriver. Le malheureux Stanley possédoit des richesses immenses : voilà son crime véritable aux yeux d'un Prince qui tenoit un registre secret de tout ce que lui rapportoient les confiscations, & qui avoit continuellement sous les yeux la liste des personnes riches, & de celles mêmes qui n'avoient qu'une fortune médiocre. Ce Lord fut dans la suite condamné à mort, & décapité. On remarqua que tous ses amis l'abandonnerent & le trahirent. Je ne sais qui a pu faire cette remarque; rien de plus naturel assurément, qu'un malheureux soit délaissé de ses amis, & trahi. C'est là que l'histoire est le tableau de la vérité.

Il n'est pas hors de propos d'observer que le Roi d'Angleterre fit exécuter comme traîtres, cinq hommes du peuple que l'on avoit surpris répandant des écrits contre ce Prince. Cette inhumanité de sa part ne servit qu'à aigrir les esprits. Il auroit peut-être fait tomber tout-à-coup le parti des Yorcks, s'il eût pensé comme un Souverain adorable qui commençoit son regne ainsi que Titus. Ce Monarque, si digne du trône, disoit au sujet des délateurs : » Je n'en ai pas be» soin. Si je remplis mes devoirs de Roi, on ne » pourra que m'applaudir; s'il m'arrive d'y man» quer, je veux que la plainte soit permise à » mon peuple : elle m'avertira de mes fautes, » & je me corrigerai ".

qu'une infinité de victimes périrent ſur l'échafaud, entre autres Stanley, qui, malgré ſa qualité de frere du Comte Derby, beau-pere du Roi, ſuccomba aux détours d'une manœuvre à jamais flétriſſante pour la mémoire de ce Prince. D'un autre côté, les Flamands, dont la rupture de la Cour de Londres avec l'Archiduc ruinoit le commerce, demandoient à haute voix qu'on renvoyât des Pays-Bas l'auteur du mécontentement de Henri.

Marguerite n'étoit guere ſenſible à ces clameurs populaires; elle céda plutôt aux ſollicitations preſſantes du jeune homme qui, épris de la plus forte paſſion, brûloit de ſe rendre en Ecoſſe. Aſtley venoit de lui apprendre que Jacques, malgré la promeſſe qu'il avoit faite à la Ducheſſe, étoit déterminé à diſpoſer de la main de ſa pupile en faveur d'un Prince, parent du Roi de Danemarck. Quelle nouvelle foudroyante pour le Duc d'Yorck! Il court à Marguerite, lui montre l'écrit de ſon ami, verſe des larmes, ſe jette à ſes pieds. La Princeſſe qui vouloit remettre l'exécution de ſon projet à des temps plus favorables, ſe laiſſe fléchir : elle donne des troupes, des vaiſſeaux; & Fryon, regardé toujours comme le moteur de cette grande affaire, eſt chargé par les ordres ſecrets de ſa Sou-

veraine, de ne point quitter ſon éleve. Le Duc deſiroit que quelque action d'éclat précédât ſon arrivée à la Cour d'Ecoſſe. Ils s'arrêtent près de Sandwich dans la Province de Kent. Le courage de l'un, & l'adreſſe de l'autre n'opérerent point ce qu'ils s'étoient promis. Les habitants, loin d'embraſſer leur parti, chercherent par quelque ſtratagême à les attirer, & à s'emparer de leurs perſonnes. Fryon vit le piege qu'on leur tendoit : ils ſe retirerent. Le peu de leurs ſoldats deſcendus à terre fut taillé en pieces ; on n'en réſerva que cent cinquante qui furent attachés à des gibets dreſſés le long des côtes de Kent, de Suſſex & de Nolfolk.

La fortune ne ſervit pas mieux cette fois les deux aventuriers dans leurs tentatives ſur l'Irlande. Le Chevalier Edouard Poynings (1), d'un mérite également reconnu

(1) *Le Chevalier Edouard Poynings, &c.* C'eſt à lui que l'Angleterre eſt redevable de ce Parlement, ſi célebre dans l'hiſtoire, dont les actes ſubſiſtent encore, & favoriſent les Anglois établis en Irlande. Poynings fut auſſi député avec Sir Guillaume Watcham, de la part de Henri, vers l'Archiduc Philippe, pour ſe plaindre de la Ducheſſe de Bourgogne, & demander qu'on lui livrât le prétendu fils d'Edouard IV. Le Conſeil répondit qu'en conſidération de l'amitié qui

pour la guerre & pour l'adminiſtration, préſidant comme député dans ce Royaume, ſous le ſecond fils de Henri, étouffa toutes les ſemences de rébellion qui auroient pu éclater. Il faut croire, dit le Duc d'Yorck, que ſes diſgraces ne déconcertoient point, qu'un ſort plus heureux nous attend en Ecoſſe : hâtons nous de gagner ces bords ; l'amour peut-être nous dédommagera des rigueurs de la fortune.

La Comteſſe de Huntley étoit prête à former un engagement qu'elle n'avoit contemplé que de loin. Elle ſentit alors toute la peſanteur du joug qui alloit lui être impoſé. L'époux qu'on lui donnoit, avoit pour lui la richeſſe, la naiſſance, la grandeur : mais que ces avantages touchent peu une ame qui ne connoît d'autre ſatiſfaction que celle que procure la ſenſibilité ! & il n'y a que le rapport des cœurs, la tendreſſe mutuelle, qui rempliſſent les

---

régnoit entre leur Souverain & le Roi d'Angleterre, on promettoit de ne donner aucun ſecours à ſon concurrent : mais ils ajouterent que Philippe n'avoit nulle autorité ſur la conduite de la Ducheſſe Douairiere, & qu'elle étoit maîtreſſe de ſes volontés. Henri, piqué de cette réponſe, rompit tout commerce avec les Pays-Bas, chaſſa les Flamands de ſon Royaume, & rappella ſes ſujets qui ſe trouvoient en Flandres.

vœux de cette ſenſibilité ſi difficile à contenter. Hélas! diſoit la Comteſſe à ſon amie, n'aurois-je pas été trop heureuſe de vivre & de mourir dans cet état d'indépendance qui me laiſſoit maîtreſſe de moi-même? Si mon cœur demandoit un objet d'attachement qu'il ne trouvoit point, je goûtois du moins la conſolation de n'être pas obligée à feindre, à me parer de ſentiment... que je n'aurai jamais pour le tyran auquel on veut m'aſſervir. Eſt-ce l'amour qui nous unit? ce ſont les volontés du Roi, les bizarres convenances, la cruelle politique. Ah! mon amie! quel deſtin pour la Comteſſe de Huntley! & combien de fois je me ſuis indignée contre mon rang! j'en ſerai la victime!

Le jour étoit arrivé pour la cérémonie du mariage. On faiſoit à la Cour d'Ecoſſe les préparatifs d'une fête brillante, tandis que la Comteſſe ſe livroit à la plus profonde triſteſſe; ſa beauté en recevoit un nouvel éclat; elle étoit auprès du Roi qui liſoit des lettres de la Ducheſſe de Bourgogne, lorſque le Duc d'Yorck arrivé à Edimbourg, fait demander audience à ce Monarque.

Qu'on ſe figure un jeune homme de vingt-deux ans, réuniſſant un port noble & majeſtueux aux graces les plus tou-

chantes, dont l'abord ſeul répandoit une ſorte de ſéduction inexprimable qui le rendoit maître des cœurs, & faiſoit deſirer ardemment de le revoir, de l'entendre ſans ceſſe, d'en être remarqué, de lui plaire enfin : qu'on ajoute à ces dons de la nature ſi précieux, l'appareil de la grandeur, auquel, pour ainſi dire, l'infortune prêtoit encore plus de dignité ; & l'on n'aura qu'une foible idée de l'enchanteur (car c'eſt le nom qu'on peut donner au Duc d'Yorck) qui s'offroit aux yeux du Roi d'Ecoſſe, & ſur-tout à ceux de la Comteſſe de Huntley. Une émotion rapide la ſaiſit ; elle a été frappée d'un trait de flamme ; à peine a-t-elle la force d'attacher ſes regards ſur ſon vainqueur ; elle ne le voit qu'à travers un nuage ; ſes genoux ſe dérobent ſous elle ; elle a ſenti tout l'empire de l'amour. Ce jeune homme l'a d'éja apperçu ; il partage ce trouble ſubit ; il alloit ſe précipiter à ſes pieds, quand Fryon arrête ſes tranſports indiſcrets, & lui fait obſerver le Roi qui lui tendoit la main. Le Duc prend la parole ; l'enchantement qu'il a produit, augmente ; comme l'ame de la Comteſſe vole au-devant de ſes expreſſions ! comme elle reçoit dans ſon ſein tout le feu d'une paſſion que juſqu'alors elle

avoit ignorée ! de quels traits ſon cœur eſt déchiré au récit que fait le Duc d'Yorck de ſes malheurs, avec cette nobleſſe qui relevoit ſes moindre diſcours ! Il ne lui échappe pas un mot qui n'aille ſe graver dans ce cœur dont il eſt déja l'arbitre abſolu. La belle Huntley ne peut même cacher ſes larmes.

Jacques n'a point attendu que le jeune homme ait ceſſé de parler, pour ſe décider en ſa faveur; il brûle d'embraſſer ſa défenſe ; le Monarque lui donne ſa parole royale (1) qu'il le rétablira ſur le trône. Pour montrer qu'il ne ſe rend qu'à la vérité, il mande ſon Conſeil, & ſe fait répéter en ſa préſence le détail des revers dont la maiſon d'Yorck a été accablée. Des lettres du Monarque François ainſi que du Roi des Romains, avoient déja inſpiré à Jacques une prévention favorable au rival de Henri. Le

(1) *Lui donne ſa parole royale, &c.* „ Jacques (ſelon Rapin Thoyras) parut touché des infortunes de ce Prince, & lui dit que, » quoi qu'il » en fût, il ne ſe repentiroit jamais de s'être mis » en ſes mains ". Ce Monarque, en effet, fut séduit par l'adroit impoſteur. La jalouſie qui régnoit entre les deux Cours, ne contribuoit pas peu à entretenir ces ſentiments.

Conseil éprouva les mêmes impressions que son maître : tout est entraîné, enflammé pour le Duc d'Yorck. Il n'est point de Flamand qui, en particulier, ne se déclare son vengeur & son ami.

La Comtesse de Huntley accourt vers sa fidelle Sulton, tombe dans ses bras : — Je l'ai vu... Non, rien n'est plus aimable... mon cœur est à lui pour la vie. Que je suis malheureuse ! — Et de qui me parlez-vous, ma chere Comtesse ? — Peux-tu me le demander ? ne sais-tu pas que le Duc d'Yorck vient d'arriver ? quelle noblesse touchante dans toute sa personne ; que le récit de ses disgraces m'a émue ! quels sont les sentiments qu'il m'a inspirés ? Ah ! Sulton, Sulton, puis-je m'y méprendre ? j'aime, & d'un amour que rien ne pourra vaincre ! Par quelle fatalité ce Prince s'offre-t-il à mes regards, au moment même où j'allois aux autels comme une victime.. je n'irai point, Sulton, je n'irai point... Hélas ! j'étois déja si à plaindre ! & aujourd'hui quels seroient mes tourments ? l'infidélité, le parjure, l'horreur d'un époux, & de moi-même ! puis-je promettre à un autre de l'aimer, lorsqu'au fond de mon cœur... Un instant seul a suffi pour faire naître cette passion qui me tyran-

nise ! Henri, que je te déteste ! que ne puis-je te précipiter du trône, & y placer de mes mains... tout ce que j'adore ; oui, c'est tout ce qui m'intéresse, tout ce qui m'anime présentement. Je n'entends, je ne vois que le Duc d'Yorck ; sa voix enchanteresse retentit encore dans mon cœur ; il est devant mes yeux ; mon ame est remplie de ses infortunes ; elles sont les miennes... Le voilà donc réalisé cet objet dont mon imagination ou plutôt ma sensibilité demandoit l'existence ! Tout ce qu'elle desiroit, je le trouve réuni dans le Duc d'Yorck ! Et où me conduira ce penchant, cette yvresse qui s'est emparée de tous mes sens ? Mon sort & fixé : le Roi a prononcé ma mort, en disposant de ma main... Elle n'est point encore donnée ; j'aurai le courage de repousser le joug cruel qu'on me propose ; j'irai me jetter aux pieds du Roi, y porter mes larmes ; je lui avouerai tout ; il verra mon amour, ma douleur, mon désespoir. Seroit-il assez barbare pour exiger un pareil effort de ma vertu ? Ah ! mon amie, je n'ai plus de raison, plus d'empire sur moi-même ; je suis toute à ma foiblesse. Que le Duc d'Yorck monte sur le trône ; qu'il soit heureux ; fallût-il ma vie pour lui assurer son bon-

heur, j'expirerois, en béniſſant ma deſtinée. Je ſens trop qu'un amour véritable eſt capable de s'oublier, de s'immoler.

Des larmes accompagnent ces dernieres paroles.

Le Duc d'Yorck éprouvoit une agitation encore plus violente. Qu'on ſe reſſouvienne que, ſans la prudence de Fryon, il avoit été ſur le point de tomber aux genoux de la Comteſſe de Huntley. Ses regards, toute ſon ame s'étoient fixés ſur elle ; ſa beauté lui avoit paru mille fois plus frappante que dans ſon premier voyage d'Ecoſſe. A quels tranſport n'eſt-il pas abandonné, quand Aſtley lui apprend qu'elle eſt prête à ſe marier ! — Et je ferai venu ici pour être témoin d'un pareil ſpectacle ! L'as-tu bien vue, Aſtley ? conviens qu'on ne peut avoir plus de charmes ; qu'ils ont augmenté ! que d'éclat ! Ah ! divine Huntley, je mourrai à vos pieds ; vous ſaurez combien je vous adore, que je n'ai vécu juſqu'à préſent que pour vous idolâtrer comme la divinité ſecrete à laquelle j'offre tous mes vœux... Aſtley, & quels biens prétend me faire la Ducheſſe, ſi tout ce qui m'enflamme m'eſt enlevé ? Tu parles des nœuds qu'on va former... ils ne ſe formeront point, ou j'enſan-

glante la fête... La Ducheſſe veut me donner des grandeurs, un rang, une Couronne; & que me feroit le Royaume d'Angleterre, ſi je ne le partageois avec la belle Huntley ? Que dis-je ? quel plaiſir je goûterois à mettre mon ſceptre à ſes pieds, à lui répéter cent fois : O ma ſuprême maîtreſſe, régnez ſur mes ſujets, ſur toute la terre, comme vous régnez ſur mon cœur; dictez des loix, je les attends à vos genoux; je ſuis votre amant, votre adorateur, votre eſclave le plus ſoumis; ne m'accordez qu'un regard, qu'un ſeul regard, & j'aurai reçu une faveur que ne payeroient point tous les tréſors de l'univers ! Aſtley, qu'eſt-ce que l'ambition ſans l'amour ? qu'eſt-ce que le trône ſans la Comteſſe de Huntley ? (Il apperçoit Fryon.) Marguerite m'avoit promis... & aujourd'hui la Comteſſe va dans les bras d'un autre... Je meurs mille fois à cette image. Et vous qui m'aimez, qui m'avez créé, reprenez vos bienfaits; laiſſez moi rentrer dans l'obſcurité, me plonger dans le néant, dans la mort, ſi cet engagement eſt réſolu... Je ne rougis point de me proſterner à vos genoux, de les arroſer de mes pleurs; je ferai tout ce qu'on exigera; mais.... du moins que

l'on ſuſpende cet affreux hymen... il ne s'achevera point...

Il eſt au comble de la douleur. Fryon le releve, l'embraſſe, lui donne ſa parole de ſolliciter le Roi d'Ecoſſe à tenir la promeſſe qu'il avoit faite à Marguerite.

Ce Prince que chaque inſtant attachoit davantage au jeune homme, étoit déterminé à l'appuyer de toute ſa puiſſance.

Le Duc d'York ſe promenoit un jour dans les jardins du palais; il cherchoit la ſolitude. Les ambitieux & les amants goûtent quelquefois de la ſatisfaction à ſe livrer à la rêverie. Il s'étoit arrêté à l'aſpect d'un boſquet de roſes dont la couleur & les parfums ſembloient flatter ſa diſpoſition mélancolique. Il n'eſt point de véritable paſſion ſans cette triſteſſe délicieuſe qui fait le charme du ſentiment, & ſa plus douce jouiſſance. Le Duc va s'aſſeoir ſur un banc de gazon qui ſe trouvoit au fond du boſquet. Là, il s'abandonne tout entier à ce penchant qui faiſoit à la fois les tourments & les délices de ſa vie. Il prend entre ſes mains ce portrait de la Comteſſe qu'il avoit crayonné; il laiſſe couler des larmes ſur cette image : elle attachoit tous ſes regards. Oui, adorable Huntley, diſoit-il, recevez les ferments d'un amour qui ne s'anéantira qu'avec moi; voilà ces

traits que j'idolâtre, gravés pour jamais dans mon cœur, qu'on ne sauroit en arracher, sans percer de mille coups ce cœur trop sensible! Qu'il est plein de son ardeur! que je vous aime, ô souveraine maîtresse de tous mes sentiments! & vous épouseriez, vous aimeriez un autre!... Chere image, recevez mille baisers, mes larmes, mon ame, ma vie... Qu'on ne me parle plus de régner...

Une espece de gémissement vient frapper son oreille : il se leve avec précipitation, & court vers l'endroit d'où ce gémissement étoit parti. Quel spectacle s'offre à sa vue! une femme presque évanouie dans les bras d'une autre femme... Quelle situation pour le Duc d'Yorck! il voit, il reconnoît la Comtesse de Huntley; il court à ses pieds: — C'est vous, Madame, c'est vous! Ah! Prince, s'écrie la Comtesse, en r'ouvrant ses beaux yeux, & les tournant avec une douce langueur sur le Duc d'Yorck, qu'elle étrange destinée vous a conduit en ce séjour! J'y venois me pénétrer... dans quel temps!... Relevez-vous, allez, laissez-moi seule... Mon amie, daignez me donner votre bras, &... tâchons de nous éloigner... Prince, j'ai tout entendu, &... c'est pour mon malheur. — Pour votre malheur, Madame,

le mien dût-il augmenter, duſſé-je en perdre la vie, il faut que vous ſachiez tout l'empire que vous avez ſur l'infortuné Duc d'Yorck. Apprenez qu'il eſt déja venu en Ecoſſe, ſans ſe faire connoître. A peine vous ai-je vue, j'ai ſenti que l'amour devoit me déchirer; j'ai porté par-tout cette ardeur dont j'étois conſumé. Ma tendreſſe a eſſayé de ſe retracer une image qui n'étoit que trop empreinte dans mon ame. Je parlois ſans ceſſe à ce portrait, l'objet de mon culte, de mes hommages, de l'amour le plus paſſionné, le plus pur. Hélas! en ce moment encore je l'arroſois de mes pleurs. Je ſors d'une nuit de douleur. Je veux réparer le déſaſtre de ma Maiſon, reprendre une place qui m'eſt due : mais belle Huntley, que m'importe le trône, ſi vous n'y montez avec moi? Je n'ai rien fait pour mériter votre amour... vous ne me refuſerez pas votre pitié : du moins vous différerez un hymen... vous l'accomplirez! Non, qu'on ne me parle plus de vengance, de gloire, de ſceptre : mon ſort eſt réſolu. Ce n'eſt pas le trône qui m'attend, c'eſt le tombeau; il s'ouvre pour moi en Ecoſſe, & c'eſt à vos pieds, Madame : je n'irai pas plus loin pour terminer une exiſtence qu'il ne m'eſt plus poſſible de ſupporter,

s'il faut renoncer à mon amour.... — Vous m'aimeriez, Prince! & pourquoi me parler de couronne?... Je ne puis... Sulton, arrachons-nous de ces lieux — Quoi, Madame, je ne vous inspirerois pas le plus foible sentiment!... — Je n'ai rien à vous dire ; plaignez-moi... Adieu... Faut-il que le sort qui me poursuit, m'ait entraînée dans ces lieux?... Je voudrois ignorer... je serai mille fois plus malheureuse que vous. — Vous me quittez, Madame! & c'est vous qui me percez le cœur, qui irritez mes maux, ou plutôt c'est vous qui me les causez!... Elle ne m'entend plus!

Le Duc d'Yorck court vers Astley, qui venoit à lui avec la même précipitation : — Je suis perdu : j'ai tout découvert à la Comtesse, & je ne sais si j'ai sujet de me flatter ou de craindre... mon amour lui aura déplu. Qu'un autre objet vous occupe en cet instant, interrompt Astley ; je vous cherchois : c'est le Roi lui-même qui m'a ordonné de vous amener au palais. Fryon est avec lui.

La Comtesse, de retour chez elle, va se jetter sur un siege, en versant un torrent de larmes. — Sulton, ma chere Sulton, qu'ai-je fait? le Duc d'Yorck... eh! il ne peut plus ignorer que je l'ai-

me. Je ne suis plus maîtresse de cacher ce malheureux amour ; la honte va suivre ma foiblesse, mon égarement !... à l'heure même où se prépare une chaîne... ma mort préviendra ces funestes liens. Mais, Sulton, dis, quelle est ma fatale destinée ! je suis aimée de tout ce qu'il y a de plus charmant ; tu l'as entendu : sa tendresse l'emporte peut-être sur la mienne, & je serois condamnable, si je lui laissois voir des sentiments... qu'il ne mérite que trop. Quelle tyrannie accable notre sexe ! Toujours dissimuler ! toujours renfermer, déguiser ses transports ! les étouffer : quelle est, encore une fois, la bizarrerie inconcevable de mon sort ! j'ai trouvé le cœur que le mien demandoit, vers lequel voloit toute mon ame, &, Sulton... cet amour feroit ma félicité suprême ! Le Duc d'Yorck m'aime ; il m'en fait l'aveu ; il le jure à mes genoux.... A-t-il besoin d'un diadême pour fixer tous mes vœux ? Ce n'est point le fils d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, le Duc d'Yorck, qui m'a captivée : c'est le plus intéressant, le plus aimable, le plus touchant des hommes. Conçois-tu quel seroit mon bonheur, si le Roi m'avoit donné un tel époux ? Partager son infortune, vivre au bout du monde avec

lui, ne nous occuper que de notre ſeule tendreſſe, n'exiſter que pour nous aimer encore davantage; voilà les plaiſirs... que je ne goûterai jamais. Encore, ſi j'avois la liberté de verſer mes pleurs dans ton ſein, de ne dépendre que de moi, de nourrir ma douleur d'un ſentiment qui, quoique ſans eſpérance, ſuffiroit à l'adouciſſement de mes peines... en vain tu m'as oppoſé tes conſeils, tes efforts. Oui, je vais trouver le Roi; il n'aura point la barbarie d'ordonner qu'on me traîne aux autels; il me rendra à moi-même, & je pourrai vivre, du moins, en donnant mon dernier ſoupir à ce Prince... Que mes derniers regards ne peuvent-ils le voir ſur le trône! Cruelle amie! c'eſt toi qui m'as preſſée de venir dans ces jardins ſi funeſtes! j'aimois, je brûlois... j'adorois... j'ignorois encore tous mes malheurs : je ſuis aimée, je ſuis aimée; je vais redoubler les infortunes de l'homme le plus digne d'être heureux, & l'on diſpoſe de ma liberté, de mon ſort, de ma vie!

Le Duc d'York étoit entré chez le Roi. Le Monarque ne l'a pas plutôt apperçu, qu'il lui dit avec bonté, & en lui préſentant la main : Approchez, Prince, je vais commencer à vous donner des preuves de l'intérêt que vous m'avez inſpiré. J'avois écrit

à la Ducheſſe de Bourgogne que je ſuſpendrois le mariage de la Comteſſe de Huntley; des raiſons d'Etat m'obligeoient à retirer, en quelque ſorte, ma parole: mais Fryon m'apprend que vous êtes prévenu pour la Comteſſe d'une paſſion à laquelle eſt attaché votre bonheur; & mon deſſein étant d'y contribuer, je cede, malgré des motifs puiſſants, au plaiſir de vous accorder ce premier témoignage de mon affection : recevez donc de mes mains la Comteſſe pour épouſe. Je ne doute point qu'elle ne ſe conforme ſur cet engagement à mes deſirs; vous l'allez voir; je l'ai mandée.

Le Duc, tranſporté de joie, veut exprimer ſa reconnoiſſance; ſa voix ſe perd, s'éteint, & il tombe preſque évanoui aux pieds du Monarque. La Comteſſe paroît: elle craignoit que Jacques ne l'eût appellée pour conclure un hymen odieux. Quelle révolution inexprimable elle éprouve, quand elle entend le Roi lui dire: Vous voyez, Madame, le Duc d'Yorck accablé, en quelque ſorte, de l'excès de ſon bonheur; il vous aime éperduement, & je le nomme votre époux. Je ne crois point gêner votre choix, en vous uniſſant l'un à l'autre : l'hommage de ce Prince doit flatter la Comteſſe de Huntley. Je vais or-

donner qu'on prépare tout pour ce mariage... Fryon, ma présence les contraindroit. Allons nous occuper de l'entreprise qui suivra cette fête.

La Comtesse étoit restée comme anéantie. Le Duc d'Yorck sort, si l'on peut le dire, de son enchantement. Est-il bien vrai, Madame, s'écrie-t-il? Il m'est permis de tomber à vos genoux, de vous parler de mon amour! Seroit-ce un sacrifice que le Roi exigeroit de la divine Huntley? Ah! plutôt qu'à ce prix...— Prince... il est inutile de vous le cacher: je goûte un doux plaisir à vous en faire l'aveu; connoissez tout l'excès de ma tendresse: sachez qu'avant de vous avoir vu, je vous donnois mon cœur; vos malheurs avoient fait couler mes larmes; ce n'étoit point la pitié, je le sens trop aujourd'hui, c'étoit l'amour, oui, c'étoit l'amour, & le plus tendre, qui m'animoit pour l'infortuné Duc d'Yorck; jugez de mes transports... La voilà cette main qui avoit prévenu les volontés du Roi, qui brûloit d'être unie à la vôtre; vous serez mon époux, mon amant, tout ce que je pourrai aimer. Ah, cher Prince!

Le Duc se précipite sur cette main, la porte à sa bouche, y fixe mille baisers de flamme, l'arrose de ces pleurs qui sont

l'ivresse de la pure volupté : — Vous vous intéressiez à mes revers ! ils vous touchoient ! J'étois aimé ! je serai votre amant ! Oui, belle Comtesse, je ne vivrai que pour vous adorer comme ma divinité suprême. Présidez à mes destins ; échauffez mon courage ; & pour qui vais-je conquérir un trône ? pour y faire asseoir la vertu, la beauté, les graces, l'amour même, tout ce que j'idolâtre... (Il se relève avec emportement.) Tremblez, fiers ennemis, reconnoissez votre maître. Eh ! c'est encore bien peu que d'être Roi, pour offrir à ma Souveraine des hommages qui soient dignes d'elle.

Astley interrompt cet entretien pour remettre au Duc d'Yorck un billet de Fryon. La Comtesse se hâte de rejoindre son amie, & de lui apprendre sa nouvelle destinée. Le Duc bientôt revole auprès d'elle. — Qu'ils vont, Madame, m'être insupportables ces moments que les soins de la grandeur déroberont à mon amour ! mais une réflexion cruelle vient détruire mon bonheur : c'est le Duc d'Yorck que vous aimez ; je devrai à la naissance & au rang, ces sentiments si flatteurs dont vous daignez récompenser les miens : ne pouvez-vous me séparer de tout ce qui m'environne ? C'est par

par ce cœur qui brûle de mille feux, & non par un vain éclat qui ne m'eſt, hélas! que trop étranger, que j'aſpirerois à vous plaire, à mériter votre tendreſſe; enviſagez votre amant, l'amant le plus tendre, le plus paſſionné, & ne voyez point le Prince, le fils d'Edouard. L'amour, belle Huntley, a-t-il beſoin de titres, d'extraction, de couronne, pour faire notre félicité ſuprême? l'ardeur véritable ne ſauroit-elle ſe ſuffire? Pour moi, je ſens que c'eſt vous, que c'eſt vous ſeule que j'idolâtre, que je préférerois un regard de vos yeux enchanteurs à l'empire de l'univers; que, fuſſiez-vous née dans l'obſcurité la plus profonde, je vous euſſe choiſie pour être la maîtreſſe de mon cœur. Eh! que n'ai-je des Reines, des Déeſſes à vous ſacrifier! Encore une fois, accordez-moi cette grace : dites, répétez que c'eſt votre amant, & non le Duc d'Yorck, dont les hommages ont pu vous toucher : — Prince... — Ah! Madame, quel nom, & qu'il m'eſt odieux! Si je n'étois point un Prince... — Cette délicateſſe me flatte. Non, n'imaginez point que la ſplendeur de votre berceau ait quelque part au penchant que je n'ai pas rougi de vous avouer : vos malheurs, voilà les premiers traits dont m'a frappée

cet amour qui me fait aujourd'hui des bleſſures ſi profondes. Je vous l'ai dit : cette tendreſſe à laquelle je donnois le nom de compaſſion, s'eſt nourrie de mes larmes. Je vous ai vu, & j'ai connu enfin toute la force d'une paſſion... qui fera le charme de ma vie. Quel que ſoit votre ſort, ſoyez aſſuré que votre femme, votre amante vous ſera toujours plus attachée. Un déſert, & mon époux, je m'applaudirois de ma deſtinée. — Adorable Huntley, répétez-les ces mots charmants : ils reſteront à jamais gravés dans mon ame. Pourquoi tant d'amour ne peut-il s'exprimer ? cette yvreſſe où mon cœur ſe plonge, vous parle au défaut de ma voix. Sentez-vous bien tout ce que vous inſpirez ?

Le Duc d'Yorck ſe retrouve avec Aſtley : — Eh bien ! mon ami, me voilà au comble de mes vœux ! je ſuis aimé de la Comteſſe de Huntley, de tout ce que j'adore ; & une amertume affreuſe empoiſonne ma félicité ! Aſtley, à quel titre ai-je pu plaire ? à qui la Comteſſe donne-t-elle ſa main, ſon cœur ? Plains-moi plutôt, je ſuis.... le plus malheureux des hommes !... Aſtley, il ne me ſera point poſſible de devoir au menſonge ce que j'aurois voulu tenir de l'excès de

ma tendresse. Jamais, jamais je ne pourrai goûter à ce prix un bonheur que j'eusse acheté aux dépens de mes jours! Ah! que Varbeck n'est-il en effet le Duc d'Yorck!

Il versoit des larmes; il portoit partout son agitation : elle redoubloit en présence de la Comtesse. Il lui échappoit des soupirs, des gémissements; il passoit tout-à-coup des transports les plus vifs, à l'accablement le plus profond; il quittoit brusquement cette femme qu'il aimoit à l'idolâtrie, & revenoit bientôt se précipiter à ses genoux. Elle lui demandoit la cause de ce trouble, de cette espece d'égarement qui le poursuivoit : il ne répondoit que par des mots entrecoupés, & qui se perdoient dans ses pleurs. Mais, disoit la Comtesse à Lady Sulton, conçois-tu bien l'affreuse bizarrerie de mon sort? j'aimois, en quelque sorte, le Duc d'Yorck avant que de le connoître, de l'avoir vu; j'étois prête à former des nœuds que je détestois : il vient ici; j'apprends qu'il m'aime; le Roi enfin consent à nous unir; je n'ai plus rien à desirer; & ce Prince, au moment d'être mon époux, éprouve un trouble inconcevable! Lorsque je lui parle de mon ardeur, que je lui dis qu'elle sera toujours la même; lorsqu'il voit tout mon amour, c'est dans

cet inſtant que ce déſordre qui l'agite, redouble ! il voudroit me parler, & ſa voix s'éteint dans ſes larmes! Sulton, je ſuis bien malheureuſe!... Le Duc... quelle horrible lumiere me frappe ! il ne m'aimeroit point ! des raiſons de politique, d'intérêt, l'auroient fait rechercher un hymen... l'amour n'en ſerreroit point les nœuds ! mais où vais-je m'égarer ? Ne l'avons-nous pas ſurpris dans ce boſquet ? ne l'avons-nous pas entendu ?... Non, il eſt incapable de feindre ; on ne ſauroit montrer tant de tendreſſe, lorſqu'on ne la ſent point ; il m'aime... & pourquoi donc ces tranſports ſi oppoſés ? me cache-t-il quelques nouveaux chagrins, quelques nouveaux malheurs ? Hélas ! qui les partageroit plus que moi ? Je te l'ai dit : que la fortune ceſſe de le combattre ; qu'il ſoit heureux ; qu'il regne, & qu'il m'en coûte mon bonheur, la vie : je mourrai avec joie.

Le jour du mariage eſt arrivé. Fryon entre chez le Duc d'Yorck : il le trouve verſant un torrent de larmes, la tête appuyée ſur une main, & de l'autre tenant une plume : pluſieurs morceaux de papier étoient déchirés à ſes pieds. Que vois-je, dit Fryon ; au moment que vous allez devenir le poſſeſſeur de la beauté mê-

me, vous êtes plongé dans la douleur! que vous eſt-il arrivé? apprenez-moi la raiſon de cette ſituation accablante. — Le plus heureux & le plus malheureux des hommes, voilà quel eſt mon ſort! — Comment! expliquez-vous. — Oui, un ſeul regard de la Comteſſe de Huntley eût comblé mes vœux, & je vais dans ſes bras... je touche au moment d'être ſon époux; il n'eſt point ſans doute d'expreſſion qui puiſſe donner une idée de mon bonheur, & c'eſt ce même bonheur qu'accompagne le plus horrible des tourments! Eſt-ce Varbeck qu'on rend heureux? c'eſt lui, c'eſt lui qui ſouffre tous les ſupplices! ſous quel nom la Comteſſe va-t-elle être mon épouſe?... Suis-je le Duc d'Yorck? Qu'entends-je, interrompt Fryon? qu'eſt devenu cet eſſor ſublime qui vous élevoit au premier rang? Feriez-vous dépendre la paſſion la plus noble, des caprices d'un fol amour? L'ambition qui vous animoit avec tant d'ardeur, ſera étouffée par un ſentiment romaneſque? Qu'exigez-vous davantage? voyez d'où vous êtes parti: des richeſſes, de la gloire, un trône, la tendreſſe & la main d'une Princeſſe qui réunit tous les charmes, voilà ce que Varbeck doit au Duc d'Yorck. Si vous oubliez vos intérêts, ſouvenez-vous d'une

bienfaitrice dont vous êtes entiérement l'ouvrage. Et que diroit l'Europe, l'univers, ſi jamais on venoit à ſavoir que, pour céder à l'excès d'une fauſſe délicateſſe, vous avez immolé votre fortune, votre amour même ? Penſez-vous qu'on appellât vertu, généroſité, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſcrupule bien digne de ces ames vulgaires nées pour ramper, & ſe perdre dans la foule des êtres obſcurs ? On vous flétriroit d'un mépris éternel, ou d'un ridicule plus aviliſſant encore que le dédain. Laiſſez ces petiteſſes au fils du bourgeois de Tournay ; qu'il ne ſoit plus queſtion de Varbeck. Soyez un Prince, le fils d'Edouard, le Duc d'Yorck, & ne repouſſez point la brillante deſtinée qui ſemble prévenir vos vœux... Mais que ſignifient ces papiers épars ſur la terre ? écriviez-vous à la Ducheſſe de Bourgogne ? — Ce ſont pluſieurs lettres que j'avois commencées pour la Comteſſe, pour cette femme que j'adore, & que je trompe par la plus vile impoſture. Pourrai-je éternellement conſerver le maſque que j'ai emprunté ? ne ſaura-t-elle pas un jour qui je ſuis ? & alors que je payerai cher tous ces plaiſirs auxquels mon cœur craindra de ſe livrer ! de quel œil me regardera-t-elle ? Je voulois lui dé-

clarer la vérité, & ma plume... s'eſt toujours refuſée au deſir qui me preſſe de tout avouer. — Il faut ſuivre ce noble tranſport; courez tout révéler à la Comteſſe : Varbeck en recevra l'accueil qu'il mérite. Pour moi, je vais chez le Roi vous prévenir, en le retirant de ſon erreur : vous paroîtrez tel que vous êtes. Votre amour délicat ſe bornera à ſolliciter quelque place auprès du Prince que l'on deſtinoit pour époux à la Comteſſe de Huntley; vous ferez témoin du bonheur d'un rival qui ne vous appercevra point dans la foule de ſes domeſtiques... vous ſerez Varbeck... Je ſuis indigné que ma Souveraine vous ait honoré de ſa confiance. Adieu, ne vous réclamez plus ni d'elle, ni de moi : je vous abandonne à ces remords ſi peu faits pour un homme qui voudroit s'élever. La Ducheſſe trouvera aiſément quelque autre créature plus reconnoiſſante de ſes bontés.

Fryon feignoit de ſe retirer avec colere; cet habile intriguant ſavoit manier les paſſions, & il avoit ſaiſi les nouveaux mouvements de ſon éleve qui court à lui : — Arrêtez, pardonnez-moi ces irréſolutions, ces combats; vous êtes mon bienfaiteur, mon maître, mon ami : je ferai tout, tout ce que vous m'ordonnerez. Ne

penſons plus à Varbeck ; oui, je ſuis le ſucceſſeur d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, l'amant, le mari de la Comteſſe de Huntley... je marche aux autels... Je reconnois mon diſciple, reprend Fryon en l'embraſſant. Voulez-vous vous pénétrer du perſonnage que vous avez à repréſenter ? Ne détournez jamais vos regards ſur votre berceau ; perdez entiérement Varbeck de vue ; n'en conſervez aucun ſouvenir ; ſachez vous en impoſer à vous-même : c'eſt le moyen le plus ſûr d'en impoſer aux autres ; ſoyez prêt à mourir, en portant le nouveau nom dont vous êtes décoré. Vous avez la nobleſſe de l'ame : il eſt aiſé de vous paſſer de celle qu'un haſard aveugle vous diſpenſe... Et peut-être le ſang des Rois coule-t-il dans vos veines. Qui ſait ſi votre mere n'a pas été ſenſible aux agréments d'Edouard, ſi vous n'êtes pas le fils de ce Monarque ? Ce qui vous manque, n'eſt que le fruit des conventions ; la nature a tout fait pour vous : en vous formant, elle vous deſtinoit au rang ſuprême. C'eſt elle qui vous appelle au trône : cédez à ſa voix, & montrez-nous un Prince digne de toute ſa fortune.

Le Duc d'Yorck ſe rend chez la Comteſſe ; il la voit dans tout l'appareil de

la beauté. Quel ſpectacle enchanteur pour un amant, qui, cette même journée, devenoit époux! Cependant elle laiſſoit appercevoir un nuage au milieu de tant d'éclat. Ses beaux yeux étoient couverts de larmes; elle fait retirer ſes femmes. — Prince, je touche au moment qui va nous unir: mais ces nœuds ne ſont point encore formés. Je vous aime; j'ai pris plaiſir à vous le dire; ma main cherche la vôtre; j'attache tout mon bonheur à cet hymen; je vole à l'autel; c'eſt pourtant à une condition: je veux être aimée auſſi ardemment que je vous aime. — Eh! Madame, quel amour approche du mien? quelle flamme peut ſe comparer à celle qui me dévore? vous douteriez... — Oui, je doute. — O Ciel! que dites-vous? — Eh! ſi vous m'aimez, ſi je vous ſuis chere, ſi cet engagement vous flatte autant que moi, ſi mon amant brûle d'être mon époux, pourquoi ce trouble qui vous afflige, ſur-tout quand je vous aſſure de ma tendreſſe? Me tromperiez-vous? ne m'aimeriez-vous pas? La politique entreroit-elle dans cette union que je ne veux devoir qu'au ſentiment? Parlez, parlez, Prince... Eh bien! s'il vous faut ma main pour obtenir du Roi les ſecours que vous en attendez, je vous la donne,

& du pied de l'autel... je pourrai mourir de ma douleur. Perſonne, non, perſonne ne ſaura la cauſe de ma mort : il n'y aura que vous qui en ſerez inſtruit, & je vous pardonnerai encore en expirant par vos coups.

A ces derniers mots, le Duc d'Yorck s'étoit précipité aux genoux de la Comteſſe; il les tenoit embraſſés, il les baignoit de ſes larmes. Que la politique, s'écrie-t-il au milieu des ſanglots, ſoit venue ſe joindre à mon amour: non, adorable Huntley, je n'ai vu que vos charmes, & je n'ai ſenti qu'une flamme qu'il m'eſt impoſſible d'exprimer. Ah! ſi vous liſiez dans mon cœur, dans ce cœur ſi déchiré, où vous régnez avec tant d'empire!... Ce trouble, ces chagrins qui me conſument, cette agitation qui me fait paſſer de ſupplices en ſupplices... Vous ſaurez... Madame... c'eſt le fruit de mes malheurs paſſés... l'excès de mon bonheur m'accable... c'eſt moi qui croirai que la grandeur, que le diadême... Vous aimez le Duc d'Yorck, &...

Peut-être alloit-il tout découvrir, quand, par un haſard heureux, Fryon entre dans l'appartement: il ſurprend le trouble de ſon éleve; il ſe hâte de l'arracher à cette ſituation ſi dangereuſe, qui

pouvoit renverser tous ses projets. Tout est prêt, lui dit-il ; le Roi vous attend l'un & l'autre ; ne retardez plus un hymen qui fera le bonheur de tous deux.

Ils sont aux autels. Jamais le Duc d'Yorck & la Comtesse n'avoient paru plus charmants ; un murmure flatteur annonçoit l'admiration & l'intérêt qu'ils faisoient naître. Toute la Cour sembloit partager la satisfaction qu'ils devoient goûter. Au moment que se prononçoit le serment, le jeune homme est saisi d'un tremblement soudain, & tombe évanoui. Fryon, qui suivoit des yeux ses moindres mouvements, vole à son secours ; le Duc r'ouvre les yeux, les tourne, en gémissant, vers la Comtesse qui le soulevoit dans ses bras ; enfin, l'union est consommée, & les amants sont époux.

Le Duc d'Yorck, du sein des délices, couroit se livrer à la plus sombre mélancolie. Il falloit toute la force des conseils de Fryon, pour l'empêcher de ne point trahir son secret. Plus sa femme lui prodiguoit de caresses, plus il éprouvoit d'agitations dont elle cherchoit en vain à pénétrer le motif. Il se rejettoit toujours sur la crainte qui corrompoit la douceur de ses plaisirs. Il appréhendoit, disoit-il, que le rang, l'éclat d'une cou-

ronne qu'il attendoit, ne mêlassent leurs images à celle de leur tendresse réciproque. Sa femme lui demandoit sans cesse s'il n'avoit pas des chagrins à lui confier, & ses réponses étoient des soupirs & des larmes. Aussi cette Princesse se plaignoit-elle souvent à son amie. — Sulton, je croyois être au comble de mes vœux! Hélas! je desire encore; mon mari paroît m'aimer. Mais il me semble accablé d'une sombre langueur, dont il s'obstine à me cacher la source. S'il m'aimoit... Est-il des secrets pour l'amour? & pense-t-il que je craigne d'adoucir ses peines? Ce sont là les plaisirs du cœur, & j'en suis privée! au sein du bonheur même, je ressens des inquiétudes cruelles!

Jacques ne se contentoit point d'avoir donné un asyle & une épouse au Duc d'Yorck: il vouloit le placer sur le trône d'Anglerre, & en même-temps servir sa propre cause. On n'ignore pas qu'une haine immortelle divisoit alors les Ecossois & les Anglois. Jacques III avoit eu à se plaindre des derniers, & son fils brûloit de déclarer la guerre à Henri. Il résolut donc de faire une incursion dans un pays déja en proie à des troubles dont il pourroit tirer avantage; il leve une nombreuse armée, & annonce au Duc d'Yorck

qu'il eſt prêt à le venger ; le Duc devoit accompagner le Roi à cette expédition.

De quel œil une femme qui adoroit ſon mari, voyoit-elle ces préparatifs ? Elle n'avoit pu le retirer de ſa profonde mélancolie.

Quand le moment du départ eſt arrivé, la Ducheſſe d'Yorck laiſſe éclater ſa douleur. — Cher époux, cachez-vous le ſpectacle de mes larmes ; n'enviſagez que le trône, où la fortune & la juſtice vous appellent. — Ah, Madame ! & ſi cette fortune me trahit, ſi elle me ravit le plaiſir d'embellir votre front du diadême... — Je n'en ſerai pas moins votre épouſe, votre amante ; vous me parlez toujours de couronne. Eh ! Prince, eſt-ce le rang qui m'a inſpiré ces ſentiments, cette ardeur qui ne mourra qu'avec moi ? Vos nouvelles infortunes ne feroient qu'ajouter à ma tendreſſe. Si je ne dois plus voir tout ce que j'adore, reprend le Duc, en preſſant contre ſa bouche une des mains de la Ducheſſe, & la mouillant de ſes larmes, ſi le ſort des combats alloit terminer ma carriere, ſouvenez-vous... N'oubliez point que vous avez régné dans mon ame juſqu'à mon dernier ſoupir, que mon amour fut extrême... que c'eſt lui ſeul qu'il faut accuſer... vous ſaurez... Aſtley vous remet-

tra une lettre... Vous me pardonnerez, si vous sentez ce que c'est qu'aimer... Non, jamais on n'a brûlé d'une flamme plus vive. Je suis coupable sans doute... mais... — Prince, que voulez-vous dire?.. — Je vous quitte... je m'égare... c'est pour vous... Recevriez-vous mes adieux éternels?

La Duchesse étoit tombée presque expirante dans les bras de son mari; elle a perdu la voix; ses yeux à peine étoient ouverts à la lumiere; le Roi lui-même paroît. — Allons, Prince, il faut abandonner l'amour pour la gloire; transportons-nous sur les terres de l'ennemi; que le Northumberland soit le premier théâtre de nos exploits.

Ils sont arrivés sur les frontieres de cette Province. Il se répand un manifeste du Duc, où il prenoit le titre de Richard IV, Roi d'Angleterre. Cet écrit émanoit du Conseil Flamand; on y annonçoit le fils d'Edourd IV, le légitime héritier de la couronne; il devoit combler de biens & d'honneurs ceux qui le reconnoîtroient pour leur Monarque, & qui l'aideroient à chasser un brigand qui lui avoit ravi le sceptre; on joignoit ce nom à ceux de tyran, de meurtrier; on peignoit en un mot Henri des couleurs les plus odieuses.

Fryon & Aſtley ne s'étoient point ſéparés du Duc d'Yorck : on attendoit une bataille ; le Duc prend Aſtley à part, & va avec lui ſur les bords d'un ruiſſeau peu éloigné du camp. — Mon cher Aſtley, nous allons combattre. Je ne ſaurois me diſſimuler que la vérité ne m'a point mis les armes à la main : c'eſt l'ambition, ou plutôt l'amour, cet amour qui me rend ſi malheureux, quand je devrois goûter toute l'ivreſſe de ſon enchantement. Mon ami, quels efforts j'ai eu beſoin d'employer, pour ne pas révéler à la Ducheſſe un ſecret qui peſe tant ſur mon cœur ! De quels remords je ſuis déchiré, lorſque je me vois dans les bras d'une femme adorable, ſans défiance, pleine de candeur, qui croit prodiguer ſes careſſes au Duc d'Yorck, & qui abandonne tous ſes charmes au menſonge, à la trahiſon, à un particulier obſcur.... Mais quel homme ſur la terre eût ſenti comme moi l'empire de ſa beauté ! quel Prince, quel Roi l'eût idolâtrée autant que je l'idolâtre ! Si je venois à perdre la vie dans la journée qui ſe prépare, tu lui remettras cette lettre. Mon ame s'y eſt épanchée ; je ne veux point que mon crime ſurvive à mon trépas ; qu'elle le connoiſſe dans toute ſon étendue. Aſtley,

ajoute à mon écrit : fais-lui bien ſentir qu'une paſſion dont je n'ai pu me rendre maître, m'a emporté à cet artifice ſi honteux, ſi indigne d'elle, & je puis dire, de moi. Qu'elle ſe pénetre de tous mes tranſports ; elle aime : elle me jugera avec moins de ſévérité. Dis-lui bien que ce n'étoit pas la Comteſſe de Huntley, la Princeſſe du ſang royal d'Ecoſſe, que j'adorois : c'étoient tous ſes charmes, ces heureux préſents qu'elle a reçus de la nature; ſa tendreſſe pour moi, ſes vertus ont achevé d'enflammer un cœur où n'auroit pu s'effacer un ſeul trait de ſon image. Mon crime, ſans doute, ſera moins grand, ſi elle le rejette ſur la bizarrerie du ſort. Aſtley, je me ſentois l'ame d'un Souverain, & nul mortel n'aima comme moi ; qu'elle pardonne du moins à ma mémoire.

La Ducheſſe d'Yorck ne ſe conſoloit point d'une ſéparation trop accablante pour ſa ſenſibilité. Elle voyoit ſon époux toujours environné de dangers, bleſſé, expirant, mort; elle ſe rappelloit ſes dernieres paroles, & n'en pouvoit démêler le ſens; tout portoit à ſon ame des atteintes douloureuſes.

Jacques s'étoit flatté qu'à ſon entrée dans le Northumberland, il trouveroit

une infinité de partisans des Yorcks qui voleroient sous ses drapeaux : il fut trompé dans ses espérances. La désertion de Clifford, & la fin du Lord Stanley avoient jetté la consternation dans les esprits ; l'ascendant de Henri en imposoit plus que jamais à la nation. Ses Généraux, loin de livrer bataille, comme les Ecossois l'avoient cru, ne firent que harceler leur armée, qui tous les jours s'affoiblissoit. Leur Souverain commençoit à perdre de cette espece d'enthousiasme dont le Duc d'Yorck avoit eu le talent de l'échauffer en sa faveur : ce Monarque montra même un ressentiment blâmable dans un Roi. Le dépit d'avoir tenté sans aucun fruit une expédition qu'il regardoit comme une source de gloire & d'avantages pour l'Ecosse, lui fit passer les bornes que la licence de la guerre se permet : il mit le pays à feu & à sang, & ne chercha plus qu'à ramasser un butin considérable qui dédommageât ses troupes du peu de succès de cette entreprise. Ces hostilités si peu attendues acheverent d'indisposer les Anglois contre le Duc d'Yorck. Il courut se jetter aux pieds de Jacques, & le supplia d'avoir pitié des malheureux habitants de Northumberland. Le Monarque Ecossois reçut assez mal sa priere ; il lui

répondit avec une ſorte d'ironie, que c'étoit s'intéreſſer à ſes ennemis, & que d'ailleurs ce peuple pourroit bien n'être jamais le ſien. Ils revinrent en Ecoſſe aſſez mécontents l'un & l'autre.

Le Duc, ainſi que Fryon, s'apperçut avec regret que le charme ſe diſſipoit. La Ducheſſe n'en fut pas moins empreſſée à revoir ſon mari : ſes nouvelles diſgraces n'avoient ſervi qu'à le rendre plus intéreſſant pour un cœur qui connoiſſoit toute la force & la délicateſſe de l'amour. Mais de quel trait fut-elle frappée, quand pluſieurs papiers publics l'eurent inſtruite d'une des raiſons principales qui avoient empêché les Anglois d'embraſſer le parti de ſon époux ! On ſe plaignoit tout haut que, pour ſe placer ſur le trône, il eût recherché l'appui d'une nation de tous temps ennemie déclarée de l'Angleterre. On lui reprochoit ſur-tout ſon mariage avec la Comteſſe de Huntley, qu'on appelloit un ſceau de réprobation qui lui devoit interdire à jamais juſqu'à l'eſpérance de recueillir l'héritage de ſes peres. C'eſt notre union, lui dit la Ducheſſe, qui vous ferme le trône! & il n'eſt point pour vous d'autre place. Cher Prince, jugez de ce que j'ai à ſouffrir, moi, qui voudrois, au prix de ma vie, vous pro-

curer l'empire du monde! La haine de votre peuple, ſon refus inſurmontable de vous reconnoître pour ſon Souverain, voilà donc ce que mon amour vous aura coûté!

A ces mots, elle verſe un torrent de larmes; elle s'abandonne à la plus vive douleur. Puis paroiſſant ſortir d'une eſpece d'anéantiſſement, & s'armer de courage: — Duc, je vous aime, & il s'agit d'en donner à vous, à toute l'Europe, un témoignage éclatant... Je le donnerai. Notre hymen indiſpoſe contre vous les Anglois; il vous arrache le ſceptre qui vous eſt dû; le nom de mon époux eſt un crime à leurs yeux: eh bien! il faut vous laver de ce crime, il faut régner, être heureux.... Puis-je le dire? que les nœuds de cet hymen ſoient rompus; qu'un éternel divorce, c'eſt moi qui prononce ce mot, nous ſépare... nous ſépare... à jamais; que votre amante ne ſoit plus votre épouſe: mais promettre de ne plus vous aimer, oh! ces ſerments ſont au-deſſus de mes forces.

Femme adorable, s'écrie le Duc d'Yorck d'une voix étouffée par les ſanglots, comment ai-je pu juſqu'à ce moment vous entendre & vivre encore? que me propoſez-vous? ce ſacrifice, je l'accepterois

& pensez-vous que le mien ne seroit pas mille fois plus horrible? Qui, moi! rompre un engagement pour lequel... c'est moi qui n'aurois dû jamais prétendre à cet hymen; c'est moi que l'amour a égaré... un Prince... Eh! qu'est-ce que le titre de Roi, auprès du nom de votre époux, de votre amant? régner sans la divine Huntley!... non, Madame, non, je ne veux point le trône à ce prix. Que tous les Anglois, que l'univers entier m'abandonne, me rejette : un regard de vos yeux me dédommagera de tout ce que j'aurai perdu; mon épouse sera tout pour moi; je ne puis assez l'aimer, l'idolâtrer... Madame, qui a osé aspirer à votre cœur & à votre main, doit éprouver des transports au-dessus de l'humanité; ce trône dont on veut m'écarter, je me sens la force de le conquérir; votre époux doit avoir l'ame d'un héros, & vous enflammerez mon courage. Ces Anglois, si aveugles sur vos charmes, sur votre naissance, sur vos vertus, vous rendront un jour plus de justice; tout est fait pour adorer comme moi la maîtresse de mon cœur.

Le Duc d'Yorck court vers Astley : — Mon ami, si tu savois combien je suis coupable! croirois-tu que la Duchesse, d'après ce cri d'un peuple farouche qui

s'éleve contre mon mariage, m'a offert de brifer des liens... C'eft pour cet hymen que j'ai pu confentir à me charger d'un rôle méprifable, à devenir l'inftrument du menfonge... Je ne fuis pas Roi, Aftley : mais, quel que foit l'événement, je porterai un fceptre; fi ce n'eft pas comme le Duc d'Yorck, ce fera comme l'époux de la Comteffe de Huntley, comme l'amant le plus épris, & qui cherche à mériter de pofféder tant de charmes. Ah! que l'amour nous excite, nous éleve encore plus que l'ambition! C'eft à moi qu'il convient d'être plus qu'un homme, de tenter l'impoffible. Divine Huntley, j'ai pu vous tromper! je réparerai ce crime à force de grandeur d'ame & d'intrépidité.

Henri, toujours dévoré d'une paffion aviliffante, faifit l'occafion de groffir fes tréfors; il convoqua un Parlement, fe plaignit amérement de l'irruption des Ecoffois & de leur Roi qui favorifoit l'audace d'un impofteur, fit un tableau touchant des ravages qu'avoient effuyés les Provinces du Nord, & eut enfin l'adreffe d'obtenir cent vingt mille livres fterling & deux quinziemes. Les Miniftres de ces impofitions agirent avec dureté; le peuple murmura, & les habitants de Cornouaille leverent l'étendard de la rébellion; les collecteurs

furent maſſacrés ; le Lord Audeley ſe mit à la tête des factieux, qui s'avancerent juſqu'à Londres. Le génie du Roi d'Angleterre l'emporta encore cette fois ſur les efforts d'une révolte preſque générale : il livra bataille aux rebelles ; ils furent vaincus, & leurs chefs ſubirent le dernier ſupplice.

Jacques avoit profité de cette émeute qui pouvoit entraîner la perte de Henri, pour tenter une ſeconde irruption en Angleterre; il ne paſſa point le château de Norham qu'il avoit fait inveſtir. L'approche du Comte de Surrey, qui jetta dans la place des ſecours & des munitions, força ce Monarque de ſe retirer. Ce nouvel échec augmenta ſa mauvaiſe humeur contre le Duc d'Yorck; la Ducheſſe ne prévoyoit que trop un avenir peu favorable à ſon mari. C'eſt de ma patrie, diſoit-elle, qu'il reçoit ces coups ! la mauvaiſe fortune le poürſuit, & ma tendreſſe redouble avec ſes revers. J'ai à expier auprès de lui, l'inconſtance du Roi & des Ecoſſois. Eh bien, s'il ne lui reſte plus d'appui, plus d'eſpoir, je dois chercher à lui tenir lieu de tout.

Le Roi d'Angleterre étoit las d'avoir tant d'ennemis à combattre ; il voulut rappeller Jacques dans ſes intérêts. L'arrivée

de D. Pedro d'Ayala, Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de Londres, lui parut un moyen propre à l'exécution de ſon projet. Ce Miniſtre étoit chargé de la négociation du mariage de l'Infante Catherine, fille de Ferdinand & d'Iſabelle, avec Arthur, Prince de Galles. Perſonne n'avoit plus de talent que D. Pedro pour traiter de la paix entre les deux Monarques. Il étoit doux, inſinuant, & ſavoit cacher la profondeur de ſes vues politiques ſous un air d'affabilité & de candeur. Il vint donc à Edimbourg, eut avec le Roi de longues conférences, dont le réſultat fut une inſtruction détaillée ſur tout ce qui concernoit le Duc d'Yorck. Henri faiſoit demander abſolument, par le médiateur Eſpagnol, que ſon ennemi fût remis entre ſes mains; c'étoit le premier article du traité.

Jacques envoye chercher le Duc. Vous ne doutez pas, lui dit le Monarque, du deſir extrême que j'ai eu de vous être utile, & de mettre ſur votre front la couronne d'Angleterre; je vous ai aſſocié à ma famille, puiſque votre épouſe eſt ma parente; je vous regarde en un mot comme un Prince de mon ſang: mais le Roi de France m'a donné un exemple que doit ſuivre tout mortel appellé au

trône. Un Souverain n'a d'amis, de parents, d'objet enfin qui le déterminent, que l'Etat; il est une espece de victime toujours prête à se dévouer au bonheur de ses sujets. On nous porte envie : eh! est-ce pour nous que nous vivons, que nous aimons? Vous m'aviez inspiré un attachement dont vous avez reçu des preuves signalées : je suis forcé d'y mettre des bornes : mais je vous l'ai promis, je tiendrai ma parole royale. Qui que vous soyez, je suis incapable de vous abandonner au sort attaché à vous persécuter. Le Roi d'Angleterre me propose une paix avantageuse. Je vous l'ai dit : ce n'est pas pour moi que je regne, c'est pour un peuple qui m'a confié ses intérêts : j'accepte donc cette paix nécessaire. Henri demandoit que vous fussiez livré à son Ambassadeur : c'est ici que j'accorde le devoir & la générosité; je vous invite à quitter mon Royaume ; mes bienfaits vous suivront par-tout où vous irez; des vaisseaux, de l'argent, tout de ma part est à votre disposition. Sire, répond le Duc d'Yorck avec cet air de noblesse qui répandoit tant d'intérêt sur tout ce qu'il disoit, vous n'entendrez aucune plainte sortir de ma bouche. Il y a long-temps que je dois être accoutumé au personnage d'infortuné

d'infortuné, & les malheureux sont-ils fait pour avoir des amis ? J'avois cru, il est vrai, que le Ciel en ma faveur vous avoit distingué du reste des Princes, que mes disgraces vous avoient touché, que mon bienfaiteur ne se lasseroit point de m'appuyer ; ma reconnoissance étoit si vive ! D'ailleurs, j'imaginois que vous daigneriez toujours voir en moi une épouse qui a l'honneur de vous appartenir. Des raisons d'Etat vous empêchent de me continuer votre bienveillance déclarée : je les respecte, Sire, ces raisons si contraires au sentiment. Je n'examinerai point s'il est du devoir d'un Souverain d'obéir à la cruelle politique qui proscrit un Prince malheureux, qui lui ferme tout asyle, qui le forcera peut-être lui & sa femme, cette Princesse de votre sang, à succomber de douleur, à connoître ces humiliations qu'entraîne l'adversité. Je ne veux en ce moment vous parler que de vos bienfaits & de ma reconnoissance ; je la conserverai jusqu'au dernier soupir. Promettez-moi seulement, si je cede à ma mauvaise fortune, si je meurs accablé de mes revers, que vous vous souviendrez d'une épouse... cette image est pour moi le comble des malheurs... Vous pleurez, Sire !

ah! ces larmes me pénetrent. Jugez de ma peine, reprend le Roi d'Ecosse en le pressant dans ses bras; allez... si vous n'êtes pas un Prince, vous êtes bien digne de l'être.

Le Duc d'Yorck apprend à la Duchesse le nouveau coup dont il est accablé, qu'il n'a plus que quelques jours à demeurer en Ecosse; & quel asyle lui sera ouvert? ira-t-il montrer son infortune, un personnage avili aux Flamands dont les intérêts lui défendent l'entrée des Pays-Bas? ils se sont en quelque sorte réunis avec ses ennemis. La Duchesse de Bourgogne ne peut, dans cette occurrence, lui offrir qu'une protection inutile.

La Duchesse d'Yorck ne répond à son mari qu'en se rendant avec précipitation chez le Roi. Ses cheveux épars, le désordre de son ame, l'abandon qui régnoit dans sa parure lui prêtoient de nouveaux charmes; la majesté des douleurs, si l'on peut le dire, se montroit sur son visage dans tout son éclat. Elle vole au palais, accompagnée de son époux; elle entre, se précipite toute en larmes aux pieds du Monarque: — Vous l'auriez résolu, Sire, d'étouffer la voix de l'honneur, celle de l'humanité, pour écouter une politique impie qui viole toutes les

loix, brise tous les nœuds, vous fait oublier que je suis de votre sang? Après avoir ouvert votre sein à l'infortuné Duc d'Yorck, vous le chasseriez de vos Etats. Ses titres, son rang, sa qualité de malheureux qui vous implore, & celle-là, Sire, n'est-elle pas la plus touchante pour un cœur comme le vôtre, rien ne pourra vous attendrir, & vous engager à finir un ouvrage que vous aviez si heureusement commencé? Je ne vous parlerai pas du lien qui m'unit au Duc d'Yorck, qui me rend propre sa destinée, ses revers encore plus que ses succès. C'est vous qui l'avez formé, ce nœud devenu si funeste à ce Prince; vous n'ignorez pas que les Anglois lui font un crime de cet hymen; & la dot que je lui apporte est un malheur constant, la privation du secours qu'il pouvoit espérer d'un peuple né pour lui obéir, la perte enfin de vos bienfaits, quand tout l'abandonne!

Le Roi interrompt la Duchesse pour lui dire, qu'ils peuvent toujours compter sur son attachement, & qu'ils en recevront des témoignages, en quelques lieux que le sort les jette; il ajoute qu'il est obligé de céder à la nécessité, au bien de l'Etat, que c'est malgré lui qu'il se sépare du Prince son époux. Le sacrifice,

pourſuit-il, me coûtera moins, ſi vous en croyez mes conſeils, & j'imagine que le Duc d'Yorck joindra ſa priere à la mienne. Cette politique ſi rigoureuſe à laquelle je m'immole en cet inſtant, ne me refuſe point la conſolation de vous retenir dans ma Cour; vous attendrez près de moi que le Duc ait rétabli le calme, & que ſa ſituation lui permette de vous aſſurer une retraite, où du moins vous ſoyez tranquille. Hélas! interrompt vivement le Duc d'Yorck, que cette épouſe ſi chérie ne quitte point Edimbourg! qu'elle ſoit heureuſe! & que moi ſeul je ſuppoſe tous les aſſauts de mon inflexible deſtinée! je conſens... N'achevez pas, s'écrie la Ducheſſe, je connois mon devoir, je connois mon amour; cher époux, c'eſt le cœur plus qu'un lien conſacré par les loix, qui nous a unis; il faut que les même coups nous frappent. Il n'y a que la mort qui ſoit capable de nous ſéparer, & je veux encore partager ton cercueil. Oui, je mourrai avec toi; ma cendre cherchera encore la tienne. Sire, continue-t-elle, en prononçant ſon arrêt, vous avez prononcé le mien.

Le Monarque mêle ſes larmes à celles de la Ducheſſe; il l'embraſſe avec bonté: mais il ne peut changer de réſolu-

tion; tout ce qu'il peut leur dire, au milieu des pleurs qui lui échappent, n'eſt que ce peu de mots : Je ſuis Roi.

Jacques avoit la générofité de cacher à la Ducheſſe d'Yorck ainſi qu'à ſon mari, les raiſons qui le déterminoient à les renvoyer ; on avoit éclairé ce Prince ſur la vérité de la naiſſance de Varbeck : & cependant il y avoit des moments où il doutoit encore, tant ce jeune homme avoit le talent de remplir le perſonnage qu'on lui faiſoit jouer.

Ils ſont montés ſur les vaiſſeaux qu'on leur avoit préparés. La Ducheſſe, dans une profonde douleur qui tenoit de l'abattement, avoit les yeux continuellement attachés ſur le rivage ; elle eſt prête à le perdre de vue. C'en eſt donc fait, dit-elle ! c'eſt pour la derniere fois que mes regards ſe ſont tournés vers toi, ô patrie ſi cruelle, ſi barbare ! je renonce pour jamais au ſéjour qui m'a donné la naiſſance ; j'ai fait un divorce éternel avec l'Ecoſſe : je ne lui donnerai pas même un tombeau. Allons, cher Prince, (en s'adreſſant à ſon époux) ſoyez tout pour moi ; famille, patrie, exiſtence, je les oublie, ou plutôt je les trouve, je les aime en vous ſeul ; qu'on nous tranſporte au bout du monde,

dans une isle déserte, dans une affreuse caverne; que je vive, que j'expire à vos côtés, & je n'accuserai point ma destinée.

Fryon avoit quitté son pupile, pour retourner auprès de la Duchesse de Bourgogne. Le jeune Astley suivoit seul son ami; l'attachement, plus encore que l'intérêt qui avoit paru d'abord le déterminer, l'entraîna constamment dans le parti de cet illustre aventurier.

Leur départ d'Ecosse décida la paix entre Jacques & Henri. D. Pedro en fit nommer garants ses maîtres, Ferdinand & Isabelle. On prétend même qu'il avoit traité du mariage de Marguerite, fille du Roi d'Angleterre, avec le Monarque Ecossois.

La navigation des deux époux fut assez heureuse. Le Duc d'Yorck avoit résolu de se retirer une seconde fois en Irlande, dans l'espérance que cette nouvelle tentative sur un pays aussi enclin à la révolte, lui seroit plus favorable. Lorsque ses yeux se fixoient sur sa femme, il lui échappoit de sombres gémissements; & les caresses innocentes qu'il en recevoit, ne servoient qu'à augmenter la tristesse dont il étoit consumé. Souvent il repoussoit ses larmes, & alloit

les répandre dans le ſein de ſon ami. — Aſtley, quel eſt mon ſort ! qu'il eſt affreux ! & quelle en ſera la fin ? tout m'abandonne, la France, les Pays-Bas, l'Ecoſſe, & je traîne après moi une malheureuſe victime qui me fait ſentir bien plus vivement les tourments ſecrets qui me déchirent ! Où me conduira ce perſonnage qui ne me peſe déja que trop ? j'aurai trompé une femme de la plus illuſtre naiſſance, la beauté, le ſentiment, la vertu même, mon amie, ma ſouveraine maîtreſſe ! & ce ne ſera point aſſez d'eſſuyer une fin tragique : j'envelopperai dans ma perte... Aſtley, je ne puis ſoutenir cette image ! C'eſt cette image, interrompt Aſtley, qui doit vous armer d'une fermeté inébranlable. Il ne s'agit plus d'écouter des remords qui ſeroient hors de ſaiſon : ſongez que vous êtes le mari de la Comteſſe de Huntley, parente d'un Monarque ; qu'il lui faut une couronne ; que le fils d'Owen n'avoit guere plus de droits que vous ; qu'il vous ſera facile d'expier cet artifice en gouvernant l'Angleterre en grand homme. Perſuadez-vous que vous êtes le fils d'Edouard IV ; il eſt des menſonges utiles : celui-ci vous conduira à la gloire, & au plaiſir ſi flatteur pour vous, de

placer votre épouse dans un rang qui doit être le sien. — Mais si la fortune me combat, si je suis découvert, si le mystere est révélé, que dira cette infortunée ! Les héros & les amants, reprend avec vivacité Astley, ne doivent point envisager d'obstacle ; la crainte & le découragement sont le partage des ames vulgaires ; n'ouvrez les yeux que sur une femme que vous aimez ardemment, & vous forcerez la fortune à vous favoriser.

Le succès confirme la noble audace dont Astley enflammoit son ami ; des étincelles renaissent du feu que Henri avoit cru éteint ; son caractere sombre & dur s'étoit en vain démenti : l'esprit de douceur qu'il avoit opposé à la révolte de Cornouaille, parut aux factieux plutôt un effet de sa foiblesse que de sa clémence ; ils appelloient un nouveau chef.

Le Duc d'Yorck descendu sur les côtes d'Irlande, apprend que la rébellion se rallume. Des partisans & des amis se remontroient ; il reçoit une députation de la part des mécontents, qui lui offrent le commandement d'une armée à laquelle il ne manquoit que sa présence, pour marcher contre Henri. Le Duc accepte la proposition avec joie, vole vers eux : ils lui di-

ſent qu'il avoit fait une faute conſidérable, en ſe confiant à la Ducheſſe de Bourgogne, & aux Rois de France & d'Ecoſſe, dont les intérêts demandoient le ſacrifice des ſiens; qu'il s'étoit trompé dans ſes vues politiques, lorſqu'il avoit tenté une deſcente dans la Province de Kent, trop voiſine de Londres; que, s'il s'étoit adreſſé aux habitants de Cornouaille, il ſeroit déja couronné à Weſtminſter. Le jeune ambitieux, à ces diſcours, ſe ſent tout de flamme; ſes mains touchoient le ſceptre, & il voyoit ſa femme à ſes côtés ſur le trône d'Angleterre. Il ſe rend à Bodmin; trois mille hommes viennent l'y joindre; il prend le titre de Roi; tout enfin retentit de cette proclamation.

Le Monarque Anglois en eſt bientôt inſtruit. Accoutumé au ſuccès, il ſemble ne point appréhender que la fortune lui ſoit infidelle : il s'applaudit même d'avoir à combattre un fantôme, qui, depuis longtemps, le fatiguoit d'une apparence de réalité; une foule de Seigneurs que les révoltés n'avoient pu gagner, ſe raſſemble autour de lui; on ſe prépare à une bataille.

Le Duc d'Yorck avoit revêtu ſa cuiraſſe; il étoit prêt de ſe montrer à ſes troupes: la Ducheſſe fait quelques pas pour

le ſuivre; elle l'arrête, le ſerre contre ſon ſein, ne peut que l'inonder de ſes larmes, que pouſſer des cris. — Eh quoi, Madame! vous qui aimez ma gloire, qui deſirez mon bonheur, vous m'offrez un ſpectacle ſi douloureux! eſt-ce à vous de m'inſpirer des allarmes?... Chere épouſe, il vous faut un diadême; un époux qui ne ſeroit pas Roi, n'auroit point votre tendreſſe... — Que dites-vous, cruel? je vous l'ai cent fois répété : eſt-ce le rang ſuprême que j'aime, que j'adore en vous? — Vous ne ſeriez point attachée à la grandeur, à la naiſſance! ce ſeroit moi que vous aimeriez! le Duc d'Yorck... — Eh! pouvez-vous en douter? pouvez-vous croire que ce n'eſt pas vous ſeul que je chéris; dénué de cet éclat, qui ne ſéduit point... vous êtes malheureux... — Oui, Madame, je le ſuis... & peut-être le plus coupable... l'amour... Encore une fois, pardonnez... je triompherai. C'eſt pour vous que je vole au combat.

Il ne ſauroit s'arracher des bras de ſon épouſe; lui-même verſoit des pleurs. Emporté ſubitement par un effort courageux, il s'élance à la tête de pluſieurs amis, accompagné d'Aſtley, & laiſſe la Ducheſſe ſous la garde de quelques-uns de ſes partiſans les plus affidés.

Il court se présenter devant Exéter, dans le dessein de s'en rendre maître, & de se procurer une retraite, s'il perdoit la bataille; il cherche à se concilier les habitants de cette ville par des promesses éblouissantes, & ne peut les gagner. Loin de l'entendre, ils lui fermerent leurs portes; le Duc se détermina à donner un assaut: il y perdit deux cents hommes. Il est informé que les Lords Daubeney & Broke marchoient au secours de la place, suivis d'un corps de troupes, & que le Roi d'Angleterre s'approchoit en personne à la tête d'une nombreuse armée. Il leve promptement le siege, & se retire à Tawton. C'étoit dans ces plaines qu'il attendoit Henri; c'étoit là enfin que s'ouvroit pour lui le chemin qui devoit le mener au trône, ou que se creusoit son cercueil. Dans quelle foule de réflexions accablantes il se plongeoit! D'un côté, quels fruits de la victoire! un sceptre brillant, le plaisir de combler de biens une femme adorée, de la faire asseoir sur un trône, de lui montrer un époux digne d'elle, de voir un vaste Royaume à ses pieds, de figurer parmi les premiers Souverains de l'Europe. A ces images séduisantes succédoient des tableaux bien différents: une défaite sans ressource, la honte, le déses-

poir, la misere, la mort, la prison plus cruelle encore, ou un trépas ignominieux, le dernier des revers, cette beauté aimée à l'idolâtrie, & qui avoit sacrifié tout à l'amour, retirée de son erreur, forcée de mépriser, de haïr celui qui l'avoit trompée si lâchement, victime elle-même d'une imposture criminelle, abandonnée à l'adversité, à l'humiliation, à l'opprobre, rougissant de son nom, expirant enfin sous tant d'infortunes, en détestant leur auteur : voilà quels orages divers bouleversoient l'ame du jeune audacieux. César, prêt à livrer bataille pour disputer l'empire du monde, avoit eu peut-être l'esprit moins agité.

Le Duc d'Yorck veilloit seul avec Astley dans sa tente; il lui confioit ces pensées tumultueuses. Le combat devoit se donner le lendemain, au lever de l'aurore. Le Duc avoit sa tête appuyée sur la table où étoient son casque & son épée.

Un homme entre avec précipitation, lui remet un billet conçu en ces termes : » Je ne sais, lorsque vous recevrez cet » écrit, s'il sera temps encore de me secourir. Henri est informé que ce lieu » est ma retraite ; il envoye un corps de » troupes pour se saisir de moi ; cher » époux, vous serois-je ravie " ? — Al-

lons, mon cher Aſtley ; empêchons que la Ducheſſe ne tombe dans leurs mains. — Que faites-vous? ſongez que nous touchons au moment... — Je ne vois rien que le péril d'une épouſe adorée ; & ſi je la perds, que m'importe la victoire, le Royaume d'Angleterre, l'Empire de l'univers? Ami, courons, volons, tranſportons la Ducheſſe dans un aſyle plus ſûr, & je reviens au jour naiſſant, combattre, ou mourir. Que nul ici que toi, & quelques ſerviteurs qui me ſont dévoués, ne ſoit inſtruit que j'ai quitté l'armée.

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'il s'élance ſur un cheval, ſuivi d'Aſtley, & vole vers Bodmin. Il n'a que le temps de ſe précipiter dans les bras de ſa femme, de la prendre dans les ſiens, & de la conduire auſſi promptement dans un endroit écarté, à pluſieurs milles de cette place. Il ne lui échappe que des mots entrecoupés, des larmes, des ſanglots, enſuite des tranſports d'audace, des promeſſes de revenir mettre aux pieds de la Princeſſe les drapeaux qu'il va remporter ; il s'en ſépare avec vivacité, retourne avec le même emportement à ſes genoux, lui prodigue les careſſes les plus tendres, lui fait enfin ſes adieux, en verſant de nouvelles larmes, & reprend avec ſon ami le chemin de ſon camp.

Les vents ne sont pas plus rapides. Le ciel commençoit à blanchir ; le jour alloit paroître. Les deux cavaliers redoubloient d'efforts, ils approchoient de Tawton; déja ils appercevoient leurs étendards. Un bruit affreux frappe leurs oreilles. Un soldat couvert de sang, accourt, & tombe aux pieds de leurs chevaux; il reconnoît le Duc. — Sauvez-vous. Les ennemis n'ont pas attendu l'aurore pour nous attaquer. On a su que vous nous aviez quittés. Nous sommes vaincus ; la plupart des nôtres sont morts ou prisonniers· Prince, on vous cherche par-tout; une prompte fuite est la seule ressource qui vous reste.

Il n'en dit pas davantage, & sur le champ ce malheureux expire de ses blessures.

O Ciel ! s'écrie le Duc; j'ai tout fait pour l'amour, & c'est lui qui me perd ! Il tire son épée, veut s'en percer. Astley l'arrête : — Oubliez-vous la Duchesse ? eh ! quel sera son sort ? c'est ici qu'il faut rappeller votre fermeté. Vivez pour faire tête au malheur. Un homme vraiment courageux renonça-t-il jamais à l'espoir ?

Astley, en lui parlant de sa femme, s'étoit servi d'un moyen assuré pour le détourner du projet de se donner la mort. L'un & l'autre s'abandonnent à l'impétuo-

ſité de leurs chevaux. Ils ne ſavoient quelle route tenir ; la conſternation les égaroit. Ils voyent derriere eux s'élever un nuage de pouſſiere ; ils diſtinguent un eſcadron ennemi qui accouroit de leur côté : comment lui échapper ? Un château ſe préſente à leurs regards : ils y précipitent leur courſe.

Quel nouveau coup de foudre ! ils ont reconnu ce château qui appartenoit au Lord Courteney, un des partiſans les plus zélés des Lancaſtres. Ils ſont déterminés à éviter ce ſéjour. Cette troupe les preſſe ; elle va les ſaiſir ; l'épouvante s'eſt emparée d'Aſtley. Le Lord Courteney étoit retenu dans cette campagne par la maladie d'un de ſes enfants qu'il aimoit beaucoup. La fortune, obſtinée à perſécuter les deux fugitifs, veut que ce Seigneur les apperçoive. Auſſi-tôt il fait un mouvement, comme pour aller chercher les domeſtiques, afin de s'en rendre maître. Le Duc pénetre ſon deſſein ; il vole à lui, & avec une noble fermeté : — Mylord, vous êtes mon ennemi ; vous êtes auſſi le plus généreux des hommes ; je ſuis le Duc d'Yorck ; j'ai perdu la bataille ; on nous pourſuit, & c'eſt dans vos bras que je me réfugie avec mon ami : nous trahiriez-vous ? Le Lord demeure interdit. — Oui, je ſuis

votre ennemi, & vous n'êtes pas le Duc d'Yorck : mais vous ne vous répentirez point de la confiance que je vous ai inspirée. Entrez, ma maison vous est ouverte ; je sais respecter l'hospitalité ; ne craignez rien ; quand le péril sera passé, vous irez ailleurs attendre la punition que vous méritez.

Le jeune homme que nous avons dépeint comme l'esprit le plus souple & le plus insinuant, ne voit dans cette réponse que la grandeur d'ame du Lord, & a l'art de paroître se cacher ce qu'elle renfermoit d'offensant. Il remporte une victoire d'un nouveau genre : il a une longue conversation avec Courteney, qui finit par être persuadé que ses soupçons étoient injustes, & que c'est en effet le Duc d'Yorck auquel il a donné un asyle. Il fait éclater sa générosité : il indique à l'un & à l'autre un endroit dans sa maison où ils pouvoient défier les recherches.

A peine s'y sont-ils réfugiés, que les chefs de l'escadron mettent pied à terre, arrivent au château, & demandent au Lord s'il n'a point vu deux hommes qui fuyoient à travers champ, & qu'on disoit être le faux Duc d'Yorck, & son confident Astley. Courteney réplique

avec fierté qu'il eſt un des ſerviteurs les plus zélés du Roi, mais qu'il n'eſt ni eſpion, ni délateur. Ce ton en impoſe aux Officiers qui ſe retirent, & tournent ailleurs leurs pas & leurs perquiſitions.

Le Duc & ſon ami, qui de leur retraite avoient tout entendu, ſe hâtent d'en ſortir, quand ils préſument que la troupe eſt éloignée; ils veulent témoigner leur reconnoiſſance : Duc d'Yorck, dit Courteney, car je ne doute plus que vous ne ſoyez le fils d'Edouard IV, vous ne me devez aucun remerciment : j'ai agi pour l'honneur. Je ſuis déclaré ouvertement contre votre maiſon, & j'ai dévoué un attachement inviolable à celle de Lancaſtre : mais je ne ſais point profiter du malheur de mon ennemi, & le trahir alors qu'il réclame mes ſecours; reſtez ici juſqu'au moment qu'il n'y ait plus rien à craindre.

Ils attendent pour quitter le château, que le jour ſoit tombé. Partez, reprend le Lord, en s'adreſſant au Duc, nous pourrons nous revoir ſur un champ de bataille ; c'eſt-là que je combattrai le concurrent de Henri, & que je tâcherai de lui donner des preuves de courage. Aujourd'hui je veux ne lui montrer qu'un cœur ſenſible à ſa ſituation ; je le prie

donc de recevoir cette bourse dont il peut avoir besoin dans la circonstance, & qu'il me rendra, quand sa fortune le lui permettra.

Tel étoit l'ascendant de Varbeck, digne à la vérité du rang & du nom qu'il avoit usurpés : il savoit ramener les esprits les plus indisposés contre ses artifices, & se concilier l'estime ainsi que l'amitié.

Le Duc vouloit, à la faveur des ténebres, retourner à l'endroit où il avoit laissé la Duchesse : cette seule idée l'occupoit. Astley s'égare dans l'obscurité; son ami le cherche en vain. A l'instant qu'il croit l'avoir retrouvé, il est saisi par des soldats qui l'emmenoient prisonnier; il a l'adresse de se dégager de leurs mains; les portes du monastere de Bowley étoient ouvertes : il se jette dans cet asyle, & se hâte de s'y faire enregistrer, dans le dessein de jouir des privileges (1)

(1) *De jouir des privileges, &c.* Quelque crime qu'on eût commis, on étoit sûr, en se retirant dans ces asyles, d'échapper aux poursuites des loix. Ils étoient inviolables pour les Rois mêmes, qui n'auroient osé les forcer, dans la crainte de s'attirer l'indignation & les anathêmes de la Cour de Rome. Le Pape, en qualité de

accordés à ce lieu sacré. Il est nécessaire de savoir qu'alors en Angleterre, comme dans les autres Royaumes qui reconnoissoient le Pape, il y avoit des endroits de *refuge*, inviolables mêmes pour les Souverains. La plupart des Eglises à Rome font encore valoir ce droit qui est une source d'abus, & qui n'en est pas moins respecté.

La premiere pensée de l'infortuné Duc d'Yorck, est de chercher à terminer promptement un songe qui l'avoit abusé peu d'instants. Le réveil étoit terrible, & ne lui promettoit qu'un enchaînement de disgraces toujours plus accablantes. Qui peut donc le retenir à la vie ? l'amour, l'espérance d'être utile à sa femme, de

---

Souverain, étoit extrêmement attaché aux privileges accordés par ses prédécesseurs à ces lieux de refuge. Cependant Henri VII, dans la suite, & du consentement d'Innocent VIII, vint à bout d'affoiblir ces prérogatives, d'où émanoient une foule d'abus d'autant plus dangereux, qu'on avoit su intéresser un appui respectable à leur conservation. C'est ainsi que de tout temps, ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes a servi leur politique & leurs intérêts particuliers. Sachons donc séparer la cause des effets; & plein de vénération pour la tige, ayons le courage d'extirper les rameaux.

la ſecourir, de la revoir encore. C'étoit cependant cette épouſe chérie qui l'entraînoit dans cet abyme, & qui avoit ruiné toutes ſes eſpérances : le deſir de la retirer de Bodmin l'avoit pour un ſeul moment fait abandonner ſon armée, & il n'avoit pas été plutôt hors du camp, que cette nouvelle s'étoit divulguée & répandue parmi les ſiens. Le découragement & la confuſion s'étoient mis auſſi-tôt dans ces troupes compoſées d'un ramas de vagabonds, d'étrangers, de ſoldats indiſciplinés, de ces gens qui *fuyent*, comme le dit très-bien le Pere d'Orléans, *la pauvreté & la juſtice.*

Le malheureux antagoniſte de Henri, le croiroit-on, devoit eſſuyer des épreuves encore plus terribles. Le Prieur de Rowley lui apprend qu'on a découvert la retraite de la Ducheſſe, & qu'elle eſt au pouvoir de Henri. — Quoi ! je n'étois pas aſſez briſé ſous les jeux cruels de la fortune ! ma femme, tout ce que j'aime, dans les mains d'un vainqueur qui brûlera de ſe venger ! Je perds tout, juſqu'à mon ami que la fatalité m'enleve, & dont j'ignore le deſtin ! Ne tremblez point pour vos jours, lui dit le miniſtre des autels, le Roi lui-même n'oſeroit y attenter. — Ah ! mon Pere, dans l'é-

tat où je suis, c'est bien peu que d'avoir à craindre pour sa vie. C'est pour une épouse... mon pere, si vous saviez...

Le Duc d'Yorck, épuisé de douleurs, accablé sous la charge de son infortune, tombe dans une espece de léthargie : il en revient pour recevoir d'un Religieux, qui le prie de lui garder le secret, cette lettre qu'il couvre de baisers & de larmes : » Voilà donc où vous a conduit cette » tendresse dont la mienne seule peut approcher ! Ce n'étoit pas assez d'avoir » indisposé par notre union un peuple » qui devoit vous soutenir, de vous avoir » fermé le trône : je suis cause que le fruit » de tant de travaux vous est ravi, que » votre armée est vaincue, que vos espérences sont détruites, qu'un ennemi enfin triomphe, & vous tient en sa puissance. Si votre gloire & votre honneur » souffroient de cette horrible catastrophe, » je vous presserois moins de vivre : mais » un malheur comme le nôtre, illustre » plus qu'il n'humilie ; vos jours seront » en sûreté ; ayez le courage de traîner ce » fardeau; & tant qu'il nous restera un » soupir, ne désespérons point. Croyez » que, s'il ne s'agissoit que de moi, je » n'aurois pas hésité sur le parti qui me » restoit à suivre. Quand on est parvenu

» au comble du désastre où nous sommes,
» il est aisé de mourir. C'est l'existence
» qui est un tourment difficile à supporter,
» & je me soumets à cette peine, dans
» l'espoir que nous nous reverrons, que
» notre sort pourra changer, que je vous
» serai toujours chere, que mon amour....
» est-ce ma destinée qu'il vous soit funeste? n'appréhendez rien pour votre fidelle
» épouse; elle ne craint ni Henri, ni la
» mort. Encore une fois, cher Duc, osez
» vivre, & le Ciel peut-être viendra à
» notre secours ".

Cet écrit retient une ame prête à s'exhaler. Le Duc d'Yorck le met dans son sein : Je vivrai, dit-il, en s'adressant au Religieux, puisque l'amour l'ordonne... Quelle plus forte preuve de tendresse puis-je donner? Mon Pere, qu'ils sont heureux ces mortels, qui, loin des passions, coulent ici leurs destinées! ils ne disputent point de trônes! ils n'aiment point! Quel sort m'est réservé!

Henri victorieux avoit fait investir le monastere. Plusieurs de ses Courtisans pensoient qu'il lui étoit permis d'employer l'autorité soutenue des armes, qu'il falloit arracher son ennemi à sa retraite, & l'envoyer au supplice. D'autres, d'avis contraire, ne vouloient point que le Roi

manquât au Pape, en violant les privileges sacrés des asyles. Ils disoient encore que Henri ne viendroit jamais à bout de persuader que son concurrent étoit un imposteur, si ce dernier ne convenoit pas lui-même du mensonge. Ils ajoutoient, qu'en lui laissant la vie, c'étoit l'engager à payer cette grace d'un aveu sincere & détaillé. Le Monarque prudent suivit ce conseil. Poynings, revenu d'Irlande auprès de son maître, fut chargé d'aller retirer de Bowley le Duc d'Yorck, avec la promesse qu'on lui assuroit la vie, s'il vouloit se rendre volontairement. Le malheureux jeune homme accepte la proposition. Son amour, comme nous l'avons observé, lui faisoit aimer l'existence; il a pris enfin le chemin de la Tour.

Il n'étoit que trop vrai que la Duchesse d'Yorck avoit été enlevée de sa retraite; on s'étoit empressé de l'emmener au vainqueur; jamais elle n'avoit eu plus de charmes. Que la beauté a de pouvoir lorsqu'elle est réunie à la douleur! Cette femme, livrée à tout l'abandon du désespoir, s'élance du milieu des soldats qui l'entouroient, se précipite aux pieds du Roi, qu'elle inonde de ses larmes: — Sire... Sire, j'apprends qu'un malheureux époux est entre vos mains; j'implore votre gé-

néroſité ; daignez lui faire grace ; qu'il vive du moins, & que je ſois la ſeule victime ſacrifiée à votre reſſentiment ; c'eſt moi qui ai cauſé tous ſes malheurs ! A ces mots, ſes pleurs redoublent. Henri, dont juſqu'alors l'ame ſévere & inflexible n'avoit connu de paſſion que l'avarice, eſt ſurpris de ſe ſentir un mouvement qu'il n'avoit point encore éprouvé : le ſpectacle d'une belle femme déſolée excite en lui un trouble qu'il cherche à maîtriſer : — J'ai donné ma parole, Madame ; je laiſſe la vie à Varbeck : mais j'exige un aveu détaillé de toutes ſes impoſtures... Un impoſteur, s'écrie la Ducheſſe ! lui ! le Duc d'Yorck ! ah ! Sire, n'eſt-ce pas aſſez de l'avoir vaincu, de le retenir priſonnier, d'être le maître de ſes jours ? ne lui ôtez point le nom qui lui eſt dû : hélas ! c'eſt tout ce qui lui reſte. — Je veux croire, Madame, que vous êtes dans l'erreur : une Princeſſe auſſi reſpectable que la Comteſſe de Huntley, n'étoit pas faite pour donner ſa main au fils d'un miſérable Juif ; je vous plains d'avoir été vous-même le jouet de ſes artifices... Tant de charmes devoient-ils être ſon partage ? Son deſtin eſt fixé ; il ſera enſeveli dans les cachots de la Tour, juſqu'à ce qu'il révele ſon intrigue & ſes complices. Peut-

être

être ma compaſſion, en l'épargnant, l'enverra-t-elle ramper dans la foule obſcure à côté de Simnel : c'eſt tout ce qu'il peut attendre de la clémence d'un Roi dont il a oſé ſe dire l'égal & le concurrent. Pour vous, Madame, ſoyez libre dans ma Cour; croyez qu'il eſt des cœurs ſenſibles, qui peuvent vous faire oublier un mari trop indigne de vous.

Henri commande aux gardes de ſe retirer. Il ajoute avec une eſpece d'attendriſſement : Madame, mon palais ſera votre aſyle ; la Reine ſe chargera du ſoin de vous rendre tous les honneurs (1) dûs à une Princeſſe du ſang royal d'Ecoſſe, dont les vertus, les malheurs, les attraits... vous pleurez ! je ferai tout, Madame,

(1) *De vous rendre tous les honneurs, &c.* En effet, la Comteſſe de Huntley fut traitée comme une Princeſſe du ſang royal d'Ecoſſe. Henri la fit conduire auprès de la Reine, & lui aſſigna ſur ſon tréſor une penſion conſidérable dont elle jouit pendant toute la vie de ce Monarque, & même pluſieurs années après ſa mort. L'Hiſtorien, (Rapin Thoyras) dont j'emprunte cette anecdote, ajoute : » On l'appelloit à la Cour d'Angleterre la *Roſe blanche*, tant à cauſe de ſa beauté, qu'à cauſe du nom que la Ducheſſe de Bourgogne avoit donné à ſon époux". (Elle avoit auſſi ſurnommé Varbeck, *la Roſe blanche.*)

ponr essuyer vos larmes; soyez persuadée du vif intérêt...

Il n'acheve point, fait quelques pas vers la Duchesse, & veut lui baiser la main. Elle s'empresse de la retirer. Il s'éloigne, après lui avoir dit à voix basse : Vous vouliez être Reine, Madame? vous régnez déja sur un cœur... qui est pénétré de votre situation. Il parle haut. — Que la Comtesse de Huntley soit traitée en souveraine, & qu'on reçoive ses ordres.

Obligée d'accepter les offres de Henri, elle vivoit au palais de Westminster, près de la Reine, qui s'efforçoit d'adoucir ses peines. Juge de mon tourment, disoit la Duchesse d'Yorck à Sulton qui lui restoit attachée! Etre contrainte d'habiter le même séjour que mon cruel ennemi, de m'exposer à souffrir souvent sa présence! aurois-je fait entrer la pitié dans cette ame jusqu'ici insensible? Eh! Sulton, pour qui ai-je supporté la vie? pour qui me suis-je domptée au point de revoir Henri, de l'entendre? Ah! trop cher époux, je ne sens que vos maux; je suis prête à me soumettre à toutes les humiliations, si, à ce prix, je conserve vos jours, si je romps vos fers... C'est moi, tendre amie, qui l'ai précipité dans ce gouffre d'infortunes! Il a volé à mon secours; il m'a

immolé un Royaume, sa gloire, sa v.
même. Sans moi, il eût combattu à l
tête de son armée... il auroit remport
la victoire : je n'en doute point; je n
serois pas en butte aujourd'hui à toutes le
douleurs... Mais, Sulton, s'il étoit vr
qu'il m'en eût imposé... il ne seroit poi
le Duc d'Yorck ! ah ! il ne peut être
que du sang des Rois. On n'a point tant de grandeur d'ame, tant de charmes; on n'est point le plus séduisant des hommes, lorsqu'on ne sort que d'une origine vulgaire... c'est encore un des crimes de Henri, que je ne lui pardonnerai jamais. Qu'il est dur d'avoir à solliciter ceux qu'on déteste ! mais je ne vois que le sort de mon époux; il faut que je brise ses liens; nous irons nous aimer... mourir au bout de la terre. Non, j'en suis assurée, il n'est point un imposteur, il est le Prince le plus à plaindre! Eh! il n'a d'appui que moi.

Quels étoient les sentiments que le Roi d'Angleterre avoit éprouvés à l'aspect de la Duchesse ? Il étoit embarrassé lui-même à démêler la nature de son trouble. On se rappellera que la politique avoit présidé seule à son mariage; les douceurs de l'amour lui étoient inconnues. Aigri par les ennemis continuels, les révoltes, les dangers qu'il avoit à surmonter, dur par

néceſſité peut-être autant que par caractere, dévoré de la ſoif de l'or, il ne lui étoit guere poſſible de recevoir des impreſſions de tendreſſe : ce fut cependant ce que la vue de la Ducheſſe d'Yorck lui fit reſſentir. Mylord, diſoit-il au Lord Daubeney, qu'il honoroit de ſa confiance, je ne ſais ce qui agite mon cœur; les larmes de la Comteſſe de Huntley ont coulé juſqu'au fond de ce cœur, étonné de ſes mouvements : elles y ſont reſtées! Que cette femme eſt belle! qu'elle me touche! Faut-il qu'un vil aventurier ait été le poſſeſſeur de tant de charmes? & il eſt aimé, tandis que peut-être, avec tout mon pouvoir, je n'exciterois pas un ſentiment... Pourquoi mon épouſe ne reſſemble-t-elle pas à la Comteſſe de Huntley? Je veux qu'on ait tous les égards pour cette Princeſſe infortunée; je lui donne même, dès ce moment, une penſion... je tâcherai, par mes bienfaits, de mériter du moins ſa reconnoiſſance. Sire, interrompt le Lord, un grand Roi, tel que vous, peut bien céder à un penchant qui le diſtrairoit de ces chagrins inſéparables de la couronne. Il eſt inutile de vous l'apprendre : la Comteſſe de Huntley vous a inſpiré de l'amour. Ce que j'éprouve ſeroit de l'amour, reprend vivement le Monarque!

j'aimerois la femme d'un intriguant que je devrois punir du dernier ſupplice! & d'ailleurs me convient-il d'aimer, à moi qui dois ſans ceſſe m'occuper de combats, de châtiments, appréhender que la fortune ne m'abandonne, m'aſſurer un port dans les orages? — Rien n'empêche que votre Majeſté ne goûte les douceurs d'une paſſion qu'il lui ſera facile de ſatisfaire. La Comteſſe ſe trouvera flattée d'une tendreſſe dont elle eſt forcée de rougir avec ſon époux. Elle recevra les vœux d'un Souverain; elle aura bientôt oublié ce mépriſable Varbeck.

Henri revoyoit ſouvent chez la Reine cet objet qui, tous les jours, lui paroiſſoit plus aimable. Il vouloit armer la vanité contre l'amour; &, en mortifiant ſon orgueil, triompher d'une femme qui croyoit plaindre & aimer ſon égal. Elle s'obſtinoit à regarder comme un des artifices groſſiers du Roi, le ſoin qu'il prenoit de lui repréſenter inceſſamment ſon mari ſous les traits d'un intriguant obſcur.

Déſeſpéré de ſon peu de ſuccès, Henri réſolut d'employer un moyen qui lui aſſureroit à la fois & le trône, & peut-être le cœur de la Princeſſe. Poynings, chargé des ordres du Monarque, ſe rend à la Tour auprès du Duc d'Yorck, dont

le malheur n'ébranloit point la fermeté. Si quelques larmes lui échappoient, c'étoit le sort de son épouse qui les faisoit couler; nous l'avons dit, l'amour seul le retenoit à la vie. Le Roi, lui dit Poynings en l'abordant, vous a donné sa parole qu'on épargneroit vos jours; vous devez sentir que c'est à une condition qu'il est en votre puissance de remplir : il faut qu'un écrit signé de votre main, contienne votre histoire détaillée depuis votre berceau jusqu'à ce moment, que tout ce qui concerne vous & votre famille, y soit offert avec ingénuité. Vous ajouterez à cette confession exacte les noms de vos complices; vous n'oublierez point leurs suggestions, leurs manœuvres, & alors le Souverain tiendra sa promesse. Le jeune homme secoue ses chaînes, en regardant l'émissaire de Henri d'un air dédaigneux : — C'est un Roi qui vous envoye! & telle est sa parole! j'ai besoin en cet instant plus que jamais de me ressouvenir que je suis le Duc d'Yorck. Mes complices sont tous ceux qui détestent l'usurpation & le parjure; c'est là ma réponse. — Mais qu'espérez-vous en persistant dans votre mensonge? — Si Henri ne sait point régner, je saurai mourir... C'est pour une épouse seule que mon ame

eſt troublée. — Quoi ! vous ne voulez point avouer... — Je ſuis le Duc d'Yorck, le fils d'Edouard IV, le frere du malheureux Edouard V ; je me ſens digne de mon rang ; & le petit-fils d'Owen Tudor eſt fait pour trahir ſa promeſſe ſacrée, & pour achever d'exterminer une famille dont un foible reſte étoit échappé aux coups de l'inhumain Richard III. Voilà tout ce que j'aurai à dire juſqu'au dernier ſoupir. — Songez-vous que l'échafaud vous attend ? — J'y monterai, comme j'aurois monté au trône.

Poynings revole auprès de ſon maître ; & lui fait part de l'obſtination du priſonnier, & de ſon audace. Le Roi garde quelque temps le ſilence ; puis le rompant tout-à-coup : — Chevalier, l'intrépidité de Varbeck cédera au nouvel aſſaut que je lui prépare ; ſoyez bien ſûr qu'il ne ſauroit réſiſter. Oui, j'obtiendrai l'aveu que je deſire.

Henri explique à Poynings le moyen victorieux qu'ils doivent employer, & ce dernier ſe hâte de retourner à la priſon.

La Ducheſſe avoit demandé à être renfermée dans la Tour avec ſon époux : Henri s'étoit opiniâtré à lui refuſer cette grace ; il n'avoit pas même voulu lui accorder la conſolation de le voir une ſeule fois. La

jalousie se joignoit aux raisons de politique; cette Princesse n'avoit d'autre soulagement dans ses maux que de pleurer en liberté, & d'être certaine qu'on n'attenteroit pas du moins à la vie de son mari.

A peine Poynings s'est-il remontré aux yeux du prisonnier : — La crainte du supplice qui vous menace, ne peut donc vous arracher cet aveu que vous devez au repentir & à la vérité ? — Je me suis expliqué; eh ! puissé-je devancer cette mort qui va me frapper !... je parle à un Anglois que je crois assez généreux pour ne pas m'immoler dans quelqu'un qui m'est bien plus cher que moi-même, & qui n'est point coupable; je le prie seulement d'obtenir de Henri qu'on épargne mon épouse; qu'elle retourne en Ecosse, qu'elle m'oublie; & moi... Chevalier, avez-vous connu l'amour ? — Oui, j'ai connu l'amour, & en ce moment il vous presse lui-même par ma bouche de déclarer... tremblez, vous êtes donc bien attaché à votre femme ? — Je donnerois mille fois ma vie pour conserver la sienne. — Eh bien, malheureux jeune homme, ses jours sont en danger; frémissez : le fer... — Le fer... — Est levé sur sa tête, aujourd'hui, en cet instant, des bourreaux .... — Arrêtez, arrêtez;

quelle image ! & quel eſt ſon crime ? de m'avoir aimé ? j'ai fait tous ſes malheurs !... je ne mourrai point aſſez tôt ! — Vous pourriez la ſauver. — Je détournerois le coup... à quel prix ? parlez, parlez : faut-il épuiſer la fureur des ſupplices ? qu'on vienne, qu'on accoure me déchirer le cœur, s'abreuver de mon ſang, & que la Ducheſſe vive ; oui, que j'expire dans les tortures avec l'eſpérance qu'elle ne partagera point mon horrible deſtinée. — Vous devez m'entendre : ce n'eſt point votre mort qu'on demande ; vous ſauvez vos jours, ceux de votre épouſe, peut-être même vous rendra-t-on la liberté : mais chargez-moi d'un aveu pour le Roi... — Que me propoſez-vous ? — Clifford ſavoit tout, & il a tout révélé ; Fryon lui-même... — Comment ? Fryon... — A quitté la Ducheſſe de Bourgogne, & eſt revenu auprès du Roi ; c'eſt vous inſtruire aſſez que vos artifices ſont découverts. — Fryon auſſi ! ah ! ciel ! ciel ! — Le Roi n'ignore donc rien : mais il veut que cette déclaration ſoit appuyée de votre aveu & de votre ſeing. — J'entends : on ne ſe contenteroit point de me faire expirer dans les tourments ; on brûle de me couvrir d'humiliations, d'opprobres ; & on a la barbarie d'exiger que je conſacre moi-même le mo-

nument de ma honte... Où ſont les bourreaux? — Ils vous apporteront la tête de votre femme... — Elle ſeroit ma victime? — Vous allez être couvert de ſon ſang. Adieu.

Qu'on ſe tranſporte dans une priſon; qu'on deſcende au fond d'un cachot éclairé d'une lampe dont la ſombre lueur eſt bien plus affreuſe que les ténebres; que les yeux aillent s'attacher ſur un jeune homme de la figure la plus belle & la plus intéreſſante, chargé de chaînes, pâle, échevelé, pleurant, s'écriant, tombant à terre, ſe relevant, répétant cent fois: Ah, chere épouſe, chere épouſe, tu perdrois la vie! & ce ſeroit moi qui t'aſſaſſinerois! cette tête adorée... Chevalier, revenez... revenez... un mot: que mon barbare vainqueur ſuſpende de quelques jours ce crime atroce, ce crime bien digne du meurtrier de Stanley, de ſon ami. — On ne différera point. — Demain... — Aujourd'hui; dans une heure; à l'inſtant.

Un inconnu entre dans la priſon, & parle bas à Poynings. Vous ne voulez donc pas, continue ce dernier, s'adreſſant au Duc d'Yorck, ſauver votre femme? Voilà qu'on vient m'avertir que ſa mort eſt décidée; & vous le ferez, cet aveu: il ne ſera plus temps. Je vous quitte. — Un moment, mon

épouse... — Elle étoit dans les mains de l'exécuteur, dit l'inconnu : on n'attend que votre réponse pour frapper... — Ah! courez, volez, qu'on suspende... (Se tournant vers Sir Poynings) : j'avouerai... à quelle extrémité je suis réduit ! ce seroit là le prix de tant d'amour! allez donc... on pourroit... il le faut; oui, je révélerai... Je succombe à mille tourments. Eh bien, reprend Poynings, êtes-vous déterminé à conserver ses jours ? — N'en doutez point; c'est à moi de mourir. — Vous me donnerez donc cette confession que le Roi exige ? — Que ma femme soit sauvée. Hâtez-vous, dit le Chevalier à l'inconnu, qu'on retarde l'exécution jusqu'à mon retour : sur-tout informez notre Monarque que je cours lui porter ce qu'il demande. En sortant de ce séjour, ordonnez de ma part qu'on apporte ici de l'encre & du papier.

Le Duc d'Yorck éprouvoit dans tous ses sens un soulevement inexprimable; un ruisseau de sang jaillit de sa bouche, tant sa situation le tourmentoit! il poussoit de sombres gémissements. Les volontés de Poynings ont été remplies. Quand le Duc voit le papier, il s'écrie : Plutôt me faire expirer dans les supplices ! — Songez-vous qu'il s'agit de la Comtesse de Huntley ? A

ce mot, cet infortuné prend l'encre & le papier avec un saisissement répandu dans tout son corps; puis après un moment d'un sombre silence: Elle vivra, s'écrie-t-il! — Le Roi tiendra sa promesse... — Dois-je y croire, répart le prisonnier d'un ton d'indignation? mais... je n'aurai rien à me reprocher. Il prend la plume d'une main frémissante, & en prononçant ces paroles au milieu des sanglots: O femme que j'adore! que pouvois-je faire de plus pour toi! il écrit ce qui suit:

» Quand un homme, quel qu'il soit, » s'est senti l'ame assez grande pour concevoir un projet digne de son ambition, » il doit tout tenter pour l'exécuter; s'il » ne réussit point, il doit mourir. Mais » qu'est-ce que la mort aux yeux des tyrans? la cruauté ingénieuse fait imaginer des coups bien au-dessus de ceux qui » nous délivrent de la vie: il est donc un » supplice qui m'effraye! & je cede à » l'horreur qu'il m'inspire. C'est pour une » épouse innocente que j'ai tremblé, & » que je me soumets à tout ce qu'on exige » de ma situation malheureuse. On me » promet d'épargner les jours de cette » épouse si chere; je rends l'Etre suprême garant de cette promesse: oui, Maître des Rois, c'est dans tes mains que je

» dépose ma plainte & ma vengeance,
» si le parjure trahissoit cet arrangement
» sacré.

» Non, je ne suis point le Duc d'Yorck;
» le Duc d'Yorck n'auroit eu peut-être ni
» mon cœur, ni la noble ambition qui
» m'enflammoit : je suis le fils d'un simple
» particulier ; mon nom est Varbeck. Ce
» nom, je l'eusse illustré, lorsque tant d'au-
» tres déshonorent le leur. Je ne voyois
» dans l'univers entier qu'une place où l'on
» pût s'asseoir, le trône, & j'ai brûlé d'y
» monter. Il n'est point question ici d'exa-
» miner si mes aïeux ont été inférieurs ou
» supérieurs à ceux d'Owen (1), si Henri
» est un usurpateur ou un Roi légitime, si
» l'aveu du peuple Anglois a consacré son
» élévation au rang suprême : il suffit que
» le succès ait favorisé mon vainqueur,
» pour que je sois coupable; & en effet,
» j'ai commis un crime à ses yeux : j'ai
» tenté de lui enlever le sceptre qu'il ravit
» à Richard, & que Richard lui-même
» avoit arraché à ses neveux. J'ai pris un

(1) *A ceux d'Owen, &c.* Qu'on se rappelle que cet Owen Tudor, Gallois d'origine, & bisaïeul de Henri VII, ne fut connu que par sa belle figure, & son mariage avec Catherine de France, veuve de Henri VI, &c.

» nom, un personnage qui ne m'apparte-
» noient point, j'en conviens : c'est une
» bassesse dont je me suis souillé : j'en suis
» bien puni. J'aurois moins à rougir d'un
» forfait; le mensonge avilit toujours, &
» quelquefois la grandeur est à côté de l'at-
» tentat. Sans doute mon ambition se fût
» applaudie d'employer des moyens plus
» nobles ; j'aurois aspiré à exister par moi-
» même, à pouvoir dire : c'est Varbeck,
» le fils d'un marchand de Tournay, qui dé-
» clare la guerre au Souverain de la Gran-
» de-Bretagne, qui se prépare à l'attaquer
» jusques sur son trône, qui tâchera de l'en
» précipiter. Offerte sous ces traits, on eût
» ri de mon audace, & on l'admiroit dans
» le rôle du Duc d'Yorck contre lequel
» mon orgueil se soulevoit sans cesse, &
» qui n'étoit capable que de flatter ma
» vanité; satisfaction bien foible & même
» humiliante pour une ame jalouse de faire
» valoir ses propres forces. Qui m'a donc
» déterminé à mettre en œuvre un ressort
» qu'en secret je dédaignois? L'amour,
» l'amour le plus violent, le plus tyran-
» nique, le plus effréné. Dès le moment
» que la Comtesse de Huntley eut frappé
» ma vue, je fus embrasé de tous les feux;
» cet amour me survivra ; oui, j'envisage
» aisément des bornes à mon existence,

» & je n'en vois point à ma tendresse. » Voilà donc la cause véritable de tout ce » que Henri pense avoir droit de me re» procher. J'idolâtrois la Comtesse, & il » n'y avoit qu'un Souverain, ou qu'un » homme fait pour prétendre à ce rang, » qui osât aspirer au titre de son époux: » c'est pour elle que je me suis abaissé à » trahir la vérité; c'est pour elle que j'ai » conçu le vaste projet de parer mon front » d'une couronne. Qu'on se figure les cri» mes les plus imposants: je les eusse com» mis tous, & sans remords, pour obte» nir un regard de cette femme maîtresse » de tous mes sens, & qui m'enflammera » jusqu'au dernier soupir.

» Après cet aveu, je n'attends point, je » ne veux point de grace, comme ce vil » Simnel dont la fortune a disparu sous » l'ombre: je préfere la mort, toutes les » tortures, à une destinée aussi ignomi» nieuse. Mais que la Comtesse de Hunt» ley, dirai-je mon épouse, ne soit point » punie d'une entreprise que le succès eût » justifiée, & qui, sans doute, est aujour» d'hui criminelle ".

Le Duc en resta à ces mots; & remettant cet écrit à Poynings, il lui dit d'une voix sombre & concentrée: Tout est révélé; je n'ai plus qu'à mourir. Aussi-tôt il retombe

ſur ſes chaînes, baiſſe la tête, & garde un morne ſilence. — Mais vous ne parlez point de vos complices? (Il ne répond pas.) Penſez-vous que ces aveux ſoient ſuffiſants? — Je vous l'ai dit : je n'ai plus qu'à mourir. Poynings s'obſtine vainement à l'interroger : il voit trop que le priſonnier eſt déterminé à ſe taire.

Le courtiſan eſt empreſſé de porter cette confeſſion au Roi. — Sire, nous avons enfin ce que vous deſiriez : voici de quoi confondre & anéantir les factions ſans ceſſe renaiſſantes. Hâtez-vous ſeulement de commander qu'on aille promptement à la Tour, & que des perſonnes ſûres ſoient chargées de tenir les yeux attachés ſur Varbeck; j'ai ſurpris ſon deſſein : il eſt impatient de ſe procurer la mort, & vos intérêts demandent qu'il vive.

Henri donne des ordres conformes à l'avis du Chevalier; celui-ci inſtruit le Monarque du ſtratagême qu'il a mis en uſage, il lui apprend que c'eſt en menaçant Varbeck d'ôter la vie à ſon épouſe, qu'on a pu obtenir cette déclaration ſi eſſentielle dans les circonſtances. Le Roi ſaiſit tous les avantages qu'il pourra retirer de cet écrit : il eſt perſuadé qu'indépendamment de l'extinction totale du parti des Yorcks, la Comteſſe, humiliée de ſe voir un fem-

blable mari, étouffera ſa tendreſſe, & ſera diſpoſée à écouter un amant qui peut uſer de l'autorité ; il ordonne qu'elle lui ſoit amenée.

La Comteſſe paroît. — Vos yeux, Madame, ſeront toujours couverts de larmes! — Ah, *Sire*! eſt-ce à votre Majeſté à s'appercevoir de ces pleurs?... & qui les fait couler?... il ne tiendroit qu'à vous d'en tarir la ſource. — J'avois cru, Madame, que ma généroſité avoit fait plus que vous-même ne pouviez en attendre; le fer dont ma juſtice & ma ſûreté peut-être menaçoient un coupable, a été détourné; je lui ai laiſſé la vie; vous êtes dans ma Cour moins traitée en priſonniere, que reſpectée comme l'égale de la Reine; tous ces bienfaits, je les rappelle à regret, devoient m'attirer du moins quelque reconnoiſſance de votre part. — Sire, mon époux... — mérite peu, Madame, cet amour... dont un autre ſentiroit tout le prix... Il ne m'eſt plus poſſible, Madame, de contraindre des ſentiments... —Songez-vous, Sire, que je ne puis vous accorder que mon eſtime, que je n'oſe ſolliciter que votre compaſſion? Vous me parlez de vos bienfaits : mettez-y le comble : rendez la liberté à un infortuné, & alors cette reconnoiſſance... — Vous l'aimez, Madame; eh!

ce n'eſt pas le moindre de ſes crimes : mais il faut abſolument que vous ouvriez les yeux, que vous vous rendiez au témoignage de la vérité, qu'enfin vous contempliez dans toute ſa baſſeſſe l'objet d'une paſſion qui vous déshonore... — Qui me déshonore ? le Duc d'Yorck... — N'eſt qu'un impoſteur. Je vous l'ai dit... — Et c'eſt par de tels artifices que votre Majeſté s'obſtineroit à vouloir triompher de mon amour, de mon devoir ! Sire, redoublez le poids des chaînes d'un malheureux qui eſt en votre puiſſance ; trahiſſez votre parole royale ; privez-le de la vie : mais, encore une fois, laiſſez-lui ſon nom, ce caractere ſacré qui eſt au-deſſus des caprices injurieux de la fortune. Penſez-vous que j'ignore toutes les calomnies répandues à ſon ſujet ? elles ſont l'ouvrage de vos partiſans. Un Roi ne doit point s'appuyer de ces moyens abandonnés à des ennemis vulgaires ; c'eſt les armes à la main qu'il combat ſes rivaux, & qu'il cherche à les vaincre. Le ſort s'eſt déclaré pour vous : méritez votre victoire ; n'ajoutez point l'outrage au malheur. Pour être dans vos fers, mon époux en feroit-il moins le rejetton d'une maiſon illuſtre, le fils d'un Souverain... — Dites d'un particulier obſcur, dont il n'eſt pas même digne d'avoir

reçu la naiſſance; il a pouſſé l'audace juſqu'à vous en impoſer. — Sire... il m'aime trop pour m'avoir trompée ; il eſt aiſé de le voir : il eſt du ſang... que vous avez proſcrit, dont vous voulez répandre juſqu'à la derniere goutte... C'eſt vous qui prétendez vous jouer de ma crédulité !

Henri tire un papier de ſa poche; & d'un air tranquille le donnant à la Ducheſſe : — Vous connoiſſez le caractere ? — Du Duc d'Yorck ! Liſez, — Madame.

La Ducheſſe dévore l'écrit des yeux. Arrivée à la confeſſion de l'impoſture, elle s'écrie, en laiſſant tomber le papier de ſes mains : Quoi ! ce n'eſt point le Duc d'Yorck que j'ai épouſé, que j'aimois ! Un abattement inexprimable ſuccede à ce tranſport : elle eſt anéantie. — Vous le voyez, Madame : vous ne ſauriez plus douter que vous n'ayez été le jouet du menſonge, de l'impudence la plus groſſiere, qui ſeule mériteroit une punition éclatante. Etoit-ce à ce vil mortel à former des vœux, à ſe permettre ſeulement de lever les yeux juſqu'à vous, tandis que les premiers Rois du monde ſe diſputeroient un de vos regards ? Oubliez, Madame, un époux ſi peu fait pour vous être uni.

La Ducheſſe, n'écoutant point le Roi, reprend le papier, y reporte la vue, &

répete avec un gémiſſement douloureux : Ce n'eſt point le Duc d'Yorck ! Enſuite après l'avoir relu encore pluſieurs fois, elle le rejette loin d'elle, & retombe dans un plus profond accablement. — Je l'avouerai, Madame, ces revers ſont terribles : mais votre fermeté doit leur réſiſter ; vous avez été la victime d'un penchant dont s'honoroit votre ſenſibilité ; vous avez cru plaindre, aimer, épouſer un Prince malheureux, un homme digne de vous : & vous vous êtes jettée dans les bras d'un aventurier audacieux. Séparez ſon deſtin du vôtre ; rompez des nœuds qu'a tiſſus l'artifice ; vous ferez toujours une Princeſſe, l'alliée des Rois, la Comteſſe de Huntley.

Cette femme qu'on pourroit citer comme un modele d'héroïſme, ſemble ſe relever du ſein même de la mort ; & interrompant avec dignité le Monarque : — Je ſerai toujours la femme de Varbeck. — Que dites-vous ? — Mon parti eſt pris... il m'aime ; il eſt au comble du malheur ; c'eſt pour moi qu'il lui eſt échappé cet aveu que les tourments les plus horribles ne lui euſſent point arraché. Hélas ! l'infortuné n'a tremblé que pour mes jours ! &... vous alliez ordonner mon ſupplice ! Ah ! frappez, percez mon cœur, & ſauvez mon

époux. — Eſt-ce à vous, Madame, à me ſoupçonner de cette cruauté ? pouvez-vous imaginer que j'aie eu ſeulement la penſée de vous cauſer le moindre chagrin ? vous refuſerez donc toujours de connoître mes ſentiments ? ne voyez-vous point qu'on s'eſt ſervi de ce détour, qu'on vous a repréſentée en danger, pour obtenir de Varbeck une déclaration qui importoit à mon autorité, à mon repos ?... Vous me l'avez ravi ce repos, plus que cette foule d'ennemis qui s'élevent contre moi ; oui, vous m'êtes bien plus redoutable que Simnel, que Varbeck, dont une main, qui m'eſt connue, dirigeoit les coups. — Sire, eh ! dans quel temps... Sire, vous ferois-je encore une priere inutile ? j'embraſſe vos genoux ; ordonnez que la Tour me ſoit ouverte... que je puiſſe voir... — Vous demanderiez, Madame... au moment... cet impoſteur doit-il encore vous intéreſſer ? & c'eſt moi qui vous enverrois à ſes pieds ! — Vous n'avez point voulu me permettre de partager les horreurs de ſa priſon... du moins qu'aujourd'hui... C'eſt pour la derniere fois que je le verrai, que je lui parlerai... que j'eſſuyerai ſes larmes... Sire, me refuſeriez-vous cette grace ? voyez-moi mourante...

La Ducheſſe étoit aux genoux de Hen-

ri, & les arrosoit de ses pleurs. Ce spectacle si touchant le désarme, l'attendrit, lui fait sacrifier son amour. — Je veux bien, Madame, vous donner cette preuve de sensibilité; jugez du pouvoir que vous avez sur mon cœur... Allez supporter la présence d'un homme qui vous a outragée, l'assurer encore de votre tendresse, tandis... Madame, songez que vous abusez de ma foiblesse, qu'après cet instant... N'espérez plus... non, n'espérez plus... vous ne le reverrez jamais. Cependant je vous renouvelle ici ma promesse que j'épargnerai ses jours. Qu'il profite de ma clémence pour céder au repentir, pour nommer ses complices; & vous, Madame, souvenez-vous que la reconnoissance est le moindre des sentiments que vous me devez.

L'intérêt du Roi d'Angleterre, autant que le desir de plaire à la Comtesse, l'engageoit à conserver la vie de son prisonnier; mais cet infortuné jeune homme auquel nous ne donnerons plus désormais que son véritable nom de Varbeck, n'aspiroit qu'à la terminer. Entouré de satellites qui l'épioient jour & nuit, il avoit formé la résolution de se laisser mourir de faim; il étoit tombé dans un anéantissement total qui différoit peu de la mort.

Un des Officiers de la Tour vient ordonner aux gardes de se retirer, & lui-même sort avec eux. La Comtesse de Huntley entre, se traînant à peine : son malheur l'accabloit. Elle profere ces mots d'une voix éteinte, avant même que d'avoir apperçu le prisonnier : C'est vous ! c'est vous qui m'avez trompée ! Elle ne l'a pas plutôt vu succombant sous le poids des chaînes, au moment d'expirer, qu'elle court à lui, en lui tendant les bras : — Ah, malheureux !... C'est alors que la nature, la compassion, que l'amour l'emporte sur l'orgueil outragé ; la femme du premier rang n'est plus qu'une amante éperdue ; elle inonde la terre d'un torrent de larmes.

Quelle situation que celle de Varbeck ! quels déchirements il éprouve ! — Oui, je vous ai trompée ! & voilà le forfait que je ne saurois me pardonner ! mais... vous connoissez l'amour : lui seul a fait tous mes crimes, tous mes malheurs ! Le premier moment où je vous ai vue, un trait de flamme s'est précipité dans mon sein ; je vous ai adorée comme ma divinité suprême ; vous vous êtes rendue la maîtresse de mon ame, de ma raison, de tous mes sens ; un penchant impérieux m'a emporté. Je me soulevois sans cesse contre le moyen que j'employois pour vous sédui-

re ; j'en étois tourmenté ; vous avez dû souvent le remarquer. Jusques dans vos bras, j'apportois le trouble, les combats, les remords; un mot de votre bouche, un seul regard de vos yeux écartoit tous ces orages, & me ramenoit à cette passion, le supplice & l'enchantement de ma vie. Astley, dont ma cruelle destinée est venue me ravir le soutien, étoit chargé pour vous d'une lettre où je vous éclairois sur un artifice qui m'avilit encore plus qu'il ne vous outrage. Non, je ne suis point le Duc d'Yorck : je suis... un mortel obscur, que l'essor de son ame, sa sensibilité, son amour dévorant élevoit au-dessus des autres hommes. Jamais, jamais on n'a aimé comme je vous aime ; je viens de vous en donner une preuve éclatante : ce n'eût été rien de vous faire le sacrifice de mes jours : je meurs couvert de honte. Il s'agissoit de vous sauver; je n'ai point hésité : j'ai tout déclaré. Je vous ai vue... vivez, retournez en Ecosse; oubliez-moi. Je n'ai plus qu'à laisser exhaler une ame rassasiée de douleurs & d'opprobres. — Que je t'oublie ! eh ! le pourrois-je, quand je voudrois n'écouter qu'un trop juste ressentiment ? Je l'ai dit à Henri, je me le suis dit à moi-même : Varbeck, je suis ta femme. Oui, je suis ta femme : je le
sens

ſens trop à cet amour auquel je ſacrifie tout. Loin de moi & pour toujours les images de naiſſance, de grandeur, de rang ſuprême.... vous n'étiez point le Duc d'Yorck!... ah! ce nom ne m'échappera plus, il ne m'échappera plus. Elle ſe penche ſur les chaînes de ſon mari; ſes pleurs redoublent; puis reprenant la parole, & d'une voix aſſurée: — C'eſt la Comteſſe de Huntley qu'il faut oublier. Aujourd'hui n'enviſageons que le rang de ton épouſe, cet affreux ſéjour, tes fers. Ecoute: on compte les moments que je paſſe à mêler mes gémiſſements aux tiens; ſi tu ſavois... peut-être ne me ſera-t-il plus permis de te revoir! c'eſt pour la derniere fois que je m'entendrois dire que je ſuis aimée par l'homme qui m'eſt le plus cher! Encore ſi j'étois libre de partager l'horreur de ta priſon, de te ſoulager, de recevoir tes larmes dans mon ſein, d'expirer près de toi: mais je n'ai plus de conſolation à eſpérer. Tu me parles de retourner dans ma patrie; & de quel œil penſes-tu qu'on m'y verroit? j'ai perdu tous mes droits... Varbeck, ta honte eſt la mienne. Je ne dois plus ne m'occuper que de tes malheurs, de mon amour. Quel eſt donc notre ſort? on veut que tu nommes tes complices; je te connois aſſez pour être perſuadée que

tu emporteras leurs noms dans le tombeau. Si Henri eſt fidele à ſa promeſſe, tu traîneras ici quelques jours qui te feront odieux. Coupable, il ne faut pas ſe le cacher, aux yeux de l'Europe, à tes propres regards, déchiré par des reſſouvenirs, par un ſonge qui s'eſt, hélas! évanoui... Nous ſerons déſunis, & moi... non, toute l'horreur de notre ſituation ne t'eſt pas dévoilée. Ma tendreſſe, que je ne ſaurois vaincre, mon devoir exigent que je vive & que je meure ton épouſe... Nous expirerons enſemble. Un Religieux t'a dû rendre une lettre où je t'annoncois mes ſentiments véritables. Tiens, c'eſt ainſi qu'on expie ſes fautes, qu'on triomphe de la fortune, qu'on ſurmonte tous les obſtacles: regarde. (Elle tire un poignard de ſon ſein.) Depuis l'inſtant cruel qui nous ſépara, je me ſuis munie de cette reſſource; je ne doute point de ton courage; le mien va t'être connu. Reçois l'exemple.

Varbeck pouſſe un cri; & malgré ſes chaînes s'élance vers ſa femme, elle avoit déja le fer ſur ſa poitrine.

Arrêtez, arrêtez, leur crie un homme qui avoit ouvert la porte de la priſon, & qui ſe précipitant ſur la Comteſſe, lui arrache le poignard des mains. Varbeck

& sa femme restent immobiles de surprise & de joie; tous deux à la fois ne peuvent que dire : Astley ! — Oui, Astley lui-même qui vole à votre secours. Vous saurez tout; l'approche de la nuit nous favorise; le temps presse; un de vos gardes suit mes pas; il va, mon cher Varbeck, détacher vos fers; des chevaux nous attendent; ne songeons qu'à la fuite.

En effet, le garde paroît, fait tomber les chaînes du prisonnier; déja ils sont loin de Londres, & à l'abri de la poursuite de leurs ennemis.

Le passage rapide de la situation la plus malheureuse à un état si opposé, les diverses impressions, le bouleversement qu'il produit dans l'ame des deux époux, tous ces tableaux sont plus faits pour être sentis que représentés.

La Comtesse & son mari ne sortoient point de l'étonnement qui les avoit frappés; ils ne pouvoient s'exprimer. Varbeck enfin prend le premier la parole : C'est vous, mon cher Astley, vous, notre libérateur ! la fortune se réconcilieroit avec nous ! j'ai retrouvé mon ami ! je lui dois ma liberté, la vie d'une épouse adorée ! Sans toi, généreux Astley, je la perdois; mais dis, dis : par quel prodige nous es-tu rendu ? — Vous vous rappellez que je m'é-

garai dans les ténebres; je vous avois retrouvé, & je volois à vous; un détachement ennemi vous enveloppe; si j'eusse écouté mon premier transport, j'aurois tenté, pour vous délivrer, des efforts qui auroient été impuissants; mon amitié ne céda point à l'imprudence. Je cherchois à rassembler quelques soldats des nôtres, dans l'intention de vous procurer un secours assuré. J'apprends que vous vous êtes jetté dans l'asyle de Bowley, ensuite qu'on vous a renfermé dans la Tour, que Henri cependant a promis de ne point attenter à votre vie. Alors ce n'étoit pas assez de plaindre en secret mon ami, & de lui demeurer fidele: je conçois le projet de lui être utile; j'ai soin, pour écarter tout soupçon, d'anéantir ce qui pouvoit trahir notre intimité; je brûle la lettre que je devois donner à Mylady, si vous périssiez dans le combat; je change d'habillement & de nom. A la faveur d'une espece de déguisement, je me transporte en Flandres; j'ai une entrevue secrete avec la Duchesse votre protectrice; elle étoit informée de vos revers. Touchée de votre circonspection courageuse à son sujet, elle me charge de mettre tout en usage pour briser vos fers, & pour vous ramener vous & votre épouse dans les Pays-Bas. Vous

pouvez vous repofer fur fa reconnoiffance & fur fon eftime, (ce font fes expreffions) d'un dédommagement qui vous confolera peut-être de la perte d'une couronne. Elle penfe que vous êtes digne de la plus haute deftinée; elle ajoute à ces marques de bonté, une fomme confidérable dont je vous rendrai compte. C'eft de fa propre bouche que j'ai appris que Fryon avoit eu la baffeffe de vous trahir. Auffi-tôt j'ai revolé en Angleterre; j'ai eu le bonheur, à force de largeffes, de gagner plufieurs de vos fatellites; en un mot, j'ai fu tromper la défiance fi vigilante de Henri, vaincre tous les obftacles, affurer votre évafion. A quelques milles d'ici, nous trouverons une chaloupe qui nous conduira dans un port où vous n'aurez rien à craindre. Sans doute vous n'avez point renoncé au perfonnage du Duc d'Yorck, &... Qu'on ne me prononce plus ce nom, interrompt vivement la Comteffe: Aftley, mon époux n'eft point fait pour jouer le rôle d'un impofteur; qu'il fe montre tel qu'il eft. Plus de grandeur empruntée; j'abjure à jamais celle qui m'appartenoit, pour être avec orgueil l'époufe de Varbeck; qu'il montre du courage, de la fermeté, des vertus, & qu'il n'en impofe ni aux autres, ni à lui-même. Sa femme faura partager fon fort.

Varbeck, pénétré d'admiration & d'amour, se précipite aux genoux de la Comtesse : — Je suis votre époux ! vous me permettez de garder ce titre ! eh ! quelles dignités en approchent ? votre amant est au-dessus de tous les Rois du monde. Puis-je me flatter que les respects les plus profonds, la plus vive, la plus pure tendresse vous feront oublier mon crime ? Hélas ! je ne me le pardonnerai jamais.

Ils passoient auprès de ce château dont le possesseur s'étoit fait voir si généreux à l'égard de Varbeck. Astley, dit ce dernier, ne quittons point l'Angleterre, sans avoir acquitté une dette qui est celle de l'honneur. Cours chez le Lord ; porte-lui l'argent qu'il m'a prêté, & assure-le bien que, sans être le Duc d'Yorck, Varbeck n'est pas moins reconnoissant de son bienfait. Astley s'empresse de satisfaire son ami. Le Lord reçoit cette somme, en disant : Je ne m'étois point abusé sur le personnage de Varbeck ; il faut avouer pourtant qu'il méritoit de naître Duc d'Yorck ; il me donne de nouvelles marques de confiance : j'y répondrai par de nouveaux témoignages de franchise : qu'il prenne garde d'être découvert ; le Roi, cette fois, n'écoutera point la clémence ; on a mis sa tête à prix.

Le rapport n'étoit que trop certain.

Henri n'avoit pas plutôt appris l'évaſion de ſon priſonnier & de ſon épouſe, qu'il s'étoit répandu par-tout des ordres abſolus de pourſuivre les fugitifs, & de tenter tous les moyens de s'en ſaiſir. Au dépit du Monarque, ſe joignoit la colere de l'amant jaloux & outragé. Ce Prince verſoit ſes fureurs dans le ſein du Lord Daubeney : il parloit de les immoler lui-même, s'ils retomboient dans ſes mains : — Oui, la Comteſſe ſera ma premiere victime ; c'eſt dans ſon ſang que j'éteindrai cette paſſion qui m'indigne contre moi. M'avilir à ce point, quand je dois ne m'occuper que du ſoin de régner! Etoit-ce à moi d'ouvrir mon cœur à ce ſentiment inſenſé? j'expierai ma foibleſſe, en ſacrifiant ſon objet ; elle périra avec ſon vil époux.

La nouvelle du Lord avoit été foudroyante pour Aſtley ; il craint qu'ils ne puiſſent ſe rendre juſqu'à cette barque qu'ils enviſageoient comme le terme de leur infortune. Il retourne promptement à ſes amis, leur fait part de ce que le Lord vient de lui révéler. La Comteſſe eſt allarmée ; elle tremble bien moins pour elle que pour ſon époux : elle voit pour lui la mort dans chaque pas. Ils profitent des ténebres. Aſtley les quitte un inſtant, & revient à la hâte : — Redoublons notre marche ; le bâtiment

eſt prêt. Une fois jettés dans l'eſquif, nous bravons toutes les recherches de l'Angleterre.

Ils ſont arrivés au moment où ils vont enfin ſe débarraſſer du fardeau accablant qui leur peſe. Ils ſe livrent à l'eſpérance, à la certitude, à la joie; ils entendent le bruit des vagues; ils entrevoyent la barque ſecourable; ils y touchent. Aſtley, qui les devançoit, accourt vers eux tout éperdu: — Sauvons-nous; des ſoldats bordent le rivage; on a ſaiſi le conducteur de la chaloupe; le nom de Varbeck a retenti à mes oreilles.

La Comteſſe n'a plus la force de gouverner ſon cheval; les rênes lui échappent; elle tombe dans les bras de ſon mari. Que les mêmes coups nous frappent, dit-elle d'une voix défaillante!

Cependant ils cherchent à s'aſſurer une retraite. Ils apperçoivent une forêt: ils y pouſſent avec impétuoſité lenrs chevaux; ils veulent s'y enfoncer; la terre chancelle ſous leurs pieds; ils s'empreſſent de deſcendre. Aſtley le premier démêle à travers les brouſſailles une ouverture qui excite ſa curioſité: il y court. Le Ciel, s'écrie-t-il avec tranſport, nous donne une marque viſible de ſa protection! Approchons; je crois avoir découvert un de ces

ſouterreins (1) creuſés dans le temps des guerres civiles. Ils volent à cet endroit ; Varbeck emportoit dans ſon ſein ſa femme évanouie. Ils trouvent un eſcalier composé de pierres groſſiérement arrangées. Ils diſtinguent au bas des marches une eſpece d'antre qui ſembloit s'élargir à meſure qu'on avançoit. Ils ne pouvoient guere que ſoupçonner ce qu'étoit leur aſyle. Une épaiſſe obſcurité les enveloppoit ; ils avoient fait entrer avec eux leurs chevaux dans cette ſombre demeure.

La Comteſſe reprend l'uſage des ſens ; ne ſachant où elle ſe retrouvoit, elle pouſſe un cri. O ma ſuprême maîtreſſe ! dit Varbeck, en lui prodiguant des baiſers mêlés de larmes, tu es dans le ſein de ton époux, de ton amant. Il lui explique en peu de mots ce que peut être le ſéjour où ils ſe ſont retirés, & comment le haſard, ou plutôt le Ciel, le leur a fait découvrir. At-

(1) *Un de ces ſouterreins.* On trouve en Angleterre beaucoup de ces cavernes artificielles ; qui ſont même antérieures à Guillaume le Conquérant : c'étoit la coutume des anciens habitants du Nord, de ſe conſtruire ces ſortes d'aſyles, ſoit pour ſe défendre de l'intempérie des ſaiſons, ſoit pour ſe garantir de la ſurpriſe des ennemis, &c.

tendons ici, ajoute-t-il, quelques heures; nous profiterons d'un inſtant favorable où il nous ſoit permis d'en ſortir.

La Comteſſe va s'aſſeoir ſur une de ces pierres façonnées en degrés : — C'eſt ici que j'expirerai. Pourquoi aller chercher plus loin notre tombeau ?

Les deux amis remontent les marches, en obſervant un profond ſilence; ils approchoient de l'ouverture : ils ſont frappés d'une nouvelle crainte : ils entendent le bruit que formoient les pas de pluſieurs chevaux; ils entrevoyent à travers l'obſcurité des ſoldats errants çà & là dans la forêt. Les deux fugitifs regagnent leur retraite. Varbeck court à ſon épouſe, la preſſe contre ſon cœur : — Il eſt inutile de nous flatter; nous ſommes perdus... Je crois pourtant que je puis ſauver ma femme & mon ami. Aſtley, reſte ici avec cette épouſe qui m'eſt ſi chere, & que j'ai rendue ſi malheureuſe; je la recommande à ton zele : peut-être on n'étendra point les recherches juſqu'à vous deux; c'eſt moi qui ſuis le principal objet des perquiſitions, & dont on veut ſe ſaiſir; je retourne à l'entrée de la caverne; je m'offre aux regards des ſatellites; ils ſe précipiteront ſur moi, & ils n'auront que mon cadavre à porter au cruel qui les

envoye : je me ferai donné la mort, avant que d'être tombé dans leurs mains. Que dis-tu, malheureux, reprend la Comteffe, en le retenant ? eh, penfes-tu qu'il me foit poffible de vivre fans toi ? ignores-tu qu'après ton trépas, l'exiftence feroit pour ta femme un fupplice continuel ? Tu croirois donc qu'il n'y a que Varbeck qui fût mourir ? tu as oublié qu'hier tu ne pouvois afpirer qu'à m'imiter. Je ne vous quitterai point, mon cher Varbeck, ajoute fon ami ; s'il faut perdre la vie, nous la perdrons enfemble ; & auffi-tôt l'un & l'autre s'élancent fur les traces de l'infortuné jeune homme qui faifoit des efforts pour les repouffer ; il conjuroit fur-tout fon époufe de ne point s'expofer au fort qui l'attendoit ; il la baignoit de fes larmes.

Tous les trois font remontés à peu de diftance de l'ouverture. Le calme avoit fuccédé à cette rumeur ; ils prêtent l'oreille : aucun bruit ne fe fait entendre ; les ombres commençoient à s'éclaircir ; ils fe replongent dans leur demeure ténébreufe, incertains fur le parti qu'ils devoient prendre, & accablés de leur défaftre.

Aftley n'attend point que le jour ait paru : il va dans les environs de la caverne raffembler des cailloux & des bran-

ches d'arbres, revient près de ses amis; & s'efforce d'allumer du feu. A la faveur d'une foible clarté, ils contemplent leur asyle; ils trouvent qu'en effet c'étoit une retraite, ouvrage de l'art, & composée de plusieurs souterreins qui aboutissoient les uns aux autres. Dans un des angles de la caverne, jaillissoit une source qui formoit une espece de petit bassin. Le premier mouvement qui échappe à la Comtesse, est d'aller puiser de cette eau dans le creux de sa main, & d'en boire. O Ciel! s'écrie Varbeck, c'est à cette extrêmité que je vous ai réduite, femme adorable! quand ces trois infortunés sont à portée de distinguer leurs traits, ils s'épouvantent mutuellement. Varbeck étoit plein de frayeur pour son épouse; & à son tour, elle ne ressentoit le trouble le plus violent que pour son mari. Il lui prépare un lit de feuillages, étend dessus une partie de ses habits, & l'invite à goûter du repos : du repos dans un pareil séjour, & agités par une si horrible situation! Astley & lui devoient s'occuper à chercher quelque aliment. La nature est donc une mere tendre qui, dans les plus grands malheurs, veille sur nous, & nous accorde ses bienfaits! Le croiroit-on? la Comtesse ne peut se refuser au sommeil.

D'abord Varbeck & Aſtley réſolurent d'égorger leurs chevaux, dans l'appréhenſion que, s'ils leur donnoient la liberté, ces animaux n'excitaſſent de nouvelles recherches, & ne les fiſſent découvrir. Il les enterrent dans un des ſouterreins; enſuite ils ſe conſultent ſur les moyens de ſe précautionner contre la faim qui les menaçoit. Aſtley ſe charge de ce ſoin, & engage ſon ami à demeurer auprès de ſon épouſe.

Elle dormoit profondément; Varbeck la conſidéroit avec une ſombre attention; quels traits lui perçoient l'ame! c'étoit là une femme du ſang des Rois, auſſi vertueuſe que belle, auſſi courageuſe que tendre, qu'il avoit trompée indignement, que, pour prix de tant d'amour, il avoit amenée à cet excès d'adverſité: & étoit-ce aſſez de s'arracher la vie, pour venger une telle victime? Quand il s'enfonceroit le poignard dans le cœur, ſon crime ſeroit-il réparé? ſa fin apporteroit-elle quelque adouciſſement à l'état ſi déplorable de la Comteſſe? Ah! loin d'adoucir ſon ſort, cette mort le rendroit plus affreux; il faut donc vivre pour cette femme adorée, pour la retirer de ce tombeau, pour la mettre à l'abri des dangers: ſi les jours d'une épouſe ſi chérie peuvent être en ſûreté,

alors il ſera libre de ſe punir, ou plutôt de s'affranchir de tant de maux, en terminant une deſtinée qui ne ſauroit que devenir plus inſupportable.

Telles étoient les réflexions cruelles où Varbeck ſe plongeoit. La Comteſſe ſe réveille, elle lui tend les bras: — Varbeck, s'il n'y avoit point à craindre pour ta vie, je préférerois cet antre habité avec toi, à tous les palais que je pourrois occuper en Ecoſſe. Quoi! il ne ſera point de terme à nos douleurs? ... Tu pleures! ah! cher époux, n'irritons point nos peines. Voilà donc où l'amour conduit! mais je ne vois pas Aſtley! Varbeck lui apprend le motif de ſon abſence, & ne doute point qu'il ne paroiſſe bientôt.

Les heures s'écoulent: Aſtley n'eſt pas encore venu. Ils ſe livrent à des allarmes; ils commencent à reſſentir la faim, leur beſoin augmente avec leur crainte; le jour va finir; la nuit eſt de retour. Varbeck revole pluſieurs fois à l'entrée de la caverne: il n'eſt frappé que d'un ſilence effrayant; tout les abandonne. Il revient, l'air égaré, auprès de ſon épouſe. — Henri ne ſera plus notre bourreau; ce ſera la faim, la faim la plus déchirante: je ne vois point mon ami! il ſera tombé dans les mains de nos perſécuteurs! il n'aura point voulu

nous trahir... Il n'eſt plus! & nous, dans ce lieu ſolitaire, dans ce ſépulcre, nous allons être conſumés par la mort la plus épouvantable... Je te verrai te deſſécher, expirer ſous mes yeux!... j'irai à mes tyrans : qu'ils me frappent, pourvu que tu vives.

Varbeck remonte encore, s'avance un peu dans la forêt, & en rapporte quelques racines qu'il préſente à la Comteſſe; il ne peut prononcer que ces mots touchants : Voici donc la nourriture que Varbeck donne à la Comteſſe de Huntley!

Il étoit déterminé à courir tous les riſques, plutôt que d'expoſer plus long-temps ſa femme aux horreurs d'une infortune auſſi opiniâtre. Il ſortit de la forêt dans ce deſſein. Un homme vient à lui ſous l'habillement & l'extérieur d'un mendiant. Varbeck ne voyant perſonne autour de lui, alloit tirer ſon épée, quand une voix, qui lui eſt connue, ſuſpend le coup : — Qu'allez-vous faire? ôter la vie à votre ami! enviſagez-moi bien. — Aſtley! ô Ciel! & qui t'a pu éloigner?... — Courons vîte retrouver notre aſyle; lorſque nous y ſerons rentrés, je ſatisferai votre curioſité. Préſentement ne ſongeons qu'à profiter de ce que je vous apporte. Aſtley découvre une eſpece de manteau, & laiſſe

voir plusieurs pains, & d'autres proviſions. L'un & l'autre s'empreſſe de regagner la caverne. Varbeck court à ſa femme : — Ce n'eſt pas encore la faim qui t'arrachera la vie.

Ils font un repas bien différent de ceux que la ſomptuoſité & la délicateſſe préparoient à la Cour d'Ecoſſe. Le déguiſement d'Aſtley excitoit la curioſité des deux époux ; il leur en apprend la raiſon : ſon projet, au ſortir du ſouterrein, avoit été d'aller dans quelque hameau le plus écarté de la route, chercher des aliments : il avoit apperçu de loin un homme dont l'extérieur annonçoit l'extrême indigence. Auſſi-tôt concevant un ſtratagême qui ſervoit leurs vues, il s'étoit dépouillé de ſes habits, les avoit cachés dans des feuillages répandus ſur le chemin, étoit accouru vers cet homme, en ſe plaignant d'avoir été volé. Cependant trois guinées, ajoutoit-il, qu'il avoit ſu dérober aux recherches des brigands, lui étoient reſtées, & il les offroit au pauvre, s'il vouloit, pour cette ſomme, lui céder ſon chapeau & un vieux manteau qui compoſoit ſon miſérable vêtement; celui-ci avoit accepté avec joie la propoſition. A l'aide de cette métamorphoſe, pourſuit Aſtley, j'ai ſu tromper nos ſurveillants : ils ſont ſemés dans les

villages qui nous environnent, les passages de la mer sur-tout sont gardés avec exactitude ; on a promis une récompense considérable à quiconque nous découvriroit ; ayons donc assez de fermeté pour rester ici jusqu'au moment heureux où nous puissions nous retirer en sûreté, & nous ouvrir l'asyle des Pays-Bas ; je prendrai soin de ce qui concerne notre subsistance. Hélas ! interrompt la Comtesse, en versant des larmes ameres, ma vie ne vous sera pas long-temps à charge. Lorsqu'elle venoit à regarder son mari, elle changeoit de langage. — Que la fortune nous laisse nous ensevelir dans cette caverne, oubliés de Henri, de tout le monde ! Varbeck, je puis te dire que tu m'es toujours cher, quoique... ah ! pardonne, je ne veux te parler que de ma tendresse, envisager que mon époux... Varbeck, je t'ai tout sacrifié.

Il ne leur étoit pas même permis de jouir de la clarté du jour ; ce n'étoit qu'en tremblant qu'ils se hasardoient quelquefois à sortir la nuit de leur retraite. Je l'avouerai, disoit Varbeck à son ami, si je n'étois allarmé pour une femme que j'adore, je trouverois cette situation bien moins supportable ; tous les rêves qui m'ont agité, se sont évanouis ; il me sem-

ble que la nature entiere ait disparu à mes regards. Ici, dans un sombre silence, je ne m'occupe que de mon amour. Astley, pourquoi faut-il que j'aye tant d'égarements à me reprocher ? Que sont les prestiges de l'ambition, les vœux inquiets, les grandeurs ? qu'est-ce qu'un trône ? ah ! que Henri cesse de nous poursuivre ; que mon épouse du moins n'ait rien à craindre, & je consentirois à me tenir caché dans ces lieux le reste de ma vie. Que regretter, que desirer, Astley, lorsqu'on aime, & qu'on est aimé ?

Plusieurs mois s'étoient écoulés. Astley, seul, à la faveur de son déguisement, continuoit de pénétrer jusques dans les lieux d'alentour ; il prêtoit une oreille attentive aux moindres nouvelles qu'on y débitoit.

Il arrive, un jour, pâle, égaré, hors d'haleine. — Nous étions trop heureux : on a des soupçons ; on épie notre retraite ; je ne puis en douter aux discours que j'ai entendus ; il faut, cette nuit, la quitter, &, sans nous écarter de la forêt, tâcher de gagner les bords de la mer. Le Ciel qui jusqu'à présent a paru nous protéger, nous abandonneroit-il ? La Comtesse saisie de terreur, se jette dans le sein de Varbeck : — On te poursuit encore !

j'imaginois que nous avions trouvé ici notre ſépulcre ; irons-nous chercher la mort ailleurs ?

Ils attendent l'heure où l'obſcurité eſt plus épaiſſe. La Comteſſe ne peut s'éloigner de la caverne, ſans répandre des larmes ; elle eût préféré ce ſéjour aux demeures les plus ſomptueuſes ; ils ſe mettent en chemin. A chaque pas, elle ſentoit redoubler ſes craintes. Quelle frayeur les ſaiſit ! ils entendent dire à leurs côtés : Quoi ! nous ne les trouverons pas ! ſi nous pouvions nous en rendre maîtres, nous ſommes aſſurés d'une récompenſe qui nous payeroit bien de nos peines ! Quels mots ! quels coups de poignard, ſur-tout pour l'épouſe de Varbeck ! ſon ſang étoit glacé ; tous les trois s'étoient jettés à terre, & reſpiroient à peine.

Ils n'entendent plus rien ; ils ſe relevent, & continuent leur route. Le premier objet que leur offre le jour naiſſant, eſt la mer dans le lointain ; leurs forces ſe raniment ; leur ame ſuſpendue entre l'effroi & l'eſpérance s'eſt, ſi on peut le dire, précipitée ſur les flots. C'eſt au-delà qu'ils enviſagent une nouvelle terre, une nouvelle nature, la fin de leurs tourments : mais quels tranſports n'éprouvent-ils pas, quand ils apperçoivent un vaiſſeau dans

l'enfoncement de l'horiſon ? Vient-il de leur côté ? leurs regards, tous leurs vœux, tous leurs cœurs, ſont attachés ſur le bâtiment ; il avançoit vers le rivage. Aſtley s'crie : Nous ſommes ſauvés ! j'ai diſtingué le pavillon François ; je verrai le Capitaine ; je lui parlerai ; cette nation eſt ſenſible... A quelque prix que ce ſoit... je remettrai notre ſort à ſa générolité... il nous paſſera ſur ſon bord ; & ſoudain Aſtley court vers le navire.

Varbeck & ſa femme ne pouvoient contenir l'ivreſſe de leur joie. Ils vont ſe retirer dans le creux d'un rocher, d'où ils ſe montroient l'un à l'autre le vaiſſeau ; ils attendoient qu'Aſtley fût revenu. Il paroît : Allons, dit-il à la Comteſſe, nous avons vaincu notre cruelle deſtinée.... Mon ami... on nous attend... je vous dirai... redoublons nos pas.

La fortune ſe feroit laſſée de perſécuter Varbeck ! Ils précipitent leur marche ; ils volent ; la Comteſſe les précédoit ; elle avoit un pied dans l'eſquif : un cri horrible lui fait détourner la tête : elle voit ſon époux déſarmé, & Aſtley, qui ſe débattoient entre les mains d'une troupe de ſoldats. Les gens de l'eſquif veulent l'arrêter, & la dérober au ſort qui l'attend. On ne ſauroit la retenir ; elle

s'élance ; elle court, veut défendre fon mari, & n'a que la force d'aller tomber fans connoiffance à fes pieds, tandis qu'on le chargeoit de fers. Il eft enfin conduit à Londres, replongé à la Tour. Son ami fubit la même deftinée, & l'on amene devant le Roi la Comteffe expirante.

Ces coups de foudre s'étoient fuccédés rapidement. Les preffentiments d'Aftley n'avoient été que trop fondés ; on l'avoit foupçonné & fuivi. Plufieurs fatellites cachés derriere une petite éminence, n'avoient paru que pour s'affurer de ces malheureux, au moment qu'ils envifageoient la fin de leurs infortunes.

Henri avoit médité plufieurs projets de vengeance. Varbeck, par fes ordres, alloit recevoir la mort ; il fe préparoit même à joindre à cette victime la Comteffe de Huntley. L'amour outragé s'abandonne aux plus vifs reffentiments. L'époufe de fon ennemi étoit en fa puiffance, fous fes yeux : mais fi les orages de la jaloufie s'élevent aifément, ils calment avec la même facilité. Les premieres paroles qui échappent à la Comteffe, font pour Varbeck. — Sufpendez vos coups... foyez affez généreux pour épargner mon mari... c'eft moi qui lui ai donné le confeil de brifer fes fers ; c'eft moi... qui ai tout

fait; j'attends la mort à vos pieds : mais que Varbeck ne ſoit point enveloppé dans la punition que je mérite! me refuſeriez-vous cette grace?... mes malheurs vous touchoient.

Elle étoit proſternée aux genoux de Henri; ſa beauté n'avoit jamais eu plus d'empire. Ce Prince la regarde. Le Souverain furieux n'eſt plus qu'un amant déſarmé; c'étoit la ſeconde fois qu'il éprouvoit la même révolution: — Vos malheurs me touchoient! & c'eſt le foible nom d'intérêt que vous donneriez à mes ſentiments?... Cruelle, ils l'emportent ſur tout ce que je dois à vous, à moi-même; ma généroſité me laſſe! tout ne vous a-t-il pas inſtruite que l'amour le plus tendre... — Sire, ſi mon époux alloit être immolé!... commandez qu'on n'attente point à ſa vie, &... vous connoîtrez mon cœur... vous ſaurez... ſes jours ſont en danger...

Le Roi fait appeller un de ſes Officiers: — Volez à la priſon: qu'on n'exécute point l'ordre que j'ai donné. (S'adreſſant à la Comteſſe. (Vous voyez, Madame, tout votre pouvoir! Eh bien, mon rival vivra... — Il vivra! Ah! Sire... ma reconnoiſſance... Sire, écoutez-moi, écoutez-moi: je parle à un Monarque digne du trône: que me demandez-vous? Je n'eus jamais de ſen-

ſibilité que pour l'homme le moins pardonnable peut-être à mon égard, mais le plus à plaindre, & je ne vois aujourd'hui que ſes revers & ſon amour; je ne vois que ma tendreſſe: car il ne faut point vous en impoſer, elle eſt encore plus forte que mon devoir. J'en conviendrai : Varbeck m'a trompée : je croyois aimer un mortel de ma condition, le Duc d'Yorck: mais Varbeck eſt mon époux; & c'eſt cette fatale paſſion dont je l'ai enflammé, qui l'a précipité dans tous ſes égarements, qui l'a fait ſi coupable, ſi malheureux! Eh! Sire, quand il ne me feroit point cher; quand je ne ferois pas conduite par tout l'amour qu'il a ſu m'inſpirer, ſon infortune ne ſuffiroit-elle pas pour me le rendre un objet ſacré? Je vous l'ai déja dit: je ne ſuis plus la Comteſſe de Huntley, je ſuis la femme de Varbeck. Sire, c'eſt vous montrer ce que nous nous devons mutuellement. Je ſuis la victime d'un engagement que le Ciel lui-même a revêtu de ce qu'il y a de plus ſolemnel; ce lien n'eſt point rompu par un artifice dont l'amour le plus violent a été la ſeule cauſe. Mon eſtime, mon admiration, la reconnoiſſance la plus vive, voilà les ſentiments auxquels il m'eſt permis de m'abandonner en votre faveur, & le temps

ne fera que les augmenter. Conservez mon époux ; accordez-lui un pardon qui expose à l'univers votre clémence dans toute sa générosité. Je vous le redis encore : c'est moi qui l'ai engagé à s'affranchir de ses chaînes... c'est moi que vous devez punir. — Eh ! le puis-je, Madame ? Sans doute, je devrois vous oublier, vous immoler à ma juste colere, à l'intérêt de mon Royaume, à celui de tous les Souverains. Quoi ! il faudra que Varbeck respire, & qu'il soit aimé ! & vous pensez que sa présence... — Sire, quelle me soit ravie ; que je ne le voye jamais. Jamais ! qu'elle condition je m'impose ! mais qu'il vive : vous me l'avez promis, & que j'expire dans l'obscurité, dans les larmes, ensevelie dans ma douleur profonde. — Non, vous ne le verrez plus ; vous avez abusé de ma foiblesse ; ses jours... — Sont en sûreté j'en crois la promesse d'un Roi tel que vous... — Mais, Madame, ces sentiments...

On vient annoncer la nouvelle d'un Ambassadeur qui demande audience à l'instant même ; elle lui est accordée. Il remet au Monarque une lettre de son Souverain. Madame, dit Henri, en se tournant vers la Comtesse, le Roi d'Ecosse, sensible à votre sort, vous presse de revenir à sa

Cour.

Cour. — Que je retourne dans un pays qui m'a rejettée, qui a proſcrit Varbeck? Ah! que mon ingrate patrie n'eſpere point me revoir; qu'elle m'oublie comme je l'ai oubliée! J'irai mourir dans un déſert, où il me ſera permis de pleurer un infortuné, dont je chérirai toujours la mémoire. (S'adreſſant à l'Ambaſſadeur:) C'eſt votre Roi qui eſt l'auteur de tous mes maux, qui me déchire le ſein! je ne ſuis plus ſa parente; je ne ſuis plus Ecoſſoiſe... je ſuis... la plus malheureuſe des femmes: qu'on me laiſſe à mes tourments!

La Comteſſe avoit à peine prononcé ces derniers mots: elle quitte Henri, noyée dans les larmes, & va retrouver la généreuſe Sulton qui avoit revolé auprès d'elle.

Le Lord Daubeney flattoit l'erreur de ſon maître. Henri croyoit qu'il viendroit à bout de triompher de la Comteſſe: elle ſeroit obligée d'oublier un mari qu'elle ne reverroit plus, & les Rois ſont des amants auxquels il eſt difficile de réſiſter.

Varbeck, renfermé dans ſa priſon, accablé de chaînes peſantes, livré à toute l'horreur de la nouvelle cataſtrophe, vivoit encore, & ne vivoit que pour l'amour. Cette paſſion ranimoit ſon audace: il parvient, par ſon intrigue, à re-

voir Aſtley. Quelle entrevue ! Après s'être embraſſés, & avoir confondu leurs larmes, Varbeck s'écrie : Mon ami, ce ne ſont point des pleurs qui rompront nos fers : il faut nous occuper des moyens de les briſer, nous affranchir d'un eſclavage plus cruel que la mort. Je ſuis ſéparé de mon épouſe, & tu ſais qu'elle eſt tout pour le malheureux Varbeck.

Croiroit-on que les ſouffrances de cet infortuné puſſent augmenter ? Un priſonnier, qu'avoit inſtruit un homme de la Cour qui venoit d'être privé de la liberté, a l'indiſcrétion d'apprendre à Varbeck l'amour du Roi pour la Comteſſe. Quels poiſons, quels ſerpents jettés tout-à-coup dans ſon ſein ! — Elle eſt aimée !... & de Henri ! Aſtley, voilà le dernier trait aſſaſſin que me réſervoit la fortune ! elle m'oubliera ! elle ne m'aime plus ! elle aime ce cruel... Aſtley, il a une couronne ; Aſtley, je ſuis Varbeck, dans les chaînes.... O Ciel, Ciel ! que m'a-t-on dit ? Penſons à nous échapper de ces lieux ; ſi la Comteſſe... Je me ſens la fermeté de l'immoler, & de me percer de mille coups de poignard ſur ſon corps palpitant. Non, il n'eſt point d'homme ſur la terre qui ſoit impunément mon rival... Je voudrois bou-

leverſer l'Angleterre, ſacrifier Henri à ma fureur, me venger.... de toute la nature. J'ai imaginé un nouveau projet : je ne ſuis plus le Duc d'Yorck : mais je puis rétablir cette famille dans tout ſon éclat, remettre le ſceptre dans ſes mains.

Il confie à ſon ami des particularités qui prouvent combien ce célebre aventurier avoit de reſſources dans l'eſprit. Il conçoit, en un mot, l'idée de retirer le véritable héritier des Plantagenets, le Comte de Warwick, du fond de ce ſéjour où il languiſſoit.

Jamais complot ne fut tramé avec plus de profondeur & de ſecret. Varbeck avoit ſu gagner quatre domeſtiques du Lord Digby, Lieutenant de la Tour; on devoit égorger cet Officier, ſe ſaiſir des clefs de la priſon, prendre la fuite, & emmener le Comte de Warwick. Ce dernier, peu digne de jouer un premier rôle, ne prêtoit que ſon nom à une entrepriſe ſi hardie; c'étoit un fantôme dont l'audacieux Varbeck prétendoit ſe couvrir. Tu verras, diſoit-il à Aſtley, qui de ce Prince où de moi étoit fait pour occuper un trône; le temps viendra où j'y monterai, ſoutenu de mon ſeul courage & de mon amour. En attendant, je

présenterai au peuple Anglois ce foible Warwick, qui m'applanira la route; c'est un instrument nécessaire à nos projets : je saurai le rejetter à l'instant que ma fortune prévaudra... Au reste, qu'il regne, pourvu que je me venge... Henri seroit mon rival, & la Comtesse... Astley, je te l'ai dit : j'effrayerois l'univers... Où la sombre jalousie vient-elle m'égarer? est-ce à moi qu'est permis le soupçon? Ah, malheureux! ne songeons qu'à sortir de cette affreuse demeure.

Tout a réussi au prisonnier; ses fers sont tombés : cependant on n'a pu ôter la vie à Digby; mais on se flatte d'avoir endormi sa vigilance. Varbeck a déja passé plusieurs cours avec son ami; le Comte de Warwick les suivoit; son audacieux conducteur est arrivé à la derniere porte. Digby paroît tout-à-coup, se précipite sur Varbeck à la tête d'une escorte. Le Comte est ramené dans sa prison, & l'on traîne Varbeck dans le plus noir cachot. Il ne lui échappe que ces paroles : Adieu, mon cher Astley; je vois bien qu'il faut renoncer à tout; pardonne-moi; l'amitié t'a perdu; je devois être seul malheureux, & je cause la ruine de tout ce qui m'environne! La Comtesse... Astley ne pouvoit plus l'entendre.

Le bruit ſe répand que Varbeck, une ſeconde fois prêt à ſe ſauver, a été repris, & qu'il lui ſera difficile de ſe dérober au châtiment. Henri, en effet, avoit prononcé ſa ſentence, & défendu ſurtout qu'on laiſſât approcher la Comteſſe de Huntley. Il prévoyoit tous les combats qu'il auroit à ſoutenir de la part d'une épouſe éplorée, & il étoit déterminé à ſe défaire d'un homme qui étoit ſon rival à pluſieurs titres. Varbeck, quoique condamnable aux yeux de la juſtice & de la raiſon, avoit eu la grandeur d'ame de ne nommer aucun de ſes complices. Fryon, qui lui fut confronté, eut la baſſeſſe de révéler les moindres détails relatifs à leur liaiſon. Le jeune homme ne lui répondit point : il ſe contenta de le regarder d'un œil de mépris.

Un Seigneur Flamand eſt introduit chez le Roi : — Sire, j'ai oſé vous demander un entretien ; je ſuis envoyé par ma Souveraine, la Ducheſſe de Bourgogne ; voici une lettre qui prouvera qu'elle vous parle par ma bouche ; vous connoiſſez ſon écriture. La Princeſſe convient, Sire, qu'elle eſt votre ennemie, qu'elle a tout tenté pour vous perdre ; elle avoue que Varbeck eſt ſon ouvrage. Oui, c'eſt elle qui l'a élevé & armé contre vous : mais

elle vous croit aſſez généreux pour ne point étendre votre vengeance ſur une pareille victime ; elle implore donc votre clémence pour ce malheureux jeune homme. Hâtez-vous de retourner à votre maîtreſſe, répond Henri enflammé de colere, & dites-lui que Varbeck aura ceſſé de vivre, lorſqu'elle vous reverra. La générosité a des bornes ; il y a trop longtemps que ſa haine me pourſuit ; je ne dois plus écouter qu'un juſte reſſentiment.

Marguerite n'étoit point la ſeule qui intercédât en faveur de Varbeck. Auſſi-tôt que la Comteſſe de Huntley avoit été informée du nouveau revers qui venoit d'accabler ſon mari, elle étoit accourue auprès du Roi ; tous les chemins lui avoient été fermés, ſes lettres mêmes refuſées. Henri étoit inexorable, & ne reſpiroit que la mort de Varbeck. Il traverſoit le parc ; il apperçoit une eſpece de tumulte : une femme échevelée, s'efforçoit d'écarter les gardes qui s'oppoſoient à ſon paſſage. Elle va tomber aux pieds du Monarque, tire un poignard de ſon ſein ; le Roi reconnoît la Comteſſe de Huntley. — Sire, vous m'écouterez, ou je me frappe à vos yeux de ce poignard. Henri s'arrête, & bientôt il cede à la crainte, ou plutôt à l'amour : il ſe jette ſur la main de la Com-

teſſe, la déſarme: — Que voulez-vous, Madame? — Que vous voyiez mes larmes; ne penſez pas vous oppoſer à ma mort, ſi vous avez réſolu... — Je préviens votre demande, Madame... Il eſt inutile: l'arrêt eſt prononcé. Vos ſollicitations ne feront qu'allumer mon courroux. — Sire, mon trépas... vous ne ſauriez l'empêcher. Hélas! vous me diſiez que j'avois pu attendrir votre cœur. (Henri fait éloigner ſes courtiſans.) — Sans doute, Madame, vous y régnez toujours, dans ce cœur que ſe plaît à déſeſpérer votre ingratitude; mais ne vous flattez point de déſarmer ma juſtice. Qui! moi, j'épargnerois un obſcur aventurier qui a porté l'audace juſqu'à lever les yeux ſur le trône, juſqu'à me le diſputer, qui eſt mon rival, qui eſt votre époux, que vous aimez... vous croiriez... il payera ſa folle arrogance de ſon ſang; je refuſerois ſa grace à tous les Souverains de l'Europe. — Vous daignerez me l'accorder, Sire... je meurs à vos genoux. — Non, Madame, je ne me laiſſerai point vaincre par des ſentiments... dont je dois triompher... Vous les avez repouſſés avec trop de mépris. — Si je vous euſſe été chere! — Eh! doutez-vous... vous me l'êtes plus que jamais! qu'exigez-vous donc? vous abuſez de votre empire! —

Sire, Sire... qu'il éprouve encore votre généroſité. — Qui, Madame? — Pouvez-vous me le demander? mon époux... Je conviens de ſon crime, Sire, puniſſez-m'en; je ne ceſſerai de vous le dire : c'eſt pour moi qu'il a briſé ſes fers, qu'il a cherché à vous ſuſciter des ennemis... Non, ſans ſon amour, il ne vous eût point fait cette nouvelle offenſe; qu'il vive, & que j'expire de douleur. Je ne quitterai point vos pieds, que je n'aye obtenu ſa grace; je ſuis la ſeule coupable... oui, mon ame pénétrée... — Vous ſentiriez le prix de mes bienfaits! — Ah! Sire, tout ce que l'honneur... le temps preſſe; donnez vos ordres; qu'on vole à la Tour.

Henri cette fois eſt inflexible; la Comteſſe embraſſoit ſes genoux. Au milieu de ſes larmes & de ſes ſanglots, le Roi a cru entendre qu'elle promettoit d'être ſenſible à ſon amour aux conditions qu'on épargnât Varbeck; on court ſuſpendre le coup qui le manaçoit. Le Prince veut parler de ſes ſentiments à Mylady Huntley; elle ne l'entendoit point; elle n'étoit remplie que du deſir d'être inſtruite de la deſtinée de ſon mari.

Varbeck, depuis ſa derniere aventure, avoit perdu toute eſpérance: il enviſageoit la mort comme le ſeule terme d'une vie ſi

orageuse. Cependant l'amour venoit l'agiter encore; il obtint d'un soldat, en lui faisant présent d'une bague de prix, la liberté d'écrire à son épouse. Cet homme se chargea de remettre l'écrit dans les mains de la personne à laquelle il étoit destiné. On peut dire que Varbeck avoit répandu toute son ame dans cette lettre; jamais il ne s'étoit exprimé avec plus de tendresse & de force. C'étoit sur cette passion si violente qu'il rejettoit ses malheurs, ses égarements, ses fautes; il finissoit par supplier sa femme de lui pardonner; il l'assuroit qu'il cessoit de vivre, dans l'idée que cet amour le suivroit au tombeau. Au milieu de ses transports, éclatoient pourtant des mouvements de jalousie.

On le conduit au lieu de son supplice préparé dans une des cours de la prison. Le premier objet qui frappe sa vue, est le cadavre ensanglanté d'Astley; il recule d'horreur, & poussant un cri: — C'est ainsi que j'ai reconnu l'attachement & les services d'un ami! Il court pour l'embrasser: on lui refuse cette consolation; ensuite il monte à l'échafaud, tire un portrait de sa poche, & prie le Lieutenant de la Tour qui devoit assister à l'exécution, qu'on ne lui bande point les yeux. Ne craignez point, ajoute t-il, en se tournant

vers le bourreau, de manquer votre coup : je ſaurai mourir ; ah ! chere Huntley ! chere Huntley ! Il attache ſes regards, ſa bouche ſur cette image qui lui préſentoit les traits de ſa femme, quand ſa tête tombe ſéparée de ſon corps. » Telle fut (dit Ra-
» pin-Thoyras) la fin de Varbeck, qui
» avoit été reconnu pour Prince légitime
» (1) en Irlande, en France, en Flandres,
» en Angleterre, en Ecoſſe, & qui avoit
» fait trembler Henri juſques ſur ſon
» trône ".

Jamais la fortune ne donna plus à croire qu'elle étoit un mauvais génie acharné à pourſuivre la perte de Varbeck. Au moment que l'épée de l'exécuteur le frappoit, entre celui qui apportoit ſa grace. Du plus loin que la Comteſſe le voit revenir, elle s'écrie : mon époux eſt mort ! L'Officier n'a point commencé ſon récit, qu'elle a perdu entiérement l'uſage des ſens ; elle eſt ramenée chez elle, & ſe retrouve entre les

(1) *Pour Prince légitime, &c.* Les Anglois ont des Ecrivains qui veulent abſolument que Varbeck ait été le vrai Duc d'Yorck. M. Hume combat cette opinion haſardée par des raiſons convainquantes qui prouvent combien un Hiſtorien éclairé doit ſe tenir en garde contre les récits populaires, &c.

bras de Sulton qui l'inondoit de ses larmes ; elle ne lui dit que ces mots : Il n'est plus !

Un inconnu veut parler à la Comtesse : elle cede à ses instances ; il lui remet une lettre. A quels nouveaux emportements ne s'abandonne point sa douleur, quand elle a jetté les yeux sur l'écriture ! — C'est de mon époux ! c'est de mon époux ! elle fait donner une somme au porteur de la lettre, & se hâte de l'ouvrir : — Sulton, c'est de Varbeck ! Ah ! mon amie ! combien j'étois aimée !... Mais étoit-il bien assuré à quel excès je l'adorois ! auroit-il pensé un moment que cette tendresse avoit pu seulement s'affoiblir ? Hélas ! sa vie m'étoit si chere ! c'eût été peu de lui sacrifier la mienne : connois mon amour : je crois que pour sauver les jours de Varbeck... j'eusse tout immolé. Varbeck étoit tout pour moi... me trompé-je ? Sulton, des transports jaloux sont mêlés aux transports les plus tendres ! Ah ! Varbeck, tu aurois emporté ce soupçon dans la tombe ? ah ! Varbeck, pourquoi mes derniers soupirs n'ont-ils pu se confondre avec les tiens ? Pardonne si je t'ai caché les sentiments d'un rival qui, sans doute, ont précipité ta perte ! Cher époux, ne lisois-tu pas jusqu'au fond de mon ame ? je craignois par cette confi-

dence, d'augmenter tes peines ! n'étoient-elles pas assez cruelles ? Quel Souverain l'eût emporté sur toi ? Sulton, il sera expiré avec cette idée presque aussi déchirante pour mon cœur que sa mort ! Que n'ai-je, ô Ciel ! cedé à mon premier mouvement ! je voulois lui apprendre que Henri avoit osé me révéler... je veux m'arracher de ce séjour. La seule pensée que je reverrois Henri, me cause des tourments... je ne pourrois les soutenir : allons fixer notre demeure au bout du monde... près de cette caverne... ce sera pour moi un lieu de délices ! j'y ai passé les plus beaux jours de ma vie ; j'en partageois la solitude & l'horreur avec ce que j'aimois ; j'étois loin de tout l'univers, près de Varbeck ; si je versois des larmes, sa main les essuyoit.

Ce n'étoit point un projet vague qu'avoit conçu cette femme si digne de compassion ; elle se traîne chez la Reine, la conjurant d'obtenir pour elle du Roi la permission de se retirer dans un asyle écarté, où elle iroit ensevelir le peu de jours que lui laissoit sa situation déplorable. L'épouse de Henri est sensible à sa demande ; le Roi hésite long-temps à se rendre aux solicitations pressantes de Mylady Huntley ; enfin, il est forcé de consentir

à ſon éloignement; de nouveaux plans de politique (1) & d'avarice venoient le diſputer à l'amour, qui d'ailleurs ne pouvoit être qu'un ſentiment étranger pour ſon ame: la véritable tendreſſe exige le ſacrifice de toutes les autres paſſions; c'eſt une ſorte de culte religieux qui n'admet qu'une Divinité. La Comteſſe quitte donc la Cour d'Angleterre avec Lady Sulton,

(1) *De nouveaux plans de politique, &c.* On ne ſauroit trop s'élever contre les excès où cette derniere paſſion jetta Henri VII. Un certain William Capel, bourgeois de Londres, s'aviſa de parler un peu trop librement ſur les rapines & les extorſions de ce Prince; le frondeur fut taxé à une amende de deux mille livres ſterlings. Empſon & Dudley étoient les miniſtres de ces concuſſions révoltantes. Ces deux ſcélérats ſatisfirent depuis à la vengeance divine & humaine, en périſſant ſur l'échafaud. Tous les malheurs qui, ſous le regne ſuivant, affligerent l'Angleterre, tirent peut-être leur ſource de cette déteſtable avarice dont Henri fut dévoré. La crainte de rendre la dot de Catherine, veuve de ſon fils Arthur, la lui fit donner en mariage à ſon ſecond fils." Aux approches de la mort, (obſerve ju» dicieuſement l'eſtimable Auteur des Eléments » de l'Hiſtoire d'Angleterre) ce Monarque crut » expier ſes injuſtices par des aumônes & des » fondations, plus propres quelquefois à trom» per la conſcience, qu'à ſatisfaire le ſouve» rain Juge".

& va habiter une maiſon retirée, voiſine du ſouterrein qui avoit ſervi de refuge à ſon mari.

Arrivée dans ces cantons, elle court à la caverne; elle y cherche les traces de Varbeck, & ſemble les y retrouver. C'étoit là, diſoit-elle à Sulton, qu'il s'arrêtoit ſouvent pour s'accuſer de m'avoir rendue malheureuſe, lui dont un regard faiſoit tout mon bonheur. Ici il me prépare un lit de ſes mains; plus loin je diſtingue la pierre où il dépoſa ſes armes. Je le revois, je le chéris par-tout dans cette demeure conſacrée à l'infortune; elle ſera mon temple... elle ſera mon tombeau. Combien de fois la Comteſſe ſeule, & à l'aide d'une ſombre lumiere, ſe livra-t-elle dans ces lieux ſolitaires au plaiſir de relire la lettre de Varbeck! Elle la mettoit dans ſon ſein, la preſſoit contre ſon cœur, la couvroit de baiſers & de larmes. Il eſt donc, s'écrioit-elle (1), des plaiſirs pour les malheureux! je ſens que ma douleur m'eſt chere; & qui vou-

(1) *Il eſt donc, s'écrioit-elle, &c.* Voici le bel éloge que le Pere d'Orléans fait de la Comteſſe de Huntley: » Elle mit le comble à ſes vertus, » par l'amour conjugal qu'elle eut pour ſon mari » dans l'une & l'autre fortune ".

droit l'adoucir, me priveroit de l'unique ſatisfaction qu'il me ſoit permis de goûter.

Sulton trouve un jour ſon amie plus agitée qu'elle ne l'étoit ordinairement. — Ma chere Comteſſe, ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez la victime d'un nouveau chagrin? — Je ne ſais, ma tendre amie, ſi je dois ajouter aux reproches que quelquefois je me permets envers le Ciel, ou ſi j'ai des graces à lui rendre... j'imagine que Varbeck va renaître pour moi. Sulton ne ſauroit comprendre ce que veut lui dire ſon amie : enfin, la Comteſſe lui fait part de ſa ſituation : elle ne pouvoit plus ſe la diſſimuler, elle étoit enceinte, & l'enfant de Varbeck ſe trouvoit proſcrit même avant ſa naiſſance. Ce n'étoit point aſſez, dit la Comteſſe, d'être la plus à plaindre des épouſes : je ſerai la plus miſérable des meres! Eh! quel don ai-je à faire à l'infortunée créature que je ſens déja s'agiter dans mon ſein!

Les deux amies dérobent ce myſtere à tout ce qui les environne; la Comteſſe accouche dans la caverne, aidée de la ſeule Sulton : tous ſes regards s'attachent ſur un fils dont les traits naiſſants annoncent déja l'exacte reſſemblance de Varbeck. C'eſt dans ce ſéjour ténébreux, qui n'étoit

éclairé que d'une lampe, que cet enfant commence la carriere de sa vie, verse ces premieres larmes qui semblent indiquer la destinée de l'homme. La Comtesse goûtoit tous les plaisirs maternels : elle allaitoit son fils, le baignoit de ses pleurs, répétoit sans cesse : Cher enfant ! c'est ton pere que je vois, que j'embrasse ! quel sort t'est réservé ! si le cruel Henri alloit soupçonner seulement ton existence ! Ah ! n'es-tu point assez à plaindre ? pourroit-on t'envier cette demeure où tu as reçu le jour, ou plutôt où tu es condamné à une nuit éternelle ? Qu'il regne, le barbare, & qu'il me laisse dans le centre de la terre te nourrir de mes larmes; je ne demande rien aux Rois, aux hommes, au Ciel même. Un fils est tout pour sa mere.

La Comtesse en étoit un exemple frappant. L'Angleterre, le monde entier n'étoient plus à ses yeux qu'un tableau effacé, qu'elle bannissoit même de son souvenir. Elle passoit ses jours dans la caverne; son enfant commençoit à lui sourire, à bégayer le tendre nom de mere. Cœurs sensibles, vous connoissez le charme attaché à ce mot, quand il est prononcé par une bouche où la nature semble avoir imprimé son plus touchant caractere.

Cette infortunée avoit été obligée de

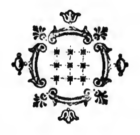
confier pour quelques instants son fils à son amie. Elle revient dans la caverne. Quel spectacle l'a frappée ! elle voit, elle voit des flambeaux, des armes, des soldats féroces, son enfant qui poussoit des cris, qui lui tendoit les mains, qu'on vouloit enlever du sein de Sulton, prosternée aux pieds de ses barbares : — Mon enfant! mon enfant ! cruels, vous ne me l'arracherez pas... (Elle s'élance avec impétuosité sur ces inhumains, qui, sourds à ses prieres, à ses sanglots, la repoussent avec rudesse, & s'emparent de leur proie.) Vous me percerez de mille coups, ou vous me le rendrez... il m'adresse ses pleurs! Oh ! mon cher fils !... barbares, vous n'avez donc point d'enfants!

Ces monstres de cruauté se retiroient ; la Comtesse avoit succombé sous l'excès du désespoir. Furieuse, elle se ranime, se releve, se traîne, court, se jette sur celui qui emportoit l'innocente créature. Ce misérable, sans prévoyance, oppose ses armes ; la Comtesse n'aspirant qu'à reprendre son enfant, ne voit point le danger, & se précipite sur le fer. Aussi-tôt son sang jaillit à gros bouillons ; Sulton fait retentir le souterrein de ses gémissements ; elle court embrasser Mylady mourante, qui n'a que la force de demander, avant que de jetter

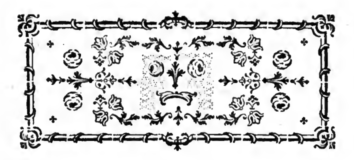
le dernier soupir, à coller sa bouche sur celle de son fils. Ces cœurs d'airain ne peuvent se défendre de la pitié : des larmes même leur échappent. Un de la troupe accourt, apporte l'enfant à cette malheureuse mere, qui le saisit avec transport, le presse dans son sein, lui prodigue mille baisers, & le couvre de ses larmes & de son sang; elle expire enfin en le tenant encore dans ses bras, & le recommandant à la tendresse de Sulton.

Cette fidelle amie ne quitte point les soldats; elle apprend que c'est le Roi qui, sans doute, instruit par la trahison de quelques domestiques, qu'il restoit un successeur de Varbeck, avoit commandé qu'on s'en assurât, & qu'il lui fût amené. La généreuse Sulton obtint du Monarque qu'elle demeureroit auprès du fils de son amie, qui étoit gardé à vue; il vint à mourir. Sulton avoit donné des ordres pour qu'on inhumât la Comtesse dans cette caverne où elle étoit expirée ; elle revole vers cette sombre demeure, & fait mettre l'enfant dans le cercueil de la malheureuse Huntley. Une erreur populaire s'est même conservée à ce sujet : on prétend qu'on vit se renouveller le prodige qu'on suppose être arrivé, lorsque Héloïse fut ensevelie près d'Abailard; la Comtes-

fe, dit-on, ouvrit fes bras pour recevoir fon enfant. Sulton, tous les jours, alloit verfer des larmes fur le tombeau qu'elle leur avoit élevé. Elle ne tarda point à fubir le même fort, & elle voulut être enterrée dans le même lieu, & aux côtés de fon amie.



LE
SIRE DE CRÉQUI.



LE SIRE DE CRÉQUI.

IL eſt de ces fortes ſecouſſes qu'un ſiecle reçoit, & qu'il communique à celui qui le remplace. Les croiſades (1) ſont

(1) *Les Croiſades*, *&c.* Elles ont trouvé des panégyriſtes ardents, & des cenſeurs auſſi emportés. Il eſt dans la nature des entrepriſes qui ſortent du cercle des opérations ordinaires, que la ſomme des abus équivale preſque toujours à celle des avantages. On ne ſauroit nier que cette eſpece de convulſion dont les trois quarts de l'Europe furent agités, n'ait produit une foule d'inconvénients; mais à prendre la balance d'une main ſage, les biens réſultés de ces guerres de Religion n'auront pas moins de poids que les maux qu'on peut leur reprocher. Les Croiſades ont changé les reſſorts de notre légiſlation; fait une monarchie aſſiſe ſur des fondements inébranlables, d'une vaſte république livrée inceſſamment aux orages du gouvernement féodal, rendu, en un mot, le peuple libre, & jouiſſant du fruit de

assurément une des plus grandes révolutions de l'esprit humain. Nulle classe de citoyens

---

ses travaux. Elles ont resserré dans de justes bornes l'indépendance effrénée d'un amas de tyrans subalternes, qui traitoient les hommes comme des bêtes de somme, & les faisoient servir d'instruments à leurs barbaries extravagantes. Qu'on jette les yeux sur les descendants de Hugues-Capet jusqu'à St. Louis, & l'on verra la France, ainsi que nous avons vu la Pologne, la proie de furieux, auxquels la foiblesse des Carlovingiens avoit fourni des armes, & des victimes pour les égorger. Quand nous ne serions redevables aux Croisades que de cet amour de l'honneur, une des émanations de la chevalerie, & qui forme la base du caractere national, nous devrions être plus circonspects dans nos déclamations critiques. Nous tâcherions sur-tout de nous transporter dans un siecle où la métaphysique n'avoit pas tué les images, & où l'on se contentoit de sentir fortement. Ce n'est point le *raisonner* qui produit les héros; on ne cessera de le redire: étendons le nombre des signes, au-lieu de chercher à le diminuer. Quel ressort plus puissant sur un être quelconque, que l'ardeur de venger sa Religion! Que les Princes Chrétiens eussent banni l'intérêt personnel, & se fussent remplis de ce grand objet: ils seroient encore les maîtres de tous ces pays abandonnés à des Scythes farouches; l'Empire Grec subsisteroit dans tout son éclat, Mahomet n'eût pas détruit le siege de la littérature; on parleroit encore la plus belle langue qui soit au monde, & les Croisades seroient

citoyens ne fut exempte de cette espece d'épidémie; l'enthousiasme avoit gagné, come un feu dévorant, les trois quarts de l'Europe chrétienne, & l'incendie n'étoit pas facile à éteindre : tout sembloit concourir à lui procurer de nouveaux aliments; une dévotion fervente, mêlée à un excès de courage aveugle, qui alloit jusqu'au fanatisme; le besoin de promener des desirs vagues & inquiets, maladie attachée à notre nature, & sur-tout à la nature françoise; l'espérance de saisir le bonheur fugitif, autre mal qui afflige l'humanité; la curiosité irritée par le spectacle de climats différents des nôtres; un air de merveilleux répandu sur l'entreprise; l'image enfin la plus imposante, qui représentoit la délivrance du tombeau (1)

---

roient regardées aujourd'hui comme l'entreprise à la fois la plus sage & la plus brillante. C'est ainsi que l'événement donne le change aux idées! on veut absolument juger des causes par les effets. Seroit-on fondé à décrier une source, parce que du poison auroit infecté le ruisseau qui en découleroit?

(1) *Du tombeau, &c.* Le Tasse, en homme de génie, a rendu cette image sublime en un seul vers.

» Che'l gran sepolcro liberó di Christo.

du suprême Auteur de notre Religion : ces objets réunis avoient dû nécessairement produire dans les esprits & dans les cœurs une fermentation que ne pouvoient calmer le temps ni la malheureuse expérience. Il n'est donc pas étonnant que cette flamme nourrie sous la cendre, se réveillât avec plus de vigueur, & qu'elle allumât un nouveau desir de reporter nos drapeaux dans la Palestine.

Louis VII, surnommé le *Jeune*, avoit à satisfaire à la fois & ses remords (1), & cette sorte de passion chevaleresque qu'on peut appeller la passion de son siecle, & que notre noblesse partageoit vivement avec son maître. Les envoyés d'Antioche & de Jérusalem étoient venus exciter par des peintures touchantes cette ef-

(1) *Et ses remords.* Nous avons des Historiens qui ont passé légérement sur cette horrible action, le fruit d'un emportement aveugle de Louis VII. Plus de treize cents personnes furent consumées par les flammes dans l'Eglise principale de Vitry ; & des Ecrivains qui se piquent d'avoir des lumieres, ont été étonnés que ce Monarque éprouvât des remords aussi violents. Il ne pouvoit se soumettre à une réparation assez éclatante ; son desir extrême d'expier son crime, car c'en est un des plus atroces, prouve qu'il est des Rois meilleurs que les Courtisans & les beaux-esprits.

pece de transport unanime qui ne demandoit que l'occasion d'éclater. La seconde prise d'Edesse, rentrée sous le pouvoir de Noradin, remplissoit d'une juste consternation les Chrétiens d'Orient; ils imploroient de prompts secours ; tous les fruits des premieres guerres dans la Palestine alloient être perdus sans ressource. Louis, en qualité de Roi de France, & d'après son cœur généreux, brûloit d'embrasser la cause de ces infortunés : il crut cependant que la dignité du Souverain devoit commander à la fougue du héros, & qu'avant d'écouter une valeur impatiente de se signaler, il falloit rechercher des lumieres & des conseils ; il fut donc cacher ce qui se passoit dans son ame, & convoqua pour les fêtes de Noël de l'année 1144, une nombreuse assemblée des princeaux de son Royaume.

La nouvelle en fut bientôt répandue ; il n'y eut point de Chevalier banneret qui ne fût jaloux d'assister à cette brillante convocation. Raoul, Sire de Créqui, étoit l'un des plus distingués après les grands vassaux ; il avoit passé ses premieres années à la Cour, élevé, en quelque sorte, avec Louis qui l'honoroit de son amitié. Depuis quelque temps, il vivoit dans ses terres, situées vers le Boulonnois, aux

confins de la Flandre. Ce jeune Seigneur venoit d'épouser une riche héritiere de Bretagne, & de la plus haute noblesse; ces avantages étoient encore inférieurs aux autres bienfaits dont la nature avoit comblé Adele : sa sensibilité égaloit ses charmes; elle aimoit son mari autant qu'elle en étoit aimée, & ces deux époux se promettoient d'être toujours amants.

Le pere de Raoul, Gérard, terminoit une des carrieres les plus glorieuses. *Frere d'armes* du célebre Godefroi, il s'étoit signalé, à la premiere croisade, par des exploits dont l'Asie s'entretenoit encore. Ce digne vieillard ne pardonnoit point au temps d'étendre des rides sur son front quand il sentoit son cœur plus enflammé que jamais pour son Roi, sa patrie & son Dieu. Plusieurs enfants assuroient l'honneur de sa maison : mais Raoul étoit l'objet de ses préférences : il le regardoit comme un autre lui-même; il revivoit dans ce fils chéri, & s'applaudissoit des liens qui unissoit un couple aussi heureux qu'aimable.

Gérard va trouver Raoul. — J'apprends que le Roi appelle auprès de lui sa noblesse; sans doute que quelque expédition éclatante & digne de la valeur françoise se prépare. Raoul, le fils de Créqui, seroit-

il des derniers à se trouver à cette assemblée auguste ? aurois-tu oublié les bontés du Monarque ? je t'approuve d'aimer ta femme ; elle mérite ta tendresse : mais il faut savoir quitter l'amour quand le devoir commande.

Le Sire de Créqui n'eut pas besoin que son pere eût avec lui une seconde conversation ; il adoroit Adele : mais son honneur ne lui étoit pas moins cher que son épouse. Jamais Gentilhomme n'avoit réuni avec plus d'éclat toutes les qualités qui formoient le caractere du Chevalier François : il se sépare donc de sa femme, en l'assurant qu'il revoleroit promptement dans ses bras, & se hâte avec ses écuyers de prendre le chemin de Bourges, lieu fixé pour la convocation.

Louis fait un accueil distingué au Sire de Créqui. Chevalier, lui dit le Monarque, vous venez à propos : j'ai besoin que de braves gens se rassemblent sous mes étendards, & je vous regarde comme un des plus zélés vengeurs de la bonne cause. Sire, reprend Raoul, mon épée est comme mon cœur, dévouée au meilleur des maîtres, & au plus grand des Rois (1) ;

(1) *Et au plus grand des Rois, &c.* Louis VII

j'attends vos ordres ; & je puis promettre de les remplir avec toute l'ardeur que vous êtes capable d'inspirer.

Le Monarque enfin laisse échapper son secret : il déclare qu'il avoit dessein de passer en Orient, & de délivrer les Chrétiens de l'oppression totale qui les menaçoit. Godefroi, Evêque de Langres, appuya la déclaration du Souverain du discours le plus pathétique ; il offrit un tableau si vif de la situation présente des fideles dans la Terre-Sainte, qu'il fit couler des larmes : mais l'effet prodigieux de cette délibération étoit réservé à une autre assemblée qui se tint aux fêtes de Pâques de l'année 1145, & qui s'appella *Parlement* : c'est pour la premiere fois, observe Vély, que ce nom se trouve dans notre histoire. Toute la France y accou-

---

avoit un excellent cœur & une bravoure admirable ; il donna des preuves éclatantes de l'une & l'autre qualité, dans son repentir profond qui suivit le sac de Vitry, & dans cette intrépidité surnaturelle qu'il fit éclater à la bataille perdue contre les Sarrasins. On lui a reproché son divorce avec Eléonore de Guyenne. Sans contredit, le Monarque commit une faute énorme de politique : mais l'homme sensible satisfit à son honneur outragé. Que manque-t-il à Louis pour mériter une place parmi nos plus grands Rois? un autre siecle.

rut; la foule fut ſi abondante, qu'aucun endroit fermé ne put contenir tant de monde;. on éleva une eſpece de tribune en pleine campagne; St. Bernard y étoit placé à côté du Roi. Son éloquence acheva ce qu'avoit commencé l'Evêque de Langres: il ſembla qu'il ſe fût rendu maître de tous les cœurs; on entend un cri général: *Diex volt*, *Diex volt*, » Dieu le veut, » Dieu le veut! la croix, la croix!" Louis ſe leve & ſe précipite aux pieds de Bernard, en demandant hautement la croix; il ſe l'attache lui-même à l'épaule droite. Créqui eſt le premier à ſuivre l'exemple du Roi, & s'écrie avec tranſport: Ou vaincre ou mourir. L'enthouſiaſme ſe répand avec rapidité, tel qu'un embraſement qui dévoreroit une vaſte forêt. La Reine, Robert, Comte de Dreux, frere du Roi, les Comtes de Flandres, de Nevers, de Tonnerre, de Soiſſons, de Ponthieu, de Blois, Enguerrand de Couci, Hugues de Luſignan, le Sire de Conflans, toute l'aſſemblée, même les Prélats, ſont animés d'un ſemblable eſprit. St. Bernard, après avoir jetté un nombre de croix du haut de la tribune, eſt obligé d'en former de ſes habits qu'il met en morceaux. Il lut à haute voix la lettre du Pape Eugene III. La ſeconde croiſade fut enfin arrêtée;

P iv

& au bout de l'année, le Roi devoit ſe mettre en marche à la tête d'une armée de plus de deux cents mille hommes. Le rendez-vous étoit fixé à Metz.

Adele fut peut-être une des premieres à être informée du réſultat de cette convocation. Le vieux Gérard l'apprit par la profonde douleur où il trouva plongée ſa belle-fille. A peine l'a-t-elle apperçu : — Ah ! mon pere, il faut donc que je renonce à la vie ! je n'ai plus d'époux ! Hélas ! les fleurs de l'hyménée ſont encore ſur mon front, & je le perds, je perds Raoul ! — Ma fille, expliquez-vous... mon fils... — Seigneur, vous ignoreriez la cauſe de ma mort ? Louis prend les armes... une ſeconde croiſade... — Une ſeconde croiſade !... ô mon Dieu ! mon Roi va embraſſer ta défenſe !... & voilà, Adele, le ſujet de ton chagrin ? Depuis quand la fille, la femme d'un Chevalier n'a-t-elle pas de généreux ſentiments ? Quoi ! c'eſt Adele qui s'afflige, quand mon fils vole à la gloire, qu'il ſuit les traces de ſon maître, qu'il venge ſa patrie & ſon Dieu ! c'eſt Adele qui pleure, quand Raoul va tremper ſes mains dans le ſang infidele !... Où eſt-il, ce cher fils, que je le preſſe contre mon cœur ? qu'il eſt heureux ! il va donc voir les rives du Jourdain ! O Ciel,

devois-tu permettre qu'une obſcure vieilleſſe enchaînât ici le compagnon de Godefroi? Ah! rends-moi, rends-moi ce bras qui a fait mordre la pouſſiere à tant d'ennemis de notre ſainte Religion. Adele, cache-moi ces larmes honteuſes; ſi des pleurs t'échappent, que ce ſoit des pleurs de joie! Mon Dieu! nous purgerions la terre de cette race réprouvée (1)! Edeſſe rentreroit ſous le pouvoir des Chrétiens! Seigneur, s'il ne falloit que la vie de mon fils pour aſſurer la délivrance des ſaints lieux, qu'il me ſoit enlevé! qu'il me ſoit enlevé! que la vérité triomphe,

---

(1) *De cette race réprouvée, &c.* Qu'on ſonge que c'eſt un croiſé, un vieillard pénétré de ſa Religion, qui parle, & non un *raiſonneur* du dix-huitieme ſiecle. Pourquoi Luſignan eſt-il un des plus beaux rôles du théâtre? Parce qu'il eſt dans la vérité, & que le perſonnage effectif ne ſe fût point exprimé autrement. Homere, &, bien inférieur à Homere en cette partie, Virgile nous ont laiſſé des exemples immortels de cette vérité de nature ſans laquelle un caractere ne ſauroit intéreſſer. Aujourd'hui ce ne ſont plus les acteurs d'un drame que nous entendons : c'eſt l'auteur qui l'a compoſé. Auſſi la plupart de nos pieces ſont-elles inſupportables : c'eſt un menſonge continuel contre le ſentiment; & toute production où l'art ne cache point l'eſprit, ne tarde pas à ennuyer, & peut être décidée ſans appel un mauvais ouvrage.

— Ce vœu, mon pere, peut-il ſortir de votre bouche! qui! mon mari périr! — Eh! n'es-tu pas chrétienne avant que d'être épouſe? crois-tu que Raoul me ſoit moins cher qu'à toi? mais la gloire, mais l'honneur, mais la cauſe même de Dieu, quels objets pour un François, pour un guerrier, qui eſt mon fils, l'eſpoir, l'honneur de mes cheveux blancs! Adele, encore un coup, ne me montre pas cette douleur... qui m'indigne; jette les yeux ſur la France : la derniere des femmes, n'en doute point, arme ſans héſiter ſon mari pour une ſi noble entrepriſe; c'eſt ici qu'il faut étouffer l'amour, la nature, & qu'on ne doit reſſentir d'autre paſſion qu'une ferveur... l'ame d'un vrai Chevalier. Il apperçoit Raoul qui accouroit vers lui, & vers ſon épouſe; les forces du vieillard ſe raniment; il précipite ſes pas; & en prodiguant des baiſers & des larmer à la croix qui étoit ſur l'épaule de ſon fils : — Je te revois donc, mon cher fils, décoré de la marque la plus brillante dont puiſſe s'honorer un Créqui! Laiſſe mes pleurs, les reſtes de mon ame s'attacher ſur cette divine croix, empreinte reſpectable & ſi chere à mon ſouvenir!... Raoul! je l'ai portée comme toi!

Cependant Adele, à l'aſpect de ce ſigne

des croisés étoit tombée évanouie entre les bras de ses femmes; son mari étoit auprès d'elle; il la rappelloit au jour; elle reprend l'usage des sens; & poussant un cri d'effroi: — Raoul, qu'ai-je vu? cette croix m'apprend tout ce que j'ai à redouter: — Tu m'aimes, Adele, & ma gloire ne te touche pas! — Tu me parles de gloire : ah! Raoul, Raoul, je ne sens que mon amour; les peines, les peines si déchirantes attachées à l'absence, les allarmes continuelles qui bouleverseront mon ame! Connois-tu tous nos malheurs? sais-tu que je porte dans mon sein un fruit précieux de cette tendresse qui m'unira toujours à toi? & c'est dans cette situation que tu m'abandonnes! Raoul! cruel & cher époux: ah! tu n'aimes pas comme Adele! les premiers regards de ton enfant ne s'ouvriront donc point sur son pere! il ne lui tendra point ses bras caressants! peut-être... ô quelle horrible image! il ne te verra jamais! sa mere ne te survivra pas: il restera orphelin!... — Adele, c'est pour Dieu que nous allons combattre: nous obtiendrons la victoire; tu me reverras couvert des plus beaux lauriers; quel plaisir je goûterai à les déposer à tes genoux! j'en serai plus digné de ta tendresse, plus cher à cet enfant auquel j'offrirai des exemples

glorieux à ſuivre ; oſerois-tu m'aimer, ſi je démentois l'éclat attaché à mon nom ? n'es-tu pas la femme d'un Chevalier ? Adele, cache cette triſteſſe qui me déſeſpere, ſans pouvoir l'emporter ſur le devoir ; crois-moi, le guerrier ajoute aux charmes de l'amant ; tu feras la premiere à m'applaudir de ma fermeté ; que ſur-tout mon pere ne voye point ta douleur ; ce ſpectacle l'irriteroit contre un amour... qui me ſuivra au-delà des mers. Raſſure-toi : je ſaurai ſatisfaire à la fois le Chevalier, le chrétien & l'époux.

Gérard ne ceſſoit d'entretenir ſon fils des belles actions qui ſervoient d'époque à l'ancienne croiſade : — Raoul, tu trouveras dans ces lieux le théâtre des merveilles de notre religion, les veſtiges du plusgrand des hommes : Godefroi de Bouillon fut mon maître & mon modele ; Jéruſalem, ſans doute, eſt pleine encore de ſa mémoire. Ne manque pas de viſiter le ſaint tombeau, & de l'arroſer de tes larmes. Ce fut moi qui le premier mis l'épée à la main, & me jettai dans les bataillons ennemis à cette fameuſe bataille remportée ſur le Soudan d'Egypte ; ton pere ſauva la vie au vaillant Tancrede, cette célebre journée aſſura les conquêtes de nos Chrétiens ; je me la rappelle ;

comme si tant d'années ne s'étoient point écoulées, & qu'hier nous eussions triomphé; je suis de l'œil nos braves Chevaliers qui se disputent de valeur & de zele; j'entends les cris des vainqueurs, ceux de ces indignes Sarrasins expirants sous nos coups! O mon Dieu! que ne terminiez-vous ma vie dans ces plaines!... tu y verras nos trophées, mon fils! quel honneur t'attend! heureuse jeunesse! heureuse jeunesse! & je ne puis voler sur tes pas! Si l'âge du moins me permettoit de m'y traîner, qu'avant de descendre au tombeau, j'eusse encore la satisfaction (1) de rougir mes mains de ce sang proscrit! Louis va porter l'épouvante aux deux mers; il nous vengera de la perfidie de ces détestables Grecs (2), eux qui auroient dû nous servir, & qui forgent les chaînes flétrissantes dont tôt au tard ils seront écrasés.

---

(1) *J'eusse encore la satisfaction, &c.* Qu'on songe que ce n'est pas moi qui desire d'immoler les Sarasins, dont le nom étoit en ces temps confondu avec celui des Turcs : c'est Gérard de Créqui, un vieux Chevalier François du douzieme siecle.

(2) *De la perfidie de ces détestables Grecs.* Entendons à ce sujet les historiens si peu philoso-

Cependant le Roi, selon la coutume de ses prédécesseurs, après plusieurs actes de piété, étoit allé prendre l'oriflamme à Saint-Denis; il reçut ensuite la bénédiction du Pape, ainsi que le manteau & le bourdon de pélerin, & partit pour Metz, où vinrent le joindre ses deux oncles maternels, le Comte de Morienne & le Marquis de Montferrat, avec d'excellentes troupes d'Italie.

Le moment étoit arrivé : Raoul de Créqui devoit sans nul délai se rendre auprès

---

phes, si livrés aux préjugés aveugles, à la mauvaise foi, au mensonge grossier, à la partialité indigne de tout Ecrivain. Les uns rejettent entiérement le blâme sur les Princes d'Occident, qu'ils nous représentent comme une horde de brigands affamés de pillage & voulant déchirer entre eux l'héritage des successeurs de Constantin; les autres nous peignent ces mêmes Grecs sous les traits voués à la trahison, à l'empoisonnement, &c. La vérité est que nos Croisés ne connurent point l'art si nécessaire ne ménager leurs alliés, qu'ils s'abandonnerent à une infinité d'imprudences, la suite du peu de raisonnement & de la cupidité brutale qui emporte les ames peu éclairées. La vérité est encore que Manuel, Empereur d'Orient, réunissoit à quelques bonnes qualités, cette fourberie si basse, que ses sujets appelloient politique, & personne assurément ne niera que ce malheureux peuple ait été le premier auteur de sa destruction.

du Souverain. Deux de ses freres, & vingt-sept Ecuyers s'étoient rangés sous sa banniere; l'instant du départ est fixé. Raoul vouloit épargner à sa femme de trop cruels adieux. Succombant sous la fatigue de plusieurs nuits qu'elle avoit passées dans les larmes, vaincue par le sommeil, elle goûtoit un repos agité. Raoul la contemploit, en formant des regrets que lui arrachoit son horrible situation. Il étoit revenu plusieurs fois vers elle, & chaque fois il lui avoit donné de légers baisers mouillés de pleurs : — Chere Adele ! épouse adorée ! la gloire & la religion s'offenseroient-elles de ces larmes ? je te quitte ! je quitte l'innocente créature qui nous doit la vie, & qui bientôt verra le jour... peut-être... est-ce à un Chevalier de concevoir de fâcheux pressentiments?... je suis assuré de ne point démentir l'éclat de ma race, ma valeur... Attendons tout du Ciel : c'est en lui seul que je mets ma confiance ; & après Dieu, c'est de mon épée que j'espere un retour aussi noble qu'heureux.

Le jeune Chevalier avoit pourtant de la peine à se séparer ainsi d'Adele, qui auroit une espece de trahison à lui reprocher.

Gérard, sous le harnois du vieux soldat, ne portoit pas un cœur aussi insensible

qu'il eût voulu le faire accroire & se le persuader à lui-même. Il avoit couru embrasser les pieds d'un crucifix, & en pleurant avec effusion : — On ne me voit pas, on ne me voit pas ! C'est ici, ô mon Dieu ! c'est devant toi que je puis déployer toute la tendresse d'une ame paternelle ; ne me le pardonnerois-tu point ? n'est-ce pas toi, Seigneur, qui as fait les peres, qui nous as donné un cœur ?... oh ! le mien... le mien est déchiré... Seroit-ce pour la derniere fois que ce cher fils... conserve-le-moi, suprême Providence, si l'intérêt de ton saint nom peut se concilier avec mon amour... Que diroient nos Chevaliers, s'ils surprenoient ces secretes allarmes, que je m'efforce en vain de combattre ? Mais, Seigneur, te faut-il une victime ? frappe, ô mon Dieu ! frappe, que ma mort seulement précede la sienne ! Ce n'est pas toi qu'il faut tromper; je t'ouvre ici mon ame... Je suis le pere... le plus tendre & le plus malheureux ! allons... rassurons-nous... cachons sur-tout ma foiblesse aux regards de Raoul... Tout digne Chevalier ne doit connoître nulle crainte, dès qu'il s'agit de défendre ta cause... Affermis mon courage ébranlé, dompte la nature, & qu'il n'y ait que le Chrétien zélé qui éclate.

Le vieux Banneret apperçoit son fils

qu'entraînoient ses Ecuyers. Gérard se releve, & s'efforce d'aller à lui. — Viens, Raoul, viens, mon fils, recevoir mon embrassement... Puisse ton pere te revoir encore ! je touche aux portes du tombeau : mais j'y descendrai satisfait, si j'apprends que tu as marché sur les pas de tes ancêtres. (Le jeune Chevalier pressoit le sein paternel, & laissoit tomber quelques larmes.) Tu pleures, mon fils ! des regrets échappent à Créqui ! — Ah ! mon pere ; je pars ! je vous laisse... je vous laisse appésanti sous le fardeau des années ! Adele... hélas ! elle ignore notre séparation : je l'ai abandonnée aux erreurs d'un sommeil, qui peut-être ne lui présente que des images flatteuses... Elle va se réveiller... Mon pere, dites-lui que j'ai voulu ménager l'excès de sa sensibilité. Raoul revenant plusieurs fois, répétoit : Dites-lui bien qu'elle m'est plus chere que jamais ; prodiguez-lui tous les soins ; qu'elle vous tienne lieu de ce fils... qui ne peut se détacher de vos bras ; mon enfant... A ce mot, Raoul perd la parole. Je crois que nous nous attendrissons, replique Gérard, quand ce seroit à un jeune homme à m'offrir l'exemple de la fermeté !... serions-nous des femmes ?... allons, mon ami, séparons-nous, & n'envisageons l'un & l'autre, toi, que la carriere

brillante qui s'ouvre à ta noble audace, & moi, que mon tombeau, couvert des rayons de ta gloire; va, va, que je ſois informé de tes ſuccès, & je me réſigne ſans murmurer à l'Arbitre des deſtinées.

Ils ſont interrompus par un ſpectacle, qui, comme un coup de foudre, vient les frapper également tous deux. Adele, retirée du ſommeil, ſans doute par les allarmes continuelles qui la ſuivoient juſques dans le repos, ſurpriſe de n'avoir point trouvé Raoul à ſes côtés, s'étoit levée précipitamment; l'appareil d'un départ prochain étoit le premier objet qui avoit fixé ſes regards. Auſſi-tôt, dans ce déſordre d'habillements, qui prête de nouveaux charmes à la beauté, les cheveux épars, ſes yeux baignés de larmes, ſon ſein à moitié découvert & tout palpitant, elle étoit accourue; la douleur, l'amour l'avoient emportée; elle vole, & vient tomber dans les bras de Raoul : — Tu me quittois, cruel!... je repoſois dans ton ſein, & tu me trahiſſois! ce caſque... cet écu, ces armes, ah! Raoul, tout me dit que c'eſt pour la derniere fois que tu verras mes pleurs! & à l'inſtant ſes plaintes expirent dans un torrent de larmes. — Adele... Adele, eſt-ce à vous à m'accuſer?... voilà les coups dont je voulois ſau-

ver ma ſenſibilité ! mon pere... adorable épouſe... enviſagez donc mon devoir... Non, je ne ceſſerai point de t'aimer : ton image n'eſt-elle pas au fond de mon cœur ? mon ame n'eſt-elle pas la tienne ? ah ! modere ces ſanglots... qui me percent de mille traits aſſaſſins... Pourquoi t'ai-je revue ?

Gérard prend ſon fils dans ſes bras : — Raoul... point de foibleſſe. Le clairon retentit; arrache-toi des bras de ta femme, de ceux de ton pere. — Je vous obéis, mon pere, je vous obéis; mais me refuſeriez-vous votre bénédiction (1) ? & il tombe aux genoux paternels. — Ma bénédiction, mon cher Raoul ! que ne puis-je te donner ma vie, & aſſurer ta gloire !

Le vieillard preſſoit contre ſon ſein ſon fils proſterné à ſes pieds; il hauſſe enſuite ſes deux mains vers le Ciel, & les incli-

(1) *Votre bénédiction*, &c. Ce ſont-là de ces traits précieux de l'ancien temps, qu'on ne ſauroit trop conſerver. Qu'ils nous peignent bien la noble ſimplicité des mœurs, cette virginité de nature, ſi l'on peut le dire, qu'on ne trouve guere qu'aux beaux jours du premier âge, tableaux charmants dont la Bible & Homere peuvent ſeuls nous donner quelque idée ! Les parents en Allemagne & en Angleterre béniſſent encore leurs enfants, &c.

nant, quelques moments après, ſur la tête du jeune Banneret, prononce d'une voix touchante cette priere : » *Beau Sire Diu !*
» *je leve mon ame & mon cœur envers toi !*
» *prens pitié de mes triſtes ſollicitudes ; Sei-*
» *gneur omnipotent, c'eſt à toi de bénir mon*
» *chier fils ; amene-le à bien en cette entre-*
» *priſe tienne, & qu'il retourne ſous ta ſainte*
» *protection en ſa terre natale " !*

Raoul embraſſoit ſon pere ; il leur échappoit à l'un & à l'autre des larmes qu'ils s'efforçoient mutuellement de ſe cacher. Non, s'écrie Adele, comme ſortant d'un accablement profond, nous ne nous ſéparerons point ; je te ſuis, Raoul ; je vais partager tes ſuccès, tes dangers ; je volerai ſur tes traces au milieu des combats ; je recevrai les coups qui te menaceront ; je mourrai à tes côtés. Toujours des obſtacles, interrompt le vieillard, animé d'un noble emportement ! ſi votre époux vous étoit cher... mais, vous ne l'aimez pas ! vous parlez de l'accompagner ! oubliez-vous votre ſituation ? ſongez-vous que vous êtes prête à donner la vie à une créature qui aura beſoin de toute la ſenſibilité & de tous les ſoins de l'amour maternel ? Adele... es-tu ma fille ? — Eh ! oui, Seigneur, je la ſuis !... en douteriez-vous, puiſque j'ai aſſez d'empire ſur moi-

même... pour ne pas expirer de douleur à vos yeux? Oui, je suis l'épouse de Raoul; assurément le bien de l'Etat, la gloire de mon mari, ma religion me sont chers : mais, mon cœur... mon cœur... il se soulevera toujours contre moi. — Voyez un héros. — Je ne vois que mon époux, & il me quitte ! ma paupiere appésantie sous les larmes, s'ouvrira demain pour le chercher inutilement... (Adele changeant de ton, & s'armant d'une fermeté soudaine.) Eh bien, Raoul, je cede à ce Dieu qui commande; entre dans la carriere qui t'est ouverte; parcours - la toute entiere; va combattre pour la patrie, pour le Ciel, pour ce Ciel qui verra mes jours se consumer dans la douleur... promets-moi seulement, cher époux, de hâter ton retour, quand tu auras satisfait à ton devoir. Voici un foible témoignage de ma tendresse : que j'attache à ton bras ce brasselet tissu de mes cheveux; tu le vois : il est arrosé de mes larmes... il te rappellera ton Adele:.. — Ah ! femme adorable ! crois-tu que tu puisses sortir un instant, un seul instant, de mon cœur? je voudrois que quelque talisman (1), sen-

(1) *Quelque talisman, &c.* Est-il nécessaire de

ſible à mes deſirs, te fît partager les baiſers que je prodiguerai à ce don de l'ardeur la plus tendre, la plus vive... Adele, il n'en eſt point comme la nôtre! va, tous les tréſors de l'Aſie, où je cours, ne vaudront point ce préſent; je le conſerverai aux périls de mes jours; toi, ma ſuprême maîtreſſe, ame de ma vie, reçois à ton tour cet anneau où nos deux noms ſont entrelacés; qu'il ne s'échappe jamais de ton doigt! portes-y ſans ceſſe tes regards; dis ſans ceſſe: Nos deux cœurs ſont également liés par des nœuds que la mort même ne ſauroit rompre.

Gérard revient auprès de ſon fils: — Mon ami, nous allons donc montrer des ames vulgaires! on t'attend; encore une fois, la trompette t'appelle; c'eſt moi qui t'enleve à ton épouſe; & le vieux Chevalier ranimant auſſi-tôt ſa vigueur, prend Raoul par la main, & le conduit lui-même vers ſon cheval. Adele ne peut

---

dire que ces ſiecles étoient ceux de l'ignorante ſuperſtition, qu'on croyoit aveuglément à toutes les ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, & qu'on avoit emprunté des Arabes la manie de compoſer des taliſmans, & de leur attribuer toutes les qualités merveilleuſes qu'une imagination déréglée ſuppoſoit.

s'exprimer ; elle se releve, elle retombe, elle s'écrie, les sanglots la suffoquent ; elle n'a que la force de tendre les bras vers son mari, qui, en détournant continuellement la tête pour la regarder, étoit cependant monté sur son *palefroi*. Un de ses écuyers a déployé devant lui sa banniere où étoit empreinte une croix ; ses deux freres l'accompagnent, après avoir, ainsi que Raoul, reçu la bénédiction de Gérard. Le jeune homme prononce encore ces mots en s'éloignant du château : Adieu, mon pere, songez que je vous laisse mon Adele, tout ce que j'ai de plus cher.

Louis passoit le Rhin à Worms, & prenoit le chemin de l'Autriche ; ce fut vers la Hongrie que Raoul & sa troupe atteignirent le Monarque. Le Sire de Créqui attachoit tous les yeux ; il étoit à la fleur de l'âge, & possédoit ces graces séduisantes qui font naître une heureuse prévention. Le Roi l'embrassa en présence de sa Cour, le ceignit de sa propre épée, & eut avec lui plusieurs entretiens ; le Comte de Dreux, frere du Roi, & le Sire de Conflans, Chevalier connu par mille belles actions, devinrent les amis intimes du jeune Banneret.

On étoit entré sur les terres de l'Empereur Grec, & déja la perfidie, qu'on

a tant reprochée à sa nation, s'étoit manifestée. Le Roi ne s'avançoit qu'au milieu des obstacles vers la capitale de l'Orient; il arriva enfin à Constantinople au commencement d'Octobre 1147. Louis ignoroit encore la malheureuse destinée de Conrad. (1). Manuel, revêtu de ses habits impériaux, à la tête de ses Courtisans, du Patriarche, du Clergé & de tous les ordres de la ville, sortit au-devant du Monarque, & alla le recevoir à la porte du grand palais. Le Roi présenta le Sire de Créqui à l'Empereur : mais les caresses de Manuel n'éblouirent point Raoul; il pénétra dans cette ame déja aguerrie à une profonde dissimulation : il saisit sous les témoignages affectés d'une réception flatteuse, le tissu d'artifices qui se développa dans la suite; il fut même

(1) *De Conrad.* Ce malheureux Prince fut la victime de sa bonne foi & de son inexpérience. Il donna tête baissée dans tous les pieges que lui tendirent les Grecs, & courut, avec la plus belle armée qu'on eût encore mise sur pied, s'engloutir & se perdre dans les rochers de l'Asie mineure. Il eut toutes les peines du monde à se sauver, suivi de quelques fuyards, & finit par jouer le rôle misérable de pélerin, n'ayant pu remplir le personnage de Capitaine & d'Empereur.

même de l'avis de l'Evêque de Langres, qui vouloit que nos armes s'essayassent sur les Grecs, avant que de frapper les Infideles. Ce caractere tout à la fois de franchise & d'imprudence, qui nous est propre, ne permit pas qu'on se rendît à ces raisons politiques. Au premier coup d'œil, elles pouvoient paroître blesser la justice, & l'on reconnut trop tard qu'elles n'étoient dictées que par une saine connoissance des hommes & de leur méchanceté.

Enfin, après avoir éprouvé un nombre de difficultés, qui rebutoient la vivacité Françoise, Louis résolut de gagner la route de Nicée. Ce fut sur ces entrefaites qu'il apprit de la bouche de Fréderic (1), le désastre qu'avoit essuyé son oncle. Le Roi fit éclater cette sensibilité qui semble distinguer nos Souverains, & qu'ils témoignent surtout aux Princes malheureux; il promit des secours à Conrad. Celui-ci se croyant rabaissé d'avoir besoin des bons offices de Louis, aima mieux courir étaler son infortune & sa honte aux regards de Constanti-

---

(1) *Fréderic.* Le fameux Fréderic Barberousse, successeur de Conrad à l'Empire d'Allemagne, & si connu depuis par ses démêlés avec le Saint Siege, & par la fermeté qu'il montra dans les diverses révolutions qui en furent les suites.

nople, que d'accepter les offres généreuſes d'un allié & d'un ami.

Des envoyés du perfide Manuel étoient venus trouver le Roi à Epheſe. Ils lui apportoient de la part de leur maître des lettres pleines d'impoſture : on repréſentoit à Louis que toutes les forces Mahométanes le menaçoient, & qu'il ſe mettroit aiſément à l'abri de l'orage, en ſe repliant ſur les places de l'Empire. Le Monarque François n'eut pas de peine à démêler la trame : l'Empereur vouloit l'amener à diviſer ſes troupes, &, en les affoibliſſant, le livrer aux mains des ennemis. Vois, diſoit Louis à Raoul, juſqu'à quel point les Grecs portent la trahiſon ! comment un Prince aſſis ſur le trône, peut-il avoir des ſentiments auſſi bas ? qu'eſt-ce qu'un Souverain, ſi ce n'eſt un homme plus vertueux que les autres ? Il s'adreſſe aux envoyés : Allez, rapportez à votre maître que la politique d'un Roi de France eſt de combattre ſans crainte, quand il croit céder à la juſtice ; mes intrigues ſeront une bataille, & je brûle de la donner. Quel que ſoit le ſuccès, que Manuel n'oublie point les égards qui me ſont dus ; on peut nous battre : mais nous ne ſommes jamais déſhonorés ; nous ſavons mourir, & nous entraînons ſouvent dans notre chûte ceux

qui ont eu la bassesse de nous tromper. (Les envoyés veulent répliquer :) C'est là toute ma réponse, retirez-vous.

Louis n'avoit plus à douter de la mauvaise foi de Manuel : mais il attendoit tout du Ciel & de sa valeur. Les ames sublimes dédaignent ces petits ressorts, ces sourdes manœuvres, le partage des gouvernements foibles & des esprits vulgaires.

Le Roi avoit assis son camp sur les rives du Méandre (1), ce fleuve si connu par les mensonges ingénieux de sa fable; il arrose un des pays les plus beaux de l'Asie. Aucun de nos mouvements n'étoit échappé à la connoissance des Turcs, graces à l'infidélité des Grecs. Les premiers, postés sur des montagnes qui sont des deux côtés de la riviere, s'apprêtoient à fondre sur nos troupes, & formoient un double corps que nous avions à repousser. Si l'on entroit dans le fleuve, soudain on étoit

(1) *Sur les rives du Méandre*, &c. L'imagination féconde des Poëtes l'a couvert de cygnes qui n'ont jamais existé sur ce fleuve, un des plus grands de l'Asie mineure. L'histoire s'accorde seulement avec la fable, pour lui donner un nombre de détours qu'on fait monter jusqu'à six cents : aussi parcourt-il plus de pays que tous les autres fleuves. Il est large & profond, & va se etter dans la mer Egée.

assailli d'une nuée de fleches. Louis prend donc la résolution de combattre à la fois & le Méandre & les Infideles. Il donne ses ordres, & se met lui-même à la tête de l'arriere-garde. Le Sire de Créqui s'élance dans le fleuve. Mes amis, s'écrie-t-il aux Chevaliers qui le suivoient, souvenons-nous que nous sommes François & Chrétiens. Allons chercher ces barbares qui nous insultent. (Les Turcs faisoient un bruit affreux avec des instruments de guerre que les historiens de ces temps appellent *cors* & *macaires*) Thierri, Comte de Flandres, Henri, fils de Thibaud, Comte de Champagne, Guillaume, Comte de Mâcon, le Sire de Conflans n'avoient pas tardé à imiter Raoul. Le Roi les enflammoit de son courage. Ils ont bientôt franchi le fleuve, malgré les traits qu'on leur lançoit; ils se jettent sur les Turcs avec cette impétuosité qui nous caractérise, & à laquelle il est si difficile de résister. Louis fait des prodiges de valeur; le Sire de Créqui nageoit dans le sang; il est prêt de succomber sous un gros d'assaillants qui l'entouroit; le Roi, l'épée à la main, court le délivrer, en criant à ses soldats : » *Ne* » *laissez pas emmener un de mes plus braves* » *prud'hommes* ". La victoire enfin se déclare pour nous; on poursuivit l'ennemi

jusques aux montagnes qui lui servirent de retraite, & l'on revint chargé de leurs étendards, & maître d'un nombre considérable de prisonniers. La superstition, qui quelquefois est un aiguillon nécessaire pour exciter l'ame, & l'élever au-dessus d'elle-même, avoit répandu qu'un cavalier vêtu de blanc (1), & armé de pied en cap, qu'on ne voyoit cependant point, combattoit en faveur de notre armée. Cette vision avoit achevé d'allumer la valeur des troupes. Louis, sur le champ de bataille, détacha son écharpe ensanglantée, & en fit présent au Sire de Créqui, en ajoutant à ce don ces paroles si flatteuses pour un sujet : *Beau Sire, recevez ce guer-» don de votre vaillance & preud'hommie ».* Créqui prend avec vivacité l'écharpe, & la baisant, en laissant tomber des larmes arrachées à l'excès du sentiment. — Quel-

(1) *Un cavalier vêtu de blanc, &c.* Eudes, Religieux de St. Denis, donné par Suger au Roi pour remplir auprès de lui les fonctions de Chapelain, est le premier à convenir qu'il n'a point vu ce cavalier, mais qu'on lui a fait le récit de cette vision. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce prodige, vrai ou supposé, étoit bien capable d'exciter le courage des Chrétiens de ces temps; & il en falloit moins pour susciter aux Turcs des ennemis presqu'invincibles.

le marque de bonté plus touchante pouvoit me donner mon maître ? que ces *infâmes meſcréants* reparoiſſent : je les defie tous. Nos François s'abandonnerent à l'ivreſſe de la joie ; les échos des montagnes renvoyoient au loin leurs cris d'allégreſſe : on ne parloit plus que de conquérir l'Aſie entiere, & de refouler vers leurs ſtériles contrées, ce déluge de barbares indignes d'habiter ces climats, qui ſemblent être les champs de prédilection de la nature. Chacun oublioit, dans des embraſſements mutuels, les ſujets particuliers de diviſion, & ſe donnoit des feſtins & des divertiſſements ; on ne s'entretenoit que de la bravoure du Sire de Créqui, que l'on comparoit aux grands hommes de l'antiquité ; notre caractere ſe développoit dans toute la saillie de ſa gaieté, & Raoul n'étoit pas le dernier à faire éclater cet enthouſiaſme & ces tranſports qui ſuivent les jours brillants de la conquête.

Qu'Adele éprouvoit des mouvements différents ! Elle ne ſe conſoloit point du départ de Raoul, quoiqu'elle reçût ſouvent de ſes nouvelles, & que Gérard cherchât à lui inſpirer ſa fermeté : — Je vous l'ai dit, ma fille : votre ſexe montra d'autres ſentiments, quand je m'enrôlai ſous les drapeaux de Godefroi. Les fem-

mes, d'une main courageuſe, attacherent l'armure de leurs époux; je les ai vues, animées d'un ſaint zele (1), repouſſer de leur ſein leurs maris, leurs enfants, les envoyer à la Paleſtine. Elles-mêmes relevoient par la richeſſe des broderies, cette croix, le ſigne de la victoire. Ma mere fut la premiere à échauffer en moi cette invincible ardeur de combattre pour notre ſainte Religion. Songez que nous ſervons le Ciel... — Ah! Seigneur, je ne vois point Raoul! — Il nous écrit... — Des lettres peuvent-elles dédommager d'une abſence qui m'eſt toujours nouvelle? — Vous venez d'apprendre qu'il partage l'éclat de ce ſuccès? — Seigneur, il n'eſt point de retour; vous contemplez des images brillantes: je n'enviſage que des périls certains; rarement la victoire eſt conſtante dans ſes faveurs. Tournez les yeux ſur la premiere croiſade: qu'eſt-il reſté aux Chré-

(1) *Animées d'un ſaint zele.* On envoyoit une quenouille & un fuſeau à qui ne ſe croiſoit pas. Il y eut même de ces pieux enthouſiaſtes qui emmenerent leurs femmes avec eux. La France étoit devenue, en quelque ſorte, une vaſte ſolitude, abandonnée à la foibleſſe de l'enfance, & à la vieilleſſe infirme; on appelloit ce voyage d'outremer, *la voie de Dieu.*

tiens de leurs conquêtes ſi renommées ? — La gloire, qui eſt la véritable exiſtence, la ſatisfaction d'avoir rempli ſon devoir, l'honneur d'avoir verſé ſon ſang pour un Dieu.... N'a-t-il pas inondé du ſien ces contrées qui doivent être le ſiege de notre foi ?

Ces entretiens ne raſſuroient point une femme craintive, livrée à ſon amour ; & cette paſſion peut-elle être exempte d'allarmes ? Adele ne ceſſoit de porter à la bouche cet anneau que ſon mari lui avoit donné en partant ; les moments qu'elle arrachoit à ſa rêverie mélancolique, elle les employoit à embellir du travail de ſes mains une armure précieuſe qu'elle devoit lui faire parvenir.

Malgré cette rudeſſe apparente, Gérard ſe ſentoit conſumé d'un ennui ſecret ; le jeune Chevalier étoit celui de ſes fils qu'il aimoit le plus ; la vieilleſſe, comme l'enfance, a beſoin d'appui ; le vieux Banneret ne ſe cachoit point qu'il s'avançoit vers le tombeau. Il n'y a que la main d'un enfant chéri qui puiſſe ſemer quelques fleurs ſur cette route ſi pénible pour la nature, dont les courages les plus aſſurés n'enviſagent point le terme ſans émotion. Gérard ſe paroît d'une fauſſe tranquillité, ſur-tout aux regards de ſa bru.

Adele vint à goûter le plaisir d'être mere : elle mit au monde un garçon ; il n'avoit pas vu le jour, que son grand-pere s'en saisit, le prend dans ses bras, & l'élevant sur un bouclier, adresse au Ciel cette priere naïve : » *Beau Sire Dieu, que cet enfant* » *soit tien ! qu'il vive & meure à ton service*, » *& qu'il fasse la liesse & l'honneur de sa* » *maison* " ! Il ne pouvoit, ainsi que sa fille, se lasser de presser contre son sein l'innocente créature. C'est mon fils Raoul, disoit incessamment le digne vieillard ! ce sont ses yeux, sa bouche ; il aura comme lui l'ame d'un digne Chevalier.

Le Sire de Créqui, au milieu des fêtes qui consacroient la journée du Méandre, reçoit des lettres de Gérard & de son épouse : il apprend qu'il est pere ; cette nouvelle redouble sa joie ; il la communique à ses freres, à ses amis, à ses écuyers ; le Roi même joint ses félicitations à celles de tout le camp. Sire, lui répond Créqui avec la chaleur d'un bon François, je m'en réjouis d'autant plus, que c'est un nouveau serviteur que vous venez d'aquérir ; je veux que votre nom sacré soit le premier mot que mon enfant balbutie ; s'il ne peut y avoir assez de Rois tels que vous pour nous commander, il ne sauroit être trop de Créqui pour les servir.

Les Grecs ne perdoient point de vue (1) leur déteſtable projet ; ils avoient en horreur les Croiſés, & appuyoient de tout leur pouvoir ces mêmes Muſulmans qu'ils auroient dû s'attacher à détruire. Ils ne rougirent pas de donner dans Antioche une retraite aſſurée à leurs troupes fugitives. Louis, dont l'armée commençoit à manquer de vivres, s'étoit acheminé vers la ville de Laodicée : il eſpéroit qu'il en tireroit des rafraîchiſſements néceſſaires ; ce ne fut pas ſans peine qu'ils lui furent accordés : il falloit en quelque ſorte combattre les Grecs ainſi que les Turcs. Le Roi continua ſa route vers la Pamphilie, dans le deſſein d'atteindre Antioche de Syrie, la premiere place ſous la domination des Chrétiens de la Paleſtine; tout promettoit le ſuccès le plus brillant : la faute d'un ſeul

(1) *Les Grecs ne perdoient point de vue, &c.* C'étoit à leur méchanceté, comme nous venons de le remarquer, que Conrad pouvoit attribuer ſa perte. Ils n'agirent pas mieux avec les François, & vouloient également les détruire. On mêloit de la chaux aux farines; on vendoit les vivres un prix exhorbitant; on donnoit des guides infideles; on faiſoit part à l'ennemi de nos moindres démarches. Il auroit été bien étonnant, après de pareils procédés, que les Grecs ne fuſſent pas tombés ſous la domination Muſulmane.

homme changea, pour ainſi dire, l'ordre des choſes, & fit tout-à-coup évanouir cette flatteuſe perſpective, après laquelle couroient avidement tant de braves guerriers.

Avant d'arriver à ce fâcheux événement, qu'il nous ſoit permis de nous arrêter ſur une réflexion que nous arrache l'amour de la vérité. Il eſt bien ſingulier que preſque la plupart de nos défaites les plus célebres, partent d'une même ſource, de cet eſprit de préſomption & d'indépendance, qui de tout temps à fait négliger aux François les loix de la ſubordination. On ſe rappelle que les Romains ont dû à leur ſévere diſcipline l'empire de la terre, qu'un pere parmi eux eut la force de condamner ſon fils à mort, quoiqu'il revînt triomphant, parce qu'il avoit livré la bataille contre les ordres du Général. Il falloit peut-être un ſi grand ſacrifice de la part de la nature, pour aſſurer la ſuite des ſuccès glorieux que remporta ce *peuple-Roi.* Il eſt encore aujourd'hui dans l'Europe un Souverain que ſon eſpece de culte religieux pour la regle militaire, a rendu un des Princes les plus redoutables. Qu'on ouvre notre hiſtoire, on y trouvera les malheureuſes journées d'Azincourt, de Poitiers, de Pavie, les batailles mêmes

qu'on a perdues souis Louis XIV, sous Louis XV, produites par la même cause. On ne sauroit trop engager notre jeune noblesse à étudier attentivement nos fastes : cette lecture l'éclairera sur les erreurs où nous précipite nécessairement l'ivresse de l'amour-propre, & l'orgueil d'une confiance aveugle. Ayons toujours devant les yeux la faute mémorable d'un de nos principaux Seigneurs, auquel Louis avoit remis le commandement de l'armée.

La coutume de ces temps étoit que notre milice fût divisée en deux corps, dont l'un composoit l'avant-garde, & l'autre l'arriere-garde ; & tous les jours, deux de nos Bannerets, chacun à son rang, avoient l'honneur de les commander. On déterminoit dans le Conseil qu'on tenoit le soir, les opérations du lendemain. Il étoit donc arrêté que l'avant-garde asséyeroit son camp sur le sommet d'une montagne escarpée, pour dominer sur les défilés, & qu'elle y attendroit le reste de l'armée, qui devoit descendre ensuite dans la plaine, & s'y développer avec toutes ses forces. C'étoit pour le commandement de ce premier corps le tour de Geoffroi de Rançon, Chevalier Poitevin, Seigneur de Taillebourg. Il jouissoit d'une

réputation méritée ; il portoit la banniere royale, que, selon l'usage, précédoit l'oriflamme. Le Roi, jaloux de ne se distinguer de ses Barons qu'en cherchant les dangers les plus imminents, étoit demeuré à l'arriere-garde, comme plus exposée aux attaques de l'ennemi qui la harceloit & la fatiguoit à coups de traits & de javelots.

Geoffroi, arrivé sur la hauteur, contemple de loin, à ses pieds, une plaine délicieuse ; le soleil brilloit dans tout son éclat. Aussi-tôt il forme le dessein de hâter sa marche, & d'aller s'établir dans la vallée ; il présente son plan sous des couleurs favorables au Comte de Morienne & aux autres Officiers supérieurs, qui embrassent le projet avec la même chaleur & le même esprit d'imprudence qu'il avoit été conçu. On est impatient de se rendre à cette campagne riante, dont l'aspect promettoit toute sorte de rafraîchissements ; on la dévore des yeux. Indocile enfin aux ordres de Louis, on a quitté son poste, & l'on s'est étendu dans la plaine. C'étoit là que les Mahométans devoient punir Geoffroi de sa désobéissance & de sa présomption. Il les voit avec une activité qu'il n'attendoit point, s'emparer des hauteurs, couper les passages, intercepter les défilés ;

il reconnoît ſa faute, & il n'étoit plus temps de la réparer.

De quelle ſurpriſe eſt frappé le Roi, quand il trouve les Turcs qui font pleuvoir ſur les François les fleches, les pierres, la mort! La confuſion a bientôt gagné la premiere ligne; la ſeconde ne tarda guere à être enfoncée; les ſoldats fugitifs, égarés par la terreur, enveloppés de toutes parts, vont ſe précipiter ſur l'épée des Infideles. Alors tous ces braves Chevaliers, échauffés par l'exemple de leur maître, qui vouloit renouveller le combat, forment autour de lui une eſpece de rempart, réſolus de mourir, avant que les coups parviennent juſqu'à leur Souverain. C'eſt dans ces fortes d'occaſions qu'un Roi de France ſent combien il eſt aimé! Louis VII n'eſt pas le ſeul de nos Monarques qui ait éprouvé ces témoignages d'amour ſi éclatants. Pluſieurs ſiecles après, Jean & François I[er]. reçurent de la nation les mêmes marques de fidélité & de tendreſſe. La nuit approchoit; la bataille recommence près du Roi avec un acharnement qu'on ne ſauroit ſe figurer; des troupeaux de barbares reviennent ſans ceſſe à la charge. Louis étoit tout couvert de ſang, & n'aſpiroit plus qu'à vendre chérement ſa vie, entouré de ſes premiers Barons dont les

uns étoient morts, & les autres expirants ranimoient encore leurs forces pour défendre leur Prince; les Sires de Varennes, de Breteuil, de Tonnerre, Gauthier de Mont-Jay, Ithier de Magny, & trente-cinq autres des principaux Seigneurs qui accompagnoient le Roi, étoient étendus ſur la pouſſiere.

Le Sire de Créqui, qui s'étoit écarté de ſon oſt, (c'eſt ainſi qu'on nommoit la troupe que commandoit un Banneret,) ſeul avec ſes deux freres Roger & Godefroi, ſoutenoit l'impétuoſité des ennemis, & paroit de ſon bouclier les coups qu'on vouloit porter au Monarque. Bientôt le malheureux Chevalier voit tomber à ſes pieds Roger, qui lui crie : Mon frere, mon frere, laiſſez-moi mourir, & ne vous occupez que du Roi. Son autre frere ſubit la même deſtinée. Raoul, quoique le plus ſenſible des hommes, triomphe en ce moment de la nature, & ne ſe remplit que du péril preſſant du Souverain; on ne diſtinguoit plus les objets qu'avec peine. Louis entrevoit un arbre : il y court; Créqui l'aide à y monter; les Muſulmans le pourſuivent, excités par l'eſpérance de s'emparer de ſes éperons dorés; nouveau combat autour de l'arbre. Le Roi & Créqui repouſſoient avec un courage qui te-

noit du prodige, tous les assauts de cette multitude acharnée ; ils en tuerent même plusieurs. Fatigués d'une résistance si opiniâtre, & ignorant qu'un des deux guerriers étoit le Roi, les ténebres d'ailleurs s'épaississant, cette troupe se retire, & court se joindre à ses compagnons, pour se livrer au pillage.

Le Chevalier reçoit dans ses bras Louis qui descend de l'arbre, & dont les premieres paroles expriment ses allarmes sur le reste de l'armée : — Créqui, c'est donc à cette extrêmité que nous a réduits la faute de Geoffroi ! Hélas! que sont devenus tant de braves guerriers ? — *Sire*, le sort de la France est attaché à votre sûreté ; mes compagnons n'ont rien à craindre pour leur gloire ; ceux qui ont perdu la vie sont morts au champ d'honneur, les autres auront remporté l'avantage ; un Chevalier François rarement supporte l'existence, s'il n'est vainqueur ; mais, Sire, en ce moment, ne songeons qu'à vous seul : vous devez succomber de fatigue ; livrez-vous quelques moments au repos ; je me charge de veiller pour vous ; & aussi-tôt il étend son manteau sur la terre, & conservant dans les périls la gayeté du caractere national : — Il faut avouer que voilà un lit bien étrange pour un Roi de

France ! — Ah ! Créqui, les Rois ne sont-ils pas des hommes soumis à toutes les vicissitudes ? je l'éprouve trop en cet instant ! tu parles de me reposer, quand j'ignore le destin de nos amis !... Créqui, je te coûte deux freres ! — Sire, ils vous doivent une gloire immortelle ; ce n'est pas le temps de leur donner mes larmes ; j'envierois leur fin, si je n'espérois vous être de quelque utilité ; vous respirez, nous ne sommes point défaits.

Un bruit soudain s'éleve : il augmente ; le Chevalier prête l'oreille, & le premier entend plusieurs voix qui s'entredisoient : C'est lui ! c'est le Roi ! ne le laissons pas échapper. Aussi-tôt Créqui comprenant à ces paroles qu'on cherche à s'assurer de la personne de son maître, animé d'un sentiment sublime, dans l'intention de le sauver, s'élance l'épée à la main sur ces nouveaux assaillants qui s'approchoient, & leur crie : Reconnoissez à ces coups le Roi de France. En effet, ranimant ses forces, il frappoit de toutes parts ; plusieurs Mahométans sont tués ou blessés ; ceux-ci redoublent leurs efforts. Louis ne voulant point céder en générosité à Créqui, accouroit vers les barbares : — N'en croyez point ce digne Chevalier ; c'est moi, c'est moi qui suis le Roi. Les Turcs ne dou-

tent point qu'on ne veuille leur en imposer. Attachés à la prise du seul Créqui, ils s'en saisissent, après l'avoir couvert de blessures; ils distinguent un bataillon François qui précipitoit sa marche vers eux; ils se hâtent de s'éloigner avec leur proie. Créqui a découvert aussi cette troupe, qui voloit vers Louis. O Dieu! dit-il, donne-moi la mort; je suis content, j'ai sauvé la liberté & la vie peut-être à mon Prince.

On s'empresse de conduire le Chevalier à la tente d'un *chefvetaine*; c'est le nom qui se donnoit aux Officiers supérieurs des Mahométans. Mille cris de joie lui annoncent qu'on a fait prisonnier le Roi de France; ce Monarque lui étoit connu: quelle est sa surprise, quand on lui présente Créqui, pour ce Souverain qu'il s'attendoit à voir! — Mes amis, vous vous êtes trompés: ce n'est pas l'Empereur des Francs. Créqui tout-à-coup l'interrompt: Il est vrai que tu ne tiens pas dans tes fers le Roi de France; mais un de ses Gentilshommes, qui lui est le plus attaché. Tu as pu t'abaisser au mensonge, dit le Commandant! nous avions cru que les Chrétiens connoissoient l'honneur. Barbare, réplique avec intrépidité le Banneret, songes-tu que je suis désarmé? est-ce d'un

vil Sarrasin qu'un Chevalier François recevroit des leçons d'honneur ? j'ai rempli mon devoir ; je suis satisfait ; le Roi est hors de danger ; tu peux disposer de mes jours.

Ces furieux irrités d'avoir manqué leur prise, se précipitent sur Créqui, & le percent de mille coups. Ce n'est pas le Roi que vous immolez à votre rage, s'écrioit le Chevalier expirant ; je vous pardonne ma mort.

On le traîne hors de la tente, & on le jette sur un monceau de corps ensanglantés qu'on s'apprêtoit à dépouiller.

En effet, un bataillon François étoit accouru auprès du Monarque ; son chapelain Eudes leur avoit indiqué l'endroit où ils pourroient le trouver. Louis s'oubliant lui-même pour se remplir de la belle action d'un sujet fidele & de sa malheureuse destinée, n'entretient ses libérateurs que de Créqui, de sa générosité, verse des larmes sur son sort, demande, ordonne qu'on aille à l'instant l'arracher des mains des barbares, & que l'on offre pour sa rançon tout ce que l'avarice insatiable exigera. La troupe répond d'une commune voix qu'en toute autre occasion, elle se disputeroit l'honneur d'obéir à son maître ; mais que, dans cette conjoncture, il s'agit du salut

de l'Etat, attaché à la conservation du Prince, qu'on ne sauroit trop tôt le rendre à l'armée qui le croit au nombre des victimes de cette fatale journée, qu'on devoit tout appréhender de l'ennemi qui pouvoit revenir en forces; on ajoute qu'aussi-tôt que le Roi sera en sûreté, on s'occupera de son généreux défenseur.

La réussite du passage du Méandre avoit répandu par toute la France, l'allégresse universelle; Gérard en partageoit les transports, & les faisoit éclater avec l'ardeur de l'amour d'un pere, & l'orgueil d'un Chevalier qui combattoit & triomphoit dans son fils. La seule Adele s'obstinoit à repousser ces nouvelles flatteuses, & la joie qu'elles inspiroient; son cœur sensible ne s'ouvroit qu'à l'image des dangers où elle voyoit son mari continuellement exposé. Non, mon pere, disoit-elle au vieux Banneret, je ne saurois me réjouir avec vous de ces heureux commencements; je tremble toujours... un pere n'aime donc pas comme une épouse, comme une amante? mon cœur est déchiré! je suis en proie à d'éternelles frayeurs! oui, il n'y a que la présence de Raoul qui puisse me rassurer. Le vieillard condamnoit hautement ces craintes, les accusoit de pusillanimité, & ne parloit que des fêtes qui signa-

leroient le retour de ses fils, & sur-tout de Raoul. Hélas! qu'il alloit payer cher cette ivresse séduisante!

Le Sire de Créqui étoit au nombre des morts; des soldats affamés de butin brûloient de recueillir les dépouilles de ces infortunés; ils distinguent le Chevalier dans la foule des cadavres; la richesse de ses habits sur-tout excite leur avidité; ils fondent sur lui, se disputent ses vêtements, les lui arrachent; il échappe au Chevalier un profond soupir. Un de ces guerriers moins farouche, moins inhumain que les autres, guidé peut-être aussi par l'espoir d'une rançon considérable, laisse ses camarades se saisir de tout ce qu'ils ont pu enlever à Créqui, & se réserve son corps pour essayer de le rappeller à la vie. Il le prend tout nud dans ses bras, l'enveloppe d'un des pans de sa robe, & va le déposer dans un hameau voisin du lieu où ils campoient. Il lui prodigue tous les secours; ils ne sont point infructueux: ils ont ranimé Créqui. Son premier mouvement, avant de r'ouvrir les yeux, est de porter la main à son bras; il s'apperçoit de la perte de son brasselet: aussi-tôt s'adressant avec vivacité à Osmin: (on nommoit ainsi le Mahométan dont il étoit devenu l'esclave.) Où est-il? où est ce pré-

ſent de ma chere Adele ? qu'on garde l'or, les diamants, tout ce que je poſſédois! je ne regrette, je ne redemande qu'un tiſſu de cheveux... c'eſt tout pour moi... c'eſt tout pour moi; mettez ma liberté à quelque prix que vous le deſiriez, demandez tous mes biens : mais ce braſſelet... s'il m'eſt ravi... je ſuccombe à mon déſeſpoir.

A ces dernieres paroles, il ſe livre à l'excès de la déſolation la plus touchante. Oſmin lui donne ſa main à baiſer : c'étoit chez ces peuples une eſpece d'engagement ſacré, qui aſſuroit un priſonnier qu'il n'avoit point à craindre pour ſes jours. Il lui promet d'employer tous ſes ſoins à la recherche du braſſelet, & il ajoute qu'il lui ſera rendu fidélement.

Le Turc reparoît, quelques moments après, chargé de cet effet ſi précieux pour ſon eſclave. Créqui, à cet aſpect, ſemble recevoir une nouvelle exiſtence ; il ſe précipite ſur le braſſelet, auquel étoit attaché un reliquaire, & met l'un & l'autre dans ſon ſein, en diſant à ſon maître : Oh! pour le coup, on ne me les ôtera qu'avec la vie (1). Il s'informe enſuite du Roi, dé-

(1) *Qu'avec la vie.* Quelques perſonnes du dix-

plore les malheurs que les Chrétiens viennent d'essuyer. Il est emmené par Osmin dans le fond de la Syrie, & chargé de la garde de ses troupeaux.

Louis, rendu à son armée, est reçu comme le Dieu sauveur des François. On accouroit de toutes parts; on ne se rassasioit point du plaisir de le revoir; on eût dit que ces braves gens, à l'aspect de leur Roi, avoient oublié la perte que chacun en particulier éprouvoit: tant notre amour pour nos maîtres l'emporte sur toutes les autres impressions! Le Monarque, non moins sensible, cherchoit à lire dans les cœurs, & y saisissoit les sujets de larmes qu'on s'efforçoit de lui dissimuler. Il se pénétra vivement de tant d'afflictions partagées. Geoffroi auroit dû payer de sa tête une action si impardonnable; la bonté naturelle de Louis, & la considération dont jouissoit le Comte de Morienne, sauverent le coupable. C'est ainsi que de tout temps la faveur a su s'assurer de l'impunité, & que des obstacles ont toujours contrarié

---

huitieme siecle auront de la peine à concevoir cette étrange alliance du sacré & du profane: c'étoit alors l'esprit de la nation, & sur-tout de notre noblesse.

l'esprit de justice qui doit être la premiere regle d'un Souverain.

Le Roi, après s'être occupé du salut général de ses troupes, tourne toutes ses pensées vers le malheureux Créqui. Il raconte, avec reconnoissance, à ses Barons l'action sublime de générosité qui lui rend le Chevalier si cher. Des envoyés alloient le redemander de la part de Louis; quelque prix qu'on mît à sa rançon, on avoit ordre de s'y soumettre. Un soldat qui s'étoit dérobé à la fureur des Infideles, accourt au camp, y répand la nouvelle que Créqui, victime de son amour pour son maître, a été couvert de blessures, & qu'il est tombé mort sur un tas de cadavres. Il ajoute qu'il a été témoin de ce sanglant spectacle. Ce bruit parvient jusqu'aux oreilles de Louis, qui donne de nouvelles preuves de sa sensibilité : il veut qu'à l'instant les cérémonies funebres, consacrées par la Religion, soient prodiguées à la mémoire d'un homme si digne d'éloges, & il s'engage à le combler de ses faveurs dans sa famille & dans sa postérité.

L'ost (la troupe) de l'infortuné Banneret, s'étoit ressenti de l'espece de fatalité attachée à la destinée de son chef. Les Chevaliers, les Ecuyers, de jeunes Gentilshommes à peine hors de l'âge où on les

les nommoit *varleton* ou *damoyſel*, entre ces derniers Jean de Sureſnes, Guillaume de Baurain, Pierre d'Allenes, avoient été enveloppés dans le carnage. Jean d'Azincourt, Hugues de Humieres furent peut-être les ſeuls qui échapperent à ce maſſacre preſque général; le ſecond, muni de la banniere de Créqui, étoit parti avec ce dépôt pour regagner la France.

Le Roi, après avoir combattu mille obſtacles, & ſur-tout les périls renaiſſants (1)

(1) *Et ſur-tout les périls renaiſſants, &c.* Ce peuple, qui auroit dû plutôt s'attacher à la perte des Muſulmans, qu'à celles des Croiſés, épuiſoit ſur ces derniers ſa mauvaiſe foi & ſes artifices: il leur donnoit de la monnoie altérée & fabriquée exprès pour les tromper, en échange de ce que la néceſſité les forçoit de vendre, tandis qu'on refuſoit de leur part cette même monnoie, lorſqu'ils vouloient acheter. Ce ſont les Hiſtoriens eux-mêmes de cette nation qui ont conſacré dans leurs écrits ces procédés ſi odieux, ſi contraires à ſes propres intérêts, puiſqu'elle ſe joignit aux Turcs, comme nous l'avons obſervé, pour nous traverſer dans toutes nos entrepriſes. Il faut auſſi redire avec la même ſincérité que nos compatriotes porterent en Aſie de l'étourderie, de la hauteur, & une liberté indécente, qualités bien oppoſés à la ſaine politique: mais nos François ne connoiſſoient alors que leut épée & le culte, & non l'eſprit de la Religion.

que lui opposoient les Grecs, se remit en marche vers Pamphilie; il servit de modele à l'armée, autant par son courage que par sa piété profonde. Il remplissoit à la fois les fonctions si divisées de Monarque, de Capitaine, de soldat & de Chrétien. On essuya tous les funestes effets de la mauvaise politique qui avoit résisté aux sages avis de l'Evêque de Langres. La méchanceté de Manuel (1) se montra à décou-

---

(1) *La méchanceté de Manuel, &c.* Ce Prince, dont, pour l'instruction des Grands, on ne sauroit trop flétrir la mémoire, cachoit sous l'extérieur le plus séduisant, l'ame la plus dépravée. Son esprit & ses agréments ne servoient qu'à parer ses vices, & il les réunissoit tous. Une débauche scandaleuse comblée par l'inceste, tout à la fois une avarice sordide & une folle prodigalité, des goûts aussi ridicules que bizarres, cruel & superstitieux jusqu'à céder aux sottises de l'astrologie judiciaire; au-dessus de toutes ces mauvaises qualités, un fond de dissimulation & de perfidie impénétrable : voilà quel étoit Manuel à l'âge de 25 ou 26 ans. Il n'eut pas de peine à en imposer d'abord au Roi de France : de tout temps la franchise fut la dupe de l'artifice. Quel tableau au reste que la succession des Empereurs Grecs ! on croiroit voir passer sous les yeux une suite dégoûtante de brigands & d'assassins de grand chemin. Quelle histoire à mettre sur-tout dans la main des Princes, & qu'elle prouve jusqu'à quel excès peuvent s'abandonner

vert. Louis, en butte à ses honteuses manœuvres, eut encore à se plaindre de la conduite de la Reine (1): une passion dégradante la retenoit à Antioche. Le Roi fut forcé de l'enlever en quelque sorte de cette ville (2); il se rendit à Jérusalem,

---

les hommes qui dominent, quand ils ne sont retenus ni par les mœurs, ni par le frein sacré des loix & de la religion ! Tout ce qui paroît étonnant, c'est que cet Empire, qu'on peut appeller l'égout de tous les crimes, ait pu subsister si long-temps ! Il portoit dans son sein tous les principes destructifs; & il y a une grande apparence qu'il ne reviendra jamais à la vie, tant la cause de mort étoit inhérente à sa constitution !

(1) *De la conduite de la Reine.* Oui, comme Monarque, Louis assurément a fait une faute très-grande, en ne fermant point les yeux sur les galanteries d'Eléonore. Mais, encore une fois, il y a tout lieu de croire qu'il regardoit en homme sensible son honneur outragé; & peut-être aimoit-il sa femme. Il est bien difficile alors que le Roi l'emporte. C'est pourtant de cet excès de sensibilité, que sont sortis tous les malheurs qui ont affligé la France près de trois siecles. Comme les plus grands événements tiennent à de foibles causes ! après de telles épreuves, osons envier le sort des Souverains.

(2) *De l'enlever de cette ville*, Soit que Raymond, Prince d'Antioche, & parent maternel de la Reine, voulût exiger ce que l'intérêt de l'Etat défendoit au Roi de lui accorder, ou soit que l'oncle eût des sentiments trop vifs pour sa

où il reçut des honneurs presque divins (1). On entreprit le siege de Damas, qui n'eut point de réussite (2) : les Chrétiens eux-mêmes travaillerent à nous chasser de ces pays. Louis revint donc dans son Royaume pour se plaindre de sa mauvaise fortune, de ses alliés, & de sa femme, dont il ne tarda point à se séparer.

Plusieurs Ecrivains se sont élevés à ce sujet contre St. Bernard; ils l'ont accusé (3)

---

niece, Louis, toujours emporté par son cœur, prit un parti peu convenable, il le faut avouer, à la majesté du trône : il se sauva pendant la nuit, emmenant Eléonore avec lui.

(1) *Où il reçut des honneurs presque divins. Il y fut reçu*, dit-on, *comme l'Ange de Dieu.* Toute la ville alla au-devant de lui : les vieillards, les femmes, les enfants portoient des rameaux dans leurs mains, en criant, avec une ferveur religieuse : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

(2) *Qui n'eut point de réussite.* Ceux qui professoient notre Religion, les Barons mêmes qui possédoient plusieurs petites Principautés dans la Syrie, aiderent de leurs trahisons nos ennemis. Il ne faut pas s'étonner que dans ces climats la fortune se soit obstinée à nous être si contraire.

(3) *Ils l'ont accusé*, &c. On ne soupçonnera point Vély de favoriser le Clergé : voici ses propres paroles au sujet des Croisades. » Il étoit » tout naturel que les Princes croisés échouassent dans leur entreprise. On convient qu'a-

du peu de succès qui suivit ces brillantes expéditions, dont le fruit avoit été, selon une hyperbole reçue, de transporter & d'engloutir les trois quarts de l'Europe dans l'Asie. N'écoutons que l'impartialité, & osons prononcer d'après les paroles de l'Abbé Vély. Bernard avoit prodigué des promesses séduisantes, rien de plus vrai : mais il étoit aisé de supposer que l'Abbé de Clairvaux prétendoit avoir les faveurs du Ciel à espérer, si les Croisés eussent cherché à s'en rendre dignes.

» vec des troupes aussi braves, ils pouvoient » subjuguer toute l'Asie : Alexandre, avec bien » moins de monde, la conquit sur des ennemis » incomparablement plus puissants : mais pour » cela, il falloit dans les Chefs une habileté égale » à leur puissance, &, dans les membres, une » dépendance qui répondît à leur courage. C'est » au défaut de ces qualités essentielles pour réussir, qu'on doit attribuer le peu de succès de ces » fameuses expéditions. Des Généraux sans expérience & presque sans vues, conduisoient » à l'aventure, dans des régions lointaines, des » multitudes de soldats sans discipline & sans subordination. Ils furent trompés, trahis, surpris, battus : ils le devoient être. La loi générale de la Providence est de laisser agir les » causes secondes. La conduite des Croisés ne » méritoit pas qu'elle y dérogeât par un miracle. Ce fut la réponse, & en même-temps la » justification de St. Bernard ".

Ils se conduisirent avec un oubli total de tous les devoirs & de toutes les vertus. L'égarement de leur esprit put seul égaler la corruption de leur cœur. Il n'y eut point de désordres (1), d'impiétés, de sacrileges auxquels ils ne se livrassent; ils furent l'horreur & le scandale des Infideles mêmes. On ne sauroit lire, sans indignation, les excès dont ils se souillerent; & c'étoit à des Chrétiens, à des hommes, que St. Bernard avoit promis la victoire.

Gérard, entouré d'un nombre de Gentilshommes & de vassaux, célébroit dans un festin l'anniversaire de son fils bien-aimé; il tenoit une coupe, & prioit le Ciel de verser les flots de ses bénédictions sur ses enfants, sur-tout sur son cher Raoul. L'affreuse nouvelle de la défaite des François, vient frapper le vieillard comme d'un coup de foudre; la coupe lui échappe des mains. — Et mes fils... Raoul... Raoul? On lui répond que la plupart des Chevaliers qui accompagnoient le Roi, ont été tués; qu'au reste, on est à ce sujet dans

(1) *Il n'y eut point de désordres*, *&c.* La plupart de ces Croisés imaginoient, en s'armant pour cette entreprise, avoir rempli tous les devoirs de l'honneur & de la Religion, &c.

l'incertitude. Ah! Raoul aura perdu la vie! Ce sont les seuls mots que Gérard ait la force de prononcer. Il tâche ensuite de reprendre sa fermeté : — Mes amis... mes amis, pardonnez à des premiers moments... la nature me trahit ; je le sens trop : le cœur paternel ne sauroit se vaincre ; vous avez tous connu mes enfants... mon fils, Raoul... vous savez que j'étois le pere le plus heureux! Hélas! je ne le suis plus! il ne faut pas s'attendre à un miracle ; le Ciel auroit-il épargné Raoul? le reverrois-je encore? cachons sur-tout cet horrible événement à ma bru : elle en mourroit. Il semble qu'un secret pressentiment l'agite : depuis quelque jours, une sombre mélancolie l'écarte loin de la société.

On veut repousser les allarmes du Chevalier ; on lui présente les illusions de l'espérance : il n'a aucun indice qui l'assure que ses enfants soient du nombre des victimes de cette journée si funeste à toute la Chrétienté ; il y a même des moments où il embrasse des images consolantes.

Adele tenoit continuellement le jeune Raoul dans son sein, & y retrouvoit avec plaisir la ressemblance du pere ; cette image tour-à-tour faisoit couler & arrêtoit ses larmes. Chaque fois qu'elle voyoit Gérard, elle lui demandoit si l'on n'avoit

point des nouvelles de fon époux, & elle cherchoit à faifir dans les yeux du vieillard une réponfe fatisfaifante. Elle s'apperçoit qu'il eft miné par une trifteffe qu'il s'efforce de déguifer : — Mon pere, auriez-vous quelque fecret pour votre fille ? je ne fais, je ne vous vois plus la même férénité ! vous ne m'entretenez plus des fuccès qui nous attendent ! quand je m'informe des Croifés... de Raoul, vous me paroiffez troublé... Aucun combat n'a fuivi le paffage du Méandre ?... daignez m'éclairer... Votre fils... mon mari... Des larmes ! vous les repouffez !.... vous les repouffez !... ah ! Raoul n'eft plus ! — Et qui vous dit que fes jours... Mettons notre confiance dens le feul appui que doive reconnoître un Chrétien... Ma fille, c'eft Dieu auquel nous devons nous foumettre, qui m'a fait pere, qui vous a fait époufe... Nous faurons bientôt... Adele ; ne m'interrogez point... — Vous me quittez !... Seigneur, je me jette à vos genoux, je les embraffe... non, je ne veux point me relever, avant que vous m'ayez tirée d'une perplexité... elle eft affreufe ! cet enfant... cet enfant eft avec moi à vos pieds ; a-t-il encore un pere ? mon mari... vous tournez vos regards vers les cieux ! — Adele... Adele, que me deman-

des-tu ? va... j'ai toute ta ſenſibilité... (& auſſi-tôt le vieillard fond en larmes.) — Vous pleurez ! eh ! pourquoi le déguiſer ? j'ai perdu mon époux ! — Non, ma fille, ma chere fille, je ne ſuis point aſſuré qu'il ait ceſſé de vivre : mais le Ciel a retiré ſon bras protecteur ; les Chrétiens ont eſſuyé une défaite... la plupart de nos Chevaliers ont mordu la pouſſiere... — Et Raoul ? — On n'a pu me rien apprendre ſur ſon ſort, ni ſur celui de mes autres enfants ! — Seigneur... Seigneur ! c'eſt aſſez m'en dire ; eſt-ce à moi de douter du coup qui me frappe ? je n'ai plus qu'à le ſuivre au tombeau.

Cette femme infortunée ne vouloit recevoir aucune conſolation ; le vieillard s'efforçoit en vain de lui donner un eſpoir qu'il avoit bien de la peine lui-même à ne pas rejetter ; cependant ils ſe ſurprenoient quelquefois tous deux, adoptant des erreurs ſéduiſantes qui leur peignoient Raoul jouiſſant de la vie, de retour dans ſes foyers : tant le Ciel pour le bien de l'humanité, l'a pénétrée des douceurs de l'eſpérance ! Elle eſt ſortie des cœurs d'Adele & de Gérard, cette divine conſolatrice, elle les a fuis pour jamais. Hugues de Humieres, environné d'écuyers, apportoit la banniere de Créqui : il aborde

Gérard avec un sombre chagrin, & ne peut s'exprimer : la douleur l'accabloit ; il se contente de présenter la banniere au vieux Chevalier. Je vous entends, s'écrie le pere infortuné !... je n'ai plus de fils ! Oui, répond Hugues, à travers les sanglots, & après quelques moments d'un ténébreux silence, oui, Raoul... nous ressentons tous cette perte : mais, pere malheureux, ce qui doit vous consoler ainsi que nous, il est descendu au tombeau couvert d'une gloire immortelle.

Le Chevalier entre dans les détails de l'action généreuse de Créqui ; il le représente le sauveur de son Roi, de l'Etat, de la Chrétienté, honoré des larmes de son maître & de toute l'armée. Il parle de ses deux freres, qui partagent le même éclat. Gérard veut affecter de la fermeté aux yeux de Hugues, & va tomber dans ses bras en fondant en larmes, & en s'écriant : Je n'ai donc plus d'enfants !... mon cher Raoul n'est plus !

Adele, retirée dans son appartement, avoit entendu quelque bruit : elle accourt, en pressant son enfant contre son sein ; elle apperçoit Hugues qui soutenoit Gérard ; elle demande des nouvelles de son époux. Le vieillard, à sa voix, rouvre les yeux, ne peut que soulever un bras

languissant, & lui montre la banniere qu'elle n'avoit point encore vue : elle n'y a pas jetté les yeux, qu'elle pousse un cri d'effroi, laisse échapper son enfant, & tombe sans connoissance sur les bras de ses femmes.

Créqui avoit offert deux cents bézans d'or (1) pour recouvrer sa liberté; Osmin la lui accordoit à cette condition; un esclave More s'étoit chargé des lettres que le Chevalier écrivoit à son épouse & à son pere, & où il leur demandoit cette somme : il ne pouvoit solliciter des secours auprès de ses amis : la plupart avoient été tués; & ceux qui survivoient, s'éloignoient de la Syrie à la suite de Louis.

Le Banneret commençoit à sortir de son accablement; ses blessures se guérissoient; d'ailleurs, son maître le traitoit avec quelque douceur. On se ressouviendra que l'emploi de Créqui étoit de garder les troupeaux.

Le seul adoucissement qui lui restât dans l'esclavage, consistoit à entretenir tout ce

(1) *Deux cents bézans d'or, &c.* Le bézan d'or, à-peu-près dans ces temps, étoit évalué neuf sols, la huitieme partie alors du marc d'argent, qui étoit à trois livres dix sols; ce qui feroit aujourd'hui six francs & plus. Au sacre de nos Rois, on portoit à l'offrande un pain, un baril d'argent plein de vin, & *treize bézans d'or.*

qui nourrissoit sa mélancolie ; la tristesse semble être l'aliment de nos affections, & sur-tout de l'amour ; la solitude a des douceurs inexprimables pour l'ame qu'occupe une impression profonde ; tout, dans un séjour champêtre, rappelle l'objet aimé, le rapproche, malgré la distance des lieux, le représente tel qu'il est, quelquefois même exagere ses charmes : précieux abus de l'imagination ! Pourquoi aime-t-on à la campagne plus tendrement qu'à la ville ? parce que c'est-là que la nature se développe davantage, & que le cœur se développe avec elle, prend des mouvements plus délicats, se purifie, en quelque sorte, *s'affine* ainsi que l'or, si l'on peut risquer cette comparaison, & jouit sans distraction de toute la plénitude du sentiment. C'est la société qui nous enleve à ces jouissances délicieuses. Combien d'hommes seroient plus heureux livrés à eux-mêmes, & qu'il y en a peu qui goûtent le plaisir de sentir leur cœur !

Créqui s'abandonnoit à tout ce que le sien lui inspiroit : il avoit sous les yeux un site sauvage & conforme à son état présent ; il redisoit le nom d'Adele à tout ce qui l'environnoit ; il alloit graver ce nom chéri sur tous les arbres, jusques sur le sable, d'où les vents venoient bientôt l'em-

porter; & Créqui, fur le champ, en renouvelloit l'empreinte, en difant : Ma chere Adele, ils ne pourront parvenir à l'effacer de mon cœur ! En ce moment où je fuis plein de ton image, de mon amour, quelle eft ton occupation ? Hélas! auroistu oublié ton époux, ton époux qui meurt loin de toi! mon pere refpire-t-il encore? mon fils me feroit-il confervé ? Souvent il s'amufoit à répandre des fentiments fi touchants dans ces vers fortis du cœur, qu'il appelloit fes *Complaintes*, & qu'il accompagnoit des fons d'un inftrument (1) en ufage chez les Arabes.

PREMIERE COMPLAINTE (2)

DU SIRE DE CRÉQUI.

Que ces lieux flattent ma trifteffe!
J'y puis du moins gémir en liberté,

---

(1) *D'un inftrument Arabe, &c.* C'eft une efpece de harpe qui reffemble à celle de David; elle eft en ufage dans plufieurs contrées de l'Afie, ainfi qu'en Egypte. Les Francs l'appellent pfaltérion; il a la forme d'un triangle oblique. Lorfqu'on veut en jouer, on le pofe fur fes genoux. Les Arrbes, en chantant leurs poéfies, s'accompagnent avec cet inftrument.

(2) *Premiere Complainte.* La mufique de cette *premiere Complainte*, ainfi que de la *feconde*, fe trouve à la fin de ce volume.

Seul plaisir que le Ciel me laisse,
Et qui soulage un cœur trop agité.
Dans les horreurs de la captivité,
Le souvenir d'une pure tendresse
Fait encor ma félicité.



Abélard (1), dont Paris se vante,
A qui l'amour apprit l'art de rimer,
N'eut jamais mon ardeur constante.
Son Héloïse eut le don de charmer;

---

(1) *Abélard*, *&c.* Il étoit en ces temps l'Ovide de la France : on s'arrachoit ses chansons; elles étoient dans toutes les mains, dans toutes les bouches. La jeunesse amoureuse cherchoit à se modeler sur lui; on le regardoit enfin comme le maître de la galanterie & de la tendresse. Ce que c'est que la destinée des Ecrivains! & comme il faut se méfier de la réputation! Abélard a éprouvé l'inconvénient attaché à un jargon barbare, à ce même jargon, d'où devoit, dans la suite, éclore la langue qui a consacré les chefs-d'œuvres de l'enchanteur Racine. Les poésies du premier sont totalement ignorées, au-lieu que nous lisons encore, avec délices, les Lettres Latines d'Héloïse, la seule femme peut-être qui ait eu un sentiment exempt de la corruption du bel-esprit. Ce n'est pas là le prétendu naturel d'une infinité d'Ecrivains modernes qui se tourmentent en cent façons différentes, pour nous faire accroire, ainsi qu'à eux-mêmes, qu'ils composent d'après le cœur; & l'art le plus recherché perce à chaque ligne dans leurs productions, qu'on peut appeller *infelix operis summa*.

Pour ses attraits on le vit s'enflammer :
Mais mon Adele est cent fois plus touchante,
Abélard ne sut point aimer.

❦

C'est moi seul, ma charmante Adele,
Dont le cœur brûle & n'aimera que toi.
Ressens-tu mon amour fidele ?
M'as-tu gardé tes serments & ta foi ?
Hélas ! toujours je t'entends, je te vois;
Brillante aux yeux comme la fleur nouvelle,
Ta beauté regne encor sur moi.

❦

Ton image adoucit mes peines ;
Elle me suit sur ces bords étrangers ;
Oui, ta main souleve mes chaînes ;
Le seul amour rend mes fers plus légers.
Je crois errer dans nos riants vergers...
Songe imposteur ! mes douleurs sont certaines,
Et mes plaisirs sont mensongers !

❦

Je vais donc fermer la paupiere
Sans attacher mes regards sur un fils,
Sans pouvoir, ô mon tendre pere !
Verser des pleurs sur tes restes chéris !
Les miens seront à la France ravis ;
Ils vont au sein d'une odieuse terre,
Sans honneur être ensevelis !

❦

Encore si la Parque ennemie
Près de Louis eût moissonné mes jours !

Si j'avois terminé ma vie
Pour nos autels, ou bien pour mes amours (1)!
De mes destins j'eusse illustré le cours:
Mais, vil esclave aux champs de la Syrie,
Oublié, je meurs pour toujours!

Cher objet, ne peux-tu m'entendre?
Viens, dans tes bras ton époux veut mourir;
Viens, reçois l'ame la plus tendre,
Ses derniers vœux & son dernier soupir;
Si tu pouvois sur ma tombe gémir!...
Si tu répands des larmes sur ma cendre,
Tu verras mon cœur tressaillir!...

---

(1) *Ou bien pour mes amours, &c.* Toujours ce caractere de Chevalier François, qui, par une bigarrure singuliere, parloit de servir *sa Dame*, comme il se piquoit de servir Dieu. Les Dames alors se chargeoient du soin d'apprendre à notre jeune Noblesse *le Catéchisme & l'Art d'aimer*: de-là cette fausse dévotion, qui prêtoit son fanatisme à l'amour, & dont elle recevoit en échange des abus bizarres & profanes. Par une suite d'idées grossieres, dignes d'un siecle ignorant, la chevalerie osoit se couvrir du voile respectable de la Religion. L'amant qui *entendoit à loyaument servir une Dame*, étoit assuré de son salut, sur la croyance qu'on devoit aux préceptes *de la Dame des belles cousines.* Aussi avoit-on introduit à la fin des lettres familieres, cette formule digne des *servants* des Dames: *je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre Dame, & ce que vous desirez.*

Vain eſpoir! ... Ciel, je t'en conjure,
Guide en ces lieux nos Chevaliers François.
Ces rochers, cette grotte obſcure,
Tout de mon nom leur offrira les traits;
Ils le liront gravé ſur ces cyprès,
Et de ces eaux le triſte & long murmure
Redira mes touchants regrets.

Le Chevalier ne voyoit pas revenir ſon émiſſaire. Oſmin commençoit à lui témoigner quelque impatience : le ſort ne s'étoit point laſſé de perſécuter Créqui : c'eſt en vain qu'il attendoit cette ſomme qui devoit faire tomber ſes fers : un parti Arabe, en ravageant la campagne, s'étoit ſaiſi de l'eſclave More, & l'avoit aſſaſſiné. Pour comble de malheurs, Oſmin ſuccomba aux aſſauts d'une maladie opiniâtre; & le Chevalier, après ſept ans de captivité, paſſa ſous le joug d'un autre maître bien différent du premier.

Méhémet étoit un des enthouſiaſtes de ſa ſecte le plus ſuperſtitieux, & par conſéquent le plus dur & le plus cruel; il penſoit plaire à ſon Prophete, en épuiſant ſa barbarie ſur les Chrétiens qu'il ne mettoit point au rang des hommes. Tout ce qui n'étoit pas Muſulman, paroiſſoit à ſes yeux une créature qu'il falloit abſolument exterminer, ou elle n'obtenoit ſa grace qu'en renonçant à ſa Religion. Méhémet ne con-

noissoit point d'autre choix, ou la mort ou le Mahométisme; & quoiqu'il fût extrêmement avare, il préféroit encore la satisfaction de faire des prosélytes, à celle d'entasser des richesses: tant il étoit enivré des fureurs d'un faux zele! Il n'avoit qu'un fils unique, nommé Abdalla, & d'un caractere entiérement opposé à celui de son pere. La mere de ce jeune homme étoit une esclave Chrétienne, dont il avoit reçu les premiers éléments d'éducation; elle venoit de mourir. Méhémet retenoit Abdalla dans une espece de servitude, & travailloit inutilement à lui inspirer sa férocité & son fanatisme. Le jeune homme lui disoit sans cesse: Non, mon pere, je ne saurois croire que Mahomet ordonne la barbarie & le meurtre; il ne m'est pas possible de vaincre là-dessus mon cœur: il se refuse toujours à vos préceptes. Vous m'opposez que je ne dois point me servir de ma raison: je veux bien vous la soumettre; mais ôtez-moi donc ce malheureux sentiment de compassion qui me fait plaindre les Chrétiens & leurs erreurs, sans avoir soif de leur sang. Méhémet lui promettoit que le ciel l'endurciroit, c'est-à-dire, le rendroit un digne Musulman, en le faisant triompher de cette sensibilité qu'il traitoit de foibles-

ſe criminelle, & ce miracle n'arrivoit point.

Que Créqui eut lieu de regretter Oſmin, & qu'il éprouva qu'il n'avoit point eſſuyé les rigueurs de l'eſclavage ! Du moins ſous ſon premier maître, jouiſſoit-il d'une ſorte de liberté : il lui étoit permis d'aller verſer des larmes dans le ſilence des forêts, de confier ſes gémiſſements à des êtres inſenſibles pour les mortels heureux, mais qui ſemblent s'animer pour les infortunés, les plaindre, s'attendrir avec eux, & devenir leurs confidents & leurs amis. Une ame mélancolique cherche la ſolitude des campagnes, s'abandonne à la pente facile des ruiſſeaux, ſuit le mouvement léger des feuilles agitées par les vents, s'enfonce dans les profondeurs des cavernes, impreſſions touchantes qu'ignore le tumulte des villes, & qui ne ſe ſont ſentir que dans ces lieux où la nature nous parle, & nous rapproche de la vérité & de nous-mêmes.

Le Chevalier fut d'abord employé aux travaux les plus aviliſſants & les plus durs; une nourriture groſſiere ſoutenoit ſes miſérables jours ; il avoit eu l'adreſſe de dérober aux ſatellites qui l'entouroient, ce braſſelet ſi précieux pour ſa tendreſſe, ainſi que ſon reliquaire : l'un & l'autre

lui étoient chers également ; il leur donnoit tour-à-tour des baisers arrosés de larmes. Tantôt il adressoit ses plaintes à son épouse, comme si elle les eût entendues ; tantôt il tournoit ses regards & poussoit ses soupirs vers le Ciel, dont il imploroit l'appui. L'amour & la religion (1) échauffoient mutuellement son ame, & l'aidoient à supporter le fardeau de tant d'infortunes.

Méhémet met le comble à un traitement aussi inhumain : on frappe Créqui de mille coups. C'est alors que toute la sensibilité du Chevalier François éclata. Homme indigne de ce nom, dit-il à son tyran, sais-tu bien qui je suis ? connois-tu ce qu'on doit à la noblesse, au malheur, à l'humanité ? crois que, si des armes se trouvoient dans mes mains, je ne te laisserois pas seulement l'idée de m'outrager à cet excès. Juge de l'excellence de ma religion : je lui dois le courage qui me fait

(1) *L'amour & la Religion*, *&c.* Tel étoit l'esprit de ces temps. L'un & l'autre ont été pour nos Chevaliers la source des actions les plus éclatantes & les plus vertueuses : d'ailleurs, la tendresse de Créqui pour sa femme ne pouvoit offenser le Ciel, qui lui-même a consacré ces engagements, &c.

ſupporter l'exiſtence, après des affronts pareils. Oui, c'eſt Dieu qui m'ordonne de vivre, écraſé, humilié ſous le poids de tes fers ; & ſans la crainte de lui déſobéir, il y a long-temps que j'aurois ſu par un prompt trépas me ſouſtraire à ta barbarie ; un homme tel que moi n'auroit pas de peine à mourir : tu n'en peux douter. Que veux-tu ? mets à ma liberté le prix le plus haut qu'impoſe ton avarice, & tu feras ſatisfait ; je ferai des nouvelles tentatives ; j'enverrai un autre exprès en France ; il faut eſpérer que celui-ci remplira mes deſirs, qu'il parviendra juſqu'à ma famille, & qu'il rapportera ma rançon. Epuiſe, en attendant, ſur moi toutes les horreurs de la miſere : que je reſſente la ſoif, la faim ! qu'on me faſſe haleter ſous des travaux immodérés ; mais que des coups... l'indignation lui coupe la parole. Ton ſort va changer, répond Méhémet : il ne tiendra qu'à toi de mériter mes bontés.

Auſſi-tôt le vieux Muſulman fait ſigne à quelques-uns de ſes eſclaves : on s'empreſſe autour de Créqui ; on lui ôte ſes chaînes ; les parfums les plus odoriférants lui ſont prodigués ; il eſt revêtu de riches habits ; il ne ſait ce que ſignifie cette métamorphoſe extraordinaire. Méhémet le

rappelle auprès de lui, le fait asseoir à ses côtés. — François, ce changement imprévu dans ta destinée, t'annonce que j'ai le pouvoir de t'élever de l'abyme au sommet de la prospérité. Tu me parles d'une rançon considérable : je puis te donner des richesses au-dessus de tout ce que tu possedes dans ton pays. Je te promets tous les biens, tous les plaisirs, le comble des grandeurs : ta nouvelle fortune ne coûtera qu'un mot... Qu'un mot, interrompt Créqui, je suis prêt à le prononcer, si ma religion & mon honneur ne sont point blessés.... — Renonce à tes erreurs; embrasse notre croyance, & notre saint Prophete... — N'acheve point, Méhémet; tu me proposerois de quitter la foi de mes peres? à moi! Créqui cesser d'être chrétien ! faire le personnage d'un abominable renégat ! être un vil Musulman !... barbare ! voilà, voilà mon cœur; je le livre à ta rage : plonges-y la mort, déchire mes membres sous les plus cruelles tortures. N'attends point que tu m'arraches une pensée... — Eh bien, arrogant esclave, nous allons éprouver ta fermeté.

Des satellites accourent; on a dépouillé le Chevalier de ces vêtements somptueux; il est rendu à des chaînes bien plus acca-

blantes que les premieres; son sang ruissele sous les coups multipliés. L'impitoyable Méhémet revenoit incessamment : — Es-tu toujours chrétien? Toujours, reprenoit Créqui d'un ton assuré; & il essuyoit des nouveaux outrages & de nouvelles souffrances.

Ce monstre de cruauté & de fanatisme avoit entendu le Chevalier prononcer souvent le nom d'Adele; il lui demande ce que c'est que cette Adele qui semble être l'objet principal de ses plaintes. — Ah! c'étoit tout, c'étoit tout pour moi; la femme la plus chérie, mon épouse, que j'aimerai jusqu'au dernier soupir, pour laquelle je donnerois mes tristes jours; oui, je ferois sans peine le sacrifice de ma malheureuse vie, si, à cette condition, je pouvois la revoir un seul instant.... Je ne la verrai plus! je ne la verrai plus! — Tu l'aimes à ce point! — Une tendresse aussi vive ne sauroit s'exprimer! Et mon enfant.... mon enfant... mon pere.... — Il ne tient qu'à toi de revoler dans leurs bras. — Que dis-tu?... ah! je pardonne tous les outrages.... parle, tous mes biens sont à toi. Mon pere.... ma femme.... mon fils.... — Ce ne sont pas tes richesses que j'exige; je te l'ai dit, un objet plus noble m'ani-

me ; souffre qu'on t'instruise, qu'on t'éclaire du moins sur les vérités de notre religion, & tu es libre à ce prix. Créqui regarde d'un œil fier Méhémet, & fait quelques pas pour se retirer. — Où vas-tu ? — Tes bourreaux sont-ils prêts ? je cours me présenter à tous les supplices ; & voilà quelle rançon tu m'imposois ! ah ! Dieu ! Dieu de mes peres ! revoir Adele, embrasser ma famille, mourir de joie dans leur sein, quelle heureuse destinée ! mais te trahir, mon Dieu ! manquer un seul instant à la vérité, à ma foi, à l'honneur ! feindre un moment ! Méhémet, tu as prononcé mon trépas : il n'y a plus d'espérance pour moi.

Le Turc, agité de colere, commande qu'on redouble les tourments du malheureux esclave ; il est obéi ; le Chevalier demeure inébranlable : il ne lui échappe que ces paroles qui enflammoient son courage : J'adore Adele ; mais mon honneur, mon Dieu, me sont encore plus chers. Méhémet, fatigué d'une résistance si opiniâtre, fait jetter Créqui chargé de fers aux pieds & aux mains dans le fond d'une tour découverte, & exposée aux injures de l'air, au soleil le plus brûlant, aux orages, à toute l'intempérie des diverses saisons ; sa nourriture ne consistoit qu'en quelques

morceaux

morceaux de pain noir, & une eau corrompue, à laquelle se mêloient ses larmes.

Adele ne souffroit guere moins que l'infortuné Créqui : elle n'avoit revu le jour que pour éprouver une mort continuelle; son époux ne sortoit point de sa mémoire; ce nom si cher étoit le seul mot qu'elle pût proférer; ses yeux restoient continuellement attachés sur son anneau, & ne s'en détournoient que pour jetter sur son fils de tristes regards appesantis de larmes. Combien de fois s'écrioit-elle : Il n'est donc plus ! il ne m'entend point ! il ne voit point couler des pleurs dont la source sera intarissable ! Ah ! je n'étois plus que trop assurée de mon malheur ! quand il s'est éloigné de ces lieux, mon ame m'avertissoit assez du sort affreux qui m'attendoit. Il les faut croire ces craintes, ces allarmes que la raison dément & que le sentiment adopte ! non, la nature ne se trompe jamais : elle a mis en nous une voix sourde qui nous annonce nos funestes destinées; cette voix lamentable s'est élevée, lorsque mon cher Raoul... Faut-il que je sois mere, que ce nom me condamne à supporter une odieuse existence ? ... Malheureux enfant, combien tu me coûtes ! il m'est

defendu pour toi de ſuivre au tombeau tout ce qui m'attachoit à la vie ; je l'ai perdu !

Gérard reſſentoit peut-être une douleur auſſi vive, qu'il s'efforçoit de diſſimuler, & à laquelle il s'abandonnoit, quand il ſe trouvoit ſeul : — Mon fils, mon cher fils ! je ne rendrai point mes derniers ſoupirs dans ton ſein ! mes yeux ne ſe fermeront pas ſous ta main chérie, ces yeux qui ne voyent qu'à peine, qui bientôt vont être couverts des ténebres éternelles ! (en effet ſa vue affoiblie ne diſtinguoit preſque plus les objets ; ſouvent il tenoit ſon petit fils dans ſes bras). Mes regards me ſervent mal : mais mon cœur... il m'éclaire : je crois voir, je vois Raoul, c'eſt lui que je ſerre contre ce ſein où je ſens déja le froid de la mort ! hélas ! c'eſt ainſi que ſon enfance m'amuſoit, me touchoit, rempliſſoit mon ame !... malheureux les peres qui ne ſentent pas tout le charme d'une ſeule careſſe de ces innocentes créatures !

Le vieillard ne marchoit preſque plus : enchaîné, en quelque ſorte, ſur un ſiege, par l'affaiſſement de l'âge, il vouloit qu'on le tournât vers l'Orient. C'eſt-là, diſoit-il, c'eſt-là que mes fils... que Raoul eſt expiré aux champs de l'hon-

neur! mon ame franchit un intervalle immense, & va chercher dans les plaines de Syrie, l'endroit où il a succombé sous le fer meurtrier; n'y puis-je exhaler les restes d'une vie qui m'est insupportable?

Ces deux victimes du malheur, Adele & son beau-pere ne devoient goûter aucun genre de consolation.

Baudouin de Créqui, fils du frere du vieux Gérard, n'avoit point ces nobles sentiments dont sa race s'applaudissoit encore plus que de sa haute extraction. Consumé d'une avarice sordide qui dégradoit sa naissance, depuis long-temps il dévoroit dans son cœur la riche succession de son oncle; il se sert du prétexte de la caducité d'un vieillard, & de la foible inexpérience d'une femme, pour s'ériger en défenseur des droits du jeune Raoul. A la faveur de cette qualité imposante, il accourt au château de Créqui, suivi d'un nombre d'*hommes d'armes* & de vassaux, y établit le siege de sa tyrannie (1); & les premiers auxquels il en

(1) *De sa tyrannie*, *&c.* Tous ces petits despotes qu'avoient produit la foiblesse du gouvernement féodal, ne manquoient pas de se livrer aux abus les plus odieux du suprême pouvoir. Ils se faisoient des guerres éternelles, & mar-

fait reſſentir les violences, ſont le vieux Banneret & ſa belle-fille. Celui-ci eſt abandonné ſans pitié aux ſoins des domeſtiques, c'eſt-à-dire à une négligence qui ne differe guere de la dure inſenſibilité; la ſeule Adele eſſuyoit les larmes qui échappoient à ſes yeux preſque éteints: mais il ne la voyoit point auſſi ſouvent qu'il l'eût voulu, & qu'elle-même l'auroit deſiré : un état de langueur la retenoit dans ſon appartement, où elle ſembloit recueillir toutes les forces de ſon ame, pour s'occuper de ſon fils.

L'unique ſociété qui reſtât au vieillard défaillant, étoit un chien fidele (1), que Raoul dans ſon enfance avoit beaucoup aimé; il l'avoit même recommandé, en partant, à ſon pere & à ſon épouſe. Cet animal tenoit une compagnie aſſidue à Gérard; il ne le quittoit ni le jour, ni la

---

quoient leurs ſuccès par des cruautés inouies. Il n'y avoit point d'autre code que les armes & la force.

(1) *Un chien fidele*, &c. Celui qui lira de ſang froid l'épiſode *d'Argus*, chien d'Ulyſſe, dans le dix-ſeptieme livre de l'Odyſſée, peut ne point s'arrêter à cet endroit où l'on s'eſt efforcé de ſuivre de loin le grand peintre de la nature : il eſt vrai qu'Homere ne poſſédoit pas le *ton du jour*, & que *là-dedans il n'y a rien de plaiſant.*

nuit; il l'échauffoit de ſon haleine, lui léchoit les pieds & les mains, paroiſſoit toujours prêt à le défendre, & lui donnoit les marques les plus touchantes de ſenſibilité. Le vieux Banneret ſouvent laiſſoit tomber ſur lui ſes larmes: — Hélas! tu es la ſeule créature ici qui s'intéreſſe à mon ſort! je ne ſaurois oublier combien tu fus cher à mon fils Raoul! quel exemple pour des hommes, pour un parent! mon pauvre Gerfault! l'âge ne t'a pas épargné plus que moi: l'un & l'autre nous allons bientôt mourir, & l'on nous abandonne à notre miſérable ſituation! perſonne, perſonne ne prend pitié de nous! Encore ſi Raoul, ton ſecond maître, eût reçu mes derniers ſoupirs! On auroit dit que cet animal éclairé par le ſentiment, comprenoit les plaintes que lui adreſſoit le vieillard: il ſembloit pleurer & gémir avec lui.

Les procédés révoltants de Baudouin envers ſon oncle & ſa malheureuſe Adele, réduiſirent celle-ci au déſeſpoir: elle en inſtruit ſon pere Mahault (1), Sire de

---

(1) *Mahault, &c.* On ſoupçonne que le pere d'Adele fut Mahault de Craon, d'une des plus grandes Maiſons de Bretagne. Son fils paroît en 1198.

Craon : il accourt du fond de la Bretagne, arrive au château de Créqui, vole dans les bras de sa fille: son état le frappe ; il la trouve plongée dans un accablement mortel; c'est en vain qu'il veut l'en retirer ; Mahault ne tarda point à éprouver lui-même que les plaintes d'Adele étoient fondées : il essuya les hauteurs & les duretés de Baudouin. Alors, indigné d'une conduite qui offensoit jusqu'à l'humanité, il presse sa fille de le suivre avec son fils dans sa patrie. — Que je quitte, mon pere, les lieux qu'habitoit Raoul, qui nous ont vu heureux, qui me retracent... tout ce que j'aime plus que jamais ! que j'abandonne un vieillard respectable, intéressant, le pere de mon époux, à la barbarie d'un parent si peu digne de son nom ! c'est ici que j'épousai Créqui, j'y mourrai ; je recueillerai l'ame du malheureux Gérard, & ma tombe sera près de la sienne.

Le tyran de Gérard & de sa bru ne garde plus aucun ménagement: il se montre à visage découvert; il les veut chasser tous deux, ainsi que le jeune Raoul, de cette terre qu'il a résolu d'usurper; il a recours à d'illégitimes prétentions, & s'appuie des complots de serviteurs ingrats & infideles à leurs anciens maî-

tres. Dans ce temps d'anarchie féodale, c'étoit le triomphe du fort ſur le foible : l'épée ſeule décidoit, & le ſuccès établiſſoit les droits.

Allarmé pour ſa fille d'un danger inévitable, & perſuadé que rien ne pourra l'engager à s'arracher de ce pays, Mahault conçoit un projet, l'exécute, & va trouver Adele qui tenoit ſon fils dans ſes bras, & l'inondoit de ſes larmes. — Ma fille, vous êtes donc déterminée à ne point révoir la Bretagne ? vous voulez expirer dans ce ſéjour ? — Mon amour, mon devoir, tout, mon pere, m'en impoſe la loi. — Eh bien, puiſque cet enfant vous eſt ſi cher, que le ſort de Gérard vous touche, que vous ne ſauriez vous cacher... l'inhumanité, ma fille, l'avarice entraînent à des excès... vous devez m'entendre. Vous aimez votre fils... frémiſſez... Baudouin.... il eſt capable de tous les crimes; c'eſt pour parer ces coups que je viens vous propoſer... Raoul, oui, Raoul lui-même, s'il étoit poſſible qu'on ſortît du tombeau, vous donneroit ce conſeil... Adele, vous n'avez point d'autre parti... — Quel eſt il, mon pere ? quel eſt-il ? eh ! quelle autre eſpérance puis-je avoir, que de ſuccomber bientôt à ma douleur ? oui, ce cher enfant eſt tout ce

qui m'attache à la vie. Hélas ! pensez-vous, si je n'eusse pas été mere, que j'aurois tardé un seul instant à suivre mon époux chez les morts ? Depuis ce jour horrible, qu'est-ce que mon existence ? je n'ai donc eu la force de vivre que pour mon fils... Parlez, Seigneur ; je ferai tout pour mon enfant. — Ecoutez, Adele : loin de blâmer votre amour pour la mémoire de votre mari, qui n'y est plus sensible, j'enflammerois encore un feu si noble, s'il étoit susceptible de se refroidir. Créqui, sans doute, méritoit cet excès de tendresse ; mais il n'est plus ; vous l'éprouverez trop : son nom est sans pouvoir en ce château ; il a un fils auquel il faut un appui... je vous ai dit... — Expliquez-vous, Seigneur... je ne vous comprends pas... — Raoul... étoit votre soutien. — Me tromperois-je.... Juste Ciel ! vous voudriez... — Qu'un autre hymen... — N'achevez point, grand Dieu ! qui ! moi ! moi ! que je forme un nouvel engagement ! que je trahisse la fidélité que j'ai vouée à tout ce que je pouvois aimer ! que dans les bras d'un autre... Ah ! mon pere, mon pere, montrez-moi la plus cruelle mort, je subirai tous les supplices... mais, que j'expire maîtresse de ma main, de ce cœur... il

n'eſt point à moi, mon pere : Créqui l'a emporté dans la tombe ; Créqui doit y régner juſqu'après mon trépas. Eh ! ceſſerois-je de l'aimer ? peut-il être un terme à mon amour ? — Adele, vous avez donc réſolu de porter le couteau dans le ſein de votre fils ? aſſurément je ne m'occupe point de votre deſtinée ; je ne me diſſimule pas que c'eſt le moindre objet qui vous ſollicite : mais cet enfant eſt tout... ma fille, vous êtes mere... c'eſt donc cet enfant que je mets ſous vos yeux : la miſere, l'opprobre qui ſuit l'adverſité, la dégradation attachée à l'infortune, que ſais-je ? une fin cruelle, voilà les maux ſuſpendus ſur une tête... que vous-même vous dévouez à tant de malheurs. — Qu'un ſecond époux m'arrache des ſerments ! — Que votre fils ſans ſoutien... il périra.... Adele, ma fille, ma chere fille, le meilleur des peres, oui, le meilleur des peres, votre ami le plus tendre vous conſeille ; il gémit de ce moyen : mais c'eſt le ſeul que votre ſituation vous laiſſe, &... femme infortunée, vous n'avez point à choiſir. — Raoul ! ta femme formeroit d'autres nœuds... & quand je me rendrois à vos raiſons, mon pere, quand mon fils l'emporteroit, il n'eſt que trop vrai, c'eſt tout ce qui m'anime, c'eſt tout ce qui

m'anime, puis-je vous répondre que j'aurai la force de me traîner aux autels? eh! non, jamais, jamais je ne l'aurai... oui, je suis mere, & mere la plus tendre... & la plus malheureuse.

Le Sire de Craon prend le jeune Créqui dans ses bras: — La voilà, cette chere victime que vous immolez, quand vous persistez dans vos refus; regardez-le bien, cet enfant: il vous implore, vous demande du secours, & vous l'abandonnez? — Qu'exigez-vous, Seigneur? — Que vous permettiez qu'on embrasse votre défense & celle de votre fils, s'écrie un homme qui accourt se précipiter aux pieds d'Adele, demeurée immobile d'étonnement: elle reconnoît sous l'habit d'un simple serviteur, le Sire de Renti (1). Ce Banneret de la plus haute naissance, jouissoit d'une fortune considérable; il étoit allié à la maison de Créqui; il avoit ressenti la passion la plus violente pour Adele, avant qu'elle épousât Raoul. Une belle-mere qui tyrannisoit Renti, s'étoit opposée à son mariage avec la fille de Mahault; il avoit conservé son amour, & renoncé à tout engagement; ses terres touchoient à celles

(1) *Le Sire de Renti*, &c. Maison alliée à celle de Créqui, & tombée dans la Maison de Croy.

de Gérard ; Craon l'ayant vu à l'insu de sa fille, avoit préparé cette espèce de surprise. Renti s'étoit introduit sous ce déguisement pour ne point exciter la défiance de Baudouin, qui s'apprêtoit à s'emparer du château ; il reprend : N'envisagez point, Madame, un amant malheureux, qui vous est toujours resté fidele : écartons cette image, puisqu'elle vous offense ; mon dessein est de vous respecter comme la vertu même ; c'est un ami, c'est un vengeur que je viens vous offrir en moi, & je ne puis me déclarer, repousser les intrigues & la force ouverte d'un usurpateur, qu'appuyé du nom d'époux. Une troupe de Gentilshommes qui brûlent de vous servir, n'attend que ce moment ; du pied de l'autel, je cours à Baudouin ; je suis prêt à me mesurer avec lui, s'il ose un instant vous disputer vos biens & vos droits ; je suis le pere de votre enfant, il est mon fils... Adele, au milieu des sanglots, se tournant vers le Sire de Craon, s'écrie : Ah ! mon pere ! étoit-ce ainsi que vous deviez adoucir mes malheurs ? Je ferai plus, poursuit Renti, je le jure ici à vos genoux, & j'en prends à témoin votre pere & le Ciel même : je vous prouverai qu'un amour véritable m'anime ; hélas ! il n'a jamais cessé d'enflammer mon

cœur; oui, vous saurez combien je suis capable d'aimer. Créqui, Créqui n'auroit point eu cet excès de tendresse. — Ah! gardez-vous de blesser... tout le monde doit avoir mes sentiments pour Créqui... — Je m'engage à vous rappeller, Madame, combien mon parent méritoit d'être aimé, à respecter votre douleur, à ne point vous reprocher cet amour dont je ne dois être que trop jaloux... je combattrai, j'étoufferai l'ardeur la plus vive, la plus pure; je ne ferai point valoir le pouvoir que l'hymen me donnera; c'est votre ami, j'en fais serment, l'ami le plus désintéressé auquel vous accorderez votre main; j'attendrai que ma constance assure mes droits, triomphe de votre insensibilité: du moins si je ne puis la vaincre, j'aurai goûté la satisfaction de vous être utile, de faire votre bonheur, celui de votre fils; ces plaisirs si touchants pour une ame pleine de la divine Adele, me les envieriez-vous? — Seigneur... vous ne pouvez avoir que ma reconnoissance, que mon estime; l'une & l'autre feront à vous sans réserve; mais mon amour... en puis-je aimer un autre que Créqui?... je lui étois si chere! nous éprouvions des transports mutuels... Voyez cet anneau qui me lie à lui, tant que je respirerai; regardez: nos deux noms sont

entrelacés, & un autre nom... — Madame... adorable Adele, il n'eſt point de ſacrifice qui m'étonne; encore une fois, croyez que Renti l'eût diſputé à Créqui même par la vivacité, le déſintéreſſement, la nobleſſe de ſes tranſports. S'il étoit permis à tout autre qu'à un mari de s'armer hautement en votre faveur, & de réclamer vos droits, je ne demanderois point à vous conduire à l'autel; ce ſeroit à force de ſervices, de ſoins, après toutes les épreuves que vous exigeriez, que j'oſerois ſolliciter le nom de votre époux. Mais ſans ce titre, je n'ai aucun pouvoir; que dis-je? mon appui vous offenſeroit: on jetteroit des ombres ſur votre réputation, & l'honneur d'Adele m'eſt encore plus cher que le mien.

Le Sire de Craon qui s'étoit retiré pour quelques inſtants, accourt ſuivi du vieux Banneret, que des domeſtiques portoient ſur une eſpece de ſiege: — Gérard fait tout, ma fille, & le voilà qui vient ſe joindre à nous, pour preſſer cet hymen où ſont attachés tant d'intérêts qui doivent être les tiens mêmes. Oui, dit le vieillard, d'une voix preſqu'éteinte, j'unis mes prieres à celles de ton pere; eh! ce n'eſt pas à toi, Adele, à ignorer combien j'aimois Raoul: mais il ne faut en ce moment en-

visager que son fils, que ton fils, l'unique rejetton qui reste de moi; la nécessité nous l'ordonne. Je connois le Sire de Renti; c'est un de nos *preux*, & sa valeur me répond de sa vertu; qu'il t'affranchisse de la tyrannie de Baudouin; que je puisse dn moins expirer, avoir une tombe dans ce château qui m'a vu naître, où mon fils, où Raoul fut élevé! Hélas! mes yeux qui ne jouissent plus que d'une foible clarté, saisissent par-tout ses traces; je les arrose de mes larmes; je sens que j'ai peu de jours à vivre : qu'en mourant, je voye cet héritage assuré à notre cher enfant, (il embrasse son petit-fils,) & que mes derniers regards soient témoins de la punition de Baudouin!

Adele étoit livrée à l'agitation la plus violente : — Que voulez-vous, que demandez-vous? Créqui s'éleve du tombeau : ne le voyez-vous pas? il est devant mes yeux : j'entends sa voix lamentable : » C'est donc » ainsi que tu me gardes ta foi! Adele! » c'est toi qui me trahis!... tu vas por- » ter un autre nom... tes serments... tu » vas commettre un parjure ". Ah! mon pere, laissez-moi reprendre les sens... ma situation m'accable! Seigneur, (se tournant vers Renti) je suis pénétrée de votre générosité; non, personne n'est plus

reconnoissante qu'Adele : & vous (s'adressant à Gérard & à son pere) vous ne doutez pas de ma docilité & de ma tendresse ; vous connoissez mon amour pour mon fils, c'est tout vous dire : mais souffrez au nom de l'humanité, du Ciel, & c'est votre pitié que j'implore, permettez que je recueille mon ame ; elle est abreuvée d'un torrent d'amertumes ! Créqui m'est toujours présent... Non, non, je ne pourrai jamais... ma bouche prononceroit ce que vous desirez... mon cœur se révolteroit, se briseroit.. Comment m'accoutumer à cette idée?... daignez, par grace, me laisser quelque temps à moi-même : que je puisse contempler toute la profondeur de l'abyme où l'on veut m'entraîner !

L'nfortuné Raoul résistoit à tous les mauvais traitements de Méhémet ; il ne sortoit point de cette tour où le barbare le retenoit accablé sous le poids des chaînes ; il offroit ses tortures à ce Dieu qu'il invoquoit sans cesse : après le Ciel, c'étoit Adele qui l'occupoit tout entier. L'espoir est le dernier sentiment qui nous abandonne. Créqui s'avisa d'un expédient, que Richard (1), Roi d'Angleterre, mit

(2) *Richard.* Richard, surnommé *Cœur de lion*,

dans la ſuite en uſage : il ſe flattoit que quelque Chrétien pourroit paſſer ſous les murailles de ſa priſon : il imagina de compoſer une *Complainte*, où il détailloit ſon hiſtoire, & il la chantoit inceſſamment, dans l'eſpérance qu'un haſard heureux le feroit entendre, & que, par ce moyen, il exciteroit la pitié, & feroit parvenir de ſes nouvelles à ſa famille.

---

revenant de la Terre-Sainte, fait naufrage ſur le golfe de Veniſe, ſe ſauve, paſſe par l'Allemagne à la faveur d'un déguiſement, de peur d'être découvert de ſon ennemi Léopold, Duc d'Autriche, eſt reconnu tournant la broche dans une hôtellerie, & mené au Duc, qui le charge de chaînes, & le jette dans une priſon. Le malheureux Richard imagine de chanter jour & nuit, ſe flattant que le haſard pourroit amener ſous les murs de ſa tour quelqu'un qui reconnoîtroit ſa voix, & s'intéreſſeroit à ſon ſort. Son attente, qui eût pu paroître une eſpérance chimérique, ne fut point trompée. Un cuiſinier de ce Monarque, par un jeu ſingulier des événements, vient à traverſer l'Autriche; ſon chemin, par un autre effet de l'heureuſe deſtinée du Prince, conduit le cuiſinier près de la priſon. Il entend ſortir des accents qui ne lui ſont point étrangers : il approche, diſtingue la voix de Richard, dont on ignoroit l'aventure, & en reçoit des inſtructions qui opérerent la liberté de ce Souverain, & le rendirent à ſon Royaume.

SECONDE ET DERNIERE COMPLAINTE.

DU SIRE DE CRÊQUI.

Le mortel le plus miſérable,
Dans cette tour,
Victime d'un ſort déplorable,
Meurt nuit & jour.
Veuille le Ciel en notre France
Porter mes cris !
Qu'on vienne alléger ma ſouffrance,
Ou je péris.

Chevalier à pleine banniere,
Créqui, j'ai nom;
La Croiſade eſt héréditaire,
Dans ma Maiſon.
Près Boulogne, devers la Flandre,
Eſt mon château;
Qu'en ce manoir du moins ma cendre
Ait ſon tombeau !

J'étois de Monſeigneur mon pere
Le fils chéri;
Il avoit à la Sainte-Terre
Bouillon ſuivi.
A le choiſir pour mon modele
Il m'animoit,
Et pour combattre l'Infidele,
Il me formoit.

J'eus à peine obtenu le grade
De Chevalier :
Je commençai d'amour malade,
A m'ennuyer.
J'épouſai Dame ayant naiſſance,
Bien par-deſſus,
Elle avoit plus groſſe chevance,
Charmes, vertus.

❦

Roſe du jour, ou *la plus belle*
On l'appelloit,
Tant ſa beauté fraîche & nouvelle
Emerveilloit !
Combien je l'aimois d'amour tendre !
Dieu ! quelle ardeur !
Il vous faudroit, pour le comprendre,
Avoir mon cœur.

❦

Le ſon guerrier de la trompette
Vient m'avertir
Qu'il faut, de ma douce retraite,
Sus départir.
Adele en vain verſa des larmes,
Je l'embraſſai,
Mais de ſon ſein, bien vîte aux armes
Je m'élançai.

❦

Avec Louis, plein d'un ſaint zele
Je pris la croix ;
Je retournai vers mon Adele
A pluſieurs fois.

J'entends encor ſa voix pâmée :
— Vous me quittez !
— Je ſuis du Ciel, ma bien-aymée,
Les volontés.

Dans ce fleuve, dont le rivage
Bornoit nos pas,
Le premier, j'ouvris un paſſage
A nos ſoldats.
Le Méandre m'a vu pourſuivre
Les Muſulmans ;
Que n'ai-je, hélas ceſſé de vivre
En ces tourments !

Nous avions attiré ſans doute
L'ire du Ciel ;
Les Chrétiens ſont mis en déroute :
Revers cruel !
De Louis le trépas s'apprête :
Soudain je cours,
Au coutelas offrant ma tête,
Sauver ſes jours.

Semblablement pour lui, mes freres
Tous deux occis,
A mes regrets vifs & ſinceres
Furent ravis ;
Mais leur fin ne doit faire naître
Triſte pitié :
Tout François qui meurt pour ſon maître,
Eſt envié.

Il me faut plaindre davantage
    Des coups du sort.
Je suis tombé dans un servage
    Pis que la mort.
Or, apprenez, ames Chrétiennes,
    Si m'écoutés,
De ces ames vraiment païennes
    Les cruautés.

Une longue chaîne me serre
    A travers corps,
Je n'ai de couche que la terre,
    Las! je n'y dors;
Mes pieds, mes mains sont d'autres chaînes
    Encor chargés:
Aussi mes traits, sous tant de peines,
    Sont tout changés!

Tour-à-tour froid, chaleur, orage,
    Depuis trois ans,
Sur moi, se joignent à la rage
    Des Mescréants:
Un pain noir nourrit mes miseres;
    Mes pleurs je boi;
J'ai serpens, couleuvres, viperes
    Autours de moi.

Tous ces maux, hélas! que j'endure
    Sont encor peu:
Ils voudroient me rendre parjure
    Envers mon Dieu;

Le croiriez-vous, Chrétiens mes freres ?
Ces Turcs méchants
Veulent à la foi de nos peres,
Oter les gens.

Ils me difent cent fois : renie,
Et fur le champ,
Auras mainte gentille amie,
Et force argent.
Moi, je réponds : A mon Adele
Point ne faudrai ;
Ainfi qu'à Dieu toujours fidele
Lui refterai.

Vous qui paffez fous ces murailles
Où je gémis,
Puiffent s'émouvoir vos entrailles
A ces récits !
Par le faint nom, je vous fupplie,
Ne retardez
D'aller conter en ma patrie
Ce qu'entendez.

Vous trouverez peut-être encore
Gérard vivant,
Dites-lui que fon fils l'implore
Dans fon tourment.
Vous trouverez auffi ma Dame...
Quel fouvenir !
Rien jufqu'ici n'a de mon ame.
Pu la bannir.

Demandez que belle monnoie,
Or à foiſon,
Sans différer ici s'envoye
Pour ma rançon.
Que ſi mes jours, par coups funeſtes,
Etoient finis,
Faites qu'on tranſporte mes reſtes
En lieux bénis.

Clercs, Chevaliers manants, notables
Qui que ſoyez,
N'oubliez les cris lamentables
Que vous oyez.
Pour guerdon de faveur ſi grande
Et loyauté,
A vos foyers le Ciel vous rende
En ſûreté!

C'étoit en vain que Créqui cherchoit à faire éclater ſes plaintes: elles ſe perdoient dans les airs. Moins heureux que Richard, il ne trouvoit perſonne qui l'entendît, & qui pût contribuer à ſa délivrance; le chagrin ſeul eût ſuffi pour lui donner la mort.

Deux ſatellites entrent dans la tour, & traînent le Chevalier aux pieds de Méhémet, dont la phyſionomie ſombre & terrible lui annonçoit un arrêt foudroyant: — Vil eſclave, j'ai héſité juſqu'ici à céder à la voix de ma Religion: elle veut que tu meures dès l'inſtant, ou que tu

l'embraſſes, en reconnoiſſant l'impoſture & la fauſſeté de la tienne. Songe que tu n'as qu'un moment, que le glaive étincelle ſur ta tête. Je te l'ai dit : déclare ſeulement en préſence de nos bons Muſulmans & de nos Prêtres, que tu ne demandes pas mieux que de renoncer à tes erreurs, & de t'éclairer ſur nos myſteres; qu'en un mot, notre ſaint prophete eſt le ſeul, après Dieu, qu'on doive honorer, comme l'auteur du vrai culte. Si ton eſprit n'eſt point convaincu, que ton cœur ne ſoit pas encore touché, fais cet aveu de bouche; nous nous en contenterons, en attendant que tes yeux ſoient deſſillés, & je m'acquitte de ma promeſſe : la liberté t'eſt rendue; tu revois ta patrie, ta famille, cette épouſe qui t'eſt ſi chere. Créqui ne répond pas : il regarde ſeulement avec fierté le barbare; & s'adreſſant à ceux qui l'avoient amené : — Qu'on me replonge dans ma priſon. Méhémet s'écrie : Chrétien arrogant, eſt-ce là ta réponſe? — Eh! quelle autre pouvois-tu attendre? ſans doute... je ſerois au comble de la félicité, en revoyant la France, mes parents, mon pere, s'il reſpire encore; je pleurerois du moins ſur ſa tombe; preſſer mon enfant dans mes bras, jouir de la préſence de mon épouſe, quand un ſeul de ſes regards me fe-

roit oublier toutes mes infortunes, quel bonheur inespéré!... applaudis toi de mon supplice : jamais je n'ai plus aimé : mais ma Religion, mon Dieu... Méhémet, tu ne te souviens plus que je suis François & Chevalier, que des hommes tels que moi sont au-dessus de la menace & de la séduction, qu'ils peuvent mourir... trahir le Ciel! manquer à la foi, à l'honneur!... m'en croirois-tu capable? où sont tes bourreaux? où sont tes bourreaux? — Ils vont épuiser sur toi les tortures... Sois certain que ma juste fureur en imaginera, que tu seras la plus grande victime que nous aurons encore immolée au divin prophete; tes membres seront déchirés; tu sentiras de toutes parts une mort... elle ne sauroït être assez violente... tu frémis... — Il faut donc renoncer à l'espoir de revoir Adele, ma chere Adele... c'est le dernier regret qu'elle obtiendra d'une ame où Dieu seul & la vérité doivent régner... J'attends tes tourments... — Qu'on le remene à la tour... remplis-toi bien du sort que tu vas subir. Cette nuit, je serai vengé de ton obstination insultante & criminelle, tu seras puni; tes cris retentiront jusqu'à moi: il ne sera plus temps de réclamer mes bontés; mon oreille restera fermée comme mon cœur; je veux m'enivrer de ce sang

marqué du sceau de la réprobation. Mahomet lui-même presse ton châtiment; je crois l'entendre; je l'entends; il me parle; il exige que je sois insensible à la voix de la pitié... je ne l'écouterai point cette compassion que tu mérites si peu... Esclaves, délivrez-moi de son aspect qui m'irrite, & que les ministres d'une vengeance légitime s'apprêtent à remplir mes volontés. Les jours de clémence se sont écoulés; la nuit de la mort est venue; qu'elle se développe toute entiere sur ce Chrétien trop coupable.

On reconduit le Chevalier à sa prison; des portes de fer se sont fermées avec un bruit lugubre, & il n'a plus sous les yeux que l'image de l'horrible supplice qui se prépare.

Le premier mouvement de cet infortuné est de se jetter à deux genoux, & de crier du fond de son ame au seul appui qui lui reste & qu'il puisse implorer. On ne sauroit trop remettre cette vérité devant les yeux: Dieu est l'unique réfuge qui s'offre à l'homme dans l'excès de ces malheurs où tout se retire de lui & l'abandonne; il n'a point d'autre consolateur, d'autre soutien, d'autre ami. Créqui leve les mains au ciel, & d'une voix gémissante prononce ces paroles entrecoupées de sanglots: Mon Dieu! mon Dieu! il est

donc arrivé ce moment terrible ! supporter une mort affreuse... j'ose répondre de mon courage, je suis capable de te faire ce sacrifice : mais Seigneur, si moins fidele... j'eusse revu cette femme adorée, &c... je te l'immole, je te l'immole ; non, mon Dieu, non, je n'adopte point des sentiments qui t'offensent, qui me déshonorent ; je les rejette ; je les désavoue ; je repousse cet amour... Seigneur, m'avois-tu créé si sensible, pour me soumettre à une pareille épreuve ?... Allons, je ferai mon devoir : je mourrai pour toi ; prends ma vie, mon cœur, mon cœur tout entier... Encore si Adele pouvoit être instruite de ma fin, qu'elle sût que je l'ai idolâtrée jusqu'au dernier soupir, qu'elle a pû balancer... ah ! pardonne, suprême Providence... que l'époux d'Adele a de la peine à se vaincre !... Seigneur, versez sur elle toutes vos bénédictions ; qu'elle apprenne à mon enfant à vous servir, à vous aimer ! qu'elle le rende digne de vous, de sa patrie, & de son Roi ! qu'il mérite, par ses soins, de mériter le nom de Chevalier, le nom de Créqui ! qu'Adele enfin ne m'oublie jamais ! qu'un autre... ô mon Dieu ! qu'elle soit heureuse ! c'est-là tout le prix de mon sang que je vous demande, &c... Dieu de nos peres,

fois à présent le seul objet qui m'occupe.

Créqui, accablé de son horrible situation, tombe endormi, ou plutôt épuisé de douleur sur ses chaînes.

Près de trois heures s'étoient écoulées; le jour ne paroissoit pas encore; le Chevalier se réveille : — C'est un songe, une illusion! quoi, Adele, je ne te voyois point! tu ne me parlois point! tu ne me serrois point dans tes bras! tu ne me disois point que le Ciel me récompensoit de ma fermeté, que nous nous revoyons pour n'être plus désunis! tu me présentois mon enfant; mon pere m'arrosoit de ses larmes... (Il continue après avoir jetté les yeux de tous côtés:) Ah! ce n'est qu'un rêve! ce n'est qu'un rêve! foible consolation que Dieu m'envoye au moment que les tourments vont m'arracher la vie! mes maux ne sont que trop véritables! non, je ne suis point en France; j'expire, loin de mes parents, loin de mes fils, loin de ma femme... je suis dans la patrie de l'impiété : voilà mes chaînes, les murs de ma prison, cette terre humectée de mes larmes! (Il entend quelque bruit.) Tout mon sang se glace! il est venu cet instant... que je ne puis m'empêcher de redouter!... Ciel, soutiens ma fermeté, & donne-moi assez de forces ponr supporter ce coup

terrible. (Le bruit redouble.) C'en eſt fait ! j'ai vécu ! plus d'eſpérance ! plus d'Adele !

Un homme qui paroiſſoit ſuivi d'un autre, entre & approche de Créqui : — Chrétien, bannis toute crainte... me reconnois-tu ? — C'eſt vous, jeune Abdalla ; le fils du cruel... — Il eſt mon pere... Chrétien, il ne s'agit point ici d'accuſer ſa conduite. Pénétrée de ſa religion, il crois la ſatisfaire, en montrant cette ſévérité... à laquelle mon cœur, je le ſens trop, ſe refuſera toujours. Peut-être je ſuis infidele aux préceptes ſacrés du ſaint Prophete ; mes yeux ſe ferment, éblouis de ſon éclat ; oui, ma raiſon anéantie ſuccombe toute entiere ſous Mahomet... il eſt le maître des ames, il peut changer la mienne ; qu'il me donne la fermeté de mon pere, ce zele... qui preſſoit ton ſupplice... Hélas ! c'eſt de ma mere que je tiens ces ſentiments... qui ſont une foibleſſe condamnable, je n'en doute point. Sélime étoit de ta Religion, & m'a imbu de ſes erreurs ; on dit que ta loi prêche la douceur, la clémence, qu'elle eſt d'accord avec cette nature... qui, en ce moment, me parle & m'a entraîné auprès de toi ; je t'ai vu ſouvent, & chaque fois tu m'as inſpiré, je ne ſais pourquoi, de la compaſſion ; il ne m'a pas été poſſible

de la dominer : elle m'a poussé vers ce lieu, malgré tous mes efforts pour lui résister; profite des ténebres; devance le jour. Tiens, voici vingt bezans d'or, c'est tout ce que je possede; cet esclave qui m'est attaché, va te conduire jusqu'à l'entrée d'un bois qui assurera ta fuite. A la sortie de la forêt, tu trouveras un port où tu pourras t'embarquer. Adieu; le temps presse. (Il se tourne vers l'esclave.) Ote-lui ses fers.

Quelles expressions pourroient seulement donner une idée de la nouvelle révolution qu'éprouve Créqui ! Il reverra Adele : c'est le premier rayon d'existence qui frappe cet ame enveloppée de toutes les horreurs d'une destruction prochaine. Il pousse des cris inarticulés, se précipite aux genoux d'Abdalla, les embrasse, les presse, en versant un torrent de larmes. — O mon libérateur, mon libérateur ! après Dieu, après Adele, vous serez ce que j'aurai de plus cher. Si vous saviez tout ce que je vous dois... je vais revoir une femme adorée ! est-il possible ? mais ma fuite... ame généreuse; si votre pere, dans sa fureur... — N'appréhende pas, Chrétien : je suis son fils unique; & quand j'en recevrois quelques mauvais traitements, approcheroient-ils de la satisfaction si tou-

chante que je goûte à t'obliger ?... Non, je ne comprends point comment le Ciel peut nous ordonner l'inhumanité! la nature est si douce à entendre! . . . — Eh! mon cher bienfaiteur, on vous trompe : ce n'est pas Dieu qui commande la dureté, la barbarie. . . que n'êtes-vous Chrétien ! avec tant de vertu, tant de bonté. . . mais si vous étiez pour moi l'objet du ressentiment paternel... — Allez, mon ami, je vous le répete : de quelque sévérité que mon pere use à mon égard, je n'aurai point à me repentir de vous avoir sauvé la vie, & d'avoir brisé vos fers; cette action me fait tant de plaisir! . . . pardonne, Mahomet, j'aime à croire que ma pitié ne sera point un crime à tes yeux; j'arrache un malheureux à la mort; il n'a pas le bonheur d'être éclairé comme moi : mais il est mon semblable, il faut le plaindre : il pourra revenir de ses erreurs, en voyant qu'il est des Musulmans qui connoissent la sensibilité.

Ces chaînes de Créqui ont été rompues; il a quitté son cachot; l'esclave enfin l'a conduit dans la forêt, & est revenu auprès de son maître.

Le lendemain, Méhémet apprend la fuite de Créqui : il se livre à toute sa rage, & veut qu'on ôte le vie à ceux de ses

serviteurs qu'il soupçonne avoir facilité l'évasion du Chevalier. Abdalla court se jetter aux genoux de cet homme impitoyable : — Ne cherchez point un autre auteur de ce qui excite votre colere. C'est moi... c'est moi qui ai brisé les fers de ce Gentilhomme François; vous alliez l'immoler; je n'ai pu vaincre la compassion qui me sollicitoit en sa faveur... mon pere, serois-je coupable ?

Méhémet, dans ses premiers transports, n'entend point son fils, & leve sur lui le poignard; la nature l'emporte sur la superstition; le Musulman cede enfin au pere, qui donne des ordres pour qu'on se resaisisse de Créqui; Abdalla avoit prévu ses démarches, & son adresse les rendit inutiles. On ne suivit point la route que le Chevalier avoit prise, & Méhémet fit un serment solemnel que le premier Chrétien qui tomberoit dans ses mains, le dédommageroit de la perte de sa victime.

Cependant le Sire de Créqui s'étoit enfoncé dans le bois. A peine se trouve-t-il seul, il s'empresse de s'agenouiller, & de rendre graces à l'Etre suprême, dont il éprouvoit la protection visible; c'étoit Dieu qui avoit touché Abdalla en sa faveur. Le Chevalier à l'instant forma un

vœu ſecret; peut-être à ſa reconnoiſſance ſe mêloit-il le deſir de pénétrer s'il étoit encore cher à ſon épouſe & à ſa famille: il promet au Ciel de ne ſe préſenter à leurs regards que dans l'appareil de la pauvreté, & avec les miſérables haillons (1) dont il étoit revêtu; une longue barbe deſcendoit juſques ſur ſa poitrine; les injures de l'air, la maigreur & les ſouffrances continuelles d'une captivité de plus de dix années, l'avoient défiguré au point qu'il étoit entiérement méconnoiſſable.

Le Chevalier arrive au port indiqué, s'embarque, fait enſuite un voyage par terre prend la mer, & eſſuye un naufrage dans le canal de la Manche; il s'étoit ſauvé ſur un eſquif avec quelques paſſagers; ils ſont engloutis dans les eaux.

Au moment que Créqui offroit au Ciel ſon dernier ſoupir, il eſt pouſſé vers une côte qui lui eſt inconnue; il s'abandonne au bras ſuprême qui le ſoutenoit à travers tant de périls. Deſcendu ſur le

---

(1) *Les miſérables haillons, &c.* Un *ſayon*, autrement une eſpece de *ſurcot* ſans manches, c'eſt le nom que l'on donnoit à ces habillements d'eſcave, qui ne deſcendoient qu'au milieu des cuiſſes, &c.

rivage, il prend la route qui arrête ses regards; il entre dans une forêt, toujours sans savoir où ses pas le conduisoient. Il apperçoit un bucheron, s'avance vers lui. Le paysan, effrayé à l'aspect du Chevalier, qui paroissoit plutôt un spectre qu'une créature humaine, a recours à la fuite; celui-ci redouble sa marche, & lui crie du plus loin qu'il le voit, en langue sarrasinoise : Mon ami, de grace, enseignez-moi le chemin; que je sache dans quelle contrée je suis ! L'épouvante du bucheron augmente encore à ce langage étranger; il répond avec crainte : Laissez-moi, qui que vous soyez, je ne vous entends pas. Le Sire de Créqui, transporté de se trouver dans un pays où l'on parle sa langue maternelle, se hâte de répliquer, dans la même langue : O Ciel! c'est un François que j'entends! n'appréhendez rien, mon cher : je suis un de vos compatriotes; le naufrage m'a jetté sur ces bords : mais au nom de l'humanité, satisfaites mon impatience, comment appellez-vous le lieu où nous sommes? Eh! répart le bucheron, qui commençoit à revenir de son effroi, vous vous prétendez un des nôtres : vous semblez cependant bien étranger! par quel hasard ne reconnoissez-vous pas les confins du Boulonnois? — Les confins du

Boulonnois ! Eh ! oui, c'eſt ici la forêt de Créqui. Le Chevalier ſur le champ tombe proſterné à terre, & la baiſant avec tranſport, s'écrie : O Dieu ! Dieu ! tu m'aurois rendu à mon pays!... je ſerois près des lieux, &c... (Il ſe tourne vers le bucheron.) Tu dis... la fôret de Créqui ?... Adele... Gérard... le jeune Raoul... ah ! parle, mon ami, parle, explique-moi... Le payſan, à toutes ces diverſes éruptions d'une ame qui n'eſt plus maîtreſſe d'elle-même, ne doute pas que ce ne ſoit un inſenſé qui l'interroge. — Je ne puis répondre à tant de queſtions à la fois. Je vous dis que c'eſt ici la forêt de Créqui ; vous voyez comme elle eſt inculte & négligée : tout ſe reſſent de la perte du meilleur des maîtres ; combien nous l'avons pleuré ! hélas ! nous le pleurons encore. — Vous le pleurez ? — Aſſurément nous ne ſaurions trop le regretter ; il a fait un malheureux voyage d'outre-mer ; il a été tué, en combattant, avec notre bon Roi, contre ces infâmes Mécréants, que Dieu devroit bien exterminer juſqu'au dernier ! Oui, nous avons appris que notre pauvre Seigneur a laiſſé la vie dans ces contrées lointaines. Et, interrompt le Chevalier d'une voix tremblante, ſa femme.... — Sa femme

a été inconfolable de la mort de *fon baron.* — Mon ami ... mon ami ... eft-ce qu'elle auroit oublié?... elle n'aimeroit plus le Sire de Créqui ! — Oh ! il n'y a pas lieu de croire qu'on change auffi facilement ; je parierois bien qu'elle a toujours fon mari dans le cœur : mais notre maître avoit un monftre de neveu qui ne nous laiffe pas un moment de tranquillité ; il eft venu s'emparer du château, & notre Dame eft obligée... peut-être en cet inftant, la cérémonie eft-elle faite... — Quelle cérémonie ?... éclairciffez.... quoi.... — Elle eft mariée.... — Adele mariée !

Le Chevalier n'en dit pas davantage, & tombe aux pieds d'un arbre, comme frappé de la foudre. Le villageois, ému de pitié, va vers lui : — Oui, mariée... & s'il vous plaît, quel intérêt prenez-vous à ce mariage ? — Quel intérêt, mon ami ! ah ! fi tu favois... fi tu favois .... — Et ! pourquoi.... tu pleures ! — Sans doute je pleure ; je voudrois expirer dans mes larmes... je te demande un fervice... je vais mourir, car je n'ai pas la force d'aller plus loin ; tu iras après ma mort vers cette Dame, & tu l'engageras à fe rendre dans cette forêt... qu'elle prenne foin de ma fépulture... Adele, ô Dieu,

Adele! & tu me réfervois ces coups!... — Je ne fais pas bien précifément fi cela eft fini : tout ce que je puis affurer, c'eft qu'elle devoit fe marier aujourd'hui au Sire de Renti ; c'eft un des parents & des meilleurs amis de notre bon Seigneur ; peut-être rétablira-t-il la paix en ces lieux. On prétend que ce mariage étoit néceffaire, & qu'il empêchera que l'héritage de notre jeune maître ne foit envahi par fon coufin Baudouin. — Je difois que je voulois mourir ici ; non, c'eft au château que j'irai rendre les derniers foupirs... Vous m'avez paru aimer la mémoire de Créqui... quoique j'aie l'air bien malheureux... il avoit quelque amitié pour moi. — De l'amitié pour vous ! — Mon ami, il ne faut pas méprifer l'indigence ; quelquefois l'apparence nous trompe. Les tréfors fe trouvent dans les terres qui paroiffent les moins fertiles. — Je ne méprife point les pauvres : moi qui vous parle, je ne fuis guere aifé, fur-tout depuis la perte que nous avons faite : mais je penfe que vous n'avez jamais pu être l'ami de notre Seigneur... au refte, que me demandez-vous ? — Je vous le répete, je vous en conjure par le fouvenir de Créqui, qui vous aimoit tous ; oui... vous lui êtes tous chers jufqu'au dernier de fes

vaſſaux : aidez-moi à marcher juſqu'au château ; je veux abſolument voir votre Dame, &... j'expirerai en ſa préſence. — Mais vous portez vos vues bien haut, d'aller en cet inſtant troubler une fête... On ne nous laiſſera pas entrer. — Marchons toujours... je ſuis ſi affoibli !... vous daignerez me conduire... apprenez-moi de grace.... le pere de Créqui... il vivroit ? — Je ne ſais ſi l'on doit appeller cela vivre. Ce digne Chevalier ! il meurt plus encore de douleur que de vieilleſſe : il n'a que le nom de ſon fils Raoul à la bouche. — Il ne l'a point oublié ? — Il en parle ſans ceſſe ; ah ! s'il étoit plus jeune, ſon neveu n'auroit pas eu l'audace de vouloir dépouiller notre jeune maître de ſon héritage : mais le Sire de Renti va maintenir ſes droits, & nous venger tous d'un raviſſeur qui nous traite comme ſes propres ſerfs... Hélas ! où eſt le Sire de Créqui ?

Le Chevalier, à chaque inſtant, étoit prêt à ſe découvrir ; le bucheron le regardoit attentivement : il étoit étonné de lui trouver ſous cet extérieur miſérable un air qui lui en impoſoit malgré lui. Ils avançoient, & Créqui paroiſſoit reſſentir la plus vive douleur ; il ſortoit quelquefois de ſon accablement profond, &

rediſoit : Si votre Dame avoit eu pour ſon époux l'amour... qu'il a toujours pour elle... Je ne vous comprends point, interrompoit le payſan: notre brave Seigneur n'eſt-il pas mort à la Terre-Sainte? & puis, que pouvoit faire notre vertueuſe maîtreſſe, pour ſe mettre, elle & ſon fils, à l'abri des perſécutions & des injuſtices d'un méchant parent? vous ne m'entendez donc pas? on vous dit que c'eſt contre ſon gré qu'elle prend un ſecond mari; Gérard même l'a contrainte de former ce nouvel engagement. — Mon pere auſſi! — Votre pere! notre vieux maître votre pere! — Excuſez, mon ami : ma raiſon s'égare... mon trouble eſt ſi grand!... — Je le vois bien... vous imaginez... mais vous me faites tant de demandes?... eh! qui êtes-vous? — Ce que je ſuis... ce que je ſuis, le plus malheureux des hommes; je deſirerois n'avoir jamais mis le pied dans ce ſéjour... c'eſt mon infortune qui m'arrache au naufrage, qui me jette ſur ces bords... je reviens de la Terre-Sainte... c'eſt là que j'ai connu Créqui. — Vous l'avez connu? — Vous oubliez que je vous ait dit qu'il m'honoroit de ſa bienveillance; je l'ai vu mourir victime de ſon amour pour ſon Roi; s'il n'avoit pas ſuccombé dans cette guerre... il ſeroit

venu expirer en ces lieux... quelle mort plus cruelle que tous les supplices qu'on lui préparoît. — Ah! que n'a-t-il pu se sauver de cette malheureuse guerre! nous donnerions tous notre vie pour qu'il revînt au monde; pour moi, je n'ai qu'une misérable chaumiere & un morceau de pain: mais je les sacrifierois de grand cœur, si à ce prix notre cher maître nous étoit rendu. — Est-il bien vrai, mon ami? je puis donc...

Créqui tout-à-coup se tait comme un homme que la réflexion force à garder le silence; il a de la peine cependant de cacher son émotion; des pleurs lui échappent; dans toute autre occasion, il eût cédé à son attendrissement.

Ils approchoient du château; ils découvrent une foule de monde; le Chevalier rencontre un jeune garçon: il vole à lui avec transport: — Est-elle mariée? — Pas encore; mais elle s'apprête à se rendre au moûtier (à l'Eglise). — Elle n'est point engagée!... que je la voye... que je la voye! Conduis-moi, ajoute-t-il, s'adressant au bucheron; que je lui sois présenté; il faut absolument que j'aye un entretien avec elle. Quelle témérité, interrompt le jeune garçon! vous concevez-là un étrange dessein! Bon-homme, ce n'est pas aujour-

d'hui que vous pénétrerez jufqu'à notre Dame ; vous prenez mal votre temps : mais croyez-moi, profitez de la fête : *il y aura largeffe ;* on diftribue des aumônes, & vous me paroiffez en avoir befoin.

Créqui n'écoutoit point ces propos, & il preffoit le bucheron de le mener au château, & de lui obtenir la permiffion de parler à la Dame.

Ce qu'on lui avoit annoncé, n'étoit que trop véritable : Adele, vaincue par les follicitations, par les ordres, par les prieres de fon pere & de Gérard, le vifage baigné de larmes, mourante dans les bras de fes femmes, s'avançoit lentement vers l'Eglife. Sa bouche avoit enfin confenti au facrifice affreux qu'on lui impofoit, tandis que fon cœur plein de l'image de Créqui, fe révoltoit contre un nouvel hymen. Le jeune Raoul la fuivoit, éloigné à quelque diftance. Plus loin paroiffoit le vieux Banneret, porté fur un fiege, & pleurant lui-même avec fa belle-fille. On voyoit enfuite le Sire de Renti, entouré de fes vaffaux, & s'applaudiffant des nœuds qu'il alloit former.

Quel fpectacle pour Créqui ! il a la fermeté de rappeller les forces de fon ame. De quelque côté qu'il tourne les yeux, mille objets divers lui retracent fes pre-

mieres années, les jours de son bonheur, de son amour. Il apperçoit Adele, parée de tous les ornements, plus belle qu'elle n'avoit jamais été, livrée cependant à une profonde douleur. A cet aspect, un frémissement subit s'empare de tous ses membres; toute son ame a paru s'élancer vers Adele. Le bucheron, qui ne perdoit pas un de ses mouvements, ne sait à quelle cause attribuer cette agitation. La voilà! c'est elle, c'est elle, s'écrie le Chevalier! que je lui parle! Annoncez qu'un inconnu, de retour de la Palestine, a quelque chose d'intéressant à lui communiquer... hâtez-vous. Le bucheron va aux sentinelles qui gardoient les tourelles à la tête du pont: — Voici un homme, je crois que c'est quelque matelot échappé du naufrage, qui desireroit absolument avoir un entretien avec notre Dame. Ces gardes que notre ancien langage nomme des *questeurs*, repoussent avec mépris le villageois, & ne lui prêtent pas la moindre attention. Créqui n'attend point qu'ils ayent rendu une réponse: il court à ces soldats, & leur adresse la même demande que le bucheron avoit faite pour lui; on l'interrompt: — Que veut ce misérable? il choisit bien son jour pour se faire présenter à notre maîtresse! Il persiste. — Après la

cérémonie, on verra ſi on doit te procurer cet honneur... Après, dit le Chevalier tranſporté de colere!... il en reſte à ce mot, & veut continuer ſa route. On s'oppoſoit à ſon paſſage : on voit avec ſurpriſe un chien défaillant de vieilleſſe, ſe ranimer & ſe traîner juſqu'à lui, le careſſer, pouſſer des hurlements de joie; on reconnoît Gerfault. Comment! ſe dit-on, cet homme ne ſeroit point étranger ici! Raoul, qui ne ſauroit ſe vaincre à l'aſpect de ce chien qu'il avoit aimé, le careſſe à ſon tour, & ne peut s'empêcher de murmurer ces paroles : Il n'y auroit que toi, mon pauvre Gerfault, qui me ſeroit demeuré fidele! cependant il s'avançoit toujours, & éprouvoit de nouveaux obſtacles.

La rumeur augmente; Adele en demande la cauſe : on répond qu'une eſpece de matelot, arrivé de la Terre-Sainte, ſollicite la liberté de la voir & de l'entretenir; on ajoute que ſon extérieur annonce un malheureux qui implore la charité; Adele n'a entendu que les premiers mots : — Il vient de la Terre-Sainte! ah! peut-être aura-t-il connu Créqui; du moins on lui en aura parlé; qu'il approche, qu'il approche; oui, je m'entretiendrai avec lui de tout ce que j'aimois, de tout ce

que j'aime... & on veut que je l'oublie, que je le trahiſſe!

Les gardes ſont alors les premiers à ouvrir le chemin à Créqui preſſé de la multitude; il hâte ſa marche; quand il eſt près d'Adele, qu'il peut jouir de ſa préſence, qu'il la voit embellie de tous les atours, & pour quelle fête! de quels coups à la fois il eſt frappé! ſes yeux ſe couvrent d'un nuage; ſes genoux fléchiſſent ſous lui; la voix lui manque; il eſt prêt à tomber en défaillance. Etranger, dit Adele de ce ton qui va percer le cœur de Créqui, vous avez été à la Paleſtine?... Ah! ſans doute... ſans doute, vous avez eu connoiſſance de mon époux?... quelle horrible deſtinée me l'a enlevé!... parlez... dites-moi... Il répond par ces mots mal articulés: — Oui, Madame, j'ai connu le Sire de Créqui... — Vous l'avez connu?... eh bien... eh bien... racontez-moi toutes les circonſtances... n'en oubliez aucune; il n'en eſt point qui ne ſoit chere à ma douleur, & je veux m'en pénétrer, m'abreuver de toute l'amertume... vous l'avez vu mourir? — Madame, le Sire de Créqui eſt expiré, couvert de quelque gloire, pour avoir rempli le devoir de tout François jaloux d'acquitter ſes obligations, pour avoir ſauvé ſon maître; il eſt mort, Ma-

dame, en vous aimant... en vous aimant toujours... Et vous... pardonnez... vous dites... étoit-ce là ce qu'il devoit attendre ? vous allez... — Ah ! l'on voit bien que vous ignorez ce qui ſe paſſe en ces lieux... dans mon cœur déchiré de mille traits. Je vais... je vais mourir à l'autel... — Quoi ! ſi Créqui n'eût point ſuccombé... — Ciel ! que ne peut-il renaître ? comme je volerois dans ſes bras !... il ſauroit... il verroit... jamais, non jamais on n'a plus aimé, & on n'a été plus malheureuſe !... Je vous le dis : ce jour ſera témoin de mon trépas, de la fin de tous mes maux ; non, je n'acheverai point cette union qui me déſeſpere ; mon cher Créqui aura ma foi, toute mon ame, ma vie... Etranger, qu'avez-vous ? vous chancelez !... vous gémiſſez !... des pleurs vous ſuffoquent ! — Vous l'aimez donc encore, cet époux qui vous adora... qui vous adore... — Qui m'adore !... qu'eſt-ce que j'entends ! ... il ne feroit point au rang des morts !... il vivroit !... — Oui, il reſpire... — Il vit !... ah ! où eſt-il !... où eſt-il ?... que je le voye... que je coure... que je meure dans ſes bras !... où eſt mon cher Raoul ? A vos genoux, ma chere Adele, (s'écrie le Chevalier accablé de l'excès de ſes tranſports, & au milieu d'un tor-

rent de pleurs, à vos pieds; mes malheurs, mon amour, mon amour, le chagrin de souffrir loin de votre présence, ont défiguré mes traits : mais reconnoissez Créqui, votre fidele amant, à son cœur pénétré de la plus vive tendresse, à ce gage de votre amour. (Il lui montre le brasselet.) Et vous, avez-vous conservé cet anneau?... Adele n'a que la force de tendre sa main à son époux, & de lui montrer cette bague qu'elle a toujours portée; le Chevalier la couvre de baisers & de larmes de joie. Adele, presque sans connoissance, soutenue par ses femmes, reprend l'usage des sens, pousse un cri : — C'est vous, mon cher Créqui ! & aussi-tôt elle s'est précipitée dans ses bras.

Le jeune Raoul accourt : il voit sa mere dans le sein d'un inconnu. Etonné, il lui demande quel il peut être. --- Mon fils... c'est votre pere, votre Seigneur : apprenez... prosternez-vous (1) devant lui.

---

(1) *Prosternez-vous, &c.* Une des vertus de l'ancien temps que nous devons regretter, c'est cette espece de respect religieux dont les enfants étoient pénétrés pour leurs auteurs. On relit encore avec plaisir les vieilles expressions qui étoient dans la bouche de la jeunesse de ces siecles : *Mon-*

Mon enfant, s'écrie le Chevalier! il le couvre de ses embrassements; il répete avec ivresse : C'est mon fils que je vois, que je presse contre mon cœur!

Pourquoi le pinceau ne sauroit-il exprimer de pareils tableaux? quelle situation que celle de Créqui & d'Adele! comme leurs ames sont ravies, transportées! comme elles succombent sous la violence de tout ce qu'on peut éprouver de plus délicieux dans l'extase du sentiment! quelles larmes l'un & l'autre répandent! C'est vous, ma chere Adele! Quoi! mon cher Créqui, je vous retrouve! vous m'êtes rendu! nous vivrons encore l'un pour l'autre! Ils répetent vingt fois ces paroles touchantes; ils gardent ces silences si expressifs, qui sont le langage du cœur. Qu'ils ont oublié leurs disgraces! que ce couple heureux est enivré d'un pur amour! ils ne se lassent point de se regarder, & de se pénétrer tous deux à longs traits de la plénitude d'une félicité qui approche de l'enchantement céleste.

Cette nouvelle inattendue cause une

---

seigneur mon pere, *Madame ma mere*, &c. le moment où la vénération qu'inspire la nature pour nos parents, s'est affoiblie, a été la perte des mœurs & des vrais plaisirs.

eſpece de tumulte ; on ne ſe raſſaſie point du plaiſir de voir Créqui ; il attache tous les regards, tous les cœurs ; on vient ſe jetter en foule auprès de lui ; on lui baiſe les mains ; on embraſſe ſes genoux : — C'eſt notre bon maître ! c'eſt notre bon maître ! Ce cri univerſel eſt porté juſqu'à Gérard : — Qu'ai-je entendu ? que dites-vous... mon fils... Raoul... — Oui, Monſeigneur, votre fils ; lui-même ! il n'eſt point mort, ainſi qu'on l'avoit publié... Le vieillard oublie ſon âge, ſes infirmités, s'élance de ſon ſiege, fait quelques pas : — Il ſeroit poſſible !... ce ne ſeroit point un faux rapport !... qu'on me traîne juſqu'à lui... je ſens... je ſens... je mourrai de joie.

En effet, le vieux Banneret, appuyé ſur des domeſtiques, redouble ſa marche ; on croiroit qu'un miracle lui a rendu la vigueur ; il ſe précipite ſur le Sire de Créqui : — C'eſt toi, mon cher Raoul ! Le Chevalier reconnoît ſon pere, & s'élançant à ſon tour dans ſes bras : — Mon pere ! mon tendre pere !... je vous revois !... — Ah ! mon fils... Raoul ! Raoul !... Ce ſont les ſeules expreſſions qui échappent à Gérard. Pendant quelques moments, il perd la voix ; l'effort de la tendreſſe la lui rend : — Mon fils... mon fils... mes

yeux te voyent à peine... mais... mon cœur te ſent, mon cœur te ſent... reſte ſur ce cœur que tu ranimes ; cher enfant !... je tiens Raoul dans mes bras ! ô mon Dieu, tu peux m'ôter la vie ; tu m'as rendu mon cher fils ! je l'ai revu : je meurs content. Le Chevalier ne répondoit que par des larmes ; il ſerroit tour-à-tour contre ſon ſein ſa femme, ſon enfant & ſon pere.

Le retour de Créqui s'eſt répandu par des acclamations ſans nombre ; le Sire de Renti, qu'une affaire imprévue avoit appellé aux extrêmités du château, ne ſauroit ajouter foi à ce bruit : il accourt ; il eſt bien éloigné de reconnoître Créqui ſous cet appareil de la miſere : cependant il s'approche ; il doute s'il en croira ſes yeux ; le Chevalier lui dit avec un ton de ſentiment mêlé de gayeté : Oui, c'eſt moi, mon cher Renti, que les malheurs ont chargé au point que vous avez de la peine à me reconnoître : mais mon cœur eſt toujours le même ; je me flatte que vous ſerez aſſez galant homme pour me laiſſer ma femme. Renti, étonné, confus, vole dans les bras de ſon parent : — Mes regards ne me trompent point ! c'eſt vous, Chevalier ! Adele a trop de vertu pour ne pas vous apprendre la vérité : vous ſaurez que

je

je l'ai aimée avant qu'elle fût votre époufe, & elle me fera chere jufqu'au dernier foupir. Le defir de maintenir fes droits, ceux de votre fils, vos intérêts mêmes, l'impatience d'arracher l'un & l'autre à la tyrannie d'un indigne raviffeur de vos biens, voilà ce qui m'animoit autant que mon amour. Encore une fois, je m'en rapporte à la générofité d'Adele; je crois avoir mérité fon eftime & la vôtre. Mon cher Créqui, je la remets dans vos bras; fouffrez tous deux que je refte votre ami le plus fidele & le plus défintéreffé; je ne vous demande d'autre reconnoiffance que les fentiments qui me font dus. Il continue avec attendriffement : Chevalier, la fête étoit prête; c'eft toujours mon bonheur que nous allons célébrer : c'eft le bonheur de Créqui, du plus cher de mes amis & de mes parents.

L'heureux époux d'Adele eft pénétré de la nobleffe d'ame de fon rival. — Sire de Renti, n'appréhendez point de ma part une honteufe jaloufie, qui n'eft faite ni pour Adele, ni pour moi. Sa vertu & la délicateffe de votre honneur doivent me raffurer; je veux, après fon époux, que vous foyez ce que ma femme chérira le plus; voudriez-vous que je vous cédaffe en générofité & en amitié?

Créqu va se revêtir d'habits convenables à sa nouvelle situation; il revient environné d'une foule de vassaux qui ne se lassoient point de crier : *Noël! Noël!* Le banquet fut digne de la fête; *on y fit largesses* (1). Le Chevalier, comme un autre Enée, après le repas, raconta ses aventures; toute l'assemblée éprouva les diverses révolutions qui l'avoient agité; il fit couler des larmes; on finit par se livrer aux transports d'une joie universelle. Baudouin, avec ses partisans, avoit disparu du château; Créqui eut dans la suite assez de grandeur d'ame pour recevoir ses excuses, & lui pardonner. Tout se ressentit de sa bienfaisance & de ses libéralités; le bucheron en reçut des marques éclatantes; il n'y eut pas jusqu'au chien fidele dont il n'eût un soin extrême; les attentions de son nouveau maître lui pro-

(1) *On y fit largesses*, *&c.* Les Princes & les Bannerets qui chercherent bientôt à les imiter dans les occasions éclatantes, comme l'élévation à la chevalerie, le jour du mariage, un tournoi, une fête donnée à propos de quelque victoire remportée, faisoient crier *largesses* à plusieurs fois. On distribuoit à ceux qui étoient présents, des dons de différente valeur : la bienfaisance & la générosité étoient les premieres vertus d'un Chevalier.

longerent la vie. A l'égard du vieux Banneret, le retour de son fils lui avoit causé une émotion si violente, qu'il survécut peu à cet événement inattendu. Il expira dans les bras du Chevalier, en répétant : Je n'ai plus rien à desirer au monde, Dieu a comblé tous mes vœux : j'ai revu mon fils, & c'est sa main qui ferme ma paupiere ! Créqui le pleura amérement ; il fonda un monastere (1) en son honneur, fit même relever & embellir ceux qu'avoient bâtis ses ancêtres, & il eut la consolation de vieillir avec sa chere Adele.

---

(1) *Un monastere, &c.* L'abbaye de Ruisseauville en Artois. On s'est beaucoup élevé contre cette coutume de nos peres, de fonder des établissements religieux ; peut-être ont-ils poussé trop loin à cet égard leurs libéralités : mais on demande si la prodigalité de leurs enfants pour satisfaire un luxe effréné & destructeur, ne mérite pas de plus justes reproches. Il vaut mieux certainement avoir assuré l'existence de gens qui ont été utiles à la Religion, aux arts, à l'agriculture, à l'amélioration des terres, qui ont fait de nos déserts & de nos landes, des campagnes riantes & fécondes, que de sacrifier les fortunes de familles entieres, à l'insatiable avidité de viles courtisanes sans pudeur, d'où émane aujourd'hui cette corruption physique & morale, qui, tôt ou tard, entraîne la perte des Etats.

L'un & l'autre s'aimerent comme deux tendres amants jusqu'au tombeau, & ils terminerent leur vie en laissant une postérité (1) qui ne dégénéra point de ses aïeux. La Picardie & l'Artois semblent de concert avoir pris plaisir à consacrer la mémoire du Sire de Créqui : la romance qu'on va lire, & qui est composée dans l'ancien idiôme de ces deux Provinces, en est une preuve bien convainquan-

(1) *Une postérité*, &c. La premiere branche de Créqui, famille mentionnée dans les titres dès 857, portoit d'or au créquier de gueules; les Ailly & Mailly avoient également des armes parlantes : de-là ce dicton :

„ Ailly, Mailly, Créqui,
„ Tel nom, telles armes, tel cri.

Cette illustre Maison est tombée dans celle de Blanchefort, par le mariage de Marie de Créqui, fille unique de Jean, VIIIe. du nom, Sire de Créqui & de Canaples, Prince de Poix, contracté l'an 1543. Antoine, leur fils aîné, fut institué héritier des biens de la Maison de Créqui, par son oncle maternel, Antoine de Créqui, Cardinal, Evêque d'Amiens, à condition par lui & ses successeurs d'en porter le nom & les armes. Blanchefort, famille du Limosin, porte d'or à deux lions léopardés de gueules : c'est ce dernier écusson que représente le fleuron qui termine cette *Nouvelle*.

te : la véritable exiſtence eſt ce renom immortel porté à l'avenir de bouche en bouche, juſques dans celle du peuple. Cette tradition naïve qu'on peut appeller la voix de la vérité, eſt au-deſſus de tous les éloges ; & ce langage qui n'eſt point équivoque, ne ſauroit être ſoupçonné d'adulation, ni d'intérêt.



ROMANCE,

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

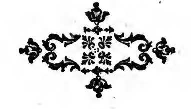
Composée vers 1300.

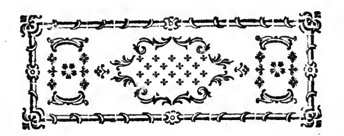
On croit faire un vrai préſent au Public, en lui procurant la connoiſſance de ce monument (1) précieux de notre vieille Poéſie. Les perſonnes qui ſe ſont ſauvées de l'infection du bel eſprit, & qui font encore quelque cas de la vérité & du naturel, liront avec plaiſir ce petit Poëme; car c'en eſt un dans toutes les formes. Ce qui leur paroîtra ſingulier, c'eſt qu'elles en trouveront le dénouement imité de celui de l'Odyſſée. La Dame de Créqui eſt une ſeconde Pénelope: mêmes incertitudes

(1) *De ce monument*, &c. On craindroit de manquer à la reconnoiſſance, ſi l'on taiſoit le nom de la perſonne à laquelle on eſt redevable de cette Romance intéreſſante. On la tient du Pere Daire, deſcendant de ce célebre Daire, qui fut le digne compagnon d'Euſtache de Calais. Cet eſtimable Religieux, Bibliothécaire de la maiſon des Céleſtins à Paris, s'eſt rendu recommandable par ſes connoiſſances dans nos anciennes chartes, & dans d'autres parties de la littérature Françoiſe, &c.

de ſa part, mêmes queſtions à ſon mari. Cela prouve qu'Homere n'étoit pas inconnu à nos anciens Verſificateurs & Romanciers. Les amateurs du merveilleux s'amuſeront du prodige, qui, du fond de la Syrie, tranſporte Créqui dans le Boulonnois; ils ſe plairont auſſi à voir ces cygnes qui viennent rendre à propos une moitié d'anneau, dont la découverte complete l'action.

On peut aſſurer qu'on s'eſt piqué de fidélité, en publiant l'original tel qu'il eſt; on a eu la ſcrupuleuſe attention de n'y rien changer.





ROMANCE,

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Composée vers 1300.

Ly Roy Loys le Josne heyant empreins se crois (*a*)
Voulieres li suihir tous lies brafs Frenchois,
Cuentes (*b*), Prinches & Barons, toute josne nobleisse
As'enrolier trestous montroient bien de li preisse.

Eun pouissant Chievalier, jouxte le Boulonnoy (*c*),
Treis noble, posseissant (*d*) del cunctey (*e*) de Ternoy.

(*a*) S'étant croisé l'an 1147, tous les braves François voulurent le suivre.

(*b*) Comtes.

(*c*) La terre de Créqui est située en Artois, sur les confins de Picardie.

(*d*) Possesseur.

(*e*) Comté.

V vj

Ly quint, aveuk le vieil Sire Guiard ſon pere (*f*),
Si croiſia pour allier ous lius ſaints à le guiere.

Chiou Chievalier eſtoy preux & de boen renom,
Doutable (*g*) & qui portoye de Créki le ſurnom,
Pour ſie compaigne avoye eſpeuſié eune femme,
En cheile meiſme anneye, qui eſtoye foirt belle Dame (*h*).

Lie Dame eſtoye encheinte adonc s'enrolement (*i*)
Que feſit (*k*) ſen Baron ſans ſen aſſentement (*l*),
Maugriés us & couſteume, dont feut ſi aſtriſtieyée
K'ones en avoye mie veue de ſi déconforteyée.

Moes (*m*) li boen Chievalier féal & treis courtois,
Par amitéy ſe Dame toudis reconfortois.
L'enhortant (*n*) d'aſſentir à ſie ſainte pourmeiſſe (*o*),
Sans pleus l'en deſtourbier (*p*) par ſi grande deſtreiſſe.

Le vieil Sire à le Dame diſoye en l'enhortant :
Outremer gion (*q*) eſtéy deuriant (*r*) men joſne temps ;

(*f*) Le Poëte, peut-être, a voulu dire Gérard, qui fit le voyage de la Terre-Sainte avec Godefroi de Bouillon.

(*g*) Redoutable.

(*h*) Fort belle.

(*i*) Etoit enceinte lorſqu'il ſe croiſa.

(*k*) Fit ſon mari.

(*l*) Son conſentement.

(*m*) Mais le bon.

(*n*) L'exhortant.

(*o*) De conſentir à la promeſſe qu'il avoit faite.

(*p*) Détourner.

(*q*) J'ai été.

(*r*) Durant.

Enroliéy où m'envoye ſans congiéy de men
pere ;
Sye en feu bien geoyeu (*ſ*) eſtiou (*t*) me Dame
mere.

Vos Barons (*u*) veyra teil peregriner ſien Roy
Sen alier ous lius ſaints batailler pour la foy,
Et joſne & preux demourier oiſieux en Frenche
A trente ans ? il aroye (*x*) vergogne & meſ-
priſienche (*y*).

A le parfin (*z*) le Dame pouſſiéye par devotion
Feut riefout (*a*) d'aſſentir ou vœu de ſen Baron :
S'enrolieres (*b*) aveuk ly eſtous deux de ſies
freres (*c*)
Et vingt-ſept Éſcuyers rengiés ſubs ſe banniere.

Qnand le nouviel feu veneue deu (*d*) trieſte
partement (*e*),
Le Dame dans ſen lit plouroye amérement,
Li Chievalier perplex, oultragiéy (*f*) de trieiſ-
teiſſe,
Le print enter ſies bras, & foet (*g*) chele pour-
meiſſe :

(*ſ*) Joyeux.
(*t*) Auſſi.
(*u*) Voyager, du Latin *pereginare.*
(*x*) Il auroit.
(*y*) Mépris.
(*z*) A la fin, enfin.
(*a*) Fut réſolue, déterminée.
(*b*) S'enrôlerent, partirent auſſi.
(*c*) Que Gérard eût d'Iolande, fille de Baudouin III, Comte de Hainaut, Raoul, & quelques autres que Moréri ne nomme pas.
(*d*) Quand l'ordre fut arrivé de leur.
(*e*) Triſte départ.
(*f*) Outré, accablé.
(*g*) Fait.

Giou te jure mamie amour & feyaulteye ;
Si ly prendant (*h*) sie main, seu anuiau li a ostéye,
Soudein léyhant rompu & mis en deux parties,
Sy li eu ballia eune, & wardia (*i*) li moitiés.

Chele moetiié d'anniau pour nos nocphes (*k*) béni
Toudis (*l*) giou (*m*) wardereye come feal mary;
Sie geamoie (*n*) geou reviens d'eu sainr perigrinaige,
Giou vos raportereye de me foy chou (*o*) chier gaige.

Quand li jor nouv'el (*p*) feut avenu le mastin,
Li Chieva'ier se Dame à menéye par le main
Empriey (*q*) le vieil Sire, sen Seigneur & son pere,
L'adfeurant (*r*) que il voulsit (*s*) toudis le tenir chiere.

Le vieil Sire le Dame tout en pleurant bésia (*t*);
Le Chevalier en terre a gienoux se gietta :
Chier Sire, men boen pere, pour men peregrinaige,
Voulsissiez (*u*) my benir pour chiou lointain voyaige.

(*h*) Prenant.
(*i*) Garda.
(*k*) Noces.
(*l*) Toujours, à jamais.
(*m*) Je garderai.
(*n*) Jamais.
(*o*) Ce cher.
(*p*) Le jour nouveau.
(*q*) Près.
(*r*) Le conjurant, le priant.
(*s*) Voulut.
(*t*) Embrassa.
(*u*) Veuillez.

Le vieil Sire ſies hyeux & ſies deux mains
lievant,
Oh Chiel, clamia (*x*) tout haut : Seigneur omnipotent,
Beniſſies men chier ſieus (*y*) en chele ſainte
guiere,
Et ſi le rameney en ſe natale terre.

Sie béniſt apriés (*z*) li deux de ſies ſieus meſneys (*a*),
Apries liens acolia (*b*) avœuk tous lies croiſiéys,
Que le boen Chievalier meſnoye ſubs ſie banniere,
Pour allier conter (*c*) lies Turks, en le Sainte-Terre.

Brief adious feſit, montant ſen palefroy (*d*);
Adonc trompes & clairions ſonnieres (*e*) à hauttes vois;
Le noble troupe eſtoye nombrieuſe & legiere;
Eun eſcuyer portoy ſe crois ſeur ſe banniere.

Sy chievanchieres tant, qu'ils rateindirent l'oſt
(*f*)
Qui gea (*g*) eſtoye en route, eſtant partye
pluſtoſt;
Ouks on ne avoye my veu eune ſy belle arméye,
Ne ſi gente nobleiſſe, ne ſy bien eſquipeye.

(*x*) Cria.
(*y*) Fils, enfant.
(*z*) Après lui.
(*a*) Moins âgés, plus jeunes.
(*b*) Donna l'accolade.
(*c*) Contre.
(*d*) Cheval.
(*e*) Sonnerent, retentirent.
(*f*) Rejoignirent l'armée.
(*g*) Déja.

Lieſchons (*h*) lies cheminer & alier outremer;
Pour remembrer leurs foets (*i*) faulroy (*k*) eun
libvre entier;
Chele ſie noble empreinſſe, & ſy nombrieuſe
armade
Eſtoye croires (*l*) nomméye des Frenchois le
croiſade.

Rebrouchions (*m*) vers le Dame qui en peu ſe
accoukia (*n*)
Deun biaux fieus kiſie mere eun (*o*) petit con-
ſolia;
Le vieil Sire en ſenty eune teile lieſſe
Qu'il cachia de ſen cuer (*p*) tous rieſtans (*q*)
de trieiſteiſſe.

En brief (*r*) il deſpekia des lettres ou Chievalier
Empriey Satalie (*ſ*) poihis (*t*) d'outremer,
La eil (*u*) fut adviſiés (*x*) que deun fieus eſtoy
pere,
Et quen ſentéye eſtoient l'enfanchon & ſie mere.

Chele boeſne nouveille grant joyey ly cauſia,
Ches afins & amès ſoudain eil aſſemlia (*y*);
Grant feſte en feut meneye avœuk ſen parentaige
Dont boen nombre avœuk ly eſtoient dou ſaint
voyaige.

(*h*) Laiſſons las.
(*i*) Faits, exploits.
(*k*) Il faudroit.
(*l*) Encore.
(*m*) Retournous.
(*n*) Accoucha.
(*o*) Un peu.
(*p*) Son cœur.
(*q*) Le reſte.
(*r*) Dépêcha.
(*ſ*) Proche la ville de Satalie.
(*t*) Pays.
(*u*) Il.
(*x*) Eut avis.
(*y*) Aſſembla.

Cheile grande lieſſe ne deuria (z) mie lointems:
Advint eune rencontre avœuk les meſcroyans,
Lie Chievalier meſnoy tout premier ſie banniere,
En eun paiſſiage (a) haſtrecht (b), l'oſt eſtoy loin derriere.

Deus bannieres ſuihoyent (c) chele dou Chievalier,
Et montoint apriés ly cheu foert haſtrecht ſentier
Subs (d) luers (e) chiefs lies Sires de Breſteul (f) & Warennes (g)
Des noibles cheiefs trois routes (h) faiſoint eune chentaine (i).

Lies Turks en hault du mont ly paiſſiaige wardoint (k),
Tout ouſy (l) dreus que greiſle luers fleiſches deſcochoint.
Seur les Creſtiens, ſies queus (m) a coups d'eſpéyes
Combatoynt pour fourchier de cheu hault mont l'entreye.

Lies freres ou Chievalier Roger (n) & Godefroy (o)

(z) Dura.
(a) Paſſage.
(b) Etroit, reſſerré.
(c) Suivoient.
(d) Sous.
(e) Leurs Commandants.
(f) Breteuil, famille de Picardie.
(g) Varennes, autre famille Picarde.
(h) Troupe de gens de guerre, compagnie.
(i) Centaine.
(k) Gardoient, défendoient.
(l) Auſſi drus.
(m) Et eux.
(n) (o) Perſonnages inconnus aux généalogiſtes.

Fueres (*p*) occhis dies Turcks ou premier déſaroy,
Avœuk plus de vingt de luers pleus forts gendarmes :
Moes pour chiou lies Creſtiens n'en prendoint mye d'allarmes.

Lies meſcroyans en haut tout been;(*q*) ou largue (*r*) eſtoint;
Lies Creſtiens en montant vaillâmment combatoient;
Le Sire de Créky deun moult (*ſ*) & hault couriaige
Batailla longuement pour fourchier ly paiſſaige.

Moes adonk quen avoye foerchy (*t*) lies meſcroyans,
Revenoit en leur plache toudis deus fois autant;
Là fueres occhis lies Sire de Breſteul, & Warennes,
De Magneux, (*u*) & Montguay, (*x*) autres par chinquantaines.

Lies pleus (*y*) preus, qui eſtoient enter lies eſcuyers,
Qui avoynt been waignieys (*z*) eſprons dit Chievaliers,

(*p*) Furent tués au premier choc.
(*q*) Bien.
(*r*) Au large, à l'aiſe.
(*ſ*) Grand.
(*t*) Forcé.
(*u*) Maigneux, famille de Picardie.
(*x*) Autre famille de France.
(*y*) Plus.
(*z*) Gagné.

Fueres lies hoirs die Maumey (*a*), de Brimeu (*b*), de Creiffeike (*c*).
Die Houfding (*d*), die Sempy (*e*), & Boergne (*f*) Deiffeike.

Tretous y fueres occhis, & bien dies warletons (*g*)
Noibles & joefnes qui n'avoynt my barbe ou mentons,
Ly pietot die Clety (*h*), avœuk Jehan de Surefnes (*i*),
Willaume de Biaurain (*k*), avœuk Pierron Dallenes (*l*).

Dies trois routes n'eftoynt pleus que vingt combattans;
Lies Turcks feur ly mont étoint plus de trois chents :
Lie Chievalier en feit moult defconfitures,
Puis kehit (*m*) feur lies morts trefperchéys de navreures (*n*).

(*a*) Famille Françoife, peut-être Mammez, alliée à celle d'Ailly.

(*b*) Famille Picarde, connue dès l'an 1253.

(*c*) Crefecques, de la même Province.

(*d*) Peut-être Hodicq Courteville, allié aux Gouffier.

(*e*) Alliée à la maifon de Bournel.

(*f*) Ce borgue eft inconnu.

(*g*) Jeunes Officiers volontaires.

(*h*) Biche Cléri, maifon alliée aux Creve-Cœur.

(*i*) Autre famille de France.

(*k*) Maifon connue en 1206.

(*l*) Autre fur laquelle les renfeignements nous manquent.

(*m*) Tomba.

(*n*) Bleffures.

Adonck le cuer failchit (*o*) ou pietit (*p*) diemourans ;
Dies trois routes ny estoint pleus que sept riestans ;
Tous autres prins ou morts estendus deseur terre
Des sept trois navréys (*q*) ensemble rebrouchieres (*r*).

Lies noms dies Chievaliers dies sept rescapéys (*s*)
Dou poihis die Ternoi feut le Seigneur d'Enbiéys (*t*)
Avœuk Jean d'Azincourt (*u*) & Hugues de Humieres (*x*)
Lies autres estoint venus de Freche à cheile guiere.

Sy rateindires (*y*) l'ost estians tous déconfits (*z*),
Moult doeul (*a*) en menieres (*b*) luers affins & amys,
Sye pourmires (*c*) tirier de luers trespas vangianche,
Et de lachier perdus cheile maudire engianche.

Ralons (*d*) veir que foesoynt par nouyct (*e*) lies mescroyans :
Lies corps dies Crestiens morts eils aloynt despouillans.

(*o*) Manqua, faillit.
(*p*) Au peu de gens qui restoient.
(*q*) Blessés.
(*r*) S'en retournerent.
(*s*) Réchappés
(*t*) Dubiez, maison alliée aux Gouffier.
(*u*) Maison alliée à celle de Rubempré.
(*x*) Autre, connue dès 1340.
(*y*) Rejoignirent.
(*z*) En désordre.
(*a*) Deuil.
(*b*) En menerent, en eurent.
(*c*) Promirent.
(*d*) Retournons voir.
(*e*) Nuit.

Chetiy dou Chievalier fens forche & fens leumiere (*f*),
Emmy (*g*) lies morts eftoy gifant defeur le terre.

Comme on le defpouiloy, fy trefmua (*h*) been foert :
Eun archier, le veyant, cryea : cil ny eft mye mort ;
Sy ne le faut occhir chey (*i*) le chief de le route,
On le racatera (*k*) benu ker (*l*) fens neule doute.

Adonk on le querkia (*m*), loyey (*n*) en eun mantel (*o*),
Seur eun keval (*p*) cil feu mefnéy en eun hamel (*q*);
Là ou en vifetia (*r*) fes navreures morteiles
Defeur lies quiels ont meit unguens & apareiles.

Li povre Chievalier ne avoye neul fentiment,
Pour (*s*) chiou que il avoye perdu par tro de fang:
Moes come jofne eftoy & de foerte nature,
On cuidia (*t*) que il polroy warir (*u*) de cheis (*x*) navreures.

Lies fens & le parole ly eftians retournéyes,
Cheu, feut pour fie douloir (*y*) die fe calamitéys.

(*f*) Sans connoiffance.
(*g*) Parmi.
(*h*) Remua.
(*i*) C'eft.
(*k*) Rachetera.
(*l*) Bien cher, chérement.
(*m*) Chargea.
(*n*) Lié.
(*o*) Et enveloppé dans un manteau.
(*p*) Cheval.
(*q*) Hameau.
(*r*) On vifita.
(*s*) Parce que.
(*t*) Penfa, crut.
(*u*) Pourroit guérir.
(*x*) Ces.
(*y*) Plaindre, lamenter.

Que de misieres las en eun si dur servaige!
Volroy (z) been mieus moirir que vivre en esclavage.

Li moestre (a) qui l'avoye a ly pour sen butin,
Ly fesit amitéy (b), ly fit besier sie main :
Li Chievalier noyoyst (c) mye rien de sen lengaige,
Moes veit bien que il ne voloy my li fœre oustraige.

Si kiera (d) ai gienous mitan (e) d'un anniau d'or
Qu'il monstra qu'on avoye priris despouillant sen corps,
Enclos en eue boursin (f), avœuk un relikiaire,
Qui ly furent rendeus par pitéy (g) sie misiere.

Gea (h) eil sie wariffoy (i), cuidant si racatier (k),
Pour deux chens bezians (l) d'or, despekia messagier
A l'ost des Frenchoys, moes fœsans (m) cheu voyaige,
Feut occhis des Crestiens qui fieres (n) moult carnaige.

Dies mescroyans boen nombre estant tous déconfis, . .

(z) Il voudroit.
(a) Maître.
(b) Amitié.
(c) N'entendoit.
(d) Redemanda.
(e) La moitié.
(f) Petite bourse.
(g) Par pitié de.
(h) Déja.
(i) Guérissoit.
(k) Racheter.
(l) Besan, monnoie des Empereurs de Constantinople.
(m) Faisant.
(n) Firent.

Ou parfond de Sourye (*o*) ſen mœſtre adonk ſy enfuys :
Faleut que il ly ſuihit (*p*) en deure ſervitude,
Seu eſclavaige adonk comenchia ly eſtre reude.

A l'oſt dou Roy Loys on cuidoy pour chiertain (*q*)
Lie Chievalier occhis avœuk been pleus de vint,
Been nobles eſcuyers ſervians ſub ſie banniere,
Sies affins & vaſſiaux avœuk ſies deux freres.

Lies premiers meſſagiers qu'en Frenche on deſpékia,
Aportires nouveiles die tous cheys treſpaſſa (*r*):
Se Dame, en l'aprendant (*s*) keut (*t*) en terre paſméye;
Li vieil Sire Gierard (*u*) onkes n'eut mye ſantéye.

Peu apreys morut le vieil Sire d'ennuy.
Le Dame ot béen voleu morir avœukes ly,
Neteſſi (*x*) enfenchon, pour qui le povre mere
Toutte deſconfortéye, lamentoye ſie miſere.

Eun frere ou Chievalier en Frenche demouréy,
Vouloy dies caſtellenies (*y*) ſe fœre adheritiéy (*z*)

(*o*) La Syrie.
(*p*) Suivit.
(*q*) Sûr, certain.
(*r*) Ces morts.
(*s*) L'apprenant.
(*t*) Tomba.
(*u*) Gérard.
(*x*) Si ce n'eût été le jeune enfant.
(*y*) Des châteaux.
(*z*) S'emparer, ſe rendre héritier.

Pour tollir le meneur (*a*) de sen droit d'heritaige,
Pour chiou le povre Dame enduroye moult ou-
traige.

Lie povre Chievalier quy gea estoy mesnéy
Ou poihis de Sourie, en se captivetéy,
Pourmetoy béén toudis sen racapt (*b*) a sen
mœstre
Que avoye commenchyéy par eune boesne lettre.

Moes falloy stapendant (*c*) servir & besoingnier,
Lie povre esclaive, las, ne savoye neul mestier,
Par pitey on lie meit a wardier (*d*) lies ouail-
les (*e*)
Subs eun premier berkier (*f*) qu'avoye tro de
bestailles.

Lie povre esclaive, las, (*g*) en wardiant les
troupiaux,
Clamoy toudis a Dious (*h*) fœre finir fies maux :
Moes jamoes ne pooit (*i*) oyr neules nouvelles
De Frenche, & diemouroit submis ous Infidelles.

Gea sept annéys passéys de sie captivetéy,
Morut sen mœstre quy de ly avoye pitéy;
Vendu feut ou markiéy (*k*) tout ensy que eune
beste,
Et visitéy tout neud dies piéyes dus qua se teste.
Si

(*a*) Soustraire le mineur à son droit, le lui enlever.
(*b*) Rachat.
(*c*) Cependant.
(*d*) Garder.
(*e*) Moutons.
(*f*) Berger.
(*g*) Hélas!
(*h*) Dieu.
(*i*) Pouvoit.
(*k*) Marché.

Si feut vendu been kier, (*l*) estiant coires (*m*)
fœrt & biau,
Deun ſy grand corſiaige (*n*) qu'on n'en voye-
mie ſie hault.
Et diſoy-t'on de ly qu'eſtoy noble de Frenche
Qui ſeroy racatéy de nombrieuſe finenche.

Sy eſqueut (*o*) à eun mœſtre foert deur & feu-
rieux,
Qui haihoit (*p*) tous Creſtiens, & forchenéy (*q*)
contre eux,
Sy ly feit endeurier le pleus reude eſclavaige,
Et tout de prime abord l'y feſit forche (*r*) oulſ-
traige.

Regnie (*s*) tie lay, tes gens: jou tie diſlebreray
(*t*);
Teu voy been que tretous eils t'ont abandonnéy;
Leſche (*u*) tie chirconchire, nos propheite reſ-
clame (*x*),
Diſoy teil, teu eras terres, pecunes (*y*), &
feme (*z*).

Toudis le pourſuihoy, volant que il reynia
A le loy dies Creſtiens, & qu'en Mahom (*a*)
cuidia (*b*);

(*l*) Bien cher.
(*m*) Encore.
(*n*) Corſage, ſtature.
(*o*) Echut.
(*p*) Haïſſoit.
(*q*) Forcené.
(*r*) Force, beaucoup.
(*s*) Reine, abjure.
(*t*) Délivrerai.
(*u*) Laiſſe-toi circoncire.
(*x*) Réclame, aye recours.
(*y*) Pécune, pécunia, argent.
(*z*) Femme.
(*a*) Mahomet.
(*b*) Crut.

Pour chiou en eune tour enclos, kerkiey (*c*) de
keines (*d*),
Ly povre esclave feut mys à deures cadeines (*e*).

Moes, tandis qu'en Sourye tant de maux endu-
roye,
Le Dame estiou (*f*) en Frenche persicutéye es-
toye :
Sien biau frere voloy embler, maugréy jos-
tiche (*g*)
Lies terres de Créki, fessin (*h*), & appendi-
che (*i*).

Li pere de le Dame estoy loin demourant
En poihis de Bertaigne, (*k*) eun Seigneur fœrt
poissant :
Mœs par tros eslongiéy (*l*) pour foere le de-
fenche (*m*)
De sie fieule (*n*) qui n'avoye preys d'yelle as-
siestanche (*o*).

Si voloy que lie Dame print pour sen défensieur
Eun deuxieme Baron, & foert noble Seigneur,
Qui been enamouréy (*p*) d'ichesse beile Dame,
Dies lointemps poursuihoy (*q*) à l'avoir pour se
feme.

(*c*) Chargé.
(*d*) Chaînes.
(*e*) Peines, tortures.
(*f*) Aussi.
(*g*) Justice.
(*h*) Freffin.
(*i*) Dépendances.
(*k*) Bretagne.
(*l*) Eloigné.
(*m*) Défense.
(*n*) Sa fille, peut-être Mahaud de Craon.
(*o*) Assistance, secours.
(*p*) Amoureux.
(*q*) Poursuivoit, cherchoit.

Mœs toudis (*r*) en Sourye il povre esclaive estoyt
Ou coupleit (*s*) d'eune tour qui n'avoye mie de toict,
Ou le soleis dardoy synon seur lies monteye (*t*)
Ou (*u*) assieyé eil estoy le loing de le journéye.

Eune esculéye (*v*) de ris, & eune postéye (*x*) d'ieau.
Eune maneye (*y*) d'estrain (*z*), tous les jours eil avoye :
Dies menotes à sies mains, a sies piéys des entraives,
Par eune lungue (*a*) keine ou meur tenoye li esclaive.

D'aucuenes fœs sen mœstre voloy que il deschendits (*b*),
Pour regnyer se loy sie lie pressoy toudis,
Et le fesoy fessier (*c*) avœuk eune escourgieye (*d*)
Jusqu'au sang ruchelier (*e*) de se char escorcheye.

Durant preys de trois ans feut toudis martiréy (*f*),

(*r*) Cependant, toujours.
(*s*) Au plus haut.
(*t*) Degrez de l'escalier.
(*u*) Assis.
(*v*) Ecuellée.
(*x*) Portée d'eau.
(*y*) Poignée, plein la main, *manata*.
(*z*) Paille, chaume, *stramen*
(*a*) Longue.
(*b*) Descendit.
(*c*) Fouetter.
(*d*) Laniere, fouet.
(*e*) Ruisseler, couler.
(*f*) Tourmenté, martyrisé.

Sans que peur des tourmens eil voulſy (*g*)
renyey (*h*),
Sy ne pooit morir maugréy tant de ſouffrenche,
Et ſy n'eſperoy mye riechepvoir (*i*) alliegienche (*k*).

Chiou mau (*l*) mœſtre veant que il ne voloy
cangier (*m*),
Que jeamœs on ne venoy pour lie racatier (*n*),
Dépitéy (*o*) ly diſiſt: diemain ſans diférenche (*p*),
Teu ſera eſtrangléy en me propre preſenche.

Lie pove eſclaive, adonk ſe veant condempnéy,
Quy morir deſiroy de boenne voulentéy,
Se treveia (*q*) conſoléy entendant ſie ſentenche,
Et que finer alloye ſe lungue penetenche.

Remontéy a le tour, a gienoux ſie geſtia,
A Dious, a notre Dame ſen aime commendia (*r*),
Au boen Sainct Nicolay feit eſtiou ſe priere,
Puis laſſiey (*s*) s'endormeit, coukiéy (*t*) a plate
terre.

Le jour eſtoy veneu; le ſoleis ſie lievoy (*u*),
Quant l'eſclaive cuida que l'on le reveillyoy,

(*g*) Voulut.
(*h*) Renier.
(*i*) Recevoir.
(*k*) Soulagement.
(*l*) Mauvais.
(*m*) Changer.
(*n*) Racheter.
(*o*) Plein de dépit, de rage.
(*p*) Retard.
(*q*) Trouva.
(*r*) Recommanda.
(*s*) Las, fatigué.
(*t*) Couché.
(*u*) Levoit.

En eun bos (*x*) ſie treuvia, & ſies keines rompues :
Sy penſia que il reſvoy, ou avoye la berlue.

Sies pieys, ſies mains ſentiant ni eſtre pleus attaquiéys (*y*),
Eil ſie dreſchia (*z*) tout droiſt, & ſie meit a marchiéys,
Tout en brochiant (*a*) li bos, cuidant, emmy ſien (*b*) ſomme,
Que deſlibrey (*c*) l'avoye queuque pitoyable homme.

Eil pourpenſoy (*d*) comment deu poihis ſortiroy,
Ne recogniſchant (*e*) mye le bos où il eſtoy :
Moes en marchiant toudis, eil treuva eune voye,
Et veit eun boſquillon (*f*) dont eu been moulte geoye.

Li boſquillon cuida veir eun grand revenant,
Qui l'eſpeutia (*g*) ſi foert que il s'enfouy tout couriant;
Sy deſkarney (*h*) eſtoy & tanney (*i*) de viſiaige
Que de eun vrey revenant avoy meyne (*k*) & imaige (*l*).

(*x*) Bois.
(*y*) Attaché, retenu.
(*z*) Dreſſa.
(*a*) Traverſant les brouſſailles.
(*b*) Son.
(*c*) Délivré.
(*d*) Penſoit, réfléchiſſoit.
(*e*) Reconnoiſſant.
(*f*) Homme qui coupe le bois.
(*g*) L'épouvanta.
(*h*) Décharné, maigre.
(*i*) Bazané, noir.
(*k*) Mine.
(*l*) Figure, repréſentation.

Tout nud fors eun feyhon (*m*) fans menches
(*n*) & foert eftreyt,
Quy a mittan fies cuiches (*o*) tout ou pleus
defchendoy,
Et eune foert lungue barbe, & fie tefte tondeue,
Se piau toute noirchie (*p*) eftoye treys foert pe-
lue (*q*).

Apriey li bofquillon coureut & lie rateint (*r*),
En langue de Sourye eil kiera (*s*) fen quemin (*t*),
Adonk li bofquillon, cuidant que il feut fau-
viaige,
Ly difit en Frenchois : giou n'oye (*u*) mie vos
langaige.

Lie povre Chievalier ne favoy fe il refvoy,
Nie dou li bofquillon paroloy (*x*) en Frenchois :
Men boen amey, dis my en queils lius chy (*y*)
nous fommes
Giou me treuve perdus, & n'y cognois per-
fonnes.

Li forêt de Créki on appyele (*z*) cheye bos,
Seur lies marches (*a*) de Flandres, jouxte (*b*)
le Boulenois,
Difit le bofquillon; ha tu par queuque (*c*) oraige,
Captif en eun navire, defeur (*d*) mer foeft nau-
fraige ?

(*m*) Sarot, fur-tout.
(*n*) Manches.
(*o*) Cuiffes.
(*p*) Noircie.
(*q*) Velue.
(*r*) Rejoint, rattrape.
(*s*) Demanda.
(*t*) Chemin.
(*u*) N'entends.
(*x*) Parloit.
(*y*) Ici.
(*z*) Appelle.
(*a*) Frontieres, confins.
(*b*) Proche.
(*c*) Quelque.
(*d*) Deffus, fur.

Soudain le fasche (e) en terre, & sies deux bras
en crois,
Estendues de sen long, li Chievalier, clamoys:
O Dious omnipotens du ciel & de la terre,
Par queu (f) mirauke (g) a-t'eu fait finer me
misere!

De terre rieslevey (h), disit ou bosquillon:
Le vieil Sire Giérard est eil en vie ou non,
Se Dame avœuk sen fieus, toute le mesionnéye (i)
Et le frere, sont eils vievans & en santéye?

Giea piecha (k) le vieil Sire d'ennuis est trespasséy,
Y a preys de dis ans, & den puis sen dieschey (l),
Balduin (m) derain Fieus veult tollir l'hiéritaige,
Et pour chiou à le Dame a foest foerche (n) &
oulstraige.

Le pere de le Dame, qui est coires (o) vivant,
Avœuk sen esneys (p) fieus sunt veneus esse-
preissement (q)
Pour le foere assentir à nouviau mariaige,
A chele fin de wardier ou meneur (r) l'hieritaige.

Sie been le wardera de Sire de Renty (s),
Proche affin eil estoy deu Sire de Créky:

(e) La face, le visage.
(f) Quel.
(g) Miracle.
(h) Relevé.
(i) Sa maison, sa famille.
(k) Depuis long-temps.
(l) Décès, mort.
(m) Baudouin.
(n) Violence.
(o) Encore.
(p) Fils aîné.
(q) Exprès.
(r) Mineur, enfant en minorité.
(s) Famille d'Artois, tombée dans celle de Croy.

Foert poiſſant en vaſſiaux, en moyens (*t*), & en terre;
Le Dame ne pooit (*u*) mieux coiſir (*v*) ne mieus foere.

Le Dame par-tout (*x*) chiou vera ſe remarier,
Enchuy (*y*) a l'heure de ſexte en le va eſpeuſier (*z*) :
Grant feſte on y fera; y a moulte nobleieſſe,
L'amoſne (*a*) on te donra : eil ara largieſſe.

Lie Chievalier ſuyhit (*b*) le voye tout dus (*c*) qu'au bout,
Ou ſortir de cheys bos ſie recongnut par-tout :
Si feut droit au caſtiau (*d*), avoeuk grand preiſſe (*e*),
Où tout caſcuens (*f*) eſtoy en geoyey (*g*) & en lieſſe.

Lies quieſteurs (*h*) qui wardoyent lies tours, jouxte le pont,
Le veiant preys di entrer, ne lie voulieres (*i*) poent :

(*t*) Richeſſe, revenu.
(*u*) Pouvoir.
(*v*) Choiſir.
(*x*) Pour ces raiſons, à cauſe de cela.
(*y*) Aujourd'hui.
(*z*) Epouſer.
(*a*) L'aumône, la charité.
(*b*) Suivit.
(*c*) Juſques.
(*d*) Château.
(*e*) Avec célérité, vite, à la hâte.
(*f*) Chacun.
(*g*) Joyaux.
(*h*) Le guêteur, la ſentinelle.
(*i*) Voulut.

Que kieres (*k*), teu cheens ? (*l*) d'où vien teu si sauvaige ?
Eis teu eun matelot rescapéy (*m*) di esclaivaige ?

Gious (*n*) souis eun peregrin (*o*) riestourney (*p*) d'oultremer,
Mes ameys, à vos Dames sie me fault paroler,
Disi lie Chievalier, chest afoere qui preisse :
Lieschesme (*q*) allier empriey le Dame vos mœstreisse.

Nos Dame ne peut mie enhury te paroler :
Chey mastin ou moustier (*r*) on le vea marier ;
On eyst (*s*) à l'atourneyr ; (*t*) attens-le ou paissiaige :
Ou castiau ny entrera home si treis sauviaige.

Eune heure apreys le Dame suyhie (*u*) de sies parens,
Atournéye (*x*) pour lies nopches de biaux acoustremens (*y*),
Deschendye seur le pont, par sen fienchéy (*z*) menéye (*a*),
Et aloye ou moustier pour y estre espeusiéye (*b*).

(*k*) Demandes.
(*l*) Céans, ici.
(*m*) Rechappé.
(*n*) Je suis.
(*o*) Pélerin.
(*p*) Revenu.
(*q*) Laissez-moi.
(*r*) L'Eglise.
(*s*) Est.
(*t*) L'ajuster, faire sa toilette.
(*u*) Suivie.
(*x*) Parée.
(*y*) Habillements, ajustements.
(*z*) Fiancé, futur époux.
(*a*) Conduite.
(*b*) Epousée.

Seur le pont l'arrestia li povre Chievalier :
Giou vien, me noble Dame, dou poihis d'oultremer.
Deu Sire de Créky vous annunchier (*c*) nouveille,
Le queu (*d*) denpuis (*e*) dis ans eist en prison crudeille (*f*).

Le Dame ne avoye mie neul doubte du trespas
De sen chier Sire quen (*g*) cuidoy mor ou combas.
Conter lies mescroyans, moes d'usne (*h*) amour fideille.
Relicte (*i*) aroye voleu demourier toudis teile.

Sie portant (*k*) riespondit : Vrey ni est mie vos raports :
En mesnant se banniere, men Baron kehit (*l*) morts ;
Sies freres & vint trois escuyers y restieres (*m*)
Sies queus tous fueres (*n*) occhis fors sept qui se sauvieres (*o*).

Li Sire de Créky adonc ne feut occhy,
Reprint lie Chievalier ; car, Dame, le veychy (*p*) ;

(*c*) Annoncer apprendre.
(*d*) Lequel, qui.
(*e*) Depuis.
(*f*) Cruelle.
(*g*) Que l'on.
(*h*) D'une.
(*i*) Veuve.
(*k*) Pourtant, cependant.
(*l*) Tomba.
(*m*) Resterent.
(*n*) Furent.
(*o*) Sauverent.
(*p*) Voici.

Ravisieiz (*q*) been chey (*r*) my, maugréy tant de misiere,
Connechez vos mary quy vos avoye sy kiere (*s*).

Geamoes ne cuideroye que teu soys men mary,
Sie teu ne me raconte chiou que il fesist le nouyct
De sen departement, quand dens men lict couķiéye (*t*).
Giestoye si treis (*u*) dolente, & si desconfortéye.

Vos anniau d'espeusailles (*x*) en deux giou le rompy;
Vos printes le mitan, l'auter (*y*) giou le wardy (*z*);
Dame, le veychy coire de me foy cheu chier gaige.
Que geadis (*a*) jou vos aye baillyéye (*b*) en mariaige.

Adonk clamea le Dame : vos y estes men mary;
Jou vous reicongnoy been men Baron sie kiery (*c*).
Soudein enter sies bras sie giesta transportéye;
Sy esbahie (*d*) estoye qui ele y restia pasméye.

Moes en voloy doubtier (*e*), le Sire de Renty
Geadis amey affin deu Sire de Créky,

(*q*) Regardez, examinez.
(*r*) C'est.
(*s*) Chere.
(*t*) Couché.
(*u*) Si fort, tant.
(*x*) Epousailles.
(*y*) L'autre.
(*z*) Gardai.
(*a*) Jadis.
(*b*) Donné.
(*c*) Chéri.
(*d*) Etonné.
(*e*) Douter.

Et disoy : ches been ly a sen treys hault corsiage.
Moes jou ne le recognoy mie à sen visiaige.

Le pere de le Dame leyhant (*f*) been ravisiéy (*g*)
Disit : jou men remembre (*h*) chey ly moes foert cangiéy (*i*),
Quant eil siera vestu & been lavey giesteime (*k*)
Que tout cascuen le recorignichera (*l*) de meisme.

Quant lies sens de le Dame fueres eun pou rapeuryeye (*m*),
Devers sen fieus meneur y elle s'ye (*n*) eist restourneye,
Disiant : veiez (*o*), voichy vos Seigneur & vos pere,
Veniey (*p*) le saluter (*q*) a deus genious en terre.

Li Sire print sen fieus, en fies bras le preissoye;
Le joesne demiziel (*r*) foert bel enfain (*s*) estoye,
Et disoy : chey dont vous que me kiere (*t*) Dame mere
Plouroye, disant : tout eist perdu avœuk vos pere.

(*f*) L'ayant.
(*g*) Considéré, fixé.
(*h*) Je me le rappelle.
(*i*) Changé.
(*k*) J'estime, je pense.
(*l*) Reconnoîtra.
(*m*) Reposés.
(*n*) S'est.
(*o*) Regardez.
(*p*) Venez,
(*q*) Saluer, faire la révérence.
(*r*) Damoiseau, jeune homme.
(*s*) Enfant.
(*t*) Chere, chérie.

Stapendant tout cascuens sur le pont estampis (*u*),
Dames & cavaliers, trestous been haheuris (*x*);
Tous cascuens voloy veir & paroler ou Sire,
A reispundre (*y*) à trestous sy ne pooit seusire.

Deus cingnes (*z*) sur le pont s'esbastoynt (*a*) deseur liau,
Et de leurs becqs tiroient eune moityé d'anniau
Treis luisant deun rouby (*b*); le Dame l'eyhant veue
Criea : cheys le mitan de men anniau perdue.

Seur les cingnes eun questieux deu pont en liau sautia,
Leurs print cheile moitié d'anniau, & la portia
Ou Sire quy avoye l'auter mitan bailliéye.
Pour sie recognisanche (*c*) a sie preime (*d*) abordéye (*e*)

On reboutia (*f*) ensemble cheys deus moytiés d'anniau
Qui avoynt engraviéy (*g*) dedens eun escritiau,
Deu nom deu Sire avœuk chely dichele Dame
Que il ly auroit donney en l'epeusiant (*h*) se feme.

(*u*) Debout.
(*x*) Surpris, étonné.
(*y*) Répondre.
(*z*) Cygnes.
(*a*) S'égayoient.
(*b*) Rubis.
(*c*) Sa reconnoissance, se faire reconnoitre.
(*d*) Premiere.
(*e*) Arrivée.
(*f*) Remis.
(*g*) Gravé.
(*h*) L'épousant.

Caſcuens clamia mirauke : moes chiou myreen (*i*) ni eſtoy
Emprey de chely qui dieſlibérey (*k*) avoy
Li povre Chievalier par been pleus grand merveilles
Sie leur diſit : vous nen cuiderye (*l*) vos oreilles.

Sy rekiera (*m*) le Sire ou caſtiau remontier (*n*)
Ou feut lavey, veſtu mieus quon peut l'acouſtrer (*o*) :
Seur ſe teſte tondeue on veſtit eun vieil heaume (*p*)
Adonk ne ſem oy (*q*) pleus eſtre eun ſi ſauviaige home.

Le banquet pour lies nocpches eſtoy tout apreſtéy;
Caſcuens ſie meit a taule (*r*) à boire & feſtinéy (*s*);
Li Sire racuntia (*t*) à ſe noble aſſemléye (*u*)
Come de li eſclavaige & mort feut deſlibreye.

Si diſit que ſies kienes eſtoynt reſtéys ou bos
Ou s'eſtoy rieſveilliéy; on lies kieria (*x*) ſietot (*y*)

(*i*) N'étoit rien.
(*k*) Délivré.
(*l*) Croirez.
(*m*) Requit, demanda.
(*n*) Remonter.
(*o*) L'arranger.
(*p*) Caſque, chapeau.
(*q*) Sembloit, paroiſſoit.
(*r*) Table.
(*s*) Manger.
(*t*) Raconta.
(*u*) Aſſemblée.
(*x*) Alla chercher.
(*y*) Sur le champ.

Tout le noble affemlyey feut lies veir feur le plache (z)
Ou tous cafcuens a Dious a genious rendit grache.

Venift (*a*) à cheys nouveilles fen frere Biauduin,
Le boen Sire Raoul ly pardoinia (*b*) foudein
Lies guiere qu'avoit foet pour tollir l'héritaige
Au jofne Biauduin deuriant (*c*) fen efclavaige.

Lointemps feuft mefnéye fefte ou caftiau de Créky,
Y feut criéy Noël, & largieffe on y fift;
Dens lies poihis voefins en voliea (*d*) lies fameys (*e*)
Petites & grandes gents treftous been eftoneys.

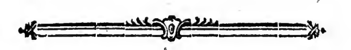
Li Sire avœuk fe Dame vefqueift pleus de vint ans
En grand amour, & œut encoires fept enfants,
Funda eun grand mouftier (*f*), feit dons ous monaftieres
Et amandia (g) tous cheus qu'avoint fundiéys fies peres.

(*z*) Place, lieu, endroit.
(*a*) Vint
(*b*) Pardonna.
(*c*) Pendant.
(*d*) Vola, fe répandit.
(*e*) Bruit, nouvelle.
(*f*) L'Abbaye de Ruiffau-ville, en Artois.
(*g*) Fit de nouvelles largeffes.

N. B. Cette Romance eft peut-être un des monuments les plus curieux de l'ancien idiôme Picard; ce qui donnera lieu ici à une obfervation qui a déja été faite. La Picardie difpute à la Provence l'honneur d'être le berceau de notre poéfie Fran-

çoise. Cette premiere Province prétend que ses Poëtes ont dévancé les Troubadours, & leur ont servi de modeles; les graces, l'harmonie & la légéreté du jargon Provençal peuvent avoir fait oublier la naïveté du langage Picard. Le Midi en fait de poésie, aura toujours la prééminence sur le Nord; les vers se plaisent aux lieux où naissent les fleurs, où sourit un beau ciel; voilà pour quelle raison la Grece semble avoir été formée par la nature pour être le séjour de prédilection des Muses. Il ne falloit rien moins que la verge de fer du despotisme & la servitude la plus stupide pour détruire un si précieux avantage : encore les malheureux Grecs d'aujourd'hui ont-ils de la peine à ne pas se ressouvenir qu'Homere, Anacréon, &c. sont nés parmi eux. Ils charment leur esclavage par des idées poétiques, & font des vers que les jeunes filles chantent.

Fin du Tome premier.



COMPLAINTES
DU
SIRE DE CRÉQUI.

PREMIERE COMPLAINTE.

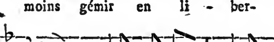
Muſique de M. Le Boucher Ducrosco.

Larghetto con expreſſione.












le Ciel me laiſ - - ſe, Et
qui ſou - lage un cœur trop
a - gi - té : Dans les horreurs de
la cap - ti - vi - té, Le ſou - ve-
nir d'u - ne pu - re ten-
dreſ - ſe, Fait en-
cor ma fé - li - ci - té. Le


fou - ve - nir d'u - ne pu-
re ten - dref - fe, Fait
en - cor ma fé - li - ci - té.

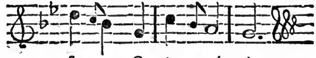


SECONDE ET DERNIERE COMPLAINTE.

Musique de la Romance D'ALIX & D'ALEXIS ; *de M.* DE MONCRIFF.







france, Ou je pé - ris.



TABLE

DU TOME PREMIER.

SALISBURY page 1

VARBECK. 133

LE SIRE DE CRÉQUI. 333

